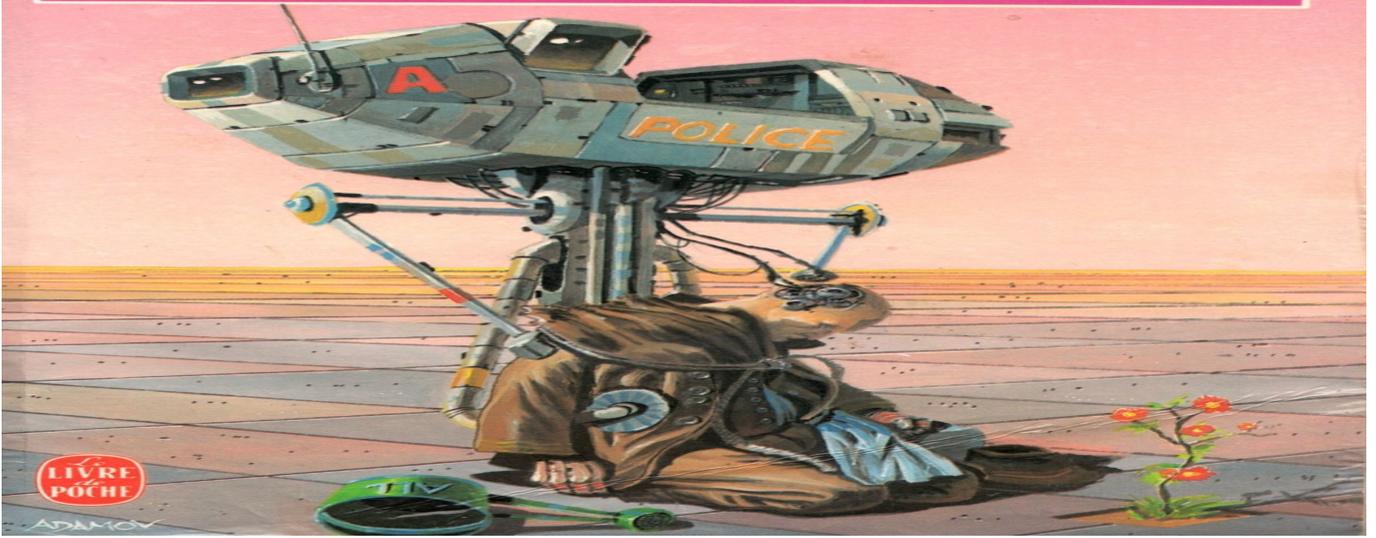


LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES DE REBELLES



LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

Deuxième série

Histoires de rebelles

Présentées par
JACQUES GOIMARD,
Demètre Ioakimidis et Gérard Klein

PRÉFACE

L'AVANT-DERNIÈRE BAGARRE

*A ceux qui allèrent jusqu'au bout de la révolte.
A celles qui n'ont pas eu le temps.*

LA rébellion est à tout le monde, et nul n'a le droit d'en revendiquer le monopole. La plus grande secousse de ce siècle est sans doute la révolution russe de 1917, œuvre d'une génération de révoltés ; elle a aussitôt secrété ses contre-révoltes, allumées par ceux qui avaient été évincés, puis par ceux qui n'avaient pas retrouvé leurs rêves, puis par ceux qui n'avaient pas accepté les solutions extrêmes, puis par ceux qui n'avaient pas accaparé le pouvoir, puis par ceux qui n'acceptaient pas de mourir. Ce n'est pas fini. Ça ne finira jamais. Sitôt éteinte, la rébellion se rallume ailleurs.

La France n'a pas connu de ces tempêtes. Elle en a vécu d'autres, qui ne sont pas négligeables. En un demi-siècle, on a vu tour à tour les révoltes de l'extrême gauche et de l'extrême droite contre la république ; celles des Allemands contre le traité de Versailles et des Français contre l'envahisseur ; celles des communistes contre le modèle américain et des libéraux contre le modèle soviétique ; celles des colonisés contre les colons et des colons contre les bradeurs d'empire ; celles des soldats contre les colonels qui jouaient avec leur vie et des colonels contre les gouvernants qui jouaient avec leur honneur ; celles des enfants contre les parents et des parents contre les enfants ; celles des étudiants contre les professeurs qui les désarmaient devant la vie et des professeurs contre les traditions qui les avaient désarmés eux-mêmes ; celles des syndicats contre les patrons et des patrons contre l'État ; celles des écolos contre les nuisances et des paysans contre les écolos revenus à la terre ; celle des femmes contre les hommes et celle, encore feutrée, des hommes contre les femmes ; celles des foules contre les leaders qui les trompent et des leaders contre les foules qui ne les écoutent pas ; celles des Français contre les immigrés et des immigrés contre les Français ; celles des silencieux contre les bruyants et des bruyants contre les silencieux ; et bien entendu celles de la gauche contre la droite et de la droite contre la gauche. J'en passe, et des meilleures.

Or la France est un havre de paix dans un monde en guerre. Un peu partout monte une odeur de carnage. Le grand vent prophétisé par Herbert dans *Dune* se met à souffler ; des signes envahissent le ciel ; la terre tremble. Notre bâtiment tient encore malgré les lézardes ; ailleurs des bicoques s'écroulent par paquets de six dans un nuage de poussière ; des forteresses sont tombées ; on attend la suite pour bientôt. La peur plane ; on pouvait croire que le malaise de tous éteindrait le brasier dans le cœur de chacun ; il en va tout autrement. Il en ira toujours autrement.

C'est que l'incendie brûle en permanence dans le cœur de l'homme. Il naît avec sa faim, peut-être avec sa naissance. Il devient terrible à l'heure de la séparation, lorsque l'enfant est mis au pied du mur : il doit comprendre que le lait de la tendresse humaine ne lui est pas donné pour toujours, qu'on peut le lui refuser, qu'il doit accepter les conditions d'autrui pour avoir quelques chances de faire accepter les siennes ; on peut en mourir, ou en devenir fou. Les rescapés, tôt ou tard, sont acculés à affronter les conséquences de leur choix, à devenir adultes et libres, à rejeter qui les a rejetés, à prendre leurs responsabilités. C'est alors que le feu de la rébellion flambe haut et clair. La sagesse des nations a pris acte du phénomène : on dit partout que la révolte est essentiellement juvénile. Fénelon, prince des directeurs de conscience, pointait déjà « les contestations qui sont si ordinaires aux jeunes personnes peu éclairées¹ ». C'est la vérité ; ce n'est pas toute la vérité. On se révolte encore à quatre-vingt-quinze ans. Mais la jeunesse est l'âge intense, où tout se bouscule, où tout se théâtralise. « Un enfant, c'est un insurgé, » dit Simone de Beauvoir². Forcément ; c'est le moment où la sédition se reconnaît avec le plus d'évidence.

Quelque part, il y a un rapport entre le brasier du monde et le brasier individuel. La subversion est au cœur de la vie familiale ; et la famille est au cœur de la société. La parenté est travaillée par des conflits profonds, mais les liens du sang appellent une solidarité contre les agressions extérieures. Le jeune homme (ou la jeune fille) qui rompt le pacte familial ne se retrouve pas seul ; il adhère à une bande, à des bandes ; il apprend les croyances de sa génération ; il recommence sans le savoir l'histoire qu'il imagine avoir rejetée ; il produira d'autres objets d'amour, qui deviendront d'autres jeunes gens en colère. En attendant, il faut bien qu'il affronte le cours du monde, qu'il navigue dans des remous qui n'épargnent personne, qu'il trouve sa position particulière dans les conflits universels. Il peut croire que tout recommence. C'est vrai d'une certaine façon, puisque l'histoire ne se répète jamais tout à fait ; elle reprend les mêmes pièces et compose d'autres puzzles ; quel magister n'y perdrait son latin ? Qui pourrait croire au retour éternel ? Qui peut se vanter de prédire l'avenir ?

Dans cet ouragan qu'on nomme le temps, la S. -F. est un drôle de petit rafiot. A toutes les époques, elle a d'abord été la passion des jeunes, c'est-à-dire des révoltés les plus ostentatoires ; mais elle n'a jamais été la passion de tous les jeunes. Certains rebelles se mesurent directement avec la réalité ; les amateurs de S. -F. se mesurent avec l'imaginaire, et beaucoup d'entre eux croient esquiver l'histoire. Dans la tempête, ils cherchent une île, et le plus souvent ils la trouvent pendant le temps de la lecture. Tel est le pouvoir de l'illusion.

Naturellement la vie ne peut pas se vivre tout entière sur le mode de l'illusoire ; même les fous reconnaissent l'illusion comme telle, ne serait-ce que par le déni de réalité. On l'a remarqué : ce qui définit et cerne l'illusoire, c'est l'instant de la désillusion, que les fous retardent indéfiniment et que les autres sont bien obligés d'accepter. Certains cessent de lire de la S. -F. et affrontent la vie telle qu'elle est. Beaucoup y reviennent de temps en temps, car il n'est pas mauvais de faire quelques escales au port pour calfater le mouille-cul. Quelques-uns – des intellectuels, une drôle d'engeance – devinent que la S. -F. flotte sur une mer démontée et y cherchent une allégorie de l'histoire.

La S. -F. a toujours eu des rapports avec l'histoire. Mais nous venons de vivre une tempête énorme, et d'autant plus surprenante qu'elle a secoué les têtes plus que les corps ; à long terme, ses conséquences politiques ont été minces ; ses conséquences culturelles, incalculables. C'était il y a environ vingt ans (pour l'historien, l'équivalent d'une microseconde). L'agitation a commencé dans les universités américaines ; elle s'est étendue, aux U. S. A., à certains secteurs de la vie quotidienne. Puis le feu a pris en Europe. Les institutions françaises, par leur rigidité, l'ont empêché quelque temps de se propager ; tout a craqué d'un coup, et notre pays, en mai 68, a eu le privilège d'inaugurer la tempête politique. Brève secousse, longs effets : des comploteurs ont cru à la puissance des minorités agissantes ; l'Italie et l'Allemagne ont durement souffert de leur cruauté ; en gros, notre pays a échappé à ce naufrage-là. Grâce à la rigidité des institutions ? Peut-être aussi parce que nous avons les psychanalystes lacaniens, contestataires eux-mêmes, donc crédibles aux yeux des contestataires, et qui ont su calmer les leaders. Telle est du moins l'idée soutenue par Bertrand Poirot-Delpech dans un célèbre article du *Monde*. Complétons-la : ces gens se sont calmés, mais ils n'ont pas renoncé ; ils ont trouvé un meilleur moyen d'arriver au pouvoir. Puis ils ont découvert la réalité. Petit à petit.

Mais revenons à la S. -F. Ce drôle de petit rafioteur, jusqu'aux années 60, avait cru flotter tout seul dans une sorte de mare. Avant Hiroshima, il avait pu se prendre au sérieux ; après... Ma foi, après, il s'était plus ou moins réfugié dans le ricanement, ou dans les rêves acrobatiques succédant aux rêves héroïques. La mare était parfois traversée par des vaguelettes ; des gens bizarres y venaient pêcher à la ligne. Le courant contestataire arriva comme une inondation ; le mouille-cul fut entraîné avec le reste, et la S. -F. se retrouva dans le courant. Avec les avantages et les inconvénients que cela comporte. Avantages : la S. -F. fut à la mode. Inconvénient : elle dut tenir le discours de tout le monde. Il fallait être contestataire ou rien.

Les nouveaux écrivains surent négocier le virage. La plupart sortaient de l'université : c'est une question de génération. Ils n'eurent pas de mal à transmettre un souffle subversif qui les animait en profondeur. Ils y trouvèrent leur identité collective, et le mot de Camus (« Je me révolte, donc nous sommes³ ») leur va comme un gant. Ils en profitèrent pour dépoussiérer la S. -F. et y faire passer la culture littéraire qu'ils avaient reçue ; le genre entra sans transition dans la modernité, qu'on trouve représentée dans ce recueil par quelques-uns de ses héros : Gene Wolfe, Harlan Ellison. Une génération d'amateurs découvrit des textes sans ponctuation ; combien savent que le procédé avait été inventé un siècle avant par Mallarmé ? Mais la rébellion artistique a suivi, comme l'intendance ; la bataille a été livrée sur le terrain politique. Elle faisait rage au milieu des années 60. Sous plus d'un texte, on sent le calcul du personnage de Vallès : « C'est bien le diable si, avec ce bouquin-là, je ne sème pas la révolte sans qu'il y paraisse, sans que l'on se doute que sous les guenilles que je pendrai, comme à la morgue, il y a une arme à empoigner pour ceux qui ont gardé de la rage ou que n'a pas dégradés la misère⁴. » Puis la lutte se déplaça vers d'autres fronts, l'écologie, le féminisme...

La génération précédente fut prise à contre-pied. On la somma d'avouer ses choix politiques. La plupart s'exécutèrent : un numéro de *Galaxy*, en 1967, publia une pétition contre la présence américaine au Vietnam, et, sur la page d'en face, une pétition en sens inverse. La liste des signataires ne fait pas vraiment apparaître un duel des jeunes et des vieux : certains auteurs en herbe étaient pour la guerre, et beaucoup d'anciens étaient contre, à commencer par Asimov en personne. S'il y eut un conflit de générations, cherchons-le plutôt dans la publication même de la pétition, chose impensable dans une revue de S. -F. dix ans avant. En gros, l'ancienne équipe d'*Astounding* avait le cœur à droite et l'école *Galaxy* était plutôt de gauche, mais il ne fallait pas le dire. Dans les années 60, ce fut dit. Avec des conséquences ahurissantes : Bradbury fut le saint patron des conservateurs et Leiber l'idole des radicaux, alors qu'ils avaient toujours tenu des discours plutôt voisins. L'histoire fit le choix à leur place. Qu'ils nous pardonnent de les réunir dans ce recueil.

La Grande Anthologie de la science-fiction ne publie que des auteurs anglo-saxons. Ce choix a été souvent reproché aux anthologistes depuis la sortie du premier volume en 1974. Un recueil d'*Histoires de rebelles* ne peut que creuser le paradoxe, la S. -F. française ayant été particulièrement – et brillamment – marquée par le mouvement contestataire. Nous l'avons bien senti quand nous avons composé le sommaire ; mais nous n'avons pas cru possible de transgresser les règles que nous nous étions fixées. La S. -F. française mérite ses propres anthologies ; c'est vrai de la S. -F. gauchiste, peut-être même de la S. -F. insurrectionnelle. Mais elle a eu son destin propre. Aux U. S. A., la guerre du Vietnam a pesé d'un poids colossal, car toute une génération de jeunes gens a eu peur de partir. Le soussigné a eu longtemps peur de partir pour l'Algérie ; puis il y est parti ; à tort ou à raison, il croit lire entre les lignes et sentir ce qui s'est passé dans d'autres têtes. En 1975, le problème vietnamien a été liquidé ; la S. -F. américaine a changé très vite. Nos contestataires nationaux ont suivi une autre pente. En les intégrant à ce volume, nous aurions tout embrouillé.

Telles qu'elles sont, ces *Histoires de rebelles* ne reflètent pas seulement un passé récent. Les problèmes qu'il soulève ne sont limités ni dans le temps ni dans l'espace. Le problème de l'agressivité, qui travaille Aldiss, était déjà posé par Montaigne : « Nul ne prend son ébat à voir des animaux s'entre-jouer et caresser, et nul ne faut de le prendre à les voir s'entre-déchirer et démembrer⁵. » Le problème de la régulation sociale, si inquiétant pour Wolfe, est posé clairement chez Hobbes : « Aussi longtemps que les hommes vivent sans un pouvoir commun qui les tienne tous en respect, ils sont dans cette condition qui se nomme guerre, et cette guerre est guerre de chacun contre chacun⁶. » Même le problème du totalitarisme, si manifestement actuel, plonge des racines dans un passé plus ou moins lointain ; Jaurès montrait qu'un régime démocratique peut abriter des isolats totalitaires : « Il y a donc, dans les choses de l'armée, une conspiration universelle de silence, de mystère puéril, de routine et d'intrigue⁷. » Comment se peut-il que l'armée devienne la société, que la partie devienne le tout ? Pour le savoir, interrogeons Kant : « Les plus grands maux qui accablent les peuples civilisés nous sont amenés par la guerre, et à vrai dire non pas tant que celle qui réellement a ou a eu lieu, que par les préparatifs incessants et même régulièrement accrus en vue d'une guerre à venir⁸. » Telle est bien la maladie qui a rongé la révolution russe à partir de 1917 et qui aujourd'hui ronge la Terre entière. Contre cette maladie, la dénonciation ne peut rien car la dénonciation elle-même est un symptôme et il faut sur ce point en revenir à Marcel Aymé : « Le mouvement de révolte qui soulève la conscience devant l'iniquité est une initiative de luxe, le privilège de gens qui ont une vue déjà un peu cavalière de la vie et n'en éprouvent pas trop directement le scandale⁹. »

Au fond le présent recueil ne dit pas tellement plus que ces auteurs tout classiques. Il le dit fortement, avec les vastes pouvoirs de l'imaginaire. Il extrapole. Si la révolte est signe de progrès, alors un supplément de révolte est révélateur d'un progrès qui s'accélère ; et l'avenir proche ou lointain ne peut s'énoncer qu'en termes de révolte et de totalitarisme,

d'arrogance et d'humiliation. Les deux extrêmes. Le futur, c'est l'hallucination qui rôde en plein présent sous une forme diffuse et malaisée à cerner. Notre quotidien est fait de victoires et de défaites. Nous pouvons concevoir des défaites radicales et des ruptures absolues. Nous le pourrons toujours.

Jacques GOIMARD.

LE PROMENEUR

Par Ray Bradbury

Si l'État interdit à l'individu le recours à l'injustice, ce n'est pas parce qu'il veut supprimer l'injustice, mais parce qu'il veut monopoliser ce recours, comme il monopolise le sel et le tabac.

FREUD, *Essais de psychanalyse*.

La rébellion est un thème éternel. Elle est devenue un problème, pour les écrivains de S.-F., autour de 1950. C'est l'époque où la vague de la télévision balaie les USA. ; les intellectuels s'inquiètent de voir les gens rester chez eux devant le petit écran, oublier leur mobilité, leur sociabilité et – croient-ils – leur liberté. La mutation réactive un vieux fantasme américain (la peur du conformisme ambiant) en même temps qu'elle paraît justifier les avertissements des anti-utopistes : le futur entre dans le présent : le cauchemar fait irruption dans le réel. La vidéocommunication, autant que la bombe atomique, marque l'entrée dans une ère nouvelle et donne à la S.-F. de ce temps une coloration hyperréaliste que la génération précédente n'annonçait guère. Le monde passe de trois à deux dimensions ; l'humanité perd toute épaisseur ; les institutions et notamment la police deviennent presque inutiles. Il n'y a plus de rebelles, seulement des déviants ; plus de prisons, seulement des hôpitaux psychiatriques. Et pour ceux qui ne sont pas tout à fait dans les normes, une immense, une complète solitude.

PÉNÉTRER dans ce silence – celui de la ville à huit heures d'une soirée brumeuse de novembre -, fouler l'asphalte gondolé des rues, marcher sur l'herbe qui avait poussé entre les fissures et, les mains dans les poches, s'ouvrir un chemin à travers les silences environnants, c'était la plus grande joie de M. Léonard Mead. Il aimait s'arrêter à un croisement, scruter dans quatre directions les longues avenues éclairées par le clair de lune, décider du chemin à prendre (ce qui à vrai dire n'avait que peu d'importance : dans ce monde de l'an 2052, il était un nomme seul, ou peu s'en fallait) puis, la direction choisie, se mettre en marche à grands pas et lancer devant soi de grandes bouffées d'air glacé, semblables à la fumée d'un cigare.

Il marchait parfois pendant des heures, pendant des kilomètres et ne revenait chez lui qu'autour de minuit. Chemin faisant, il regardait les villas, les maisons avec leurs fenêtres obscures, et cela ressemblait assez à la traversée d'un cimetière où seuls les lumignons des feux follets s'éclairaient derrière les fenêtres. Parfois, il lui semblait que des fantômes grisâtres se mouvaient sur les murs intérieurs des pièces dont on avait oublié de tirer les rideaux, ou bien il entendait des chuchotements et des murmures lorsque était restée ouverte la fenêtre d'un de ces édifices qu'il comparait à des monuments funéraires.

Alors M. Léonard Mead s'arrêtait, redressait la tête, écoutait, regardait, puis reprenait sa marche à pas silencieux sur la route blanche. Car, depuis longtemps déjà, il avait décidé de chausser, pour ses promenades nocturnes, des souliers à semelles souples ; le bruit que faisaient les semelles dures éveillait en-effet les chiens qui accompagnaient sa marche de leurs aboiements intermittents pendant que des lumières éclataient, que des visages apparaissaient et que toute une rue se réveillait sur son passage ; car il n'y avait que lui dehors en cette soirée du début novembre.

Il avait commencé ce soir-là sa promenade en allant vers l'ouest, dans la direction de la mer. L'air était glacé, pur comme du cristal ; il vous coupait le souffle et faisait brûler les poumons comme un joyeux arbre de Noël : on pouvait sentir la flamme glacée pénétrer et ressortir, vous emplissant les bronches d'une neige invisible. M. Léonard Mead écoutait le léger crissement de ses souliers souples foulant les feuilles d'automne et il sifflait entre ses dents, d'un sifflement calme et léger ; de temps à autre, il cueillait une feuille dont il examinait, à la lumière des rares lampadaires, le réseau de nervures et il respirait son parfum rouillé tout en continuant de marcher.

« Holà ! là-bas, murmurait-il en passant devant les maisons. Quoi de nouveau ce soir sur la quatrième Chaîne, sur la septième, la neuvième ? De quel côté s'élancent à présent les cow-boys ? Verra-t-on enfin la Cavalerie des États-Unis apparaître en haut de la colline la plus proche pour nous secourir ? »

La rue était silencieuse, vide à perte de vue, seule son ombre bougeait comme l'ombre d'un épervier à l'intérieur des terres. S'il fermait les yeux et restait immobile, il pouvait s'imaginer au milieu du désert de l'Arizona, froid, sans un souffle de vent, sans une habitation à mille lieues alentour, sans autre compagnie que les lits desséchés des rivières, les rues.

« Quelle heure est-il, à présent ? demanda-t-il aux maisons, et il consulta son bracelet-montre. Huit heures trente ? L'heure d'une bonne petite douzaine de crimes bien assortis ? L'heure du sketch comique ? On passe une revue ? Un comédien sort de scène ? »

Était-ce l'écho d'un éclat de rire qui fusait à présent d'une des maisons blanches dans le clair de lune ? Il hésita un moment, puis, comme rien n'arrivait, il continua son chemin. Il trébucha sur un coin de trottoir particulièrement abîmé. L'asphalte disparaissait sous les fleurs et l'herbe. Depuis dix ans qu'il se promenait ainsi, de jour et de nuit, accumulant les kilomètres par milliers, il n'avait jamais rencontré un autre promeneur, jamais un seul au cours de ces longues années.

Il arriva à un carrefour en patte d'oie, silencieux, au croisement de deux voies express qui traversaient la ville. Pendant le jour, c'était la houle tonnante des voitures, les stations d'essence ouvertes, un bourdonnement de gros insectes, une lutte serrée de scarabées glissant vers des destinations lointaines, cherchant à se dépasser, à se faufiler dans une meilleure position, une légère fumée d'encens s'élevant de leurs tuyaux d'échappement. Mais, à présent, ces grandes artères aussi, pareilles à des torrents pendant la saison sèche, étaient des lits de pierre qu'illuminait le clair de lune.

Il prit pour revenir une rue latérale, tournant dans la direction de sa maison. Il n'avait plus que quelques pas à faire pour arriver chez lui, quand la voiture solitaire tourna brusquement le coin de la rue, et dirigea sur lui son faisceau de lumière aveuglante. Il s'arrêta ébloui, étourdi comme un papillon de nuit par un phare, puis il avança vers elle.

Une voix métallique le héla :

« Halte ! Restez où vous êtes ! Ne bougez pas ! »

Il s'arrêta.

« Levez les mains ! Ou nous tirons ! »

La police évidemment, mais quelle chose insolite, incroyable : dans une ville de trois millions d'habitants, il n'y avait plus qu'une seule voiture de police : n'était-ce pas naturel ? L'année précédente, 2052, l'année des élections, la police s'était vu enlever deux de ses trois voitures. La criminalité avait baissé. Plus besoin de police, sauf cette dernière voiture qui errait sans fin dans les rues vides.

« Votre nom ? » entendit-il dans un murmure métallique. Il ne pouvait voir l'homme à cause du réflecteur puissant dirigé sur lui.

« Léonard Mead.

– Plus fort !

– Léonard Mead !

– Emploi ou profession ?

– Disons écrivain.

– Sans profession », dit la voix sortant de la voiture, comme si elle parlait pour elle-même. La lumière le clouait sur place comme un spécimen dans une vitrine de musée, le corps transpercé d'une épingle.

« Vous pouvez le dire », fit M. Mead. Il n'avait plus écrit une ligne depuis des années. Les revues, les livres ne se vendaient plus. Tout se passait, dès la tombée de la nuit, dans ces maisons pareilles à des caveaux. Des caveaux vaguement éclairés par la lumière de la télévision, où les gens reposaient comme des cadavres, où la lumière grise ou multicolore atteignait leurs visages sans jamais les atteindre *eux-mêmes* réellement.

« Sans profession, reprit plus fort la voix métallique. Que faites-vous dehors ?

– Une promenade, dit Léonard Mead.

– Une promenade !

– Une simple promenade, dit-il calmement, mais il sentait son visage se glacer.

– Promenade, simple promenade ? Une promenade ?

– Oui.

– Promenade pour aller où ? Pour faire quoi ?

– Pour prendre l'air. Une promenade pour voir.

– Votre adresse !

– 11, South St. James street.

– Il y a de l'air dans votre maison, de l'air climatisé, M. Mead ?

– Oui ;

– Et vous avez un écran de télévision à votre disposition ?

– Non.

– Non ? » On entendit un léger crépitement qui était comme une mise en accusation.

« Êtes-vous marié, monsieur Mead ?

– Non.

– Pas marié », dit la voix du policier derrière le faisceau aveuglant. La lune était haute et brillante parmi les étoiles et les maisons grises et silencieuses.

« Personne n'a voulu de moi, dit Léonard Mead, avec un sourire.

– Ne parlez que si on vous interroge ! »

Léonard Mead attendit dans la nuit froide.

« Simple *promenade*, monsieur Mead ?

– Oui.

– Mais vous n'avez pas dit dans quel but.

– Je l'ai dit ; prendre l'air, voir, me promener simplement.

– Avez-vous fait ça souvent ?

– Chaque soir, depuis des années. »

La voiture de la police restait immobile au milieu de la rue, l'appareil de radio bourdonnant légèrement dans son ventre.

« C'est bien, monsieur Mead.

– Est-ce tout ? demanda-t-il poliment.

– Oui, répondit la voix. Là. » On entendit comme un soupir, un déclic. La porte arrière de la voiture s'ouvrit brusquement. « Montez.

– Attendez un peu, je n'ai rien fait !

– Montez.

– Je proteste !

– Monsieur Mead ! »

Il avança semblable, tout à coup, à un homme ivre. En dépassant la cabine du chauffeur, il regarda à l'intérieur. Comme il s'y attendait, elle était vide ; dans la voiture, il n'y avait âme qui vive.

« Montez ! »

Il s'appuya contre la porte et regarda la banquette arrière ; c'était une cellule en miniature, une petite prison grillagée obscure, Cela sentait l'acier ; cela sentait l'antiseptique ; cela sentait la propreté dure du métal. Il n'y avait pas la moindre douceur là-dedans.

« Eh bien, si vous aviez une femme pour fournir un alibi, reprit la voix métallique. Mais...

– Où m'emmenez-vous ? »

La voiture hésita, ou plutôt on entendit à l'intérieur une suite de déclics, comme si une machine à poinçonner

demandait des informations à un œil électronique. « Au Centre psychiatrique de Recherches sur les Tendances régressives. »

Il monta. La porte se referma avec un léger bruit sourd. La voiture de police roulait codes allumés à travers la ville endormie.

Un instant plus tard, dans une des rues de cette ville obscure, ils passèrent devant une maison ; une parmi tant d'autres, mais elle avait ceci de particulier qu'elle était éclatante de lumière, que chacune de ses fenêtres, carré de chaleur dans la nuit froide, était une source vive de clarté.

« C'est ma maison, » dit Léonard Mead.

Il n'y eut pas de réponse.

La voiture avançait le long des trottoirs déserts, dans les rues désertes comme dans le lit d'une rivière à sec ; et nul bruit, nul mouvement ne troubla plus la tranquillité de cette nuit froide de novembre..

Traduit par RICHARD NEGROU.
The Pedestrian.

AVÈNEMENT SUR LA CHAÎNE 12

par C. M. Kornbluth

La violence n'est pas édifiante. Elle consiste tout entière dans l'inédification (l'inutilité), dans le déblaiement des défenses, dans l'ouverture des parcours, des sens, des esprits.

LYOTARD, *Économie libidinale*.

La télévision est encore au centre de cette nouvelle. Petite nuance : la société ici n'est pas encore normalisée, seulement en voie de normalisation. Mais le message est le même : les gens sont mûrs pour perdre une dimension, ils n'offriront aucune résistance, ils s'aplatiront instantanément parce qu'au fond ils sont déjà plats. Et puis nous passons de Bradbury à Kornbluth, de la passivité à l'amertume, de la poésie au sarcasme. La vraie révolte commence, et curieusement elle ne vient pas des gens manipulés mais des manipulateurs. L'effet est d'autant plus saisissant que Kornbluth s'inspire du plus manifestement industriel des artistes de la communication : Walt Disney. Et il évoque Hollywood en homme qui sait de quoi il parle – et pourquoi ces révoltes-là échouent toujours. Mais n'importe : si le public est séduit, c'est qu'il y a des séducteurs maîtres de leur art et soucieux de bien faire. Adorer les nouveaux dieux, c'est peut-être, sans le savoir, adorer des hommes. Kornbluth n'est pas tout à fait aussi pessimiste qu'il veut le faire paraître.

EN ce temps-là, le ministère des Finances ayant élevé le taux de l'escompte, il arriva que l'argent se fit rare dans tout le pays. Et certains banquiers siégeant à New York firent tenir à Ben Graffis, à Hollywood, un écrit disant : « L'argent est rare dans le pays ; aussi feras-tu donner à Bébé Panda tout ce qu'il a dans le ventre. »

Ben Graffis se plaignit alors, disant :

« O banquiers, Bébé Panda est la chair de ma chair, et vous en avez fait un dragon dévorant. Jadis mon cœur était content lorsque avec mon studio et mes animateurs nous ne faisons que douze *Bébé Panda* d'une bobine par an ; que maudit soit le jour où je demandai un emprunt aux banques de New York. Vous m'avez ordonné de faire des dessins animés de long métrage : leur exclusivité amena des bénéfices inouïs, et nous les ressortons tous les ans, sans relâche. Vous m'avez ordonné de tourner des courts métrages sur les animaux et la nature en prises de vues réelles et je vous ai obéi, et dans la salle de montage nous collons, coupons, inversons et trafiquons les images de telle sorte que mes caméras et moi sommes devenus des faux témoins ; car les hommes regardent mes courts métrages et disent : Voyez, ces bêtes et ces oiseaux sont semblables à nous par leur rire, leurs amours, leurs plaisanteries et leurs querelles. Vous m'avez ordonné de devenir saltimbanque : aussi ai-je édifié le Parc National de Pandaland où les hommes entrent avec leurs enfants, leur argent et tout leur bon sens, et d'où ils ressortent dépouillés de tout sauf de leurs enfants par des milliers d'appareils à sous ; en cela aussi je vous ai obéi. Vous avez ordonné que Bébé Panda se produise chaque soir à la télévision entre cinq et six pour les Amis de Bébé Panda et en cela aussi je vous ai obéi, bien que Bébé Panda soit la chair de ma chair.

« Mais, ô banquiers, je n'obéirai jamais à votre dernier commandement. »

Alors les banquiers siégeant à New York lui firent tenir un autre écrit disant : « Nous te le disons, fais donner à Bébé Panda tout ce qu'il a dans le ventre ; car souviens-toi, fils, que nous avons ta reconnaissance... de dette. »

Et il advint que Ben Graffis obéit.

Il appela à lui ses animateurs, ses réalisateurs, ses opérateurs et ses scénaristes ; et son cœur était gros, mais il le dissimula et dit :

« En plaisantant, vous vous traitez entre vous de tripatouilleurs de cerveaux, parce que vous bourrez la tête des enfants cinq heures par semaine afin qu'ils achètent les produits de nos commanditaires. Vous avez accompli les prophéties : n'est-il pas écrit dans le Livre des Marchands d'Espace que les trusts seront circulaires ? Or, les Petits Amis de Bébé Panda font marcher le Magazine de Bébé Panda, et le magazine de Bébé Panda fait marcher le Parc de Pandaland, et le Parc de Pandaland fait marcher les Petits Amis de Bébé Panda. Vous avez demandé aux types des Recherches de Motivation le moyen d'accrocher ces petits morveux et ils vous l'ont révélé : alors, vous avez réussi. Vous permettez aux gosses sans talent de s'identifier aux gosses-acteurs doués, vous leur fournissez en Otto Patachon une image de père balourd dont ils peuvent se gausser, vous leur offrez avec Jackie Whipple un grand frère idéalisé pour les garçons et une idole masculine pour les filles les plus précoces. Vous tournez la tête aux jeunes spectateurs en leur répétant à jamais qu'ils seront les maîtres du XXI^e siècle et, sans dire que ceux qui en réalité viendront au pouvoir sont en train de faire leurs devoirs au lieu de regarder la télévision. Vous avez créé une liturgie : un hymne d'ouverture et une bénédiction finale ; et sur tout cela plane l'esprit de Bébé Panda qui cajole et exhorte les spectateurs à acheter les produits de nos commanditaires. »

Alors Ben Graffis prit une grande inspiration et évita leur regard, disant : « Ne serait-ce pas mieux si Bébé Panda cessait de cajoler et d'exhorter, pour commander dorénavant comme un dieu ? »

Alors les animateurs, les réalisateurs, les opérateurs et les scénaristes se montrèrent douloureusement étonnés et ils se dirent les uns aux autres : « C'est la fin des fins, et les banquiers qui siègent à New York ont perdu la boule. » Et l'un d'eux, qui était un ancien parmi les animateurs, dit en tremblant à Ben Graffis : « O chef, jamais je n'aurais copié pour toi Bébé Panda sur les bandes dessinées de Winnie le Pou, dans les années vingt-neuf, si j'avais su ce qui allait se passer. » Et Ben Graffis le mit à la porte.

Alors un autre parmi eux qui était réalisateur dit à Ben Graffis : « O chef, c'est faisable avec un lancement publicitaire de quinze jours, » et Ben Graffis se couvrit le visage de ses mains et dit : « Qu'il en soit ainsi. »

*

**

En ce temps-là, il arriva donc qu'après le lancement publicitaire de quinze jours, un vendredi, durant le dernier quart d'heure des *Amis de Bébé Panda*, sur la chaîne 12, il fut projeté un film combinant la prise de vues réelle et le dessin animé, comme s'ils ne formaient qu'un.

Et dans ce film spécial, Bébé Panda apparut nimbé d'une auréole, et les acteurs-enfants si doués l'adorèrent, et Otto Patachon trébucha en s'agenouillant et Jackie Whipple exhorta d'une façon sincère et virile tous les petits téléspectateurs à l'adorer de même, et Bébé Panda, nimbé de son auréole, dit de son aimable voix grondante : « Ba-be-ba ».

Et l'adoration monta vers lui, émanant de trente-sept millions d'âmes.

Il arriva alors que Ben Graffis entra dans son bureau avec ses animateurs, ses opérateurs, ses réalisateurs et ses scénaristes après l'émission et leur dit : « C'est ce que j'appelle une grande première de télé », après quoi il fonça vers le bar.

A ce moment l'un d'eux qui était réalisateur vit Celui qui était assis derrière le bureau de Ben Graffis, et il dit à Ben Graffis : « O chef, c'est une bonne blague, mais je me demande comment les gars des trucages se sont débrouillés pour l'auréole. »

Et Ben Graffis fut douloureusement surpris de voir Celui qui siégeait derrière le bureau et il se joignit à ceux qui se pressaient autour de Lui pour essayer de Le toucher ; alors Il dit de son aimable voix grondante : « Ba-be-ba, » et ils ne furent plus.

Alors certains des impurs qui s'étaient éloignés levèrent, incrédules, les yeux de leur travail et dirent : « Bon Dieu, mais c'est épouvantable ! » Et l'un d'eux, qui était marionnettiste, se tourna vers son imprésario et dit : « Mon vieux, si Graffis réussit un truc pareil, on est tous morts. » Alors une grande voix lointaine se fit entendre, disant : « Ba-be-ba, » et il en fut ainsi ; et le règne de Bébé Panda arriva.

Épuré le 18 janvier 36 après B. P.
Synode des Filtrations et des Infiltrations
O. Patachon, A. B. P.
J. Whipple, A. B. P.

Traduit par CATHERINE.
The Advent on Channel 12.

LE SOMMET

Par George Sumner Albee

L'autorité ne va pas sans prestige, ni le prestige sans éloignement.
DE GAULLE, *Le Fil de l'épée*.

Il y a des créateurs qui ont besoin de se forcer pour bêtifier : Bébé Panda est sans doute le produit d'un conflit de ce genre. Mais peut-être y a-t-il des gens naturellement aptes à tenir des discours vides, des gens ayant le sens du non-sens – et assez pervers pour cultiver ce don étrange. L'ablation du désir n'est certes pas une opération facile ; celui qui la pratiquerait sur lui-même devrait dériver toute son agressivité vers l'adaptation au milieu, se forcer à être comme les autres et se réduire à l'état de miroir. Pour réussir une pareille performance, il faudrait, à l'évidence, une force d'âme exceptionnelle ; et l'homme capable de se dompter lui-même est tout désigné pour dompter les autres. C'est l'anti-rebelle type, et il nous faut bien aborder son cas. Il grimpe les échelons de la hiérarchie quatre à quatre. Un jour, fatalement, il atteindra le sommet. Qu'y trouvera-t-il ? Ceux qui vident la société de son humanité pour asseoir leur pouvoir sont-ils encore humains ? Le pouvoir est-il humain ? Ces questions sont graves, mais il y en a de plus inquiétantes : qui détient le pouvoir ? et surtout : jusqu'à quel point le pouvoir peut-il être détenu ?

« 9 h 07. De L. Lester Leath à Jonathan Gerber, annonçait le feuillet vert pâle posé sur le bureau. *Veillez me réserver votre journée. Ci-joint un passe d'ascenseur qui devient votre bien permanent. Suggère vous visitiez étage 13 ce matin mais pas plus haut. L. L. L.* »

« Enfin ! Après. toutes ces années... » se dit Jonathan en sortant de l'enveloppe transparente le passe-partout officiel, le premier qu'il eût jamais réellement touché. C'était, bien sûr, une pyramide en miniature. Sur une des faces métalliques, le nom de la firme : Allied ; sur l'autre, une photogravure de son propre buste. Où et quand il avait été photographié, il n'en avait aucune idée. C'était sûrement récent puisqu'il portait une cravate achetée depuis peu. La police de la compagnie avait dû le prendre à son entrée ou à sa sortie de l'édifice avec un appareil ultra-rapide. Il décrocha l'interphone.

« Miss Kindhands, dit-il à sa secrétaire, annulez mes rendez-vous. Je dois être à la disposition de Mr. Leath. »

La pyramide dorée à la main, il suivit rapidement le couloir aux couleurs éclatantes jusqu'à la cage d'ascenseur. « Treizième », dit-il.

Le liftier, habitué pourtant depuis des années à son visage et à son costume de tweed, se troubla.

« Tout va bien, lui assura Jonathan, et il ouvrit la main pour montrer son passe.

– Oui, monsieur », dit l'homme. Il murmura les deux mots comme un musicien module deux notes basses et douces sur sa flûte. Puis, concentrant son attention sur son travail, il ferma la porte de bronze et appuya sur le bouton.

« Quatorze ans, seize ans ? » murmura Jonathan pour lui-même. Tandis que l'ascenseur le transportait vers les hautes sphères du pouvoir, et du prestige, il descendit au long de sa mémoire jusqu'à ses premiers jours dans l'édifice.

Il se souvint en souriant de ses doutes sur les ascenseurs. Jour après jour, ils l'avaient amené au huitième étage, au département de la publicité, et l'idée d'une mystification s'était ancrée en lui ; il ne montait pas, mais descendait de plus en plus bas, dans les catacombes, sous la gigantesque pyramide d'Allied. Les petites ampoules électriques dans la cabine qui clignotaient 1, 2, 3, ne suffisaient pas à le convaincre qu'il montait vraiment. Le mouvement était si doux qu'on ne percevait rien. Quand la porte s'ouvrait silencieusement, il n'aurait su dire où il se trouvait. De longs corridors vides, étroits comme des galeries de mine, s'étendaient à perte de vue ; leurs panneaux en plastique brillaient sous la lumière froide qui filtrait des carrés d'opaline. Aucune fenêtre dans tout l'édifice : l'éclat qui provenait des briques de verre aurait pu être celui de lampes adroitement cachées. Rien ne prouvait que ce fût la lumière du jour.

« Je déraile, s'était dit Jonathan. J'ai de la chance, une chance phénoménale. Me voilà, à vingt-sept ans... et à Allied. N'importe qui donnerait dix ans de sa vie pour être à ma place. » Maintenant, il émaillait volontairement sa publicité d'expressions familières pour séduire plus de lecteurs, mais à cette époque il s'en servait en toute innocence, pour le plaisir.

Il n'était qu'un petit journaliste dans une agence de publicité de New York lorsque, un après-midi, les directeurs l'avaient fait appeler. Ils lui avaient dit que la firme quasi légendaire du Minnesota voulait l'engager. Il était clair que si Jonathan refusait le don de son humble personne, Il serait très embarrassant pour l'agence de continuer à l'employer... et même pour les autres agences...

Aussi, avec les sentiments d'un jeune Aztèque choisi pour l'autel du sacrifice, honoré mais inquiet, il avait pris le train pour le Minnesota. Dans son grand appartement, il avait trouvé des chocolats et des roses écarlates. Et cela l'avait inquiété.

De plus, l'impression qu'il avait eue de Leath lors de leur première rencontre n'était pas pour le rassurer. Son bureau insonorisé évoquait une nappe de brouillard avec ses peintures gris pâle, ses meubles gris pâle, ses briques en verre brillant d'une lumière qui pouvait être ou ne pas être la lumière du soleil. Il était difficile de dire où le brouillard finissait et où Leath commençait. Son visage était couleur de brume, ses cheveux ressemblaient à de l'aluminium couvert de buée, ses doigts blancs s'agitaient sur le bureau comme des vers et le grondement triste et doux de sa voix évoquait à Jonathan la trompe d'un bateau résonnant à travers des miles de mer embrumée.

Il avait mis quelque temps à s'habituer à la voix de Leath et aux merveilles de ses circonlocutions fumeuses.

« Quel sera mon emploi ici ? » avait-il demandé. Leath avait répondu que seules les petites gens avaient des emplois et qu'il fallait utiliser les mots avec précision.

« Je veux dire, quel sera mon travail, avait corrigé Jonathan.

– Le travail. Ah ! le travail. C'est grâce au travail que les pères de notre nation sont devenus géants sur Terre. C'est le

travail qui a fait l'Amérique telle quelle est aujourd'hui, lumière et phare d'un monde troublé. Les gens se sont amollis, ils veulent la sécurité. La meilleure des sécurités, la seule sécurité, c'est le travail ! »

Jonathan avait essayé une troisième fois. Et Leath lui avait répondu :

« Pour quels produits allez-vous faire de la publicité ? Mon garçon, Allied n'a pas de produits. Disons plutôt qu'Allied crée et développe des objets à demi finis qui permettent à de petits fabricants, dans le système de la libre entreprise, de terminer ou d'améliorer certains articles pour le plus grand profit du consommateur, Mr. et Mrs. America. Votre sujet sera Allied lui-même. Je vous ai engagé parce que vous avez un flair certain pour les mots. J'ai été très intéressé par votre titre pour la publicité des fusils de chasse : Un gosse et son chien. Et le petit papier que vous avez écrit pour les couches d'enfants, quel était son titre, déjà ? *Les bébés sont des étoiles sur Terre*. Trouvez-moi de telles phrases pour Allied. Donnez-moi du patriotisme, de la noblesse, de l'amitié, de l'amour... »

Ainsi, quatorze ans auparavant, ou peut-être seize ou dix-sept, Jonathan s'était mis à écrire des articles sans sujet pour des millions de lecteurs. Lorsque sa première copie fut imprimée, il eut peur que les gens rient. Mais personne ne rit. Au contraire, des lettres de félicitations arrivèrent de tout le pays. L'article qui énumérait les vertus de George Washington et faisait d'Allied son héritier lui avait valu la médaille de platine et rubis du Conseil National de la Publicité. Le Conseil de Commerce adjoint avait retenu pour une insertion spéciale le texte où il affirmait qu'Allied dirigeait ses affaires selon les principes enseignés à Lincoln par une mère écrasée de travail. Depuis lors, il écrivait des textes semblables, et la cote de leur valeur, de leur éloquence, de leur dignité montait sans cesse. Pendant ce temps, L. Lester Leath ne lui avait témoigné qu'admiration et bonté, et Allied avait augmenté son salaire – dix mille dollars par an – de cent soixante-quinze dollars, puis de deux cent trente-deux. Chaque année, il touchait en outre une gratification d'actions privilégiées de la classe C qui ne lui seraient confisquées que s'il quittait la compagnie avant la retraite.

On l'attendait au treizième étage. Il fut salué par un jeune garde bien planté, en uniforme gris, qui semblait avoir été recruté dans une équipe universitaire de football.

« Mr. Gerber ? Je dois vous montrer tout ce que vous voudrez voir, dit-il avec déférence.

– Je crois que je ne sais vraiment pas ce que je veux voir, répondit Jonathan en souriant. C'est ma première visite.

– Mr. Leath a dit que vous aimeriez sans doute être présenté aux chefs de service, monsieur.

– Alors, allons-y », répliqua Jonathan de son ton égal. Le garde le précéda, ouvrant les portes en bronze. Dans les quinze différents services, Jonathan serra la main de huit hommes gras et chauves et de sept hommes minces et chauves. Ils n'étaient pas directeurs. Leur travail était seulement de prendre les risques et les décisions. C'étaient des pères de famille dévoués payés cent mille dollars par an, qui mourraient jeunes de crise cardiaque. Jonathan inspecta la pièce des graphiques, la pièce des communications, le restaurant, le petit hôpital à trois lits.

« Je vois que l'hôpital a son propre ascenseur, fit-il observer au garde. Si un homme meurt à son bureau, on peut le faire sortir de l'édifice sans que personne l'aperçoive.

– Le bureau d'organisation ne laisse pas passer beaucoup de détails, monsieur », répondit l'homme.

Jonathan était dans la compagnie depuis quatre ou cinq ans lorsqu'il put observer personnellement la précision technique d'Allied en de telles circonstances. Un jour, dans l'ascenseur, il avait vu un ingénieur au nom de Jacks pâlir, haleter, puis s'écrouler. Tandis que Jonathan s'agenouillait près de lui, le liftier avait arrêté la cabine entre deux étages et téléphoné calmement au point de départ pour demander des instructions. Rapidement, la cage était descendue très bas dans les caves. Des gardes l'attendaient avec un brancard.

« Je crains qu'il ne soit mort, dit Jonathan.

– Oh ! non, monsieur ! répliqua le chef des gardes. Il s'est évanoui, c'est tout, ou bien il est indisposé.

– Vous allez le conduire tout de suite chez un docteur ?

– Remontez dans la cabine, monsieur », dit le garde. Et voilà. Plus tard, Jonathan avait été incapable d'obtenir du liftier, des gardes ou de quiconque, une réponse sans équivoque. Dans la page nécrologique du journal, le troisième jour, il y avait eu un court paragraphe signalant la mort d'un certain D. M. Jacks, mais rien n'indiquait qu'il travaillait pour Allied. Jacks avait simplement disparu. La compagnie ne refusait pas de reconnaître la mort, elle la contournait. Dans une entreprise de dizaines de milliers d'employés, il était inévitable que quelqu'un meure chaque jour et on ne pouvait pas interrompre le travail sans cesse.

Revenu à son étage, Jonathan passa la tête dans le vestibule élégamment décoré de Leath. « S'il veut me voir, dit-il, je suis de retour.

– Le docteur est avec lui en ce moment, répondit Miss Taslein, la secrétaire particulière de Leath, mais restez près de votre téléphone, s'il vous plaît. »

A son bureau, comme il n'avait rien d'autre à faire qu'à attendre et contempler les graphiques du mur sur le taux d'adhésion des lecteurs, Jonathan se demanda ce qui se préparait. Le passe permanent, la visite au treizième étaient une promotion en eux-mêmes. A part le quatorzième, il n'y avait rien au-dessus du treizième, puisque personne n'était autorisé à monter jusqu'au quinzième, sommet de la pyramide, occupé par l'appartement du directeur. Jonathan se demanda s'il allait être nommé au Bureau d'Organisation. Il ne pouvait pas monter plus haut dans le service de publicité sans prendre la place de Leath. Il se dit qu'il connaîtrait sûrement la réponse assez tôt, quelle qu'elle soit. Avec un haussement d'épaules, il sortit le passe de sa poche, regarda sa photo et se mit à rire. Parties, envolées les boucles blondes de sa jeunesse ! En proie aux souvenirs, il devint sentimental ; il essaya de se rappeler l'air qu'il avait à vingt-sept ans. Il ne put y arriver. « Mais je me souviens bien, se dit-il avec un sourire. J'étais sceptique. Oh ! oui, j'étais sceptique. » Il se rappelait que ses doutes sur l'ascenseur l'avaient poussé à mesurer les couloirs pour être sûr que les étages inférieurs de la pyramide étaient plus étendus que les étages supérieurs. Il avait même fait pire. Alors qu'il aurait dû être à son bureau, il avait fait l'école buissonnière pour explorer les caves. Évidemment, il n'avait rien trouvé de suspect, rien du tout. Puis, et ce souvenir le fit sourire, lorsqu'il eut appris ce qu'il pouvait sur l'édifice, il chercha à découvrir quels étaient les produits d'Allied. Flair pour les mots ou pas, il lui avait paru absurde, au début, d'écrire des réclames sans savoir sur quoi elles portaient. Il avait pu en apprendre un peu plus. Par exemple, il avait trouvé que les quatre mille autres produits de la compagnie étaient rangés alphabétiquement de « Aab » – colorant pour milk-shakes – jusqu'à « Zyz » – rotors pour les magnétos de tracteurs. Mais

sa collection de « Aab » à « Zyz » l'avait rapidement ennuyé.

La sonnerie en sol dièse de son bureau retentit. Avec la dextérité que donne l'habitude, Jonathan souleva l'écouteur et le percha sur son épaule comme une perruche.

« Gerber à l'appareil », dit-il.

C'était la secrétaire de Leath : « Le docteur est toujours avec lui, dit-elle. Ses ulcères doivent être particulièrement douloureux ce matin, ou bien il a encore des palpitations, mais j'ai des instructions pour vous. Veuillez déjeuner, puis visiter le Quatorze à une heure et revenir faire votre rapport ici à deux heures. »

– Qu'est-ce qui se mijote, Miss Taslein ? » lui demanda Jonathan. Les secrétaires tenaient l'argot pour un signe de démocratie et racontaient autour d'elles combien vous étiez *adorable* si vous vouliez bien vous en servir. Ces filles cassaient leurs ongles et épuisaient leur jeunesse pour un patron suffisamment *adorable*.

– Je ne sais pas, répondit Miss Taslein. Mais ce doit être important. Un projet de premier ordre.

– Je déjeune à midi avec les cadres. Les directeurs ne vont pas déjeuner avant une heure moins le quart. Si je monte au quatorzième après leur sortie, l'endroit sera désert. Savez-vous pourquoi il veut que je monte là-haut ?

– Seulement pour jeter un coup d'œil, j'imagine, dit Miss Taslein. J'aimerais tant aller avec vous. Mr. Gerber, promettez-moi quelque chose. Promettez-moi de me dire, à votre retour, si le siège des cabinets de Mr. Waffan est vraiment recouvert d'or.

– D'accord », promit Jonathan. Mais il savait qu'il ne dirait rien.

Il déjeuna avec deux de ses assistants. Ils étaient plus jeunes que lui et leur endoctrinement n'était pas terminé. Il découvrit avec amusement que le tam-tam à ragots avait déjà propagé la nouvelle de son passe en or. Les garçons, le visage bien briqué, illuminé, ardent, se crispaient de respect chaque fois qu'il ouvrait la bouche.

Peu après une heure, il monta au quatorzième. C'était nettement plus petit que le treizième. Évidemment, la pyramide se rétrécissait beaucoup plus vite qu'il ne le paraissait de la rue. Un autre garde le salua et lui apprit qu'il y avait là les bureaux des huit directeurs et une salle de conférence. Il était libre d'aller où il voulait.

« Ça vaut la peine d'être vu, monsieur », ajouta-t-il. Et c'était vrai. Plusieurs bureaux avaient des fauteuils de coiffeur, de gigantesques écrans de télévision, et des bars bien remplis de mélanges personnels. L'un d'eux avait une boîte à cigares de la taille d'un coffre-fort de banque, un autre toute une rangée de cibles pour pistolets à air comprimé, un autre un sauna finlandais. Mais il fut surtout intéressé par une pièce qui reproduisait exactement l'arrière-pont d'un yacht, avec chaise de pêcheur et filet pour les cannes à pêche et les moulinets. Il n'y avait ni assistant ni secrétaire. Nul memento ne profanait le splendide bois poli des larges bureaux.

« Dites-moi, demanda Jonathan au garde, quand donc les membres du bureau d'organisation viennent-ils ici ?

– Eh bien, ils sont là pour la réunion annuelle, monsieur, répondit le garde. Autrement, je pense qu'ils viennent lorsque Mr. Satherwaite les convoque. » Hanscomb Ludlow Satherwaite II était le président d'Allied. Il avait son appartement au sommet de la pyramide. On pouvait le voir en photo, toujours aussi jeune d'année en année, mais jamais en personne.

« Est-ce que certains d'entre eux vivent dans le Minnesota ? Excusez ma curiosité. C'est ma première visite. »

Le garde eut un gloussement. « Allons, monsieur, vous oubliez qu'ils ont tous des avions et des pilotes. Mr. Ippinger possède quatre cent mille acres en Louisiane qu'il garde pour la pêche ; aussi habite-t-il là-bas. Mr. Latchwell possède une île au large du Mexique. Il a un château et une petite armée ; c'est pourquoi il porte un uniforme rouge et bleu et des bottes de cuir piquées d'étoiles.

– Bien sûr, j'ai vu Mr. Latchwell dans l'ascenseur. »

A un moment ou à un autre, Jonathan avait aperçu la plupart des imposants et majestueux directeurs. Il y en avait un, sans doute le pêcheur, qui portait des pantalons de grosse toile blanche et une casquette blanche à visière en celluloïd vert. Un autre marchait pieds nus dans des sandales de cuir cru, pour sa santé. Naturellement, il existait une certaine méthode sous leurs petites excentricités. Ils montraient ainsi qu'ils étaient sur un pied d'égalité comme Leath, le vieux sage, le lui avait plus d'une fois expliqué avec patience.

Il remercia le garde et descendit. « Il est 1 h 55, dit-il en passant sa tête chauve dans le vestibule de Leath.

– Entrez et attendez ici, dit Miss Taslein en le dévisageant par-dessus ses lunettes. Dites-moi ! Oh ! il faut que vous me disiez ! Est-ce réellement...

– Nos directeurs travaillent beaucoup trop pour de telles sottises, répondit Jonathan d'un ton désapprobateur. Mais je sais bien que vous plaisantiez.

– Oh ! je voudrais tant savoir ! »

Fallait-il douter de la loyauté de Miss Taslein ? Elle pouvait se révéler un dangereux compagnon de travail, se dit Jonathan.

Il se mit à lire *Chers Amis*, le journal d'Allied, jusqu'à ce que le signal s'allume. Il allait savoir.

« Bonsoir, mon garçon », dit L. Lester Leath. Son visage, aussi blanc que la feuille de « Gga » que la compagnie utilisait pour le dentifrice, était tout tacheté. Un coin de sa bouche pendait. Son œil gauche ressemblait à celui d'un hibou, la pupille dilatée et sauvage.

« Lester ! s'écria Jonathan bouleversé. Vous êtes malade ?

– Je ne suis pas malade, je suis mourant, répondit le directeur de la publicité sans émotion. Je vais mourir à mon bureau, cet après-midi ; sans doute dans les cinq ou dix minutes qui vont suivre.

– Laissez-moi vous reconduire chez vous !

– Non. Je veux que ça se passe comme ça », dit Leath. Sa voix n'était plus qu'une traînée de brume. « Je veux que ma mort, comme ma vie, soit un exemple de dévouement pour Allied et ce qu'il représente. Mais le temps presse, mon garçon. Demain matin, une note sur formulaire bleu 114 B annoncera que vous prenez ma suite à la tête de ce service. Vous débuterez à cinquante mille. Vos primes en actions suivront.

– Merci, Lester.

– Votre premier acte sera, je l'espère, d'engager un assistant qui brûle de notre feu sacré. Je vous suggère de faire comme je l'ai fait moi-même. Passez les agences au peigne fin et trouvez un jeune Jonathan Gerber. Entraînez-le comme je

vous ai entraîné pendant vingt et un ans. »

L'après-midi était gris. Le soleil ne filtrait plus à travers les briques de verre. Jonathan avait l'impression que la pièce était remplie de barres de brouillard empilées comme des fûts dans un chantier. Dans la pénombre, il voyait le visage de L. Lester Leath apparaître et disparaître sous le glissement des reflets et des ombres, image à la dérive dans l'espace, flottant dans une danse paresseuse, tel un tonneau sur la mer.

« J'ai toujours été si heureux de servir Allied que je n'ai pas compté les années », dit Jonathan. Il avait bien appris. Il pouvait, maintenant, prononcer de telles phrases sans effort. Néanmoins, il avait reçu un choc.

« Y a-t-il réellement aussi longtemps ? demanda-t-il.

– Oui, mon garçon », dit Leath. Sa lèvre pendante brouillait sa voix. « Et je sais que je laisse le service en de bonnes mains. Vous êtes donc monté au treizième...

– Oui, naturellement.

– Et au quatorzième ?

– Bien sûr, vous me l'aviez ordonné. »

Leath vacilla. Péniblement, il rassembla l'énergie qui l'abandonnait.

« Avant de prendre ma suite, dit-il d'une voix de plus en plus faible, il faut accomplir une chose encore, un rite final. Vous devez rencontrer notre Président. Montez jusqu'au quinzième. »

Il s'affaissa sur sa chaise directoriale. « Lester ! »

Jonathan bondit vers lui. Très lentement, Leath leva son index blanchâtre vers le plafond. « Au quinzième », murmura-t-il, et il mourut.

Très doucement, Jonathan ferma derrière lui la porte capitonnée qui était maintenant la sienne. « Miss Taslein, dit-il, appelez le concierge, s'il vous plaît. Mr. Leath a quitté Allied. »

Au bout du couloir, au moment où il appuyait sur le bouton pour appeler l'ascenseur, une cabine apparut comme si la nouvelle de sa magnifique promotion avait suivi la cage sombre au long des fils d'appel.

« Tout en haut », ordonna-t-il avec brusquerie au garçon en lui montrant son passe le temps d'un éclair. Les petites-lampes clignotèrent, la porte s'ouvrit. « Mais j'ai dit tout en haut ! » s'indigna Jonathan. Il était le directeur de la publicité, il gagnait cinquante mille dollars, son temps était trop précieux pour Allied, il ne pouvait permettre à un domestique de le gaspiller. « C'est le quatorzième ici, pas le quinzième !

– Désolé, monsieur, dit le garçon, on ne peut pas monter plus haut. Parlez au garde.

– C'est bien ce que je vais faire ! » cria Jonathan. Le garde était déjà à côté de lui. C'était le type qui l'avait guidé à travers les appartements des directeurs. « Qu'est-ce qu'il se passe ? lui demanda Jonathan. Je veux aller au quinzième, bon Dieu !

– Certainement, monsieur. Par ici, monsieur. » dit le garde. Il le conduisit à une porte en bronze sans poignée ni serrure. « Laissez tomber votre passe dans la fente. Il déclenchera un circuit et ouvrira la porte. Vous ferez pareil de l'autre côté quand vous reviendrez.

– Voulez-vous dire, demanda Jonathan avec incrédulité, que Mr. Satherwaite monte à pied le dernier étage chaque fois qu'il vient ?

– Je ne l'ai jamais vu, monsieur, mais c'est ce qu'il doit faire. »

D'un rivage à l'autre, des centaines de machines Allied tournaient, cent quatre-vingt-treize mille ouvriers Allied produisaient quatre mille produits. Ici, au centre du pays, se dressait la pyramide colossale qui en était le cœur. Ici, au sommet de la pyramide travaillait l'esprit qui englobait et guidait tout. Et voilà qu'il se trouvait ici, lui, Jonathan Gerber, sur le point de rencontrer le Sommet. Les yeux brillants, le dos droit, Jonathan laissa tomber le passe dans la petite fente, entra et ferma la porte derrière lui.

En face de lui, il y avait un simple escalier en acier peint et une rampe. Il monta entre des murs orange de briques creuses qui n'étaient même pas recouvertes de plâtre. Il était plein d'admiration. C'était une bonne chose que Mr. Satherwaite, avec l'immense pouvoir qui était le sien, en méprisât les pièges. Jonathan avait dit très souvent dans ses articles que le président d'Allied était un homme simple, et comme toujours la fiction rejoignait la réalité : il était simple.

Au sommet de l'escalier, le sol nu en ciment était jonché de morceaux de papier, de pots de peinture sèche et de mouches mortes. L'air sentait le moisi. Ouvrant une porte à gauche, il pénétra dans une caverne noire où des câbles d'ascenseur en acier, tout graisseux, se glissaient entre les rayons de grandes roues. Il essaya une porte à sa droite et vit une autre caverne exactement semblable. Pendant cinq ou dix minutes, il tourna dans la chaleur et l'odeur de moisi, cherchant il ne savait quoi, une porte secrète, une cachette, un tableau noir sur lequel ses prédécesseurs auraient pu laisser au moins leur signature, à défaut d'autre chose. Mais il ne vit que des pots de peinture, des mouches et quatre petites fenêtres comme des yeux ronds, sur chacun des murs. Des toiles d'araignée et de la poussière les recouvraient, mais-il vit que la pellicule de saleté avait été grattée ici et là, comme par le frottement d'un coude. Il alla vers la fenêtre la plus proche, agrandit un coin déjà clair et regarda.

Il découvrit une partie de la ville qui ressemblait à un entassement de bois noirci et, au-delà, la plaine sans fin du Minnesota. Il vit aussi que c'était l'hiver sur la prairie (il l'avait oublié). De la neige sèche, poussée par le vent, volait en fumée au-dessus des fermes et des clôtures. Le froid avait peint en bleu les coins de terre nue. Il allait venir encore plus de neige, encore plus de froid. L'été n'était qu'un entracte, des vacances. La réalité, c'était l'hiver, le compagnon éternel. L'hiver s'étendait toujours à quelques milles au nord, prêt à réclamer son bien. La terre déroulait son tapis bleu aux veines blanches, et les veines étaient de la glace. « Si froid, si froid », murmura Jonathan. Il frissonna. Il épousseta son chaud costume de tweed, se composa un visage où l'expression de sa consécration et de sa terreur se mélangeaient en de justes proportions, et descendit l'escalier. Ses talons résonnaient sur l'acier peint, des morceaux de plâtre crissaient comme du sable sous ses semelles. Jusqu'en bas, sa main suivit le garde-fou.

Il faisait très attention.

« Ce n'est pas le moment de glisser et de tomber, se dit-il. Non, non, je ne dois pas glisser maintenant. »

Traduit par MICHÈLE SANTOIRE.
The Top.

PAUVRE SUPERMAN !

Par Fritz Leiber

Le principe conceptuel que la violence se détruit elle-même a sa manifestation réelle en ceci qu'on annule une violence par une violence.

HEGEL,

Principes de la philosophie et du droit.

Certaines formes de création sont faciles à vider de leur sens, et deviennent sans mal des instruments de manipulation : tel est le cas de l'art (on l'a vu chez Kornbluth) et de la publicité (on l'a vu chez Albee). L'invention scientifique et technique peut sembler plus difficile à dévoyer parce qu'elle est soumise à la vérification et entraîne des applications utilitaires. Leiber appartient à la génération – dite de l'« Age d'or » – où la S.-F. croyait à la science et au besoin à la frime scientifique comme remèdes aux malheurs du monde moderne. Lui-même n'a jamais sacrifié à cette croyance-là et il le dit dans un texte clef, où le rêve de la S.-F. est dénoncé comme une variété de charlatanisme : « La puissance des Penseurs, dit-il, ne repose pas sur ce qu'ils ont, mais sur ce que le monde n'a pas : paix, honneur, bonne conscience. » On n'oubliera pas cette phrase, qui peut s'appliquer à tous les penseurs du monde mais qui, dans l'esprit de l'auteur, s'applique d'abord à des penseurs particuliers qu'il connaît bien. Et Leiber va plus loin. On peut imaginer qu'au sein d'une société tenue par une idéologie de la science un petit groupe se révolte au nom de la vraie science ; acte de naissance d'un courant nouveau de la S.-F. en rupture complète avec les pouvoirs en place et l'utopie campbellienne ? Tout le problème, c'est que les révoltés devront alors agir non pas selon la science mais selon les règles de la vie en groupe avec toutes ses figures : le leadership, la traîtrise et finalement le cynisme des puissants. Dur, dur.

LES premiers rayons furieux du soleil – qui, chose assez surprenante, se levait toujours à l'est de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures – transpercèrent les crêtes dentelées des lames de l'Atlantique et instillèrent à des milliers d'Américains endormis une terreur inconsciente, par leur déplaisante ressemblance avec les rayons atomiques de la troisième guerre mondiale.

Ils ensanglantèrent le cercle ensorcelé de squelettes d'acier rouillé entourant l'enfer de Manhattan. Sans commentaire, ils tendirent un doigt cosmique vers la plaque de cuivre ternie commémorant le martyr des trois physiciens après le largage de la Bombe infernale. Ils effleurèrent tendrement la peau couleur de rose et les contusions couleur de fraise écrasée des épaules nues d'une fille qui cuvait son ivresse sur le sol en fourrure chauffé par radiation des jardins d'une terrasse voisine. Ils frappèrent d'un vert enchantement la tache herbeuse qu'était la Vieille Washington. Douze heures auparavant, ils avaient dévoilé d'aussi étranges beautés, et d'aussi terribles ravages, en Asie et en Russie. Ils rosirent les murs blancs de la demeure coloniale de Morton Opperly près de l'Institut des Recherches Avancées ; à l'étage, ils barrèrent sans distinction le visage pharaonique, aux yeux ouverts, du vieux physicien, et celui, laid et maussade dans son sommeil, du jeune Willard Farquar dans la chambre voisine. Et, dans la Nouvelle Washington toute proche, ils transformèrent la flèche de la Fondation des Penseurs en une splendeur bleue débordante d'optimisme qui éclipsa en éclat la Maison Blanche (deuxième du nom).

C'était l'Amérique vers la fin du XX^e siècle. L'Amérique du burlesque, des juke-boxes et de l'hôpital anti-radiations de quartier. L'Amérique de la vogue des masques pour femmes et du Christianisme Mystique. L'Amérique de la robe audessous des seins et des Nouvelles Lois Roses. L'Amérique de la Guerre sans Fin et du détecteur de loyauté. L'Amérique de la merveilleuse Maizie et de la fusée mensuelle pour Mars. L'Amérique des Penseurs et (quelques-uns s'en souvenaient) de l'Institut. L'Amérique des « coups sur le titane », du « qu'est-ce que tu fais à l'extinction des feux ? » du « je t'en prie, mon trésor, cesse de penser en ma présence ! », aussi traumatisée par les combats et éclopée que le reste de la planète ravagée par les bombes.

Pas un seul photon du soleil n'avait l'impudence de traverser les triples vitres polarisantes de la chambre de Jorj Helmuth à la Fondation des Penseurs, et pourtant son horloge intérieure l'éveilla à la minute précise, ou presque. Coupant le Marchand de Sable Hypnopédique au milieu de l'expression « ... appliquer le calcul tensoriel au noyau », il inspira à fond et régulièrement, et projeta son esprit jusqu'aux limites du monde et de ses connaissances : vision quelque peu embrumée mais, nota-t-il avec une satisfaction tout à fait détachée, nettement moins embrumée que la veille.

A l'aide d'une technique d'examen introspectif accéléré, il débarrassa ensuite ses enchaînements mentaux des fausses associations, y compris de celles qu'il avait acquises en dormant. Ces tâches quotidiennes accomplies, il pressa du doigt un bouton à son chevet jusqu'à ce que les vitres polarisantes aient pivoté, emplissant lentement la pièce d'un jour tamisé. Alors, toujours étendu à plat sur le dos, il tourna la tête jusqu'à ce qu'il pût regarder la jolie blonde endormie près de lui.

Au souvenir de la nuit précédente, il sentit poindre une irritation qu'il étouffa aussitôt en élevant son esprit jusqu'à un niveau à l'abri des passions, du haut duquel il pouvait considérer la jeune fille, voire lui-même, comme de curieux animaux maladroits. Cependant, grogna-t-il en silence, Caddy aurait pu avoir assez de tact pour disparaître avant qu'il ne s'éveille. Il se demanda s'il n'aurait pas dû utiliser son pouvoir hypnotique sur elle pour faciliter leurs relations la nuit dernière, et un instant la langue lui démangea de prononcer le mot qui la plongerait en hypnose profonde. Mais non ! Ce pouvoir spécial qu'il avait sur elle était réservé à des buts bien plus importants.

Injectant tension et dynamisme dans ses muscles de vingt ans, et confiance dans son esprit de soixante ans, le Penseur, qui en avait quarante, quitta le lit. Il n'y avait pas de couvertures à rejeter : le chauffage central nucléaire les rendait superflues. Il se glissa dans ses vêtements – le strict ensemble de tunique, collants et socquassins de l'homme d'affaires moderne. Puis il jeta un coup d'œil au téléscripteur à côté de son téléphone, tout en faisant descendre un comprimé de vita-

amino-enzymes avec du soda au gingembre, et il alla à la fenêtre. Et là, tandis qu'il suivait des yeux les rangées de chênes mutants fraîchement plantés le long de l'Avenue de la Décontamination, son visage lisse s'épanouit en un sourire.

Ça lui était venu, le prochain grand coup dans le jeu complexe qui constituait sa vie, et celle de l'humanité. Venu dans son sommeil, comme tant de ses meilleures décisions, parce qu'il employait régulièrement pour gagner du temps la technique de l'hypnooésie, qui pouvait fonctionner en même temps que l'hypnopédie.

Il régla son robottin sur « physicien balistique » et « cathégorie génies », et, pendant que cette recherche s'accomplissait, il dicta à son robureau le bref message suivant :

Cher confrère,

Un projet est en voie d'élaboration, qui aura un impact crucial sur l'avenir de l'homme dans l'espace cosmique. De vastes crédits (budget civil) sont disponibles. Il fut un temps où les spécialistes raillaient les Penseurs. Il fut un temps où les Penseurs, bon gré mal gré, dédaignaient les spécialistes. Ces temps ne sont plus. Puissent-ils ne jamais revenir ! J'aimerais vous consulter, cet après-midi, à trois heures précises, à la Fondation des Penseurs I.

Jorj Helmuth.

Pendant ce temps, le robottin avait craché une douzaine de cartes. Il les parcourut du regard, hésita en voyant le nom de Willard Farquar, regarda la jeune fille endormie, puis fourra rapidement toutes les cartes dans le robadresseur et brancha le robureau.

La lampe-signal fit un clignotement vert, et il mit le récepteur sur écoute.

« Le Président est prêt à voir Maizie, monsieur, annonça une claire voix féminine. L'état-major est auprès de lui.

– Que la paix de Mars soit avec lui, dit Jorj Helmuth. Dites-lui que je descends dans quelques instants. »

*

**

Aussi énorme qu'un réacteur nucléaire primitif, le grand cerveau électronique se dressait au-dessus du petit groupe d'hommes qui chuchotaient. Il remplissait presque une pièce de deux étages de la Fondation des Penseurs. Le devant était couvert de rangées régulières de cadrans, de commandes, de voyants et de terminaux ; pour atteindre le haut, il fallait utiliser un siège sur flèche.

Bien qu'apparemment il ne perçût rien que les questions et les renseignements qu'on lui faisait absorber sur bandes perforées, les visiteurs ne pouvaient s'empêcher de baisser la voix et de jeter des coups d'œil inquiets à l'énigmatique masse cubique. Après tout, l'appareil s'était mis récemment à actionner lui-même certaines de ses commandes – celles qui étaient autorisées – et pouvait sans aucun doute concocter un système d'écoute s'il le désirait.

Car c'était la machine pensante auprès de laquelle les Marks, les Eniacs, les Maniacs, les Maddudas, les Minerves et les Mimirs faisaient figure de crétins. C'était la machine qui avait un million de fois plus de synapses que le cerveau humain, la machine dont la mémoire consistait en délicates entailles sur l'enveloppe de molécules (au lieu de papier découpé comme à l'école maternelle, ou de colonnes de mercure valsant comme à Coney Island¹⁰). C'était la machine qui avait donné elle-même les instructions pour construire ses trois derniers quarts. C'était le but, peut-être, vers lequel avaient évolué le faillible raisonnement humain et le partial jugement humain et la fragile ambition humaine.

C'était la machine qui pensait réellement – au degré 1 000 000 !

C'était la machine que les cybernéticiens timorés et les scientifiques compassés avaient déclarée impossible à construire. Pourtant, c'était la machine que les Penseurs, avec l'audace typique des Yankees, avaient construite. Et surnommée, avec la désinvolture et le culte de la femme typiques des Yankees : « Maizie ».

En levant les yeux vers elle, le Président des États-Unis sentit vibrer en lui une corde qui n'avait pas résonné depuis des décennies, la note d'orgue sombre et frémissante de son éducation baptiste.

Ici, de façon étrange, bien que sa raison le refusât, il se sentait en présence du Dieu vivant : infiniment rigoureux, de la rigueur de la réalité, mais infiniment juste. Pas la moindre erreur, pas le moindre faux pas délibéré ne pouvait jamais échapper à la vigilance de cet immense esprit. Il frémit.

Le général grisonnant – il y en avait un autre qui avait les cheveux tout à fait gris – se disait que c'était un maillon très bizarre dans la hiérarchie. Quelques souvenirs indistincts de la deuxième guerre mondiale, habituellement bien contenus, éveillèrent vaguement son courroux. Le voilà qui donnait des ordres à un être incommensurablement plus intelligent que lui. Et toujours des ordres du type « Indiquez-moi comment tuer cet homme » plutôt que « Tuez cet homme ». Cette distinction le tracassait obscurément. Il était soulagé de savoir que Maizie comportait des sécurités incorporées qui la mettaient au service constant de l'humanité, ou des justes chefs de l'humanité : même les Penseurs n'étaient pas sûrs de leur identité.

Le général aux cheveux gris pensait avec inquiétude et, comme le Président, à un niveau de conscience plus trouble, à la similitude entre l'infailibilité pontificale et les décrets de la machine. Soudain, ses poignets osseux se mirent à trembler : était-ce le Second Avènement, se demandait-il, une incarnation ne pouvait-elle se faire dans le métal plutôt que dans la chair ?

L'austère Secrétaire d'État se rappelait ce qu'il avait pris tant de peine à faire oublier à tout le monde : son flirt de jeunesse, à Lake Success, avec le bouddhisme. Assis devant son gourou, son maître, empli de la crainte révérencielle de l'Occidental pour la sagesse de l'Orient, ou son simulacre, il avait eu un peu la même impression.

Le Ministre des Affaires Spatiales, robuste gaillard dont la carrière avait commencé à la Générale de Fusées, remerciait sa bonne étoile que, du moins, les scientifiques ne soient pas les responsables de cette réalisation. Tout comme le général grisonnant, il s'était toujours méfié des gens qui ne cessent de vous dire comment faire les choses plutôt que de les faire eux-mêmes. Pendant la troisième guerre mondiale, il avait eu tout son soûl des physiciens professionnels, sempiternellement infectés par de brumeuses théories extrémistes et non conformistes. Les Penseurs valaient mieux : ils étaient plus disciplinés, plus humains. Ils avaient nommé leur Cerveau électronique Maizie, ce qui en conjurait la malédiction. Quelque peu.

Le secrétaire du Président, vétéran bedonnant des comités électoraux, se réjouissait lui aussi que les Penseurs eussent

créé la Machine, tout en tremblant du pouvoir que cela leur donnait sur le Gouvernement. Cependant, il y avait moyen de s'arranger avec les Penseurs. Et personne, pas même les Penseurs, ne pouvait s'arranger (à ce sens-là) avec la Machine.

Devant ce grand visage carré aux traits innombrables et métalliques, seul Jorj Helmuth semblait à l'aise ; il s'affairait à coder sur la bande les complexes Questions à l'Ordre du Jour que les Personnalités lui avaient remises : logistique pour la Guerre sans fin au Pakistan, tonnage optimal pour la récolte de maïs de l'an prochain, tendances d'opinion actuelles chez les Soviétiques moyens – questions profondes, exprimées pourtant, pour beaucoup d'entre elles, avec une surprenante simplicité. Car, pour Maizie, chiffres, jargon technique et langage de profane se valaient : point n'était besoin de transcription en signes mathématiques, comme pour les cerveaux électroniques inférieurs.

Le cliquetis de l'enregistreur se poursuivait jusqu'à ce que le Secrétaire d'État eût à deux reprises allumé une cigarette avec son briquet à ultrasons, et l'eût à deux reprises prestement fait disparaître. Personne ne soufflait mot.

Jorj leva les yeux vers le Ministre des Affaires Spatiales : « Section 5, question 4 : de qui cela peut-il provenir ? »

Le personnage robuste fronça les sourcils : « Ça doit être les gars de la physique, l'équipe d'Opperly. Il y a quelque chose qui ne va pas ? »

Jorj ne répondit pas. Un peu plus tard, il s'arrêta de programmer et se mit à régler des commandes, utilisant le siège élévateur pour en atteindre certaines. Finalement, il redescendit, en toucha quelques autres, et resta à attendre.

Du grand cube s'éleva un ronronnement profond et constant. Involontairement, les six personnalités eurent un léger mouvement de recul : sans savoir pourquoi, on ne pouvait s'habituer au bruit que faisait Maizie en se mettant à penser.

Jorj se retourna en souriant : « Et maintenant, messieurs, pendant que Maizie cogite, nous avons juste le temps d'assister au décollage de la fusée pour Mars. »

Il alluma l'écran de télévision géant. Les autres firent un quart de tour, et voila que brillaient devant eux les riches couleurs ocre et bleu d'un lever de soleil au Nouveau-Mexique, avec à mi-distance un fuseau argenté.

Comme les généraux, le Ministre des Affaires Spatiales eut peine à ne pas se renfrogner : voilà qui aurait dû être en plein cœur de ses attributions officielles ; et les Penseurs l'en avaient exclu complètement. Cette fusée, ce n'était qu'un vecteur ordinaire de satellite terrestre emprunté à l'Armée, mais équipé par les Penseurs de moteurs nucléaires conçus par Maizie et capables d'atteindre Mars et davantage. Le premier astronef... et le Secrétaire aux Affaires Spatiales n'était pas dans le coup !

Cependant, se dit-il, Maizie en avait décidé ainsi. Et quand il se rappelait ce que les Penseurs avaient fait pour lui, en le sauvant de la dépression par leur connaissance du psychisme, en sauvant tout le Gouvernement de l'effondrement, il avait tout lieu d'être satisfait. Sans parler des découvertes psychiques étonnantes qu'en plus les Penseurs ramenaient de Mars.

« Seigneur ! dit le Président à Jorj, comme s'il exprimait tout haut les sentiments de son ministre, je voudrais que vous autres puissiez ramener deux ou trois de ces diabolins bourrés de sagesse au retour de ce voyage. Bonne chose pour le pays. »

Jorj lui jeta un regard plutôt froid. « Tout à fait inconcevable, dit-il. Les facultés télépathiques des Martiens les rendent extrêmement sensibles. Les conflits des esprits terrestres ordinaires leur causeraient un traumatisme nuisible à leur équilibre mental, fatal peut-être. Comme vous le savez, les Penseurs n'ont pu prendre contact avec eux que grâce au haut degré de contrôle psychique que nous avons acquis et à nos enchaînements mémoriels sans failles. Aussi, dans l'immédiat, c'est à nous exclusivement que doit revenir la tâche de glaner leurs stupéfiantes techniques mentales. Bien entendu, un jour à venir, quand nous aurons appris comment cuirasser l'esprit des Martiens...

– Pour sûr que je le sais ! fit promptement le Président. Je n'aurais pas dû en parler, Jorj. »

La conversation mourut. Tous attendaient avec une tension croissante que s'épanouissent les grandes flammes violettes à la base de la flèche d'argent.

Pendant ce temps, le ruban portant les questions, comme un serpent de la Saint-Sylvestre jeté du haut d'une fenêtre dans la nuit, progressait à vive allure dans le noir sur des cylindres qui tournaient. Décrivant de complexes arabesques curieusement semblables à celles dudit serpent, il nargua les doigts d'argent d'un millier de relais, se déroba effrontément au regard de dix mille yeux électroniques, dévala malicieusement un passage étroit et noir entre des batteries de mémoires et, atteignant le centre du cube, jaillit brusquement dans une petite pièce où un gros homme paternel en culotte courte était assis à boire de la bière.

D'une chiquenaude dénotant une longue pratique, il attira à lui la bande et y jeta le coup d'œil d'un courtier de change. Il lut la première question, ferma les yeux en fronçant les sourcils pendant cinq secondes. Puis, avec la brusquerie pleine d'assurance d'un écrivain à gages, il se mit à taper la réponse sur bande.

Pendant de nombreuses minutes, on n'entendit que le bruissement du ruban de papier et le cliquetis de l'enregistreur, à part les quelques secondes où le gros homme fermait les yeux ou buvait de la bière. Une fois, également, il prit un téléphone, posa une brève question, attendit une demi-minute, puis se remit à la tâche.

Ceci jusqu'à ce qu'il arrive à la Section 5, question 4. Cette fois, c'est les yeux ouverts qu'il réfléchit.

La question était : « Est-ce que Maizie signifie Maelzel ? »

Il resta un moment à se gratter lentement la cuisse. Sa bouche molle et enjôleuse se durcit, sans se fermer, en un rictus mauvais.

Soudain, il se remit à taper : « Maizie ne signifie pas Maelzel. Maizie vient du nom de la particule nucléaire méson, dont on a tiré par humour un prénom féminin. Section 6, réponse 1 : Les sondages électoraux de milieu de mandat doivent être faits aux intervalles suivants... »

Mais sur ses lèvres le rictus demeurait.

*

**

A 800 000 mètres au-dessus de l'ionosphère, le pilote coupa le carburant de la fusée pour Mars ; celle-ci se laissa aller avec soulagement sur une orbite qui lui ferait faire sans effort le tour du monde à cette altitude. Le pilote se débarrassa de ses sangles et s'étira, mais il ne regarda pas par le hublot le disque de boue séchée qui était la Terre, revêtue de son voile de ciel bleu. Il savait qu'il avait devant lui deux mois insupportables où il n'aurait guère autre chose à faire. Il préféra désangler Sappho.

Habitée à l'apesanteur par deux expériences précédentes, et adorant ça, la petite chatte duveteuse fut bientôt en train de bondir d'un bout à l'autre de la cabine, tournant et virevoltant d'une façon qui eût fait l'envie de tous les félins des ruelles et des salons de la planète. Chat prodige dans un monde de rêve sans pesanteur. Longtemps, elle joua avec une ficelle que l'homme jetait paresseusement. Quelquefois, elle l'attrapait au vol, quelquefois elle nageait frénétiquement dans le vide à sa poursuite.

Au bout de quelque temps, l'homme se lassa du jeu. Il ouvrit un tiroir fermé à clef et se mit à étudier les détails de la sagesse qu'il devait découvrir sur Mars lors de ce voyage, intuitions spirituelles sans prix qui seraient un baume pour l'humanité meurtrie par la guerre.

La chatte choisit soigneusement un emplacement à un mètre au-dessus du sol, s'y pelotonna et s'endormit.

*

**

Quand la bande-réponse apparut, Jorj Helmuth la partagea à coups de ciseaux en sections destinées aux divers intéressés. La plupart d'entre eux mirent soigneusement la leur de côté après un bref coup d'œil, mais le Ministre des Affaires Spatiales considéra la sienne avec perplexité.

« Qui diable Maelzel peut-il être ? » demanda-t-il.

Le regard du Secrétaire d'État se perdit dans le lointain : « Edgar Allan Poe », dit-il en fronçant les sourcils et en fermant à demi les yeux.

Le général grisonnant fit claquer ses doigts : « Bien sûr ! Le joueur d'échecs de Maelzel. J'ai lu ça quand j'étais gosse. Sur un automate qui jouait aux échecs. Poe prouva qu'il y avait un homme dedans. »

Le Ministre des Affaires Spatiales fronça les sourcils : « Mais à quoi rime une question comme ça ?

– Vous avez dit qu'elle venait de l'équipe Opperly ? » demanda Jorj vivement.

Le Ministre des Affaires Spatiales fit de la tête signe que oui. Les autres jetèrent aux deux hommes un regard intrigué.

« Qui est-ce que ça peut bien être ? insista Jorj. L'équipe, je veux dire. »

Le Ministre des Affaires Spatiales haussa les épaules : « Oh ! la petite bande habituelle, là-bas à l'Institut : Hindeman, Gregory, Opperly lui-même. Ah ! oui, et le jeune Farquar.

– On dirait qu'Opperly devient gâteux, commenta Jorj, glacial. Il faudrait voir ça. »

Le Ministre des Affaires Spatiales inclina la tête, et prit soudain l'air résolu : « C'est ce que je vais faire. Illico. »

*

**

Le soleil frappant à travers les portes-fenêtres illuminait un ballet de poussières que ne dérangeait nulle climatisation. Le salon de Morton Opperly était bien tenu mais rien moins que neuf et moderne. Au lieu de bandes de lecture, il y avait des livres ; au lieu de robureaux, des plumes et de l'encre ; et à la place d'un écran de télévision géant, un Picasso pendait au mur. Seul Opperly savait que ce tableau était encore légèrement radioactif, et qu'il l'était dangereusement lorsqu'il l'avait ramené en fraude de son appartement de New York où le bombardement avait fait sentir ses effets.

Les deux physiciens se faisaient face de part et d'autre d'une table de salon. Le plus âgé avait des yeux immenses, un visage cadavérique et doux, affiné par une longue vie consacrée à la pensée abstraite. La figure du plus jeune était pleine de force et de sensualité, lourde comme son corps, et d'une exceptionnelle laideur. Il avait assez l'air d'un ours.

Opperly disait : « Alors, quand il a demandé qui était responsable de la question sur Maelzel, j'ai dit que je ne m'en souvenais pas. » Il sourit. « Ils tolèrent encore ma distraction, car elle nourrit leur mépris. Presque le seul privilège qui me reste. » Le sourire disparut. « Pourquoi taquiner sans cesse les animaux du zoo, Willard ? » demanda-t-il avec rancœur. « J'ai maintes fois soutenu que nous ne devrions pas avoir l'obséquiosité de poser des questions à Maizie comme ils le demandent. Vous et les autres en avez jugé autrement... Soit ! Mais utiliser ces questions pour exprimer des insultes voilées, ça n'est pas raisonnable. Apparemment, cette dernière a suffisamment ennuyé le Ministre des Affaires Spatiales pour qu'il me rende visite en hélicoptère moins de vingt minutes après la réunion de ce matin à la Fondation. Pourquoi faire des choses pareilles, Willard ? »

Les traits de l'autre se crispèrent de façon désagréable : « Parce que les Penseurs sont des charlatans qu'il faut démasquer, fit-il d'un ton sec. Nous savons que leur Maizie n'est qu'un attrape-nigaud style boule de cristal et marc de café. Nous avons suivi la trajectoire de leurs fusées vers Mars, et avons découvert qu'elles ne vont nulle part. Nous savons que leur science psychique martienne n'est qu'un bobard.

– Mais nous avons déjà fait des révélations très poussées sur les Penseurs, intervint doucement Opperly. Vous savez ce que ça a rapporté. »

Farquar voûta ses épaules de lutteur japonais : « Alors, il faut continuer jusqu'à ce qu'on nous écoute. »

Opperly se perdit dans la contemplation de la coupe de muguet voisine de la cafetière : « J'ai l'impression que, si vous voulez taquiner les animaux, c'est pour quelque raison personnelle dont vous n'êtes probablement pas conscient. »

Farquar se renfrogna : « C'est nous qui sommes en cage. »

Opperly continuait à étudier les clochettes du muguet : « Raison de plus pour ne pas enfoncer de bâton à travers les barreaux vers les lions et les tigres qui se promènent à l'extérieur. Non, Willard, je ne prêche pas les concessions. Mais considérez l'époque à laquelle nous vivons. Elle a besoin de magiciens. » Sa voix se fit particulièrement douce. « Un savant dit la vérité. Quand les temps sont cléments, c'est-à-dire quand la vérité n'a rien de redoutable, les gens l'acceptent. Mais quand les temps sont durs, très durs... » Une ombre voila son regard. « Eh bien, nous savons tous ce qui est arrivé à... » Et il cita trois noms dont on avait beaucoup parlé au milieu du siècle. C'étaient les noms qui figuraient sur la plaque de cuivre : ceux des trois physiciens martyrisés.

Il poursuivit : « Un magicien, au contraire, dit aux gens ce qu'ils souhaitent : que le mouvement perpétuel fonctionne, que l'on peut guérir le cancer par les lumières colorées, qu'une psychose n'a rien de pire qu'un rhume de cerveau, qu'ils vivront éternellement. Aux époques heureuses, on rit des magiciens : ils sont un luxe pour une poignée de riches aux caprices d'enfants gâtés. Mais aux époques malheureuses, les gens vendent leur âme pour des remèdes magiques et achètent des moteurs à mouvement perpétuel pour propulser leurs fusées de guerre. »

Farquar serra le poing : « Raison de plus pour persévérer à saper le prestige des Penseurs. Sommes-nous censés mettre

les pouces parce que la tâche est dangereuse et difficile ? »

Opperly hochait la tête : « Nous devons nous garder de la contagion de la violence. De mon temps, Willard, j'ai fait partie des Terrorisés ; plus tard, des Courroucés ; et puis, des Désespérés. Maintenant, je suis convaincu que tout cela n'était que pose futile.

– Parfaitement ! convint Farquar sans ménagement. Vous preniez des poses. Au lieu d'agir. Si vous autres, découvreurs de l'énergie atomique, aviez seulement formé une ligue secrète, si seulement vous aviez eu assez de prévoyance et de cœur au ventre pour exiger, vu tous les atouts que vous aviez, le pouvoir de modeler l'avenir de l'homme...

– Lorsque vous êtes né, interrompit Opperly songeur, Hitler n'était déjà plus qu'un nom dans les livres d'histoire. Nous autres savants n'étions pas du bois dont on fait les conspirateurs. Pouvez-vous imaginer Oppenheimer avec un masque sur la figure, ou Einstein se faufilant dans la Maison Blanche avec une bombe dans sa serviette ? » Il sourit. « D'ailleurs, ce n'est pas ainsi qu'on saisit le pouvoir. Les idées neuves ne servent à rien dans les négociations : comme arme, il faut des faits établis, ou des mensonges.

– Tout de même, ç'aurait été une bonne chose si vous aviez eu un peu de violence en vous.

– Non, dit Opperly.

– Moi, j'ai de la violence en moi », annonça Farquar, se remettant sur pied à la force des bras.

Opperly releva les yeux du vase de fleurs : « Je crois que c'est exact, convint-il.

– Mais qu'allons-nous faire ? insista Farquar. Abandonner le monde à des charlatans sans résister ? »

Opperly médita un instant. « Je ne sais ce dont le monde a besoin maintenant. Pour tout le monde, Newton est le grand savant. Qui se souvient qu'il a passé la moitié de sa vie à fourgonner dans l'alchimie, à chercher la pierre philosophale ? Tel était le caillou sur la grève qu'il désirait vraiment trouver.

– Voilà maintenant que vous justifiez les Penseurs.

– Non, je laisse l'histoire trancher.

– Et en quoi consiste l'histoire, sinon dans les actions des hommes ? conclut Farquar. J'ai l'intention d'agir. Les Penseurs sont vulnérables, leur pouvoir incroyablement précaire. Sur quoi repose-t-il ? Quelques conjectures heureuses ; le traitement des malades par la foi ; un boniment scientifique du niveau des numéros burlesques au cabaret entre les effeuillages ; un douteux réconfort moral donné à quelques névrosés membres du Cabinet restreint... et à leurs épouses ; le fait que, par leur habile mise en scène, les Penseurs ont arraché pour le Président une élection contestée ; la croyance erronée que les Soviétiques se sont retirés d'Irak et d'Iran par crainte de la Bombe Mentale des Penseurs ; un cerveau électronique qui n'est qu'une couverture pour ce que croit deviner Jan Tregarron. Ah ! oui, j'oubliais cette calembredaine de « Sagesse des Martiens ». Rien que de l'esbroufe ! Il suffirait de quelques poussées aux bons moments et aux bons endroits... Les Penseurs le savent bien ! Je parierais qu'ils sont déjà dans leurs petits souliers, et ils le seront plus encore quand ils s'apercevront que nous nous mettons en campagne. En fin de compte, ils nous feront des ouvertures et nous appelleront à l'aide. Attendez seulement, vous verrez.

– Je pense de nouveau à Hitler, intervint doucement Opperly. Pour sa première demi-douzaine de grands coups, il n'avait aucun atout, que l'esbroufe. Ses généraux le désapprouvaient : ils savaient que leur forteresse était en carton. Et cependant, il a gagné toutes les batailles, jusqu'à la dernière. De plus, insista-t-il, en empêchant Farquar de reprendre la parole, la puissance des Penseurs ne repose pas sur ce qu'ils ont, mais sur ce que le monde n'a pas : paix, honneur, bonne conscience... »

Le marteau de la porte d'entrée résonna. Farquar alla ouvrir. Un vieil homme décharné, les tempes zébrées d'une cicatrice de radiations, lui tendit un petit cylindre : « Radiogramme pour vous, Willard ! » Il sourit à Opperly, à l'autre bout du corridor : « Quand allez-vous faire mettre le téléphone, monsieur Opperly ? »

Le physicien le salua de la main : « L'an prochain, peut-être, monsieur Berry. »

Le vieillard eut un reniflement d'incrédulité malicieuse, puis son pas lourd s'éloigna.

« Quand je vous disais que les Penseurs allaient faire des ouvertures ! » s'exclama Farquar en gloussant. « C'est venu plus vite que je ne croyais. Regardez-moi ça ! »

Il tendit le radiogramme, mais son aîné, au lieu de le prendre, demanda : « De qui cela vient-il ? De Tregarron ?

– Non, de Helmuth. Il y a tout un baratin sur l'avenir de l'homme dans le cosmos, mais le vrai mobile est évident : ils savent qu'il va leur falloir produire une véritable fusée nucléaire sous peu, et pour ça ils auront besoin de notre aide.

– Une invitation ? »

Farquar fit signe que oui : « Pour cet après-midi. » Il remarqua qu'Opperly fronçait les sourcils avec inquiétude malgré sa réserve. « Qu'y a-t-il ? lui demanda-t-il. Ça vous ennuie que j'y aille ? Vous pensez que ça pourrait être un piège, qu'après la question sur Maelzel ils se disent peut-être qu'il vaudrait mieux que je disparaisse ? »

Le vieil homme secoua la tête : « Je ne crains pas pour votre vie, Willard. Il vous appartient de la risquer comme vous l'entendez. Non, je m'inquiète d'autres choses qu'ils pourraient vous faire.

– Que voulez-vous dire ? » demanda Farquar. Opperly le jaugea d'un regard sans sévérité : « Vous êtes un homme plein de force et de vie, Willard, avec les fiertés et les désirs d'un homme fort. » Sa voix hésita un instant, puis il reprit : « Excusez-moi, Willard, mais ne connaissiez-vous pas naguère une jeune fille... une certaine M^{lle} Arkady... »

La silhouette disgracieuse de Farquar se pétrifia. Il hochait sèchement la tête en détournant les yeux.

« Et n'est-elle pas partie avec un Penseur ?

– Si les femmes me trouvent laid, c'est leur affaire, dit Farquar d'un ton âpre, toujours sans regarder Opperly. Quel rapport avec cette invitation ? »

Opperly laissa la question sans réponse. Son regard se fit plus lointain. Il dit enfin : « De mon temps, nous avions la part bien plus belle. Un savant était un universitaire, protégé par la tradition. »

Willard eut un grognement de dérision : « La science était déjà entrée dans l'ère des inspecteurs de police, avec les directeurs de laboratoire et les agents des pouvoirs politiques pour étouffer l'initiative.

– Peut-être, admit Opperly. Pourtant le savant menait la vie tranquille, limitée et hautement respectable de l'universitaire. Il n'était pas exposé aux tentations du monde. »

Farquar lui fit face : « Voulez-vous dire que les Penseurs pourront de quelque façon m'acheter ?

– Pas exactement.

– Vous pensez qu'on me persuadera de changer mes visées ? » insista Farquar avec colère.

Opperly haussa les épaules d'un air d'impuissance : « Non, je ne crois pas que vous changerez de visées. »

Des nuages qui envahissaient le ciel en provenance de l'ouest masquèrent le rectangle de soleil entre les deux hommes.

*

**

Tandis qu'il filait sans heurts sur le tapis roulant le long du corridor vers son appartement, Jorj Helmuth pensait à son astronef. Pour un temps, la vision aux ailes argentées chassa tout le reste de son esprit.

Pensez donc, un astronef avec des ailes ! Il sourit un peu, s'émerveillant du paradoxe.

Propulsion nucléaire directe. Utilisation directe de l'énergie cinétique des neutrons. Finies ces façons ridicules d'utiliser un réacteur pour faire fonctionner une machine à vapeur, ou pour faire bouillir quelque chose et en utiliser l'échappement : procédés aussi primitifs et peu économiques que de brûler de la poudre pour se tenir chaud.

Des propulseurs à réaction chimique porteraient son astronef au-delà de l'atmosphère. Puis viendrait l'ordre exaltant : « Mettez à la voile pour Mars ! » Le vaste parapluie se déploierait autour de la poupe, son verso – côté tourné vers la Terre – serait une étincelante étendue de ruban radioactif, peut-être d'un seul atome d'épaisseur, doublé d'un matériau qui réfléchirait les neutrons. Les atomes du ruban éclateraient, crachant vers l'arrière des neutrons animés de vitesses fantastiques. La réaction précipiterait l'astronef en avant.

Dans l'espace sans air, la surface de voile ne freinerait naturellement pas la nef. On fournirait à la voile davantage de ruban radioactif, produit à bord selon les besoins, au fur et à mesure que celui qui s'y trouvait s'épuiserait.

Un astronef à propulsion nucléaire directe ! Et c'est lui, un Penseur, qui l'avait conçue entièrement, mis à part les détails techniques ! Ayant fortifié son esprit par de dures années d'hypnopédie, de direction intellectuelle, de correction mémorielle, d'entraînement sensoriel, il s'était assuré du pouvoir exécutif pour diriger les techniciens et coordonner leurs capacités spécialisées. Ensemble, ils construiraient la vraie fusée pour Mars.

Mais ce ne serait qu'un début. Ils pratiqueraient la vraie Bombe Mentale. Ils produiraient le vrai microbicide sélectif. Ils découvriraient les vraies lois des pouvoirs psi et de la vie intérieure. Et même – son imagination hésita un moment, puis franchit audacieusement le pas – ils construiraient la vraie Maizie !

Et alors... alors les Penseurs seraient sur un pied d'égalité avec les savants. Ou plutôt, ils les dépasseraient de loin. Plus de supercherie !

Il était si exalté par cette pensée qu'il faillit laisser le tapis roulant lui faire dépasser sa porte. Il entra, et cria : « Caddy ! » Il attendit un instant, puis parcourut l'appartement, mais elle ne s'y trouvait pas.

Au diable cette fille ! ne put-il s'empêcher de penser. Ce matin, alors qu'elle aurait dû s'esquiver, elle était vautrée là à dormir ; et maintenant qu'il avait envie de la voir, que sa présence eût ajouté une dernière touche des plus agréables à ses excellentes dispositions, elle s'arrangeait pour être absente. Il faudrait vraiment qu'il utilise ses pouvoirs hypnotiques sur elle, conclut-il ; et de nouveau surgit à son esprit le mot, diminutif affectueux de son nom, qui la mettrait en transe et à ses ordres.

Non, se dit-il encore, il fallait réserver cela à quelque moment de crise ou de péril grave, où il aurait besoin de quelqu'un qui frappât sans hésitation ni murmure pour lui-même et pour l'humanité. Caddy n'était qu'une petite sotte et une entêtée, incapable actuellement de comprendre les tensions terribles auxquelles il avait à faire face. Quand il en aurait le temps, il l'éduquerait pour être une compagne convenable sans hypnose.

Pourtant son absence avait un effet subtilement inquiétant. Elle ébranlait un peu son assurance parfaite. Il se demanda s'il avait été sage de sa part de convoquer les physiciens balistiques sans en référer à Tregarron.

Mais cette humeur aussi, il en triompha vite. Tregarron n'était pas son patron, mais seulement le plus habile courtier des Penseurs, expert dans les mômeries si nécessaires au maintien de l'ordre à cette époque de chaos social. Lui-même, Helmuth, était le véritable chef quant à la théorie et à la stratégie d'ensemble, la tête pensante qui manœuvrait la tête pensante qui manœuvrait Maizie.

Il s'étendit sur le lit, parvint presque instantanément à la détente complète, brancha l'appareil hypnopédique et entama les deux heures de repos qui, il le savait, seraient désirables avant la grande conférence.

*

**

Jan Tregarron avait ajouté à son short une salopette rose, mais il buvait toujours de la bière. Il prit son verre et le leva paresseusement de quelques centimètres. Sa jolie voisine le lui remplit sans un mot et continua à lui caresser le front.

« Caddy, dit-il pensivement sans la regarder, il y a un petit travail que je voudrais que tu fasses. Tu es la seule à avoir la formation qui convient. Seulement, cela va t'éloigner quelque temps de Jorj.

– J'en serais ravie, fit-elle d'un air décidé. Je commence à en avoir assez de le regarder faire ses tractions et autres acrobaties physiques et mentales. Et ce fichu appareil hypnopédique m'empêche de dormir. »

Tregarron sourit : « Je crains que les Penseurs ne fassent de bien piètres amoureux.

– Pas tous », lui dit-elle, en lui rendant son sourire tendrement.

Il gloussa. « C'est au sujet d'un de ces physiciens balistiques de la liste que tu m'as apportée. Un certain Willard Farquar. »

Caddy ne dit rien, mais cessa de lui caresser le front.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il. Tu l'as connu jadis, n'est-ce pas ?

– Oui », répondit-elle. Puis elle ajouta, avec une véhémence inattendue : « Cette espèce d'horrible grand singe !

– Mais ce singe, il se trouve que nous avons besoin de ses services. Je veux que tu sois notre envoyée auprès de lui. »

Elle retira les mains de son front : « Écoute, Jan, dit-elle, ce travail ne me plaît pas.

– Je croyais qu'il avait eu le grand béguin pour toi.

– Oui, et il ne se lassait pas d'essayer de me le prouver. Cette espèce de gros bébé pataud ! C'est un type écœurant, Jan. Son attitude envers une femme est celle d'un gosse qui veut un bonbon et qui se met en rage parce que Maman ne le lui donne pas à l'instant. Jorj, ça peut aller : ce n'est qu'un freluquet, et ça m'amuse de le voir se frustrer lui-même. Mais

Willard est...

- ... quelque peu effrayant ? acheva Tregarron pour elle.
- Non !
- Bien sûr que non, que tu n’as pas peur ! ronronna Tregarron. Tu es notre belle et habile Caddy, qui peut faire tout ce qu’elle veut de n’importe quel homme, et sans la...
- Écoute, Jan, ceci est différent..., commença-t-elle, la voix troublée.
- ... et sans laquelle nous n’aurions abouti à rien du tout. Habile et subtile Caddy, dont le mérite le plus précieux aux yeux toujours approbateurs de Papa Jan est son art de manipuler chaque homme de la façon la plus adroite qu’on puisse imaginer, et sans la moindre trace de sentiment véritable. Caddy-minette, qui en catimini...
- Bon, ça va, soupira-t-elle. Je le ferai.
- Mais bien entendu ! fit Jan, en ramenant sur son front les mains de la jeune femme. Et tu vas commencer tout de suite en te mettant en tenue de combat numéro un, tout sucre et crème. Toi et moi, nous constituerons le comité de réception qui accueillera ce singe cet après-midi.
- Et Jorj, alors ? Il voudra voir Willard !
- On s’occupera de ça, lui assura Jan.
- Et la douzaine d’autres physiciens à qui Jorj a demandé de venir ?
- Ne t’en fais pas pour eux. »

*

**

Le Président regarda d’un air interrogateur son secrétaire par-dessus son bureau jonché de papiers dans son bureau personnel de la Maison Blanche n° 2 : « Alors, Opperly n’avait aucune idée de la façon dont cette drôle de question sur Maizie s’était glissée dans la Section 5 ? »

Le secrétaire, cherchant la bonne position pour sa bedaine, secoua la tête : « C’est en tout cas ce qu’il a prétendu. Peut-être est-il du type prof distrait, peut-être autre chose. Il se peut que la vieille aversion des physiciens pour les Penseurs se réveille. L’enquête continue. »

Le Président hochait la tête. De toute évidence, il avait une arrière-pensée désagréable. Il dit, l’air mal à l’aise : « Croyez-vous qu’il y ait une possibilité que ce soit vrai ? »

– Quoi donc ? demanda le secrétaire, sur ses gardes.

– Cette allusion particulière sur Maizie. »

Le secrétaire ne dit mot.

« Remarquez, je ne le crois pas, ajouta le Président hâtivement, prenant un air triste et renfrogné. Je dois beaucoup aux Penseurs, à la fois comme individu et comme personnalité publique. Seigneur, il faut bien pouvoir s’appuyer sur quelque chose, ces temps-ci. Mais à supposer que ce soit vrai (il hésita comme devant un blasphème)... qu’il y ait un homme à l’intérieur de Maizie, que pourrions-nous faire ? »

Le secrétaire, sans broncher, dit : « Ce sont les Penseurs qui ont remporté notre dernière élection. Ils ont chassé les cocos d’Iran. Nous leurs avons ouvert la porte du Cabinet restreint. Nous leur avons prodigué les crédits gouvernementaux. » Un silence. « Nous ne pourrions strictement rien faire. »

Le Président fit signe de la tête qu’il partageait cette conviction, et, sans grand enthousiasme, tira cette conclusion : « Donc, si quelqu’un doit se dresser contre les Penseurs – et je n’ai nul désir de voir ça arriver, quelle que soit la vérité – ça ne saurait être qu’un savant. »

*

**

Willard Farquar sentit sous son poids les marches se transformer en escalier roulant. Il jura à mi-voix, mais se laissa emporter, lourdaud et agressif, vers les hauts portails bleus hiératiques, qui s’ouvrirent silencieusement quand il en fut à cinq mètres. L’escalier roulant se fit tapis roulant, et le porta jusque dans une salle au dôme élevé, emplie d’une douce lueur, qui semblait plutôt l’antichambre d’un temple.

« Que la paix de Mars soit avec vous, Willard Farquar ! psalmodia une bouche invisible. Vous venez de pénétrer dans la Fondation des Penseurs. Veuillez rester sur le tapis roulant.

– Je veux voir Jorj Helmuth », gronda Willard d’une voix forte.

Le tapis roulant lui fit franchir l’entrée d’un couloir, puis s’arrêta. Une ouverture sombre s’épanouit dans le mur. « Pouvez-vous vous débarrasser de votre manteau et de votre chapeau ? » demanda une voix polie. Un instant plus tard, la demande se répéta, avec ce complément : « Passez-les simplement par l’ouverture. »

Willard se renfrogna, puis se défit avec force contorsions de son manteau informe, et le tendit, roulé en paquet, avec son chapeau. Aussitôt, le diaphragme se referma sur ses poignets, et il sentit qu’on lui lavait les mains de l’autre côté de la cloison.

D’un coup sec, il chercha à libérer ses mains des menottes mollement rembourrées : en vain. « Ne vous inquiétez pas, lui conseilla la voix. Ce n’est qu’une mesure esthétique. Tandis que vos mains subissent cette ablution, des radiations invisibles tuent les microbes de votre corps, cependant que des émanations plus subtiles ont sur vos émotions une influence bienfaisante. »

Les jurons plutôt bénins que Willard grinçait entre ses dents se mirent à sentir davantage le soufre. D’après ses impressions tactiles, ses mains étaient soumises à un torchon quelconque. Il se demanda si on lui ferait subir un lavage du visage, voire de plus grands outrages. Puis, juste avant que ses poignets se trouvent libérés, il sentit, éphémère mais nettement reconnaissable, le doux contact d’une main féminine.

Ce contact, comme le doux tintement mystérieux d’une cloche dans l’obscurité, le remplit soudain d’émotion et d’émerveillement.

Mais ce sentiment fut aussi passager que celui que cause une réclame haute en couleur : lorsque le tapis roulant se remit en mouvement, le faisant passer devant une série de dioramas et d’inscriptions célébrant les réalisations des Penseurs, son exaspération le remplit, plus âpre que jamais. Ce lieu, se disait-il, était un foyer d’infection pour cette peste

de la magie dans un monde affaibli et facilement contaminé. Il se rappela qu'il n'était pas sans ressources : les Penseurs devaient le craindre ou avoir besoin de lui, à cause de la question sur Maelzel ou bien de la nécessité de créer un astronef à propulsion nucléaire. Il sentit confirmée sa détermination à les détruire.

Le tapis roulant, s'étant à deux reprises transformé en escalier roulant, prit un tournant en direction d'une porte opalescente, qui s'ouvrit aussi silencieusement que celle d'en bas. Il s'arrêta sur le seuil. Celui qu'il transportait, entraîné par son élan, pénétra de quelques pas dans la pièce. Puis il jeta un regard autour de lui.

C'était le rêve moderniste d'un sybarite : de la moquette épaisse comme un matelas et couverte de duvet ; des coussins et des divans moelleux ; un plafond en forme de dôme, imitant le ciel nocturne par son bleu profond et lustré où les constellations étaient ciselées en argent ; tout un mur de niches pleines de statuettes d'hommes, de femmes et d'animaux dans des postures langoureuses ; un bar offrant au libre choix une vingtaine de robinets d'or ; un écran de télévision tridimensionnelle en forme de boule de cristal géante ; çà et là de gros clous rustiques en or martelé qui dissimulaient peut-être des contacts électriques ; une table basse où était disposée une exquise vaisselle d'or et de cristal pour trois ; des parfums de résines et de fleurs qui changeaient sans cesse.

Un homme replet et souriant, en vêtements de sport gris perle, entra en écartant les tentures de l'une des arcades. Willard reconnut Jan Tregarron d'après les portraits qu'il en avait vus, mais ne fit pas mine de vouloir lui parler : il parcourut plutôt d'un regard ostensiblement dégoûté les murs surchargés, le bar et la table où étaient disposés tant de verres à vin, avant de ramener les yeux vers son hôte.

« Et où sont les bayadères ? » demanda-t-il avec une âpre ironie.

Le personnage replet leva les sourcils. « Là ! » dit-il d'un air innocent en désignant la seconde arcade. Les tentures s'écartèrent.

« Oh ! excusez-moi ! dit-il d'un ton contrit. Il n'y en a apparemment qu'une de service. J'espère que cela ne contrarie pas trop vos goûts. »

Debout dans, l'embrasement, adorable, portant d'un air modeste une robe au décolleté total de cyclon pastel bordé de vison mutant, elle avait sur les lèvres le premier sourire auquel Willard ait jamais eu droit de sa part.

« Monsieur Willard Farquar, mademoiselle Arkady Simms », murmura le gros homme.

*

**

Jorj Helmuth détourna les yeux de la table de conférence – dont la douzaine de fauteuils restaient vides – vers les deux mignonnes souris de secrétaires.

« Pas un mot encore de l'entrée, Maître », risqua l'une d'elles.

Jorj se tortilla sur son siège, qui ne manquait pourtant pas de confort, car c'était une merveille pneumatique. Sa nervosité à la perspective de devoir faire face aux douze balisticiens – et il devait admettre qu'il ne s'attendait pas à ce qu'elle soit si grande – faisait place à l'impatience.

« Quel est le numéro de téléphone de Willard Farquar ? » demanda-t-il abruptement.

Une des secrétaires parcourut un ensemble de bandes de bureau, puis consacra quelques secondes à un échange de questions murmurées dans son laryngophone et de réponses chuchotées par son écouteur.

« Il habite avec Morton Opperly, qui n'en possède pas, révéla-t-elle finalement à Jorj d'un ton scandalisé.

– Faites-moi voir la liste », dit Jorj. Puis, au bout d'un instant : « Essayez chez le docteur Welcome. »

Cette tentative-là ne fut pas sans résultats. En moins de quinze secondes, on lui tendit un combiné qu'il nicha d'une façon experte sur son épaule.

« Ici le docteur Asa Welcome, fit une voix flûtée.

– Ici Helmuth, de la Fondation des Penseurs, dit Jorj d'un ton glacial. Avez-vous reçu mon message ? »

La voix flûtée se fit inquiète et conciliante. « Mais... oui, monsieur Helmuth. Et cela m'a fait le plus grand plaisir. Ça promettait d'être des plus intéressants. Je désirais vivement venir. Mais...

– Mais quoi ?

– Eh bien, juste au moment où j'allais sauter dans mon hélicoptère – enfin, celui de mon fils – l'autre message est arrivé.

– Quel autre message ?

– Mais celui qui décommandait la réunion !

– Je n'ai pas envoyé d'autre message ! »

L'autre voix trahit une très grande gêne : « J'ai cru pouvoir considérer que cela venait de vous – ou que cela revenait à ça. Il me semble sincèrement que j'avais le droit de le penser.

– Quelle était la signature ? fit Jorj sèchement.

– Celle de M. Jan Tregarron. »

Jorj interrompit la communication. Il resta sans mouvements, jusqu'à ce qu'un léger bruit le ramène sur terre : il s'aperçut qu'une des jeunes filles chuchotait un appel pour l'entrée. Il leur rendit l'appareil téléphonique et les congédia. Elles partirent dans un froufrou de jaquettes et de jupettes, avec un temps d'hésitation à la porte, mais sans oser tout à fait se retourner.

Il resta assis immobile une minute encore. Puis sa main se déplaça nerveusement sur la table pour aller appuyer sur un bouton. L'obscurité se fit dans la salle, et une longue portion de mur devint transparente, découvrant une douzaine de maquettes argentées d'astronefs, d'une finition parfaite. Il appuya rapidement sur un autre bouton, et c'est sur le mur d'en face que s'épanouit un dessin animé représentant avec un humour et une précision ravissante la conception et la construction d'un astronef à propulsion neutronique. Un troisième bouton fit se déployer derrière le dessin animé une représentation tridimensionnelle de l'espace constellé d'étoiles, avec une portion de la surface de la Terre et dans le lointain le petit globe rubicond de Mars. Lentement une petite fusée s'éleva de cette zone terrestre et déploya ses ailes d'argent.

Il éteignit les dioramas, laissant la salle dans l'obscurité. A la lueur d'une petite lampe de bureau il examina avec abattement ses organigrammes pour le projet de propulsion neutronique, la longue liste de livres qu'il avait potassés par

hypnopédie, la table de constantes physiques et autres points cruciaux de balistique, collection encyclopédique de pompes habilement condensées et bien dissimulées pour venir au secours de sa mémoire au cas où des questions techniques auraient été soulevées dans sa discussion avec les experts.

Il coupa toutes les lumières et s'effondra en avant, clignant des yeux et s'efforçant d'avaler la grosse boule qu'il avait dans la gorge. Dans le noir, sa mémoire remonta, remonta, jusqu'au jour où son professeur de mathématiques lui avait dit d'un air dédaigneux que les fantaisies fascinantes qu'il adorait lire et accumulait à son chevet n'avaient rien à voir avec la véritable science et n'étaient que des simulacres tapageurs. Il aurait tant voulu faire une carrière scientifique, et le mépris du professeur avait été une douche froide pour ses ambitions.

Et maintenant que la conférence était annulée, saurait-il jamais si ça n'aurait pas tourné de la même façon aujourd'hui ? Si son hypnopédie avait pris ? Si ses « pompes » étaient satisfaisantes ? Si sa faculté de manipuler les gens portait au-delà de présidents sortis de leur campagne et de filles en minijupes sorties d'un trou de souris ? Seule la rencontre avec les experts était une épreuve capable d'apporter une réponse à ces questions.

Tout ça, c'était la faute de Tregarron ! Tregarron avec sa tyrannie matoise. Tregarron avec sa crainte de se laisser dépasser de l'avenir par des hommes qui comprenaient vraiment les théories et savaient manipuler les experts. Tregarron qui avait tellement l'habitude d'user de faux semblants qu'il était incapable de voir quand cela devenait une faute et un crime. Tregarron à qui la bonne voie devait être montrée ou contre qui, faute d'y parvenir, certaines mesures devaient être prises.

Pendant une demi-heure peut-être, Jorj resta assis immobile, à méditer. Puis il se tourna vers le téléphone et, après un certain délai, eut au bout du fil la personne qu'il désirait.

« Qu'est-ce qu'il y a encore ? fit Caddy avec impatience. Je t'en prie, ne m'embête pas avec tes états d'âme ! Je suis fatiguée et j'ai les nerfs en pelote. »

Il inspira longuement. Quand des mesures sont à prendre éventuellement, se dit-il, il faut avoir en réserve un agent d'exécution. « Cadum, psalmodia-t-il d'une voix vibrante, chargée de suggestion hypnotique. Cadum... »

Immédiatement, la voix à l'autre bout du fil s'était métamorphosée, s'était faite docile, somnolente, suppliante.

« Oui, Maître ? »

*

**

Morton Opperly leva les yeux de la feuille où s'alignaient des équations bien nettes, vers Willard Farquar qui, d'une façon ou d'une autre, avait acquis un certain équilibre : plus d'agitation balourde ni de rictus. Il ôta son manteau avec une certaine dignité et resta debout devant son mentor, massif et souriant. Un ours, d'accord, mais qui venait de recevoir sa pitance.

« Vous voyez, disait-il, ils ne m'ont pas fait de mal !

– Ils ne vous pas fait de mal ? » fit Opperly doucement.

Willard hocha lentement la tête. Son sourire s'élargit.

Opperly posa son stylo et joignit les mains. « Et vous êtes aussi décidé que jamais à démasquer les Penseurs et à les écraser ?

– Bien entendu ! » La voix de l'ours reprenait son grognement menaçant, mais avec maintenant une certaine nuance de jouissance. « Seulement, désormais, je n'agacerai plus les animaux du zoo, et je ne vous mettrai plus dans l'embarras en posant des questions comme celle sur Maelzel. J'ai atteint l'objectif auquel visait cette tactique. Après ça, je vais creuser de l'intérieur.

– Creuser de l'intérieur, répéta Opperly en fronçant les sourcils. Voyons, où donc ai-je déjà entendu cette expression ? » Son front se dérida : « Ah ! oui, fit-il avec nonchalance. Dois-je comprendre que vous vous faites Penseur, Willard ? »

L'autre lui adressa un sourire légèrement compatissant, s'étendit sur le divan et regarda le plafond. Tous ses gestes étaient posés et dégagés.

« Certes ! C'est le seul moyen réaliste de les écraser. Atteindre en leur sein à un rang élevé. Surpasser toutes leurs supercheries. Organiser une cinquième colonne. Puis *frapper* !

– La fin justifiant les moyens, bien entendu, fit Opperly.

– Bien entendu. Tout aussi sûrement que le désir de se lever justifie les perturbations que l'on cause à l'atmosphère au-dessus de sa tête. Toute action en ce monde n'est que moyen. »

Opperly hochait la tête, l'air distrait. « Je me demande si quelqu'un d'autre est jamais devenu Penseur pour les mêmes raisons. Je me demande si être Penseur ne signifie pas tout simplement qu'on a conclu qu'il faut utiliser le mensonge et la fraude comme méthode principale. »

Willard haussa les épaules. « Possible. » Il ne faisait plus aucun doute que son sourire était plein de pitié.

Opperly se leva et, remettant au carré sa pile de papiers : « Alors, vous travaillerez avec Helmuth ?

– Pas Helmuth, Tregarron. » Le sourire de l'ours se fit cruel : « Je crains que la carrière de Penseur de Helmuth ne subisse quelques revers.

– Helmuth, fit pensivement Opperly. Morgenschein m'a un peu parlé de lui une fois. Il a quelque idéalisme, en dépit de ses relations. C'est le moins mauvais de la bande. Entre parenthèses, est-ce celui avec qui...

– ... M^{lle} Arkady Simms est partie ? compléta Willard sans le moindre embarras. Oui, c'était Helmuth. Mais tout cela va changer maintenant. »

Opperly inclina la tête. « Au revoir, Willard », dit-il.

Willard se souleva vivement sur un coude. Opperly le regarda environ cinq secondes, puis, sans un mot, sortit de la pièce.

*

**

Le seul ameublement visible du bureau de Jan Tregarron consistait en une table à écrire et quelques chaises. Tregarron était assis derrière la table, sur laquelle il n'y avait absolument rien. Il avait presque l'air de s'ennuyer, sauf que ses petits yeux souriaient. Jorj Helmuth était assis en face de lui, à un mètre ou deux de la table, le corps raide et le visage dur.

Caddy, vague ombre dans la lumière tamisée, était assise contre le mur derrière Tregarron, toujours vêtue de la robe de cyelon bordée de fourrure qu'elle avait mise cet après-midi-là ; elle ne participait pas à la conversation, dont elle semblait à peine consciente.

« Alors, vous avez pris sur vous d'annuler la conférence sans me consulter ? disait Jorj.

– Vous-même l'aviez convoquée sans me consulter, répliqua Tregarron, jouant la sévérité en brandissant le doigt, ce ne sont pas des choses à faire, Jorj.

– Mais, je vous le dis, j'étais tout à fait prêt, absolument sûr de mon terrain.

– Je sais, je sais, dit Tregarron d'un ton engagé. Mais ce n'est pas le bon moment. C'est moi qui en suis le meilleur juge.

– Quand est-ce que ce sera le bon moment ? »

Tregarron haussa les épaules : « Écoutez, Jorj, dit-il, à chacun son métier ! La technologie n'est pas votre fort. »

Les lèvres de Helmuth devinrent une ligne mince : « Mais vous savez aussi bien que moi que nous aurons un astronef nucléaire et que nous irons sur Mars un jour. »

Tregarron leva les sourcils : « Vraiment ? »

– Oui ! Tout comme nous devons construire une vraie Maizie. Tout ce que nous avons fait jusqu'à maintenant, ce ne sont que palliatifs.

– Ah ! oui ? »

Jorj le regarda fixement : « Écoutez, Jan, dit-il en prenant ses genoux dans ses mains, il va falloir que vous et moi mettions les choses au point.

– En êtes-vous sûr ? fit Jan d'une voix glaciale. J'ai le sentiment qu'il vaudrait peut-être mieux que vous ne disiez rien et acceptiez les choses comme elles sont.

– Non !

– Très bien ! fit Tregarron en se carrant dans son fauteuil.

– Je vous ai aidé à organiser les Penseurs », dit Jorj. Et, après un moment d'attente : « Du moins, j'ai été votre premier partenaire. »

Tregarron se contenta d'incliner la tête.

« Notre idée de base était qu'il était temps d'appliquer la science à la vie humaine sur une grande échelle, de vivre de façon rationnelle et réaliste. Les seuls obstacles à ce que le monde franchisse ce pas capital étaient l'ignorance, la superstition et l'inertie de la moyenne des hommes, et l'esprit étroit et peu entreprenant des savants académiques.

« Pourtant nous savions que dans le fond de leur cœur l'homme du commun et le spécialiste étaient tous deux de notre côté. Ils désiraient le monde nouveau envisagé par la science. Ils désiraient les simplifications et les commodités, les glorieuses aventures de l'esprit et du corps humains. Ils désiraient les voyages d'exploration vers Mars et dans les profondeurs de la psyché, ils désiraient les robots et les machines pensantes. Tout ce qui leur manquait, c'était le courage de faire le premier pas, et ce que nous avons fourni.

« Ce n'était pas le moment des demi-mesures, des progrès lents et laborieux. Le monde était déchiré par les guerres et la névrose, et risquait de tomber entre les mains les plus ignobles. Ce qu'il fallait, c'était un extraordinaire et exaltant appel à l'imagination humaine, un acte de foi, capable d'ébranler les montagnes, en la puissance bienfaisante de la science.

« Mais les auteurs de cet appel, de cet acte de foi, ne pouvaient se permettre d'être prudents, de s'astreindre à vérifications et contre-vérifications, d'attendre l'approbation parcimonieuse et maussade des spécialistes. Il fallait avoir recours au trucage, au chiqué, à l'esbroufe : tout pour faire passer le gros morceau. Cela fait, l'humanité orientée dans la nouvelle voie, il serait aisé de donner à l'homme du commun la pénétration nécessaire pour une réconciliation avec les spécialistes, une réalisation authentique de ce qui n'avait été que faux semblants.

« Ai-je exposé équitablement notre position ? »

Tregarron avait un regard voilé : « C'est vous qui avez la parole.

– C'est sur ces postulats que nous avons établi notre emprise sur les masses et sur leurs chefs influençables, reprit Jorj. Que nous avons construit Maizie, la Fusée pour Mars, la Bombe Mentale. Que nous avons fait de la science un article très demandé, alors que les spécialistes avaient été trop rigides pour lui faire de la publicité ou la jeter sur le marché.

« Mais maintenant que nous avons réussi, fait passer le gros morceau, maintenant que Maizie, Mars et la science se sont emparés de l'imagination de l'homme moyen, le moment est venu de franchir la seconde grande étape, de laisser l'exécution rattraper l'imagination, le fait réaliser le rêve.

« Croyez-vous que je me serais jamais lancé là-dedans avec vous sans la perspective de cette seconde grande étape ? Ah ! mais je me serais trouvé sale et vil, un pur charlatan, si je n'avais pas eu la conviction absolue qu'un jour tout serait remis en bon ordre. C'est à cette conviction que j'ai consacré toute ma vie, Jan. Je me suis instruit et discipliné, en utilisant tous les moyens scientifiques à ma disposition, afin d'être à la hauteur quand viendrait le jour de combler le fossé entre les Penseurs et les spécialistes. Je me suis formé pour être parfaitement l'homme de la situation.

« Jan, ce jour est venu, et je suis cet homme. Je sais que vous vous êtes concentré sur d'autres aspects de notre œuvre ; vous n'avez pas eu le temps de vous tenir au courant de ma partie. Mais, j'en suis persuadé, dès que vous verrez avec quel soin je me suis préparé, et comme le projet de fusée à propulsion nucléaire est mûr pour être mis en pratique, vous allez me priver d'aller de l'avant. »

Tregarron resta quelques instants à sourire en regardant le plafond. « Votre idée générale n'est pas si mauvaise, Jorj, mais votre échelle de temps est complètement faussée, et votre jugement est une blague. Eh oui ! Tous les révolutionnaires veulent voir se réaliser le grand changement au cours de leur vie. Tss ! C'est comme si, spectateurs du mélodrame de l'évolution, nous voulions que l'acte « Du singe à l'homme » soit expédié en vingt minutes.

« Le moment de la seconde grande étape ? Mais, Jorj, l'homme moyen est exactement tel qu'il était il y a dix ans, sauf qu'il a un nouveau dieu. Plus que jamais il voit Mars comme un paradis hollywoodien peuplé de sages et de délicieuses princesses. Maizie, c'est Maman multipliée par un million. Quant aux spécialistes scientifiques, ils sont plus jaloux et étroits que jamais. Tout ce qu'ils souhaiteraient, c'est revenir, contre l'histoire, à un monde de rêve plein de distinction, calmes cloîtres peuplés de toques et de toges, où le béotien s'incline bien bas au passage de l'érudit.

« Peut-être que dans dix mille ans nous serons prêts pour la deuxième grande étape. Peut-être. En attendant, comme il

se doit, les habiles gouverneront les imbéciles pour leur propre bien. Les réalistes gouverneront les rêveurs. Ceux qui ont les mains libres gouverneront ceux qui se sont délibérément ligotés avec des tabous.

« Deuxièmement, votre jugement. Avez-vous vraiment cru pouvoir tenir tête à ces spécialistes, ne pas perdre pied dans la mêlée intellectuelle ? Vous, atomiste, balisticien ? Mais c'est... Doucement, mon garçon ! Écoutez-moi ! Ils vous auraient mis en pièces en vingt minutes, trop heureux de l'aubaine ! Vraiment, je ne vous comprends pas, Jorj : vous savez que Maizie et la fusée pour Mars et tout le reste ne sont que de la frime, et vous croyez quand même à votre hypnopédie, à votre expansion mentale, à votre culture de l'optimisme, comme le dernier des rustres. Je ne serais pas surpris d'apprendre que vous vous êtes mis aux pouvoirs psi et à l'hypnotisme. Il me semble qu'il est plus que temps que vous fassiez le point sans complaisance et que vous changiez d'orientation. »

Et il se laissa aller contre le dossier. Le visage de Jorj s'était figé en un masque. Il ne baissa ni ne cligna les yeux devant ceux de Tregarron, mais son expression changea subtilement. Derrière Tregarron, Caddy eut l'air de vaciller sous la soudaine rafale d'un vent intangible, et fit silencieusement un pas en avant.

« Telle est sincèrement votre opinion ? fit Jorj très doucement.

– C'est plus que cela, répondit Tregarron d'un ton tout aussi plat. C'est un ordre. »

Jorj se leva d'un air délibéré. « Très bien, dit-il. En ce cas, je dois vous dire que... »

Négligemment, mais sans mouvement superflu, Tregarron sortit un pistolet de sous le bureau et le posa dessus.

« Non, dit-il, laissez-moi vous dire quelque chose. Je craignais quelque chose de semblable, et j'ai pris mes dispositions. Si vous avez étudié l'histoire des nazis, des fascistes et des soviets, vous savez ce qui arrive aux chefs historiques de la révolution qui se laissent dépasser par les événements. Mais je ne veux pas être trop dur. J'ai quelques gars qui attendent à la porte. Ils vont vous emmener en hélicoptère à l'aéroport, puis en « jet » au Nouveau-Mexique. Aux petites aubes demain, Jorj, vous partez pour Mars. »

Jorj réagit à peine à ces paroles. Caddy s'était rapprochée de deux pas de Tregarron.

« J'ai décidé que Mars était un endroit tout indiqué pour vous, poursuivit le gros homme. Le pilotage automatique de la fusée sera réglé pour que vous ayez deux ans de « tourisme ». Cela vous mettra peut-être un peu de plomb dans la tête, et après ça vous devriez comprendre, par exemple, qu'un grand menteur ne doit jamais se prendre à son propre jeu.

« Mais pendant votre absence, il faudra vous remplacer. Je songe à une personne qui a des chances de s'avérer particulièrement digne d'hériter de vos fonctions, avec tous leurs avantages. Une personne qui semble comprendre que la force et le désir sont les ressorts de la vie, et que quiconque gobe le gros mensonge prouve qu'il n'est qu'un pauvre type. »

Caddy était juste derrière Tregarron maintenant, ses yeux mi-clos et somnolents fixés sur ceux de Jorj.

« Je veux parler de Willard Farquar. Voyez-vous, Jorj, moi aussi je crois à la coopération avec les scientifiques ; mais en les détournant plutôt qu'en les consultant. Mon idée est de tendre une main amicale à un petit nombre d'entre eux, soigneusement choisis... avec un joli petit cadeau pour entretenir cette amitié. » Il sourit. « Vous étiez l'homme qu'il nous fallait au début, Jorj, un agent de publicité plein d'idées séduisantes : Bombes Mentales, pistolets à rayon,, casques de plastique, maillots fantaisie, soutien-gorges cosmiques, et toutes ces balivernes. Maintenant, nous pouvons nous payer quelqu'un de plus solide. »

Jorj se passa la langue sur les lèvres.

« Nous aurons une excellente explication pour ce qui vous arrivera. Les visiteurs seront informés que vous faites un séjour prolongé parmi les Martiens afin de vous imprégner de leur sagesse. »

Jorj murmura : « Cadum ». »

Caddy se pencha en avant. Ses bras se glissèrent le long de ceux de Tregarron comme pour lui immobiliser les poignets. Au lieu de quoi, elle les tendit pour s'emparer du pistolet à ultrasons, et elle le plaça dans la main droite de Tregarron. Puis elle leva vers Jorj des yeux qui avaient retrouvé tout leur éclat.

Et, avec beaucoup de douceur et de compassion, elle dit : « Pauvre Superman ! »

Traduit par GEORGE W. BARLOW.
Poor Superman.

LA LONGUE MARCHÉ DES CORNICHONS

Par C.M Kornbluth

Ceux qui croient que les chefs mènent les insurrections sont de grands innocents.
JULES VALLÈS, *L'Insurgé*, 21.

Nous retrouvons maître Kornbluth et son humour à la fois noir et absurde. On a du mal à se représenter un jugement plus négatif sur le pouvoir que celui qui est exprimé dans Pauvre Superman. Patience. Nous y venons. Chez Leiber, on peut dire bien des choses sur les détenteurs du pouvoir mais pas qu'ils sont des crétins. Seul Kornbluth peut nous infliger ça. Dans un tel cas de figure, la révolte est forcément celle des gens intelligents et l'on pourrait s'essayer à y surprendre une sorte de leur d'optimisme au second degré, dans la ligne d'Avènement sur la chaîne 12. Mais Kornbluth, comme Leiber, pense que toute révolte tend au pouvoir et qu'une telle entreprise est vouée à échouer en réussissant, par un effet de passage à la limite. Même si le leader n'est que le plus habile. Même s'il croit que son contrat de leadership a d'autres fins que l'ambition. Il vient toujours un moment où le stratège est porté par sa propre stratégie, où la fonction crée l'organe. Et un moment où l'on a pressé l'orange...

IL y avait des choses qui n'avaient pas changé. Un tour de potier était toujours un tour de potier et l'argile était toujours de l'argile. Efim Hawkins avait construit son atelier non loin de Goose Lake, où se trouvaient une mince bande de bonne argile bien grasse et une étroite plage de sable blanc. Il alluma trois fours maflus avec le charbon de bois tiré des saules de la forêt voisine. La forêt lui servait aussi à faire de longues promenades tandis que les fours refroidissaient ; s'il ne prenait pas soin de s'en éloigner, il les ouvrirait prématurément, impatient de voir comment certaines nouvelles formes ou certain vernis original auraient supporté l'épreuve du feu et – *ping !* – la forme et le vernis inédits ne seraient plus bons qu'à rejoindre les tessons empilés derrière les réservoirs amovibles.

Une conférence de travail battait son plein dans son atelier – modeste cube de brique au toit de tuiles – lorsque la « fusée » Chicago-Los Angeles vrombit au-dessus de leurs têtes, toute en vacarme, en fuselage aérodynamique et en réacteurs formidables, aussi luisante et rapide qu'un barracuda aéroporté.

L'acheteur de Marshall Fields tournait et retournait entre ses mains une carafe d'un litre, noire, vernie, tout en hochant d'un air appréciateur sa belle tête massive. « C'est vraiment joli, dit-il à Hawkins et à son secrétaire, Gomez-Laplace. C'est tout plein de ce qu'on appelle des vrais principes esthétiques. Ouais, c'est vraiment joli.

– Combien ? demanda le secrétaire au potier.

– Sept cinquante la pièce, par lots d'une douzaine, répondit Hawkins. J'en ai fait quinze douzaines, le mois passé.

– Ils sont vraiment z'esthétiques, répéta l'acheteur de chez Fields. Je les prends tous.

– Je ne pense pas que nous puissions faire cela, docteur, fit le secrétaire. Cela nous coûterait mille trois cent cinquante dollars. Il ne nous resterait plus que cinq cent trente-deux dollars sur le budget du trimestre. Et il faut encore que nous descendions chercher des services de table bon marché à Liverpool Est.

– Des services de table ? demanda l'acheteur, son large visage trahissant une profonde stupéfaction.

– Des services de table. Voilà maintenant deux mois qu'il n'y en a plus en rayon. M. Garvy-Seabright était plutôt furieux à ce sujet-là, hier. Vous vous rappelez ?

– Garvy-Seabright ! Cette tête de lard pudibonde ! fit l'acheteur d'un ton méprisant. Il sait même pas ce que c'est que l'esthétique ! Pourquoi qu'il me laisse pas m'occuper de mon propre rayon ? » Son regard tomba sur un numéro de *Whambozambo Comix* et il s'assit pour le lire. Un petit rire étouffé ou un grognement de surprise lui échappaient parfois tandis qu'il tournait les pages.

Imperturbables, le potier et le secrétaire de l'acheteur conclurent rapidement le marché pour deux douzaines de carafes d'un litre. « J'aimerais bien pouvoir en prendre davantage, fit le secrétaire, mais vous avez entendu ce que je lui ai dit. Il nous a fallu renoncer à des clients qui cherchaient des services de table bon marché parce qu'il avait gaspillé le budget du trimestre passé en cochons tirelire mexicains qu'un importateur tout aussi enthousiaste lui avait fourgués. Le cinquième étage en est plein.

– Je parie qu'ils étaient drôlement z'esthétiques...

– Ils étaient décorés de cactus cramoisis. »

Le potier eut un frisson d'horreur et caressa délicatement le vernis de la carafe échantillon.

L'acheteur leva les yeux. « Vous avez pas encore fini de jacasser, bande d'emplâtres ? A quoi ça sert que j'aie un secrétaire s'il est même pas capable de me soulager de mon travail, ha !

– Nous avons terminé, docteur. Vous êtes prêt à partir ? »

L'acheteur eut un grognement irrité, laissa tomber par terre son illustré et, passant devant les autres, sortit du bâtiment pour reprendre le chemin de rondins qui menait à la route. Sa voiture était rangée sur le béton. Le châssis surbaissé, semblable à celui de toutes les voitures contemporaines, lui interdisait d'emprunter la piste formée de troncs d'arbres. Il prit place dans la voiture et mit le moteur en marche, dans un rugissement et un jaillissement d'étincelles formidables.

« Gomez-Laplace ! hurla le potier pour couvrir le bruit. Savez-vous ce qu'il est advenu du programme d'irradiation sur lequel ils travaillaient, la dernière fois que j'étais en service au Pôle ?

– Toujours les mêmes salades, répondit mélancoliquement le secrétaire. Ça a enrayé les mutations, le sélection, la ségrégation, et maintenant l'hypnotisme.

– Enfin, je dois retourner au travail dans neuf jours. Juste le temps d'une nouvelle fournée. Il faut que j'essaie un nouveau glacis...

– Vous allez me manquer. Je serai en « vacances » à Denver, en train de diriger le bureau d'études de la New Century Engineering Corporation. Ils veulent faire construire un nouvel immeuble de bureaux de deux cents étages, et il faut évidemment quelqu'un sur place.

– Évidemment », fit Hawkins avec un sourire acide.

On entendit un hurlement d'une douceur poignante : l'acheteur appuyait sur l'avertisseur. Puis un jet d'un mètre de long, ressemblant à des flammes, s'échappa du bouchon de radiateur de la voiture ; la voiture était propulsée par une turbine et n'avait pas de radiateur.

« J'arrive, docteur », dit le secrétaire d'un air abattu. Il monta dans la voiture et celle-ci s'éloigna comme un avion à réaction, au milieu des flammes et du bruit.

Déprimé, le potier remonta le chemin de rondins et s'absorba dans la contemplation de ses fours qui refroidissaient. Le vent qui soufflait dans les branches masquait les craquements et les murmures de la brique réfractaire qui se rétractait. Hawkins était surtout curieux de ce qui avait pu se passer dans le four numéro deux – une fournée de pots lustrés soumis à une flamme réductrice. Est-ce que les joints d'argile avaient éliminé tout l'air ? Est-ce que le feu fumait comme il fallait ? Et est-ce que ça ferait quelque chose, s'il jetait juste un tout petit... ?

Le bon sens attrapa Hawkins par la peau du cou et l'envoya voir ce qui se passait dans la cabane à outils. Il y pécha sa pioche et se mit résolument en route pour une balade de prospection vers un terrain couvert de tertres qui pourrait lui fournir des oxydes. Il était particulièrement pauvre en cuivres.

La longue marche le mit en nage, et son envie de jeter un coup d'œil dans le four était maintenant bien calmée au creux de sa poitrine. Il balança la pioche presque au hasard dans l'un des tertres ; elle heurta avec un bruit métallique une pierre qu'il déterra. C'était une inscription presque effacée :

ERSITÉ DE CHIC
TOIRE DE BIOLO
MÉMOIRE BIEN-AIMÉE D
MORT AU CHAMP D'HONN

Le potier jura avec douceur. Il avait espéré que le champ se révélerait être un cimetière, de préférence un cimetière jadis élégant, plein de cercueils de bronze autrefois massif, maintenant réduits en oxydes d'étain et de cuivre.

Bon, enfin, peut-être y en avait-il malgré tout par là.

Il se dirigea en louvoyant vers le deuxième monticule par ordre de grandeur et l'attaqua avec sa pioche. Il dut dégager une pierre et la faire rouler dans une tranchée, mais le potier devait ensuite se féliciter de s'être acharné dessus. Ses narines étaient pleines de l'odeur amère caractéristique, et la terre était colorée par le bleu excitant des sels de cuivre. La pioche émit un *clang* ! retentissant.

Utilisant son outil comme un levier, Hawkins exhuma en soufflant une plaque d'acier inoxydable très salie, sur laquelle était aussi gravé un texte. Elle semblait s'être détachée d'un support de bronze pourri ; il y avait des rivets au dos, et ils étaient pleins de pellicules de patine verte. Le potier essuya avec sa manche la saleté qui couvrait la plaque, la tourna de telle sorte que les rayons du soleil vinrent la frapper selon un angle aigu et lut :

« HONEST JOHN BARLOW »

« Honest John », célèbre dans les annales de l'Université, est l'incarnation d'un défi que la science médicale n'a pas encore relevé : ramener à la vie un être humain accidentellement plongé en état d'animation suspendue.

En 1988, M. Barlow, l'un des principaux agents immobiliers d'Evanston, rendit visite à son dentiste pour le traitement d'une dent de sagesse barrée. Le dentiste demanda et reçut l'autorisation de faire usage d'un anesthésique expérimental, le Cyclopara-diméthanol B-7, mis au point à l'Université.

Après avoir administré l'anesthésique, le dentiste eut recours à la fraise. Un malheureux caprice du destin voulut qu'un court-circuit envoie à son patient une décharge de courant à 220 volts, d'une fréquence de 60 périodes par seconde. (Lors du procès en dommages-intérêts intenté par M^{me} Barlow contre le dentiste, l'Université et les fabricants de la fraise, le jury rendit un jugement en faveur des accusés.) M. Barlow ne se releva jamais du fauteuil du dentiste et on présuma qu'il était mort empoisonné ou électrocuté, ou les deux à la fois.

Les entrepreneurs de pompes funèbres, alors qu'ils s'apprêtaient à l'embaumer, découvrirent que si leur sujet n'était certainement pas vivant, il n'était certainement pas davantage mort. L'Université fut alertée et une série d'exams exhaustifs fut entreprise, comprenant entre autres des tentatives pour reproduire sur des volontaires cet état de transe. Les essais furent abandonnés après une suite d'expériences malheureuses qui se terminèrent par la mort tragique de sept cobayes.

Honest John fut pendant longtemps exposé au musée de l'Université et égaya plus d'un match de football en tant que mascotte de l'équipe des Ecrabouilleurs Bleus. Les limites du bon goût furent toutefois dépassées en ce jour de 2003 au cours duquel une bande de bizuts reçut pour ordre d'enlever Honest John du cercueil de verre – au demeurant mal gardé – qu'il occupait au musée, pour l'introduire dans les douches de l'Académie Féminine de Gymnastique Rachel Swanson.

Le 22 mai 2003, le Conseil d'Administration de l'Université émettait la note suivante : « Il a été décidé à l'unanimité que les restes de Honest John Barlow seront enlevés du musée de l'Université et conduits au Laboratoire Universitaire de Biologie James Scott III, pour y être soigneusement scellés dans un caveau spécialement préparé à cet effet. Il a été également décidé que l'administration du laboratoire prendra toutes les mesures possibles afin d'assurer la conservation de ces restes et que l'accès à la dépouille sera formellement interdit aux visiteurs, à l'exception des étudiants qui auraient reçu l'autorisation écrite du Conseil. Le Conseil regrette de devoir prendre de telles mesures, dictées par les écrits et les photographies récemment publiés dans la presse nationale et dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ne sont pas très flatteurs pour l'Université. »

Ça n'avait pas grand-chose à voir avec sa spécialité, mais Hawkins comprenait ce qui s'était passé ; ils avaient prématurément et accidentellement trébuché sur le principe de l'anesthésie de choc de Levantman, qui depuis lors avait été remplacée par d'autres méthodes. Pour faire sortir de transe un sujet anesthésié par la méthode de Levantman, il suffisait d'une simple injection de sérum physiologique dans le nerf trijumeau. Intéressant. Et maintenant, où était ce bronze ?...

Ne s'attendant pas à rencontrer la moindre résistance, il donna un grand coup de pioche dans les sels verts en décomposition et manqua se fracturer le poignet. Il y avait quelque chose de solide là-dessous. Il commença à piocher dans les oxydes.

Au bout d'une demi-heure de travail, il découvrit du bronze phosphoreux – un bloc immense de ce métal presque incorruptible. Sa structure s'était affaiblie au cours des siècles ; il parvint à enfoncer la pointe de sa pioche sous une protubérance corrodée et, en faisant levier, à arracher, avec force grincements et grondements, de grands lambeaux de métal.

Hawkins aurait bien voulu avoir un archéologue avec lui, mais il ne songea pas une seconde à retourner à la boutique pour en appeler un à la rescousse. C'était un homme à tout faire : un artiste en argile et en vernis, par choix et à ses moments perdus, et, par nécessité, un ingénieur en automatismes, en électronique et en énergie atomique, qui pouvait aussi pondre un projet d'optimisation de la circulation, de psychologie individuelle et de groupe, d'architecture ou de conception d'outillage. Il n'appelait pas un spécialiste chaque fois qu'une chose échappait au domaine de ses possibilités ; il y en avait si peu, et ils avaient tant à faire...

Il creusa une tranchée autour de sa trouvaille et découvrit que c'était une grosse masse de bronze en forme de brique, qui rendait un son creux tout à fait excitant. Une longue bande de métal moulé se détacha sur l'une des faces verticales, dévoilant une poussière de rouille rouge qui fut aspirée à l'intérieur avec un grand bruit de suction.

Il était sous vide, pensa Hawkins. Et il devait y avoir un revêtement intérieur de verre qui s'était cristallisé tout au long des siècles pour s'effriter tranquillement lors de son premier coup de pioche. Il ignorait quel pouvait être l'effet du vide sur un sujet sous anesthésie de Levantman, mais il avait bon espoir. Il ne comprenait pas non plus tout à fait ce que pouvait bien être un agent immobilier, mais il était toujours possible que ça ait un rapport avec la poterie... Et tout pouvait se rapporter à la Question Numéro Un.

Il jeta sa pioche par-dessus la tranchée, d'où il s'extirpa pour repartir au trot vers son atelier. Une brève perquisition lui permit de mettre la main sur une seringue, et il y avait un plasticonteneur de sel dans la cuisine...

Revenu sur le théâtre de ses opérations, il passa encore une demi-heure à faire sauter des éclats de métal afin de mettre au jour la jonction du fond et du couvercle. Les charnières étaient devenues inutilisables. Il les fit sauter.

Hawkins allongea le manche télescopique de sa pioche pour faire un meilleur bras de levier, enfonça la pointe dans un trou profond, mit en place son pivot incorporé et opéra des tractions. Encore cinq coups et il distinguait, à l'intérieur du caveau, quelque chose qui ressemblait à une statue de marbre poussiéreuse. Encore dix tractions et il vit que c'était le corps nu de Honest John Barlow, agent immobilier à Evanston, que le temps n'avait pas corrompu.

Le potier trouva l'extrémité du nerf trijumeau avec la pointe de son aiguille et lui injecta 60 cc de marchandise.

Au bout d'une heure, la poitrine de Barlow commençait à se soulever.

Au bout d'une autre heure, il demanda d'une voix de crécelle : « Ça a marché ? »

– Si ça a *marché* ! » marmonna Hawkins.

Barlow ouvrit les yeux, commença à s'agiter et regarda ses pieds, puis ses mains...

« Je vais vous faire un procès ! hurla-t-il. Mes vêtements ! mes ongles ! » Un horrible soupçon passa sur son visage et il plaqua ses mains sur son crâne chauve. « Mes cheveux ! se lamenta-t-il. Je vais vous faire un procès, et j'obtiens jusqu'à votre dernier sou ! Cette décharge ne vous servira à rien devant un tribunal ! Je n'ai pas écrit que je renonçais à mes cheveux, à mes vêtements et à mes ongles ! »

– Ils repousseront, fit Hawkins, très dégagé. Et votre épiderme aussi. C'étaient des parties de vous qui n'étaient pas vivantes, vous comprenez, et elles ne se sont pas conservées comme le reste de votre personne. Mais j'ai bien peur que vos vêtements aient disparu.

– Où suis-je ? demanda Barlow. C'est l'hôpital universitaire ? Je veux téléphoner. Non, vous allez appeler, vous. Dites à ma femme que je vais bien, et demandez à Sam Immerman – c'est mon avocat – de venir tout de suite. Greenleaf 7-4022. Aouh ! » Il avait essayé de se redresser, mais une partie de sa peau rose avait frotté contre la surface intérieure du cercueil, maintenant saupoudrée de l'antique verre cristallisé. « Qu'est-ce que vous avez foutu avec moi, les gars ? Vous avez essayé de me faire bouillir ? Oh ! ça, vous allez me le payer cher ! »

– Vous allez très bien, dit Hawkins, qui regrettait maintenant de ne pas avoir un lexique en sa possession pour éclaircir certains termes énigmatiques. Votre épiderme va commencer immédiatement à se reformer. Et vous n'êtes pas à l'hôpital. Regardez un peu ça. »

Il tendit à Barlow la plaque d'acier inoxydable jadis apposée sur le cercueil. Après un coup d'œil soupçonneux, l'homme commença à lire. Lorsqu'il eut terminé, il reposa délicatement la plaque sur le bord du caveau et garda le silence pendant quelques instants.

« Pauvre Verna, dit-il enfin. Ça ne dit pas si elle a été condamnée aux dépens. Est-ce que vous savez si... »

– Non, répondit le potier. Je ne sais ce qui était sur la plaque. Et ce qu'il fallait faire pour vous ramener à la vie. Le dentiste vous a administré accidentellement une dose de ce que nous appelons l'anesthésie de choc de Levantman. Il y a des siècles que nous n'y avons plus recours. C'était puissant, mais beaucoup trop dangereux.

– Des siècles... » Il se mit à ruminer. « Des siècles... Je parie que Sam lui a tondue la laine sur le dos. Pauvre Verna. Ça fait combien de temps ? En quelle année sommes-nous ? »

Hawkins haussa les épaules. « En 7-B-936, mais je doute que ça vous dise quelque chose. Il a fallu très longtemps pour que ces métaux se corrodent.

– Comme dans ce film... marmonna Barlow. Qui l'aurait cru ? Pauvre Verna ! » Il se mit à pleurnicher et à renifler, rappelant puissamment à Hawkins qu'il l'avait déterrée sous une grande pierre plate...

« Combien d'enfants aviez-vous ? lui demanda le potier en se fâchant presque.

– Encore aucun, pleurnicha Barlow. Ma première femme n'en voulait pas. Mais Verna en veut – en *voulait* un.

Seulement, nous allons attendre – nous allons attendre que...

– Bien sûr », fit le potier qui éprouvait une envie farouche de l'envoyer promener, de lui dire qu'il pouvait aller au diable et de retourner à son travail. Mais il ravala sa colère. Il fallait penser au problème. Il fallait toujours penser au Problème, et il se pouvait que, contre toute attente, ce pauvre pleurnichard fournisse un indice. Il faudrait que Hawkins le supporte.

« Venez, fit Hawkins. Mon temps est précieux. » Barlow leva les yeux, outragé. « Comment pouvez-vous être si impitoyable ? Je suis un être humain, comme... »

La « fusée » Los Angeles-Chicago passa au-dessus de leurs têtes dans un vacarme épouvantable et Barlow s'interrompit au beau milieu de ses lamentations. « Magnifique ! souffla-t-il en la suivant des yeux. Magnifique ! »

Il grimpa hors du caveau, trop intéressé pour souffrir alors que sa peau infantile frottait contre les aspérités. « Après tout, dit-il abruptement, il y a sûrement de bons côtés là-dedans. Je n'ai jamais été tellement porté sur la lecture, mais on dirait juste une de ces histoires. Et ça devrait me rapporter de l'argent, non ? » Il jeta un regard perçant à Hawkins.

« Vous voulez de l'argent ? lui demanda le potier. Tenez. » Il lui tendit une poignée de billets de banque et de petite monnaie. « Il vaudrait mieux que vous mettiez mes chaussures. C'est à cinq cents mètres à peu près. Oh ! et vous êtes... euh, *puisque* ? – Oui, c'était bien ce mot-là. Voilà. » Hawkins lui donna son pantalon, mais Barlow, tout excité, comptait toujours son argent.

« Quatre-vingt-cinq, quatre-vingt-six... Et des dollars, encore ! Je pensais que ce serait des crédits, ou des trucs comme ça. *E Pluribus Unum* et *Liberté*... Des visages différents, c'est tout. Dites, c'est un piège ? Ce sont bien de vrais, honnêtes et véritables, dollars comme nous avons, ou ils sont tout juste bons à coller aux murs ?

– Je vous assure qu'ils sont très bons, fit le potier. J'aimerais que vous veniez, maintenant. Je suis pressé. »

L'homme continua à caqueter tout le long du chemin qui menait à la boutique. « Où est-ce qu'on va ? Au Conseil Scientifique ? Chez le Coordinateur Mondial ou quelque chose comme ça ?

– Chez *qui* ? Oh ! non. Nous les appelons « Président » et « Congrès ». Non, ça ne servirait à rien. Je vais seulement vous emmener voir quelques personnes.

– Je devrais en tirer une fortune. Une fortune ! Je pourrais écrire des livres. Ou payer un jeune gars futé pour le faire. Je parie que ça ferait un best-seller. Comment ça marche, ces trucs-là ?

– C'est à peu près comme ça. Des jeunes gars futés. Mais il n'y a plus de best-sellers. Les gens ne lisent plus beaucoup, de nos jours. Nous vous trouverons quelque chose de tout aussi rentable. »

Arrivé à son atelier, Hawkins donna des vêtements à Barlow, l'installa dans la salle d'attente et appela le Central à Chicago. « Emmenez-le, supplia-t-il. J'ai encore le temps de faire une fournée, mais il jacasse, et il jacasse... Je ne lui ai rien dit. Peut-être que nous devrions tout simplement le lâcher dans la nature et le laisser faire son trou. Mais il y a une chance...

– Le Problème, approuva le Central. Oui, il y a une chance... »

Le potier enchantait Barlow en lui faisant une tasse de café à partir d'un cube qui non seulement se dissolvait dans l'eau mais encore l'amenait presque à ébullition. Pour tuer le temps, Hawkins discuta de la « fusée » que Barlow avait admirée, mais il lui fallait marcher sur la pointe des pieds ; il avait failli raconter à l'agent immobilier ce qu'était en réalité sa super-voiture, et en fait, il lui avait presque révélé que ce n'était pas une fusée.

Il regrettait aussi la désinvolture avec laquelle il avait donné ces quelques centaines de dollars à Barlow. Celui-ci était maintenant obsédé par la crainte qu'ils ne soient sans valeur, car Hawkins refusait d'accepter en échange la moindre reconnaissance de dette, voire un simple récépissé ou même une promesse formelle de remboursement. Hawkins ne pouvait pas rentrer dans les détails, et il fut bien content lorsqu'un étranger arriva du Central.

« Tinny-Peete, d'Algésiras, fit vivement l'étranger comme ils se rencontraient sur le pas de la porte. Psychiste au Propop. Polasigné spéciale prise en charge Barlow.

– Le Ciel soit loué, dit Hawkins. Barlow, annonça-t-il à l'homme du passé, voici Tinny-Peete. Il va s'occuper de vous et vous aider à gagner beaucoup d'argent. »

Le psychiste resta le temps de prendre une tasse de café dont la préparation avait tellement réjoui Barlow, puis il mena l'agent immobilier le long de l'allée de rondins jusqu'à sa voiture, laissant le potier se demander s'il pouvait enfin ouvrir ses fers ou non.

Chassant tout à coup de son esprit Barlow et le Problème, Hawkins retira le joint qui entourait la porte du four numéro deux et l'ouvrit un tout petit peu. Une bouffée de chaleur et une odeur lourde, entêtante, celle du feu réducteur, lui sautèrent au visage, le mettant en joie. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur et aperçut le coin d'une étagère chauffée au rouge cerise et qui s'assombrissait suivant des zones indécises, alors que la chaleur s'échappait par la porte ouverte. Il glissa une palette de bois à demi-calcinée sous l'un des pots qui couvraient l'étagère et le tira au-dehors à titre d'échantillon, tandis que les poils sur le dos de sa main roussaient et se recroquevillaient. Le pot émettait de petits craquements et de minuscules détonations et Hawkins poussa un soupir comblé.

Le lustre de résine bismuthée avait admirablement pris le feu, formant une pellicule obsédante de métal d'un noir argenté, aux étranges reflets bleutés et changeants, et, en cet instant, Hawkins avait l'impression que le Problème de Population était une chose bien lointaine.

Barlow et Tinny-Peete arrivèrent à la route bétonnée le long de laquelle le psychiste avait rangé sa voiture.

« Non, quel bateau-lavoir ! hoqueta l'homme venu du passé.

– Quel bateau ? Mais non, c'est ma voiture. »

Barlow la contempla avec une crainte mêlée de respect. Un châssis surbaissé, des courbes harmonieuses et des kilos de chromes. Il passa furtivement la main sur la portière – mais était-ce bien la portière ? – à la recherche d'une poignée, et demanda enfin d'une voix humble : « A quelle vitesse va-t-elle ? »

Le psychiste lui jeta un regard pénétrant avant de répondre doucement : « A deux cent cinquante. Vous verrez au compteur.

– Ouahhh ! Ma vieille Chevrolet grimpeait à cent quatre-vingts dans les lignes droites, mais là, vous me battez,

m'sieur ! »

Par un moyen quelconque, Tinny-Peete ouvrit une immense portière très basse, et Barlow descendit trois marches pour s'affaler du côté droit sur des coussins démesurés. Il était trop fasciné pour faire vraiment attention à sa peau à vif. Le tableau de bord était une belle jungle de cadrans, de boutons, d'indicateurs, de voyants lumineux, de jauges et de leviers de commande.

Le psychiste descendit à son tour, s'installa à la place du conducteur et fit quelque chose avec ses pieds. Le moteur partit comme s'il avait allumé un chalumeau de la dimension d'un silo. Se vautrant dans les coussins, Barlow vit dans le rétroviseur les formidables gaz d'échappement où brillaient de petites étincelles blanches.

« Ça vous plaît ? glapit le psychiste.

– C'est terrible ! hurla Barlow en réponse. C'est... »

Il fut réduit au silence par le démarrage de la voiture qui s'arrachait à l'aire de stationnement pour bondir sur la route dans un grand *Vroo-ooo-oom* ! Un courant d'air soufflait sur la tête de Barlow, alors que les vitres donnaient l'impression d'être remontées ; la sensation de vitesse était stupéfiante. Il repéra le compteur sur le tableau de bord et vit l'aiguille grimper : 90,100,150,200...

« Ça suffit pour moi, beugla le psychiste qui vit, en réponse, redescendre les coins de la bouche de Barlow. Radio ? »

Il lui tendit un objet d'une légèreté surprenante, semblable à un casque de hockey, dépourvu de fils ; il indiqua du doigt une rangée de boutons. Barlow mit le casque, soulagé de ne plus entendre le rugissement de l'air, et appuya sur l'un des boutons. La chose s'alluma correctement et Barlow se cala plus confortablement encore sur son siège, afin de savourer cet échantillon du goût ultra-moderne du meilleur des mondes pour les divertissements ingénieux.

« COLLEZ-VOUS-LA ! » beugla une voix dans ses oreilles.

Il arracha le casque de sa tête et jeta au psychiste un regard de bête blessée. Tinny-Peete eut un sourire forcé et tourna un cadran placé sur le même plan que la rangée de boutons. L'homme du passé remit le casque et découvrit que la voix avait repris un volume normal.

« Le jeu des jeux ! Le super-jeu ! Le super-hyper-jeu ! Le truc des trucs ! *Collez-vous-la !* »

Des hurlements de rire retentirent en fond sonore.

« Et voilà nos concurrents, prêts à foncer ! Vous savez comment ça marche. Je donne à un concurrent un morceau de carton découpé en forme de triangle, comme ça, et il vient se placer sur la ligne. Voilà. Et nous avons ici des panneaux avec des trous de la même forme que le triangle et tous ces machins-là, sauf qu'ils sont tous différents, et le premier concurrent qui a réussi à placer son morceau sur le panneau, il a gagné.

« Je vais maintenant interroger notre première concurrente. Par ici, mon chou. Quel-est-vo-tre-nom ?

– Mon nom... Euh... »

– Comment vous trouvez ça, les gars ? Elle sait plus son nom ! Arf ! *Est-ce que vous en voudriez pour cent balles ?* » La question n'était pas posée au hasard et le public se mit à glapir de rire et à pousser des coups de sifflet approbateurs.

Mais ce n'était pas drôle à écouter quand on ne comprenait pas les astuces et les répliques spirituelles. Barlow enfonça une autre touche, sa main libre prête à tourner le bouton du volume sonore.

« ... nière nouvelle de Washington : elle concerne le Sénateur Hull-Mendoza. Il poursuit toujours le Bureau de la Pêche. Le Syndicaliste de la Californie du Nord dit qu'il a des déclarations sous serment qui prouveraient que John Kingsley-Schultz est depuis toujours un ultra-conservateur. Il a pas publié ses sources, mais il dit qu'elles disent qu'on a vu Kingsley-Schultz à des réunions ultra du Collège d'État de l'Oregon et par la suite à l'Université de Floride. Kingsley-Schultz dit que c'est vrai qu'il s'est spécialisé dans la pêche à la mouche dans l'Oregon et qu'il a obtenu son doctorat de pêche sportive en Floride.

« Et voici une citation de Kingsley-Schultz : « Hull-Mendoza ne sait pas ce qu'il raconte. Qu'il crève. » Fin de citation. Hull-Mendoza dit qu'il publiera pas les témoignages, pour pas faire d'ennuis à ses informateurs. Il dit que ce sont des preuves fournies par trois ex-employés du Bureau qu'ont été limogés pour incompétence et pour in-com-pa-ti-bi-li-té d'humeur avec Kingsley-Schultz.

« Partout ailleurs, la dose habituelle d'accidents de la route. Des voitures se sont télescopées sur trois voies à la sortie de Chicago sur la 66, douze morts. La fusée Chicago – Los Angeles de ce matin a explosé en s'écrasant au sol dans le désert Mo-have – Mo-jawe... Enfin, quel que soit son nom, les 94 personnes qui étaient dans la fusée sont mortes. Un inspecteur au Bureau de l'Aviation Civile de là-bas a dit que le pilote s'amusait à faire peur aux troupes de moutons et qu'il a pas tiré sur le manche assez vite.

« Hé ! En voilà une toute chaude de New York ! Un remorqueur diesel s'est emballé dans le port tandis que l'équipage était dans la cale, et a ouvert une voie d'eau dans le flan bâbord d'un paquebot de luxe, le S. S. *Placentia*. Il paraît que le transatlantique se serait rempli d'eau et aurait coulé avec 180 passagers et 50 membres d'équipage, à vue de nez. Six plongeurs ont été envoyés au fond pour étudier le naufrage, mais ils sont morts aussi parce que leurs combinaisons étaient pleines de petits trous.

« Et voilà un bulletin qui nous parvient à l'instant de Denver. On dirait... »

Barlow médusé ôta le casque de sa tête. « Il avait l'air tellement désinvolte, cria-t-il à l'adresse du conducteur. J'écoutais les nouvelles et... »

Tinny-Peete secoua la tête en indiquant ses oreilles. Le vacarme de l'air était assourdissant. Barlow fronça les sourcils, déconcerté, et regarda par la vitre.

Un signal lumineux disait :

MOOGS !
EST-CE QUE VOUS EN VOUDRIEZ
POUR CENT BALLES ?

Il n'avait aucune idée de ce que pouvait bien désigner *Moogs*. L'illustration montrait une fille aux proportions incroyables, nue à quatre-vingt-dix-neuf pour cent, et qui se tortillait avec passion dans une orgie de couleurs.

Le texte publicitaire du bord de la route le poursuivait, mais avec des variantes. Des radars ou un système de ce genre

repéraient la voiture et déclenchaient les lignes de l'annonce. Celles-ci accompagnaient tour à tour la voiture sur des rails parallèles à la route, à la même allure que le véhicule, en sorte qu'on avait le temps de lire chaque phrase avant que la suivante n'apparaisse.

POUR DÉFLOQUER TOUTES LES FILLES
PLUS D'ODEURS PROSAÏQUES
« A°I°S°S°E°L°O »

Encore deux panneaux animés, le traditionnel « Avant-Après ». Le premier demandait « N'importe quel cigare ? » et était illustré d'une tragédie domestique à deux personnages, la femme se bouchant le nez tandis que son gros animal de mari tétait un barreau de chaise à l'air visqueux. Le deuxième panneau proclamait « Et pourquoi pas un VUELTA ABAJO ? » et montrait...

Barlow devint écarlate et regarda le bout de ses pieds jusqu'à ce qu'ils aient dépassé le panneau.

« On arrive à Chicago ! » brailla Tinny-Peete.

D'autres voitures apparaissaient, toutes sorties d'un rêve.

En les regardant, Barlow commença à se demander s'il savait exactement ce qu'était un kilomètre. Elles donnaient l'impression d'avancer avec une extraordinaire lenteur, si on oubliait l'air qui vous rugissait dans les oreilles et si on ne se laissait pas abuser par les lignes aérodynamiques de ces véhicules chimériques. Il aurait juré qu'ils se traînaient à vingt-cinq à l'heure, avec des pointes occasionnelles à trente. Après tout, qu'est-ce que c'était qu'un kilomètre ?

On distinguait la forme de la ville, droit devant ; c'était bien ce que ça devait être : des gratte-ciel gigantesques, des toboggans pour les voitures, des plates-formes d'atterrissage pour les hélicoptères...

Il se cramponna à son siège. Ces deux hélicos... Ils allaient se... Ils allaient... Ils...

Il ne vit pas ce qui devait leur arriver parce que, comme ils semblaient devoir entrer en collision, leurs trajectoires. les amenèrent derrière un immense bâtiment.

Des sifflements d'une douceur pénétrante les entouraient alors qu'ils s'arrêtaient à un feu rouge. « Qu'est-ce qu'il se passe, ici ? » demanda Barlow d'une voix aiguë et terrifiée ; la voiture s'était arrêtée presque instantanément, et pourtant il n'avait pas été projeté sur le tableau de bord. « De qui est-ce qu'on se fiche, ici ?

– Que se passe-t-il ? » demanda le conducteur.

Le feu passa au vert et il redémarra. Barlow se raidit en réalisant que le bruit du vent qui sifflait à ses oreilles avait commencé une brève, une irréaliste fraction de seconde avant que la voiture n'ait été réellement en mouvement. Il se cramponna à la poignée de sa portière.

La cité les englobait doucement : des bâtiments épars, des constructions plus denses, puis des tours ; et un feu rouge, devant. La voiture s'arrêta instantanément, le vacarme de l'air cessa aussitôt après, et Barlow se retrouvait la seconde suivante hors de la voiture, en train de courir frénétiquement sur le trottoir.

Ils vont suivre ma trace, se disait-il en haletant. C'est une histoire de police secrète. Ils vont me prendre... des machines à lire la pensée, des caméras espions partout, ils ont peur que je ne parle de la liberté à leurs esclaves et tout ça. Ils ne laissent personne se mettre en travers de leur chemin, comme dans ce bouquin que j'ai lu...

Le souffle coupé, il se mit à marcher et se félicita d'en avoir assez dans le ventre pour ne pas se retourner. C'était ce qu'ils attendaient toujours. Tant qu'il marchait, il n'était qu'un bonhomme en costume de, ville parmi des centaines d'autres. Il allait s'en sortir, il allait s'en sortir...

Une main s'abattit sur lui, surmontée d'une large face aux traits épais mais beaux. « C'que c'est qu'ces manières d'renter dans les gens com'si que l'trottoir était à toi ? Fais gaf'ou j'te fais un'tête en, compteur bleu, spèce de sal'bâtard ! » Ce n'était ni le potier fou, ni le conducteur dément.

« Pardon ? fit Barlow. Qu'avez-vous dit ?

– Ah ! ouais ? » glapit l'étranger d'un air inquiet en attendant une réponse.

Barlow, qui avait l'impression confuse de s'être fait refaire dans une querelle de mitoyenneté, s'entendit répondre sur un ton belliqueux : « Ouais ! »

L'étranger lui lâcha l'épaule et eut un rictus mauvais :

« Ah ! ouais ?

– Ouais ! répéta Barlow en rajustant son veston.

– Aah ! » fit hargneusement l'étranger, avec plus de mépris et de dégoût que de férocité. Il ajouta une obscénité courante à l'époque de Barlow, une recommandation classique encore que physiologiquement impossible à suivre, et s'en alla, les poings serrés, en roulant des mécaniques.

Barlow poursuivit son chemin, tout tremblant. Il était évident qu'il s'était montré à la hauteur de la situation. Il s'arrêta à un feu rouge ; les longues voitures de rêve rugissaient devant lui et les piétons qui l'entouraient se frayèrent un chemin à travers le flot d'automobiles. Les freins hurlaient, les pare-chocs se heurtaient dans de grands bruits de ferraille et les automobilistes et les piétons échangeaient des cris âpres, rauques. Il n'eut que le temps de faire un bond en arrière alors qu'une voiture faisait une embardée sur le trottoir pour en éviter une autre.

Le feu passa au vert ; les voitures continuèrent à rouler pendant encore trente secondes peut-être, puis le flot se raréfia et bientôt ne passèrent plus que les derniers retardataires. Barlow traversa avec circonspection et s'appuya contre un distributeur automatique en soufflant comme un phoque.

Aie l'air naturel, se disait-il. Fais quelque chose de normal. Prends un truc au distributeur.

Il fouilla ses poches à la recherche de pièces de monnaie et obtint un journal pour dix cents, un mouchoir pour vingt-cinq et une barre de confiserie pour encore vingt-cinq cents.

La faible odeur de chocolat éveilla tout à coup en lui une faim dévorante. Il s'escrima en vain pendant quelques secondes sur le papier brillant marqué « CRIGGLIES » lorsque celui-ci finit par s'ouvrir tout seul, très proprement. La barre lui fit trois bonnes bouchées et il en acheta deux autres qu'il engloutit de la même façon.

Assoiffé, il mit encore dix cents dans la machine qui cracha une boisson gazeuse à l'orange, emballée dans le même

papier brillant. Alors qu'il le trifouillait, l'emballage s'ouvrit proprement et répandit tout son contenu sur les genoux de Barlow. Celui-ci décida qu'il était resté assez longtemps sur place et se remit en route.

Les vitrines étaient... des vitrines. Les gens portaient et achetaient toujours des vêtements, fumaient et achetaient toujours du tabac, mangeaient et achetaient toujours de la nourriture. Et ils allaient toujours au cinéma, découvrit-il avec une surprise mêlée de plaisir, en passant devant un endroit brillamment éclairé qui disait s'appeler le BIJOU et auquel il retourna.

Le cinéma semblait présenter un quintuple programme, dont *Les bébés sont terribles*, *N'ayez pas d'enfants* et *Les Enfants de Canali*.

C'était irrésistible. Il paya un dollar et entra.

Il arriva pour la fin des *Enfants de Canali*, une production en couleurs, en relief et olfactive, qui se révéla être une saga interplanétaire se terminant par une poursuite et une scène de réconciliation après une brouille entre l'héroïne et le héros. *Les bébés sont terribles* et *N'ayez pas d'enfants* étaient des plaidoyers extravagants contre la maternité – avec étalage des dangers grossièrement exagérés d'accouchements au réalisme pénible, enfants vicieux et vieux parents battus, affamés par leurs rejets sadiques. Barlow remarqua avec stupeur que le public continuait à ruminer placidement ses caramels sans manifester aucun signe particulier de répulsion.

L'annonce des programmes à venir le chassa vers le promenoir. Les fanfares étaient assourdissantes, les couleurs éclatantes l'aveuglaient, et il avait l'estomac soulevé par les odeurs.

Lorsque sa vue se fut de nouveau habituée à l'éclairage modeste du promenoir, il alla en tâtonnant vers une banquette et déplaça le journal qu'il avait acheté. Il se trouvait que c'était *Le Journal des Courses*, et il se sentit accablé par un sentiment écrasant de désarroi. Les cotes, encadrées comme à l'habitude en bas à gauche de la première page, prouvaient de façon presque insupportable que *Churchill Downs* et *Empire City* étaient toujours ouverts...

Reflouant d'un battement de cil les larmes qui lui picotaient les yeux, il s'intéressa aux dernières courses à *Churchill Downs*. Ils n'utilisaient plus d'abréviations, ce qui faisait qu'il n'y avait plus deux colonnes par page mais une seule. En dehors de ça, tout était comme d'habitude. Et pourtant...

Il loucha sur la première course, un prix à réclamer de mille trois cents dollars sur trois quarts de mile, pour des pouliches. Incroyable. Le meilleur temps de la course était de deux minutes, dix secondes, trois cinquièmes. De son temps, la pire carne serait venue à bout de la distance en une minute quinze. Et il en allait de même pour toutes les autres courses de la journée, quelle que soit la distance.

Qu'est-ce qui avait bien pu arriver à toutes les choses ?

Il étudia les performances d'une jument baie de cinq ans qui avait couru dans la seconde mais ça n'avait ni queue ni tête. Elle avait gagné, puis perdu, puis elle avait fait placé, était réapparue, avait perdu à nouveau, et était encore placée, sans rime ni raison. On aurait dit de la graine de champion pendant quelques courses, et puis elle devenait une vraie rosse, pour se révéler ensuite en terrain lourd, mais lorsqu'il pleuvait la fois d'après elle ne valait plus rien, et puis elle se réveillait sur la distance, mais pour redevenir un vrai tréteau. Et dans un bon sweepstake à cinq mille dollars, encore !

Barlow jeta un coup d'œil aux autres partants et il lui apparut doucement qu'ils étaient tous comme la jument baie de cinq ans. Il n'y avait pas un seul de ces foutus canassons qui ait un peu de classe !

Quelqu'un s'assit auprès de lui et dit : « Voilà toute l'histoire. »

Barlow se releva en proie à une intense panique et vit que c'était Tinny-Peete, son chauffeur.

« Je ne savais pas si je devais vous en parler, fit le psychiste, et puis j'ai vu que vous commenciez à soupçonner la vérité. Mais ne vous affolez pas, je vous en prie. Tout va bien, je vous assure.

– Alors, vous me tenez, dit Barlow.

– Je vous tiens ?

– Ne me racontez pas de salade. Je sais combien font deux et deux. Vous êtes de la police secrète. Vous et tous ces aristocrates vous engraissez dans le luxe, à la sueur du front des esclaves opprimés. Vous avez peur de moi parce que vous tenez à ce qu'ils restent dans l'ignorance. »

Le psychiste émit un hurlement de rire qui lui attira des regards surpris des autres spectateurs assis dans le promenoir. Le rire ne semblait pas sinistre pour deux sous.

« Sortons de là, fit Tinny-Peete qui étouffait toujours de rire. Vous ne pourriez pas vous tromper davantage. » Il prit Barlow par le bras et le mena vers la rue. « La vérité vraie, c'est que les millions de travailleurs s'engraissent à la sueur du front d'une poignée d'aristocrates. Je mourrai sans doute prématurément de surmenage, à moins que... » Il jeta à Barlow un regard méditatif. « Il se pourrait que vous puissiez nous aider.

– Je connais cette histoire, ricana Barlow. J'étais dans les affaires, moi aussi, et pour faire des affaires, il faut mettre les gens de son côté. Allez-y, tuez-moi si vous voulez, mais ne me prenez pas pour un imbécile.

– Espèce de sale petit ingrat ! lança le psychiste avec un brusque retournement d'humeur. Tout ce foutu merdier est entièrement votre faute, à vous et à tous ceux de votre espèce ! Maintenant, venez, et arrêtez ces salades ! »

Il traîna Barlow dans le vestibule d'un immeuble de bureaux, puis dans l'ascenseur qui s'éleva avec un bruit puissant et déconcertant – *whoosh* ! L'agent immobilier avait les jambes en pâté de foie lorsque le psychiste le poussa hors de l'ascenseur, le long d'un couloir puis dans un bureau.

Un homme au visage de faucon se leva tandis que la porte se refermait derrière eux. Après un regard courroucé à Barlow, il s'adressa au psychiste. « Est-ce qu'on m'a fait revenir du pôle pour examiner ce... ce... »

– Dé-vous colérez. J'ai endéduit quasichance paril et trouver stratégeattaque Propop, fit le psychiste, d'un ton apaisant.

– Doute, grogna l'homme au visage de faucon.

– Voir, suggéra Tinny-Peete.

– Très bien. Monsieur Barlow, j'ai entendu dire que votre regrettée épouse et vous-même n'aviez pas d'enfant ?

– Et alors ?

– Alors ceci : fallait-il que vous soyez un âne bête, aveugle et égoïste pour tolérer des conditions économiques et sociales qui pénalisaient la procréation par les plus prudents et les plus prévoyants ! C'est vous qui nous avez faits ce que nous sommes aujourd'hui, et je veux que vous sachiez que nous sommes loin d'être satisfaits ! Maudites fusées ! Saletés

d'automobiles ! Saloperies de villes couvertes de toboggans !

– A ce que je vois, vous flétrissez les plus belles réalisations de cette époque. Seriez-vous fou ?

– Les fusées ne sont pas des fusées ; ce sont des turbo-réacteurs – de bons turbo-réacteurs, mais leur fuselage fantaisie ne fait que compenser de piètres performances. La vitesse maximale des automobiles est de cent kilomètres à l'heure – un kilomètre, si je me rappelle bien ma paléolinguistique, fait trois cinquièmes de mile – mais tous les compteurs de vitesse sont gradués de telle sorte que les conducteurs pensent qu'ils vont à deux cent cinquante à l'heure. Les villes sont des conglomerats ridicules, coûteux et insalubres de gros gaspilleurs qui seraient bien plus à l'aise et infiniment plus productifs si on les répartissait à la campagne.

« Mais nous avons besoin de ces fusées, de ces compteurs de vitesse trafiqués et de ces villes parce que, tandis que vous et les vôtres, vous vous montriez circonspects et prévoyants en n'ayant pas d'enfants, les travailleurs immigrés, ceux qui vivaient dans les taudis et les paysans, se laissaient aller à la mollesse et pondaient des enfants sans réfléchir – ils pondaient, pondaient... Mon Dieu, ce qu'ils ont pu pondre !

– Attendez un peu, fit Barlow. Il y avait parmi nous un tas de gens qui avaient deux ou trois enfants.

– Le choc provoqué par les accidents, les maladies, les guerres et tout le reste, se chargeait de ça. Votre intelligence s'éteignait. Elle s'est éteinte. Les enfants qui auraient dû naître n'ont jamais vu le jour. La majorité des « médiocres » et des « passables » a pris le pas sur la population. Le quotient intellectuel moyen est maintenant de 45.

– Mais c'est loin dans l'avenir.

– Pas plus que vous ! grogna aigrement l'homme au profil de faucon.

– Mais qui êtes-vous, alors ?

– Des gens, c'est tout – mais des vrais. Il y a quelques générations, les généticiens réalisèrent enfin que personne ne faisait attention à ce qu'ils racontaient. Alors ils abandonnèrent les mots et passèrent aux actes. Pour être précis, ils recrutèrent des membres pour une corporation fermée qu'ils avaient fondée dans le but de maintenir et d'améliorer la race. Nous sommes leurs descendants ; trois millions de personnes, environ. Comme les autres sont cinq milliards, c'est nous qui sommes leurs esclaves.

« Au cours des dernières années, j'ai conçu un gratte-ciel, administré l'Hôpital Mémorial de Bil-Fings, ici, à Chicago, détourné les probabilités d'une guerre avec le Mexique et dirigé le trafic à l'aéroport de La Guardia, à New York.

– Mais je ne comprends pas ! Pourquoi ne les laissez-vous pas suivre leur chemin et aller en enfer ? »

L'homme fit la grimace. « Nous avons essayé une fois ; pendant trois mois. Nous nous sommes terrés au pôle Sud et nous avons attendu. Ils ne s'en sont même pas rendu compte. Certaines personnes manquaient dans les bureaux d'études, certaines infirmières en chef ne se montraient plus, on n'arrivait pas à mettre la main sur certains membres mineurs du gouvernement qui ne participaient pas à la vie politique. Mais ça ne paraissait pas avoir d'importance.

« Au bout d'une semaine, tout le monde avait faim. En deux semaines, c'était la famine et les épidémies ; en trois semaines, la guerre et l'anarchie. Nous avons annulé l'expérience. La génération suivante devait se consacrer presque entièrement à remettre les choses en ordre.

– Mais pourquoi ne les avez-vous pas laissé s'entre-tuer ?

– Parce que cinq milliards de cadavres, ça fait à peu près cinq cents millions de tonnes de chair pourrie. »

Barlow avait une autre idée. « Pourquoi ne pas les stériliser ?

– Deux milliards et demi d'opérations, ça fait beaucoup d'opérations. Et comme ils n'arrêtent pas de se reproduire, ça n'aurait pas de fin.

– Je vois. C'est comme la marche des petits Chinois !

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– C'était un... euh, un paradoxe de mon époque. Quelqu'un avait calculé que si tous les Chinois du monde se mettaient en colonne par quatre, je crois que c'est ça, et passaient devant un point donné, ils ne s'arrêteraient jamais parce qu'il y aurait toujours des bébés qui naîtraient et grandiraient avant qu'ils ne soient tous passés devant le point.

– C'est cela. Sauf qu'au lieu de passer devant un point, il faudrait qu'ils passent sur une table d'opération qu'il nous reviendrait de construire et de faire marcher. Il n'y en aurait jamais assez.

– Dites ! s'exclama Barlow. Ce film au sujet des bébés – c'était votre propagande ?

– Oui. Mais on dirait que ça n'a aucun sens pour eux. Nous avons abandonné l'idée d'essayer de mener une campagne de propagande contraire à leurs pulsions biologiques.

– Et si vous travailliez sur une pulsion biologique ?

– Je n'en connais aucune qui soit cohérente avec l'inhibition de la fertilité. »

Le visage de Barlow devint aussi parfaitement impassible que celui d'un joueur de poker – résultat d'années de discipline contraignante. « Alors, vous n'en voyez aucune ? C'est vous les grosses têtes, et vous n'arrivez pas à en trouver une ?

– Eh bien, non, fit innocemment le psychiste. Et vous ?

– Ça dépend. J'ai réussi à vendre quatre mille hectares de toundra sibérienne, après la division de la Russie – par l'intermédiaire d'une société bidon, évidemment. Les clients croyaient acheter des terrains à bâtir viabilisés dans les environs de Kiev. Il me semble que c'était autrement compliqué que votre affaire.

– Comment ça ? demanda l'homme au visage de faucon.

– C'étaient des clients normaux, méfiants, et ceux-là sont des gourdes, des cornichons intégraux. Il suffit de trouver un panneau et de les y attirer ; ils ne penseront même pas à vérifier. »

Le psychiste et l'homme au visage de faucon étaient bien entraînés eux aussi ; ils évitèrent soigneusement de se regarder, en proie à un espoir subit.

« On dirait que vous avez une idée derrière la tête », fit le psychiste.

Le visage impassible de joueur de poker de Barlow devint encore plus inexpressif. « Peut-être bien que oui. Je n'ai encore entendu aucune offre...

– Il y a la satisfaction, fit observer l'homme au visage de faucon, de savoir que vous aurez empêché les ressources de la Terre d'être si bien pillées que la race ne tardera plus à s'éteindre.

– Ça, je n'en sais rien, fit Barlow carrément. Je n'ai que votre parole.
– Si vous connaissez vraiment une méthode, je crois que rien ne serait trop cher, proposa le psychiste.
– De l'argent, fit Barlow.
– Tout ce que vous voudrez.
– Plus que vous ne voudrez, rectifia l'homme au visage de faucon.
– Du prestige, ajouta Barlow. Beaucoup de publicité. Ma photo et mon nom dans les journaux et à la télévision, tous les jours. Des statues de moi, des parcs, des villes, des rues et tout un tas d'autres choses qui porteront mon nom. Tout un chapitre dans les livres d'histoire. »

Le psychiste fit à l'homme au visage de faucon un signe de tête qui signifiait : « Ben mon vieux ! »

L'homme au visage de faucon fit en retour un geste qui voulait dire : « Du calme, mon gars ! »

« Ce n'est pas trop demander », fit le psychiste.

Barlow, qui se sentait sur son terrain, poursuivit : « La puissance ! »

– La puissance ? répéta, intrigué, l'homme au visage de faucon. Vous voulez dire une station hydro-électrique ou une pile nucléaire à vous ?

– Je veux dire une dictature, avec moi comme dictateur !

– Bon, enfin... » commença le psychiste ; mais l'homme au visage de faucon l'interrompit : « Il faudrait un décret spécial du Congrès, mais la situation le mérite. Je crois que nous pouvons vous garantir cela.

– Pourriez-vous nous donner quelques indications concernant votre plan ? demanda le psychiste.

– Vous avez entendu parler des lemmings ?

– Non.

– Ce sont... Bon, enfin, il faut croire que *c'étaient*, puisque vous n'en avez jamais entendu parler, de petits animaux vivant en Norvège qui, une fois toutes les quelques années, se précipitaient en colonies entières sur les côtes et nageaient vers le large jusqu'à ce qu'ils se noient. Je pense à injecter dans la population une pulsion du genre de celle qui animait les lemmings.

– Comment ?

– Ça, je le garde pour moi jusqu'à ce que toutes les signatures figurent sur le contrat.

– J'aimerais travailler avec vous sur ce projet, Barlow, fit l'homme au visage de faucon. Je m'appelle Ryan-Ngana. » Il tendit la main.

Barlow regarda attentivement la main, puis le visage de l'homme. « Ryan comment ? »

– Ngana.

– On dirait un nom africain.

– C'en est un. Le père de ma mère était un Watusi. »

Barlow ne prit pas la main tendue. « Je me disais bien aussi que vous étiez drôlement coloré. Je ne voudrais pas heurter vos sentiments, mais je ne crois pas que je serais à mon aise si je travaillais avec vous. Je suis sûr que vous trouverez bien quelqu'un de tout aussi qualifié que vous pour m'aider. »

Le psychiste fit à Ryan-Ngana une moue qui voulait dire : « Du calme *toi-même*, mon vieux ! »

« Très bien, fit Ryan-Ngana à Barlow. Nous veillerons à ce que ces dispositions soient prises.

– Ce n'est pas que je sois raciste, vous comprenez. Certains de mes meilleurs amis...

– N'en parlons plus, monsieur Barlow. Quiconque ayant pu établir un parallèle avec les lemmings nous sera d'une grande utilité. »

C'est le moins qu'on puisse dire, pensait Ryan-Ngana, resté seul dans son bureau après que Tinny-Peete eut remmené Barlow au niveau des hélicoptères. C'était le moins qu'on puisse dire. Le Propop avait épuisé toutes les tentatives rationnelles et il faudrait que les nouvelles Propopstratégeattaques soient irrationnelles ou sous-rationnelles. Et cette créature du passé, avec ses histoires de lemmings et ses terrains viabilisés, serait une source précieuse d'intérêts personnels et vicieux.

Ryan-Ngana soupira et s'étira. Il fallait qu'il reparte ; il avait le métro de San Francisco à diriger. Arraché au pôle tôt ce matin-là pour étudier Barlow, il avait laissé derrière lui un joli petit théorème inachevé. Entre les interruptions, il construisait doucement une géométrie à n dimensions dont les fondements et la superstructure ne devaient rien à l'intuition.

En haut, tandis qu'ils attendaient un hélicoptère, Barlow expliquait à Tinny-Peete qu'il n'avait rien contre les Nègres et Tinny-Peete se prenait à regretter de n'avoir pas la dose de flegme et d'humour de Ryan-Ngana pour supporter ce supplice.

L'hélicoptère les amena à l'Aéroport International d'où Barlow, ainsi que le lui expliqua Tinny-Peete, s'envolerait pour le pôle.

L'homme du passé n'était pas sûr d'en aimer l'étendue désertique, toute de glace et de froid.

« Ce sera très bien, expliqua le psychiste. C'est parfaitement arrangé, très civilisé. Chaud, agréable. Vous pourrez travailler plus efficacement là-bas. Tous les faits à portée de la main, une bonne secrétaire...

– Il me faudra une équipe importante, fit Barlow auquel un millier d'affaires avaient appris à ne jamais accepter la première offre.

– Je veux dire une secrétaire privée, particulière, admit Tinny-Peete, avec empressement. Mais vous pourrez en avoir autant que vous voudrez. Vous aurez bien entendu la super-hyper-priorité, si vous avez réellement un projet réalisable.

– Et n'oublions pas le côté dictatorial », dit Barlow.

Il ne savait pas que le psychiste lui aurait tout aussi bien promis la déification, pourvu qu'il se laisse coller dans la fusée pour le pôle dans un état d'esprit satisfaisant. Tinny-Peete n'avait pas envie de se faire découper en rondelles ; et il savait parfaitement que c'est ainsi que les choses se termineraient si la population devait apprendre de cet anachronisme ambulante qu'il existait une petite élite qui se considérait la tête, les épaules, le torse et le cul au-dessus des autres. Le fait que ce postulat soit parfaitement incontestable et que cette élite soit condamnée par sa supériorité à la vie de labeur la plus écrasante qui puisse être, ne serait pas pris en considération ; seule importerait la différence.

Le psychiste finit par fourrer Barlow dans la « fusée » en partance pour le pôle, avec une trentaine de personnes – des vraies.

Barlow eut le mal de l'air pendant tout le vol, à cause d'une suggestion post-hypnotique que Tinny-Peete avait implantée dans son esprit. L'une des raisons était de lui faire éprouver la plus grande répugnance possible à l'idée d'un éventuel voyage de retour ; la seconde consistait à épargner aux autres passagers sa compagnie agressivement bavarde.

Sa première journée au pôle rappela à Barlow son premier jour à l'armée. C'était le même *bon-ben – maintenant – qu'est-ce-qu'on – va – bien – pouvoir – faire – de – vous ?* jusqu'au moment où il adopta envers eux une attitude très ferme. A partir de cet instant, ils se comportèrent avec lui comme des larbins et non plus comme des sergents-fourriers.

C'était une stratégie merveilleuse, merveilleusement menée et qu'il ne soupçonna même pas. Après tout, de son temps, un visiteur venu du passé aurait été montré partout comme une curiosité.

A la fin de la journée, douillettement installé dans ses quartiers souterrains alors que le vent, quelques mètres au-dessus de sa tête, soufflait à cent kilomètres-heure, il essayait d'additionner deux et deux.

C'était comme au bon vieux temps, se disait-il ; comme quand il réalisait un beau coup en immobilier et qu'il tenait ses concurrents à la gorge ; comme une augmentation de loyer de cinquante pour cent alors qu'on savait très bien que les locataires n'avaient pas la possibilité de se retourner ; comme le bon sourire qu'on avait quand on apprenait devant son jus d'orange du matin que le conseil municipal venait de décider de faire construire une école sur le terrain qu'on avait acheté en accord avec le conseil municipal. Ce n'était pas difficile ; il allait vendre des terrains constructibles en pleine toundra à des lemmings hautement suicidaires, et ça suffirait à régler le Problème qui avait tellement perturbé ces grosses têtes.

Il faudrait qu'ils réfléchissent aux détails, évidemment, mais, funérailles, c'était exactement à ça que servaient les subalternes. Il lui faudrait des spécialistes en publicité, en communication, des ingénieurs... Est-ce qu'ils connaissaient quelque chose à l'hypnotisme ? Ça pourrait rendre service. Sinon, il y aurait pas mal de pattes à graisser, mais il s'était assuré – et comment – que les fonds étaient illimités.

Vendre des terrains constructibles à des lemmings...

Au moment de s'endormir, il se prit à souhaiter que cette pauvre Verna fût là pour profiter de tout ça. C'était son affaire la plus énorme, la plus prodigieuse. Verna... Ce filou d'avocaillon véreux de Sam Immerman avait dû lui tondre la laine sur le dos...

Le deuxième jour, les gens commencèrent à venir le voir. Il connaissait la technique d'approche. Ils voulaient juste rendre service à leur illustre visiteur venu du passé, et est-ce qu'il voudrait bien les aider à compléter leurs notions sur son époque, qui était malheureusement un peu obscure, historiquement parlant, et que pensait-il qu'on pouvait faire pour le Problème ? Il leur expliqua qu'il était trop vieux pour apprendre de nouvelles grimaces et qu'ils ne tireraient pas de lui la moindre information avant qu'il n'ait reçu la lettre d'intention du Président Polaire pour le moins, et qu'une session du Congrès Polaire lui confère le pouvoir de dictateur.

Il obtint la lettre et la session. Il présenta son programme, on lui demanda si sa conscience ne se révoltait pas devant son caractère impitoyable et il expliqua succinctement qu'un marché était un marché et que les individus qui n'étaient pas assez malins pour se protéger eux-mêmes ne méritaient pas qu'on les protège – *Caveat emptor*, lança-t-il pour le bénéfice de l'érudition, avant d'être obligé de traduire : *A l'acheteur de faire attention*. Il se fichait complètement, dit-il, des cornichons et de leurs esclaves intelligents ; il leur avait fait connaître son prix et c'était tout ce qui l'intéressait.

Étaient-ils d'accord ou non ?

Le Président Polaire proposa de se démettre en sa faveur et lui offrit certains pouvoirs extraordinaires temporaires que le Congrès Polaire lui voterait s'il le jugeait nécessaire. Barlow réclama le titre de Dictateur Mondial, le contrôle entier et total des finances mondiales, un salaire dont il fixerait lui-même le montant et une campagne de publicité et un compte rendu historique à mettre en route immédiatement.

« Pour ce qui est des pouvoirs extraordinaires, ajouta-t-il, ils ne devront être ni limités, ni temporaires. »

Quelqu'un demanda la parole pour discuter de l'affaire, dans l'espoir déclaré que Barlow reviendrait peut-être sur ses requêtes.

« Vous avez ma proposition, fit Barlow. Je ne descendrai pas même de dix pour cent.

– Mais si le Congrès refusait, monsieur ? demanda le Président.

– Eh bien, vous pourriez rester au pôle et essayer de trouver quelque chose tout seuls. J'obtiendrai ce que je veux de ces gourdes. Un individu aussi habile que moi n'a pas à faire de compromis ; je n'ai pas un seul concurrent dans toute cette cornichonne d'époque à la graisse d'oie. »

Le Congrès renonça au débat et procéda à un vote à mains levées. Barlow l'emporta à l'unanimité.

« Vous ne saurez jamais à quel point vous avez été près de me perdre, dit-il dans sa première allocution officielle aux deux Chambres. Je ne suis pas du genre à marchander ; ou bien on me donne ce que je veux, ou bien je m'en vais. La première chose que je veux, c'est de voir des projets pour un nouveau palais pour moi – rien de discret – et que les meilleurs peintres et sculpteurs commencent des portraits et des statues de moi. Pendant ce temps-là, je réunirai mon équipe. »

Il congédia le Président Polaire et le Congrès Polaire en leur disant qu'il leur ferait savoir quand aurait lieu la prochaine réunion.

Une semaine plus tard, le programme démarrait ; l'Amérique du Nord devait être la première cible.

M^{me} Garvy se reposait après dîner, avant la pénible corvée qui consistait à appuyer sur le bouton de la machine à laver la vaisselle. Le téléviseur était évidemment en marche et il en émanait un « Oooh » – prolongé, frémissant et extatique – qui était la première réplique du spot publicitaire pour le *Parfum Assaut Criminel*. « Les filles, disait un annonceur à la voix rauque, vous voulez votre bonhomme ? C'est facile – aussi facile qu'un voyage sur Vénus.

– Hein ? fit M^{me} Garvy.

– S'qu'y s'passe ? fit en s'ébrouant son mari qui sortait d'un petit somme.

– T'as entendu ça ?

– Quoi ?
– Il a dit « facile comme un voyage sur Vénus ».
– Et alors ?
– Ben, j'croisais qu'on pouvait pas aller sur Vénus. Je croyais qu'ils avaient seulement envoyé cette espèce de fusée qui s'était écrasée sur la Lune.
– Aah, les femmes se tiennent jamais au courant des nouvelles, fit Garvy d'un ton vertueux en sombrant à nouveau dans sa somnolence.
– Oh ! » fit sa femme, d'un air incertain.

Et, le lendemain, dans *L'Autre Maîtresse d'Henry*, apparaissait inopinément un nouveau personnage : Buzz Rentshaw, Chef Pilote de Fusée de l'expédition vers Vénus. Et, en écoutant *L'Autre Maîtresse d'Henry*, « le drame radiophonique qui parle de vous et de vos voisins, des gens *du peuple*, des gens *ordinaires*, des gens *vrais* ! » M^{me} Garvy laissa refroidir sa tasse de café tellement elle était surprise d'entendre Buzz démolir ses convictions vacillantes :

MONA. Oh ! chéri, comme c'est bon de te revoir !

Buzz. Tu ne sais pas comme tu m'as manqué pendant cette sinistre expédition sur Vénus.

BRUITAGE. *On tire les stores vénitiens ; on tourne la clef dans la serrure.*

MONA. Était-ce très ennuyeux ; mon chéri ?

Buzz. Ne parlons pas de mon travail monotone, ma chérie. Parlons plutôt de nous.

BRUITAGE. *Les ressorts du sommier grincent.*

Enfin, le programme reprenait quand même une allure normale. Ce soir-là, M^{me} Garvy devait essayer de demander à nouveau à son mari s'il était vraiment sûr, pour ces fusées, mais il dormit tout le long de *Collez-vous-la*, de sorte qu'elle regarda l'écran en oubliant sa question.

Elle se tordait encore de rire au souvenir du : « Est-ce que vous en voudriez pour cent balles ? » lorsque le spot qui vantait les mérites de la poudre détergente qu'elle mettait fidèlement le premier du mois dans sa machine à laver la vaisselle commença.

Le présentateur montra l'Everest de mousse issu d'un petit morceau de produit et ajouta d'un ton réservé : « Bien sûr, Lavtou ne pousse pas par terre comme les racines à savon de Vénus, mais ça ne coûte pas cher et c'est presque juste aussi bon. Alors, pour nous les gens simples qui n'avons pas la chance de vivre là-haut, sur Vénus, pour faire la lessive, Lavtou-y'a-que-ça-de-vrai ! »

Le chorus entonna alors la rengaine de « Lavtou-y'a-que-ça-de-vrai ! » mais M^{me} Garvy ne l'entendait plus. C'était une femme butée, mais il lui semblait cette fois qu'elle était vraiment atteinte. Elle ne voulait pas ennuyer son mari. Le lendemain, elle prenait tranquillement rendez-vous avec le freud de la famille.

Dans la salle d'attente, elle prit un numéro récent de *Nourritures spirituelles* et le reposa avec de légères palpitations. Le titre de l'article principal, si elle en croyait la couverture, était : *Le Vénusien le plus remarquable que j'aie jamais rencontré.*

« Le freud va vous recevoir tout de suite », fit l'infirmière. M^{me} Garvy entra dans son cabinet d'un pas chancelant.

Ses lunettes et ses favoris traditionnels étaient rassurants. Elle hoqueta le rituel : « Pardonnez-moi mon Freud parce que j'ai des névroses. »

Il chantonna l'antienne : « Tut-tut, ma chère enfant, dites-moi votre problème ?

– C'est comme si j'avais un trou dans la tête, chevrotait-elle. J'ai l'impression d'oublier toutes sortes de choses. Des choses que tout le monde a l'air de savoir, sauf moi.

– Allons, ça arrive à tout le monde de temps en temps, ma chère. Je vous propose un peu de repos sur Vénus. »

Le freud resta la bouche ouverte devant la chaise vide. Son assistante entra et lui demanda : « Eh, vous avez vu comment elle criait ? Qu'est-ce que vous lui avez fait ? »

Il enleva ses lunettes et ses favoris d'un air méditatif. « Vous pouvez me le demander. Je lui ai dit qu'elle devrait peut-être essayer de prendre des vacances sur Vénus. » Il eut un instant l'air complètement dérouté et fouilla dans les tiroirs de son bureau jusqu'à ce qu'il eût mis la main sur un numéro de la revue de sa profession, une chose en quadrichromie, abondamment illustrée. Elle était arrivée ce matin et il l'avait feuilletée, regardant surtout les images. Il chercha l'article intitulé *Avantages de la planète Vénus dans les cures de repos.*

« Le voilà », dit-il.

L'infirmière regarda. « C'est vrai, répondit-elle. Et pourquoi pas ?

– Le problème avec ces névrosés, décida le freud, c'est qu'ils doivent tout le temps lutter avec la réalité. Faites entrer le cinglé suivant. »

Il remit ses lunettes et ses favoris et oublia M^{me} Garvy et son étrange comportement.

« Pardonnez-moi mon Freud parce que j'ai des névroses.

– Tut-tut, ma chère enfant, dites-moi votre problème. »

Comme bon nombre de guérisons des désordres mentaux, celle de M^{me} Garvy devait résulter essentiellement d'une auto-médication. Elle s'enleva de la tête, à force de rigueur et de discipline, la notion démente qu'il n'y avait eu qu'une seule fusée et que ça avait été un échec. Elle parvint enfin à se joindre sans sourciller à toutes les conversations sur les attraits de Vénus en tant que lieu de retraite, ou la fabuleuse luxuriance de ses fleurs. Elle finit par aller sur Vénus.

Toutes ses amies s'efforçaient elles aussi d'obtenir des billets pour Vénus, auprès d'Étoile du Soir-Voyages et de la Corporation Immobilière, mais évidemment la demande était trop forte. Elle s'estima bien heureuse d'avoir réussi à obtenir une place pour la croisière d'été de deux semaines. Le vaisseau de l'espace décollait d'un endroit appelé Los Alamos, au Nouveau-Mexique. Il ressemblait exactement à tous les vaisseaux de l'espace qu'on voyait à la télévision et dans les magazines illustrés, mais il était plus confortable qu'on n'aurait pu croire.

M^{me} Garvy apprécia beaucoup ses quelque cinquante compagnons de voyage, rassemblés avant le décollage. Ils venaient de tous les coins du pays et elle avait nettement l'impression qu'ils avaient quelque chose dans le crâne. Le capitaine, un grand gaillard impressionnant qui ressemblait à un faucon et s'appelait Ryan-quelque chose, les accueillit à

bord et se dit persuadé qu'ils feraient un voyage mémorable. Il regrettait qu'il n'y ait rien à voir, car à cause de la « saison des météorites », les hublots seraient rivetés. C'était décevant, mais en même temps rassurant : la compagnie ne prenait pas de risques.

Il y eut le moment d'inconfort prévu, au décollage, puis, une fois dans l'espace, deux journées bourdonnantes et monotones que l'on occupa à jouer aux cartes ou aux dés dans le salon. L'atterrissage fut une secousse semblable à toutes les autres et on distribua aux passagers des cachets à avaler, pour les immuniser contre toutes les maladies bénignes. Lorsque les cachets eurent commencé à faire de l'effet, le sas fut ouvert. Vénus était à eux.

Ça ressemblait beaucoup à une île tropicale de la Terre, à l'exception d'un matelas de nuages, au-dessus de leurs têtes, mais elle recélait une qualité troublante, extra-terrestre, à la fois enivrante et fascinante.

Les dix jours de vacances furent pleins d'une magie nébuleuse. Les racines à savon étaient, comme prévu, gratuites et savonneuses. Les fruits, pour la plupart des variétés tropicales transplantées de la Terre, étaient délicieux. Les simples bungalows fournis par la compagnie de voyage étaient plus que suffisants pour les jours et les nuits d'une douceur délicieuse.

C'est avec de sincères regrets que les voyageurs durent remonter les uns derrière les autres dans le vaisseau et avaler les nouveaux cachets qu'on leur distribua, destinés à enrayer et à neutraliser toutes les maladies vénusiennes qu'ils auraient pu, bien involontairement, transmettre à la Terre.

Les vacances étaient une chose ; la politique du pouvoir en était une autre.

Au pôle, un petit homme au visage d'une pâleur mortelle, le corps flasque, était assis sur une chaise droite, dans une pièce insonorisée.

A la Chambre du Sénat américain, le Sénateur Hull-Mendoza (Synd. Cal. du N.) disait : « Monsieur le Président, messieurs, je serais négligent dans mon travail de législateur si je n'attirais pas l'attention de l'auguste assemblée que je vois là sur une situation périlleuse, pleine de périls. Ainsi que ne l'ignorent pas les membres de cette auguste assemblée, la mise au point des vols dans l'espace a amené une situation que je ne peux que décrire comme pleine de périls. Monsieur le Président, messieurs, maintenant que les rapides fusées américaines traversent maintenant le vide inexploré qui sépare notre planète de notre plus proche voisine planétaire dans l'espace – et, messieurs, je fais allusion à Vénus, l'étoile du matin, le joyau le plus brillant du beau diadème de Vulcain – maintenant, dis-je, je voudrais savoir quelles mesures vont être prises pour coloniser Vénus avec une avant-garde de citoyens patriotiques comme les hommes-minute d'autrefois.

« Monsieur le Président, messieurs ! Il y a dans ce monde des nations, des nations envieuses – je ne nommerai pas le Mexique – qui, par des moyens honnêtes ou non, chercheront peut-être à arracher aux mains de l'Amérique la torche de la liberté de l'espace ; des nations dont le faible niveau de vie et la dépravation naturelle constituent un avantage déloyal sur les citoyens de notre bonne république.

« Voici mon programme : je propose qu'on tire au sort une ville de plus de 100 000 habitants. Les citoyens de cette heureuse cité recevront gratuitement et pour rien des terrains choisis sur Vénus, qu'ils auront, garderont et transmettront à leurs descendants. Et le gouvernement national fournira à ces citoyens le passage gratuit pour Vénus. Et ce programme se poursuivra, ville après ville, jusqu'à ce qu'il y ait sur Vénus une avant-garde suffisante pour protéger nos droits manifestes sur cette planète.

« On m'opposera des objections, car on n'empêchera jamais les critiques malveillantes. On dira qu'il n'y a pas suffisamment d'acier ; que c'est une trahison à bon marché. Je dis qu'il y a suffisamment d'acier pour transférer sur Vénus la population d'une ville, et que c'est tout ce dont nous avons besoin. Parce que, lorsque le moment sera venu pour la seconde ville d'être transférée, la première ville évacuée pourra être détruite et l'acier, récupéré ! Et ce serait une trahison ? Oui ! La trahison la plus glorieuse de toute l'histoire de l'humanité ! Monsieur le Président, messieurs, il n'y a pas de temps à perdre ! Vénus doit être américaine ! »

Au pôle, Black-Kupperman ouvrait les yeux et demandait d'une voix faible : « Le style était un peu inégal. Pensez-vous qu'il se pourrait que quelqu'un l'ait remarqué ?

– C'était parfait, mon vieux ; tout simplement parfait », le rassura Barlow.

Le projet de Hull-Mendoza devint une loi.

Les traceuses de plans du pôle Sud travaillaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre et les aciéries de Pittsburgh vomissaient des millions de plaques destinées au spatioport d'Étoile du Soir-Voyages et de la Corporation Immobilière, à Los Alamos. La ville serait Los Angeles, pour des raisons logistiques, et les trois psycho-kiriéticiens les plus talentueux se rendirent à Washington et se mêlèrent à la foule, lors du tirage, pour s'assurer que la capsule renfermant ce nom se glisserait bien entre les doigts du Sénateur, auquel on avait bandé les yeux.

Los Angeles raffola de l'idée, et une forêt de vaisseaux de l'espace ne tarda pas à s'épanouir dans le désert. Ce n'étaient pas de très bons vaisseaux de l'espace, mais ça n'avait pas non plus besoin d'en être.

Au pôle, une équipe dirigée par Barlow mettait sur pied un service de circulation du courrier. Il faudrait qu'il y ait des lettres à destination de Vénus, et que d'autres en reviennent, de façon à empêcher la moindre trace de soupçon de voir le jour. Par chance, Barlow se souvenait que ce problème avait été réglé une fois déjà dans l'histoire – par Hitler. Les familles des personnes incinérées dans les chaudières de Lublin ou de Majdanek continuaient à recevoir des cartes postales guillerettes.

La flotte de Los Angeles décolla à l'heure dite et bénéficia d'un incroyable battage de la part de la presse écrite, de la radio et de la télévision. Le monde acclama les vaillants Angelenos qui s'envolaient pour un voyage patriotique vers le pays de cocagne. La forêt de vaisseaux de l'espace s'éleva dans un bruit de tonnerre, haut, toujours plus haut, et disparut à la vue sans malencontreux incident. Des milliards d'êtres enviaient les Angelenos, aussi à l'étroit et rationnés en nourriture qu'ils puissent être.

Les démolisseurs venus de San Francisco, dont la capsule dégringola en second, vinrent immédiatement chercher dans la cité des anges l'acier dont leur propre flotte avait besoin. Les électeurs du Sénateur Hull-Mendoza ne pouvaient pas moins faire.

Le président du Mexique, hypnotiquement alarmé de cette extension au-delà de la stratosphère de *l'imperialismo yanqui*, lança son propre programme de colonisation de Vénus.

De l'autre côté de l'océan, c'était l'Angleterre contre l'Irlande, la France contre l'Allemagne, la Chine contre la Russie, l'Inde contre l'Indonésie.

Des haines ancestrales se muaient en flammes : celles des fusées qui, tous les jours, s'élançaient par centaines à l'assaut des cieux.

Cher Ed,

Comment vas-tu ? Sam et moi allons très bien et nous espérons que tu vas bien aussi. Est-ce que c'est aussi chouette qu'ils disent, là-haut, avec des vêtements et de la nourriture qui pousse sur les arbres ? Je suis allée à Springfield hier et ça avait l'air drôlement drôle avec tous ces bâtiments par terre, mais ça en vaut la peine, il faut bien que ces métèques apprennent où est leur plasse. Est-ce que vous avez des ennuis avec eux, sur Vénus ? Écris-moi quand tu auras le tan.

Ta sœur qui t'aime, Aima.

Chère Aima,

Je vais bien et j'espère que tu vas bien aussi. C'est très chouette, ici, le climat est chouette et la vie est belle. Le docteur m'a dit aujourd'hui que j'avais l'air d'avoir rajeuni de dix ans. Il pense qu'il y a dans l'air quelque chose qui fait que les gens restent jeunes. Nous n'avons pas beaucoup d'ennuis avec les métèques, ici. Toute la question est de les surpasser en nombre et de réserver les meilleurs emplacements pour les Américains. Je connais une chouette petite île à South Bay avec plein d'arbres à couvertures et des arbustes bourrés de jambonneaux et je l'ai mise de côté pour Sam et toi. J'espère que je vous verrai bientôt, Sam et toi. Ton frère qui t'aime, Ed.

Sam et Aima ne devaient pas tarder à partir. Lorsque l'émigration eut dépassé la moitié de la population mondiale, Propop toucha un dividende dans toutes les nations. Les casaniers isolés étaient incapables de supporter la mélancolie d'une population de faible densité ; ils avaient été conditionnés à vivre en essaims. A partir de là, il devint possible de refiler les installations les plus sommaires et les plus dépouillées aux futurs émigrants ; ils s'en fichaient.

Black-Kupperman donna au Président Hull-Mendoza un ultime coup de pouce ; le dernier que ce génie de l'hypnotisme devait jamais donner à un cornichon, important ou pas.

Hull-Mendoza, frappé de panique en découvrant qu'il présidait un pays en train de se vider, rejoignit ses électeurs. *L'Indépendance*, à bord duquel devaient voyager les membres du gouvernement national américain, était le plus élaboré de tous les vaisseaux de l'espace – plus gros, plus confortable, avec un salon élégant, encore qu'exigu, et des toilettes pour les Sénateurs et les Représentants. Il devait malgré tout finir au même endroit que les autres, et Black-Kupperman se tua, laissant une note disant qu'*il ne pouvait pas vivre avec sa conscience*.

Le lendemain du jour où le Président américain eut quitté ce monde, Barlow entra en fureur. Tous les documents importants concernant Propop étaient censés transiter par son bureau, spécialement conçu pour lui, et cette chose – cette chose outrageante appelée Propopfin – était apparemment entrée en action avant qu'il ait seulement jeté un coup d'œil dessus !

Il sonna Rogge-Smith, son statisticien, qui semblait bien être derrière tout ça. Propopfin semblait en être aux première, seconde et troisième dérivées continues, quoi que ça puisse être. Barlow se méfiait profondément de tout ce qui était plus compliqué que ce qu'il appelait « la moyenne ».

Rogge-Smith était encore à la porte que Barlow le houspillait déjà. « Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi ne m'avez-vous pas consulté ? Où en êtes-vous, et pourquoi avez-vous commencé à faire une chose que je n'avais pas autorisée ?

– Je voulais pas vous embêter avec ça, Chef, fit Rogge-Smith. C'était vraiment une question technique, comme un genre de nettoyage final, quoi. Vous voulez venir voir le travail ? »

Rassérénié, Barlow suivit son statisticien dans le couloir.

« Vous n'auriez quand même pas dû faire ça sans mon accord, grommelait-il. Où est-ce que vous en seriez, sans moi, hein ?

– Ça, c'est vrai, Chef. Nous n'aurions jamais pensé à tout ça nous-mêmes ; notre esprit ne fonctionne pas comme ça. Et toutes ces idées que vous tenez d'Hitler – nous n'aurions jamais pu les inventer. Comme ce pauvre Black-Kupperman... »

Ils se trouvaient dans un atelier d'outillage de bonnes dimensions, à l'extrémité d'une rampe en pente douce. Il faisait froid. Rogge-Smith appuya sur un bouton qui mit un moteur en marche, et des flots de lumière arctique se déversèrent dans la salle tandis que le toit s'ouvrait doucement. Un petit vaisseau de l'espace, la porte béante, apparut.

Comme Barlow ouvrait un grand bec, Rogge-Smith le prit par le coude et les autres gars apparurent : Swenson-Swenson, l'ingénieur ; Tsutsugi-mushi-Duncan, le gars des carburants ; Kalb-French, de la publicité...

« Là-dedans, Chef, fit Tsutsugimushi-Duncan. Voilà Propopfin.

– Mais je suis le Dictateur mondial !

– Tu parles, Chef. Vous allez entrer dans l'histoire, c'est vrai... mais j'ai bien peur que cela ne soit nécessaire. »

La porte se referma. L'accélération plaqua cruellement Barlow sur le sol de métal. Il y eut une rupture et quelque chose de chaud, d'humide et de salé coula de sa bouche sur son menton. Le soleil de l'Arctique qui brillait par un hublot devint soudain une lance qui lui crevait les yeux ; il était sorti de l'atmosphère.

Écrasé et tordu par l'accélération, Barlow réalisait qu'il y avait des choses qui n'avaient pas changé, qu'on n'inviterait jamais le bourreau à sa table quel que fût le prix qu'on le payait pour faire le sale boulot, que la vérité finit toujours par se savoir et que le crime ne paie que temporairement.

La dernière chose qu'il devait apprendre, c'est que la mort est la fin de la douleur.

Traduit par DOMINIQUE HAAS.
The Marching Morons.

A BALANCER !

Par John Christopher

L'homme ne vit que dans le combat, l'homme ne vit que s'il risque la mort.

DRIEU LA ROCHELLE, *Le Feu follet*.

Cette nouvelle et la suivante sont dues à des auteurs anglais et ça se sent. Le problème du pouvoir se pose dans le cadre d'un empire, avec une métropole et des colonies. Avec l'ancien et le nouveau. La métropole est vieille ; que pourrait-on en tirer encore ? Les colonies sont vouées à être un univers de culture, un Disneyland kafkaïen, où le totalitarisme est tout au plus une dimension de l'artifice. Mais comme l'empire est vaste, il ne peut pas se passer de l'espace interplanétaire, ni des astronautes qui le sillonnent ; ils ont le sens de l'aventure et de la liberté, car leurs voyages ne peuvent pas être totalement programmés. Ce sont des promeneurs plus positifs que celui de Bradbury, car la société a besoin de leurs mouvements pour conforter son arthrose. Comme elle a besoin des savants de Leiber et des surdoués de Kornbluth. Le reste suit : qui se ressemble s'assemble ; entre gens impatientes, on se monte le coup ; des réseaux s'organisent, des complots s'esquissent. On risque l'exil dans un pourrissoir, comme chez Bradbury. Et quel est le pourrissoir idéal aux yeux d'un Anglais ? Devinez...

ON manque toujours d'eau entre les planètes, même à bord d'un vaisseau comme *l'Ironrod*, et à l'arrivée à Forbeston, sur Mars, mon premier objectif était toujours la piscine. Ne gardant qu'un slip, je passais aux ultraviolets et plongeais dans l'eau teintée de vert. Après quelques ébats, je me laissais flotter sur le dos. Là-haut, derrière le dôme protecteur presque invisible, c'était le ciel de velours violet de Mars, que mouchetaient déjà, le soleil étant bas sur l'horizon, les astres les plus brillants. L'un d'eux, fixe, énorme, était vert : la Terre, bien sûr.

De la piscine au club, c'était le trajet habituel. Le Club des officiers supérieurs était au coin de la 49^e et de X, juste en face des bâtiments du Ministère du Commerce. Il y avait maintenant deux ans que j'en étais membre, et à trente-quatre ans, je n'en étais plus benjamin. Un prodige de trente et un ans avait obtenu son brevet de capitaine deux ou trois mois auparavant.

J'allai m'inscrire et, de son petit bureau, Steve me reconnut, ce qui constituait certes un honneur. Il me remit le courrier accumulé dans ma case : une demi-douzaine de factures, deux vocolettres d'une cousine éloignée, et une liasse de vocopropectus publicitaires.

Steve me demanda : « Où étiez-vous passé, capitaine Newsam ? »

Se rappeler le nom des gens faisait partie de sa méthode. J'avais cependant remarqué qu'avec ceux qu'il connaissait vraiment depuis des années, il se contentait de « Capitaine », « Commodore », ou tout autre grade.

« La navette Vénus-Mercure, répondis-je. Clarke's Point, Karsville, Mordecai... la routine.

– On peut dire que vous bougez, observa-t-il. Et moi, je reste collé ici. »

Je l'avais déjà entendu s'en plaindre, ainsi que d'autres, à Forbeston et en d'autres lieux. Ils paraissaient cependant satisfaits de leur sort dans l'ensemble.

« Un endroit en vaut un autre, dis-je, lassé.

– Oui. On me l'a déjà dit. L'habitude, j' imagine. Vous allez manger ?

– Immédiatement. » Je jetai les vocopropectus dans un vide-ordures. « Voudriez-vous me rendre un petit service, Steve ?

– Avec plaisir. Que puis-je faire pour vous ?

– Trouvez-moi le capitaine Gains. »

Son hésitation ne fut que de courte durée, mais j'ai accoutumé d'observer les petites réactions et de les jauger... j'ai écrit ma thèse de doctorat sur le comportement. Je vis un éclair dans les yeux de Steve et perçus un mouvement involontaire de sa main.

Il acquiesça. « Je vais tâcher de le trouver, Capitaine. Je ne l'ai guère vu, ces derniers temps.

– Ça remonte à combien ? » demandai-je d'un ton calme.

Il avait repris tout son aplomb

– Oh ! vous savez comme c'est, avec les officiers en service, on ne sait jamais s'ils sont là ou ailleurs. Même quand ils sont à Forbeston, ils ne viennent pas toujours au Club. Les expéditions de chasse et le reste...

– Allons, vous n'avez pas si mauvaise mémoire, Steve. Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois, au juste ? »

Il feignit de réfléchir. « Ça peut faire dans les deux mois. Combien de temps êtes-vous resté absent ?

– Un peu plus de deux mois.

– Oui... c'est à peu près ça.

– Je vous remercie. Cherchez-le quand même pour moi. Partout. Je vais manger. »

*

**

Je trouvai une table libre près de la fenêtre et passai ma commande. Cette partie du club dominait le terrain de récréation de l'École primaire de Forbeston. Tout en mangeant, je regardais la génération qui prendrait la succession quand j'aurais achevé mes vingt ans d'espace pour me retirer dans une plantation des hauteurs. Je remarquai qu'on s'était approché de moi juste comme on tapotait sur le dossier de ma chaise.

« Je peux me joindre à vous ? »

C'était Matthews, du *Firelike*. Je l'avais rencontré à plusieurs reprises, en divers endroits, et il me plaisait assez. J'acquiesçai de la tête et il s'assit.

« Vous venez d'arriver ? »

– Il y a trois heures.

– Ah ! oui. Moi, ça fait plus d'une semaine. Nous faisons la route d'Uranus, à présent. Sale boulot. Je serai heureux quand ce sera fini. Nous avons perdu le *Steelback* au dernier voyage. C'est un secteur d'espace abandonné de Dieu.

– Un endroit en vaut un autre », fis-je. C'était la phrase de tradition.

Matthews me lança un coup d'œil. « Heureux que vous soyez de cet avis.

– Et quoi de neuf, par ailleurs ? »

– Les gens se font des idées, dit-il vaguement. Est-ce que votre parcours actuel vous rapproche de la Terre ? »

– La Lune. Clarke's Point. Pourquoi ? »

– Nous, on touchait Tycho. Il y a là un télescope relativement précis. J'allais souvent à l'observatoire. On arrive à distinguer des petits groupes d'habitations sur la Terre quand la météo est favorable. »

La conversation devenait embarrassante. Déjà, parler de la Terre, c'était mal vu ; mais aborder la « météo », c'était pire. J'examinai Matthews. Il paraissait dans son état normal, et pourtant je crus discerner qu'il se tenait aux aguets derrière son expression placide.

Je déclarai d'un ton détaché : « Je n'y aurais jamais songé.

– Les gens se conduisent parfois de façon bizarre. Nous avons un « second » il y a trois ou quatre ans. Il s'était mis en tête que la Terre mobilisait une flotte de combat. Il passait tout son temps libre devant l'écran de surveillance pour voir approcher les croiseurs ennemis. »

J'émis un petit rire. « Qu'est-ce qu'on a fait de lui ? »

– On l'a balancé. J'imagine qu'il a appris sa leçon, maintenant.

– S'il, est encore en vie. »

Matthews resta un instant silencieux. « Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi on balance les mal adaptés sur la Terre ? »

Je le scrutai de nouveau. « Quelle question ! La raison est assez évidente. Depuis l'adoption de la loi contre la lobotomie frontale, c'est ça ou leur suppression. A moins de les enfermer dans une institution à nos frais. »

Il avala le reste de son café. « J'en connais qui prétendent que nous n'aurions jamais dû quitter la Terre. Qu'elle a plus de richesses naturelles que toutes les autres planètes réunies. »

J'ajoutai : « Et elle est peuplée d'environ un milliard de sauvages. Nous ne pourrions pas nous débarrasser de cette masse et nous ne pourrions échapper à la contagion si nous devons vivre parmi eux. Si ceux de notre espèce se sont exilés sur les planètes, c'était pour s'éloigner d'eux, pour avoir toute liberté de développer notre civilisation supérieure dans la paix et sans être importunés. Le projet Sirius est déjà lancé. Peut-être que dans deux siècles nous serons dans un autre système solaire.

– Ou peut-être pas, observa Matthews. Il y a eu pas mal de projets antérieurs, à commencer par celui de Proxima Centauri. C'était il y a deux cents ans.

– Vous paraissez plutôt pessimiste.

– C'est la route d'Uranus qui me fiche le cafard ! » Il sourit. « N'en parlons plus. Un endroit en vaut un autre. Avez-vous des projets pour ce soir ? »

– Rien de précis. Une visite à un ami.

– Oui, je m'y attendais », dit-il.

A mon avis, c'était assez énigmatique comme remarque. Il partit sans attendre que je lui demande de s'expliquer.

*

**

Je passai devant Steve en sortant.

« Des nouvelles du capitaine Gains ? » m'enquis-je.

Il secoua la tête.

« Alors, laissez tomber. Je vais chez lui. J'y trouverai au moins une note même s'il n'y est pas. »

Steve acquiesça du menton. Au moment où je sortais, il actionna le contact du visiphone placé devant lui.

La « bulle » de Larry était à sept ou huit kilomètres de la ville. Je conduisis ma propre voiture jusqu'au Sas Ouest, où je pris une chenillette des sables. Le soleil était déjà couché quand je me trouvai hors du dôme, mais Phobos était dans le ciel et je n'avais pas besoin des phares pour me guider. Je roulais à un bon trente à l'heure et il ne me fallut guère qu'un quart d'heure pour me trouver au pied de la crête où était fixée la bulle entourant le logement de Larry. Je la voyais scintiller sous le clair de lune, mais il n'y avait pas de lumière à l'intérieur.

J'arrêtai la chenillette et entrai. L'ouverture était automatique ; quand le sas se referma sur moi, les lampes principales s'éclairèrent. La cabane de Larry se dressait devant moi. J'en ouvris la porte. Le salon paraissait en ordre, mais il y avait une couche de poussière qui indiquait que personne n'y avait vécu depuis des semaines. J'allai droit au visiphone et pressai le bouton « messages ». L'écran ne s'illumina pas.

C'était insolite. Il aurait dû y avoir un message d'une espèce quelconque. Je me décidai à chercher quelque indice, mais sans résultat.

Larry Gains et moi avons été ensemble à l'université de Tycho et nous y avons obtenu nos diplômes en même temps. Nos quatre premières années d'espace, nous les avons passées à bord du même vaisseau – le *Graylance*, du circuit des Astéroïdes – et après l'inévitable séparation quand j'avais été nommé sur *l'Ironrod*, nous nous étions vus aussi souvent que nous le permettaient nos déplacements. Heureusement, les deux astronefs étaient basés à Forbeston.

Six mois avant, le vieux *Graylance* avait accompli son dernier périple autour de la Ceinture ; une masse rocheuse d'au moins vingt tonnes l'avait éventré. Larry était l'un des survivants, mais ses blessures lui avaient valu un an de congé. C'était alors qu'il avait fait construire sa cabane, dans un bon coin pour la chasse aux « trotteroches ». J'y avais passé en sa compagnie deux de mes permissions. Maintenant la maisonnette était déserte.

Se pouvait-il qu'on l'ait réaffecté à l'espace pour une mission particulière ? Dans ce cas, j'aurais trouvé une note, soit au club, soit ici. Une expédition prolongée, sur le Plateau Kayser ? Là encore, il m'aurait laissé un mot. Mais peut-être n'avait-il pas prévu de rester aussi longtemps absent ? Cela me paraissait la seule explication possible.

Cependant il y avait cette couche de poussière, et l'étrange expression des yeux de Steve quand j'avais parlé de Larry.

Je recommençai à fouiller la baraque. Je trouvai une bande enregistrée de l'édition Forbeston de *La Capsule de Tycho*. Je l'introduisis dans la fente de l'écran. 24/7. Ce qui signifiait qu'elle était vieille d'un tout petit plus de deux mois.

J'entendis la porte s'ouvrir derrière moi et me retournai, m'attendant à demi à voir Larry en personne. Mais c'étaient deux hommes en uniforme du Corps Médical. L'un d'eux s'avança.

« Capitaine Newsam ? » Cela ressemblait à une question, mais c'était une affirmation. Je me contentai d'un signe d'acquiescement.

« Simple examen, reprit-il.

– Mais j'en ai déjà subi un. En arrivant sur l'*Ironrod*.

– Ne vous en faites pas. Nous ne vous retiendrons pas longtemps, dit le médecin.

– Vous ne me retiendrez pas du tout. J'ai eu ma visite. Vous pourrez me joindre par l'intermédiaire de la Base de Vénus, si vous le désirez. »

Je voulus m'en aller. Celui qui avait parlé ne bougea pas. L'autre leva la main gauche et la secoua doucement. L'arodate de Vénus, bien sûr ! Et ils étaient immunisés, eux. Je vis la poudre dorée s'étaler dans ma direction et j'eus le temps de faire deux ou trois pas avant de sentir mes muscles se tétaniser et de sombrer dans le noir.

*

**

Je m'éveillai dans le bâtiment du Corps Médical de Forbeston. J'avais toujours les muscles raides. On m'avait étendu sur une civière, sous le Vérificateur. Les deux médecins étaient présents, ainsi qu'un troisième, un capitaine. Un petit homme grassouillet avec une moustache jaunâtre et un sourire plein de dents.

Il me dit : « Excusez notre sans-gêne. Simple question de routine. Au fait, si vous aviez envie de porter plainte contre nous, je vous informe que nous avons un mandat officiel. »

En me retrouvant sous le Vérificateur, je comprenais bien l'emploi de l'arodate, mais nullement le pourquoi de ces événements. J'allais parler, puis je décidai de la boucler. On m'agrafa adroitement les électrodes derrière les oreilles. Le globe du Vérificateur s'illumina de sa clarté rose normale.

Le capitaine reprit : « Je m'appelle Pinski. Donc, capitaine Newsam, vous êtes Chef Navigateur à bord de l'*Ironrod*, sur le parcours Vénus-Mercure ?

– Oui.

– Vous vous êtes posé il y a cinq heures ?

– Oui, si je suis resté une demi-heure dans les pommes. »

Les questions continuèrent. La plupart étaient d'ordre courant. Pinski gardait l'œil sur le globe. Puis il me posa des questions moins usuelles.

« Etes-vous jamais allé sur les planètes extérieures ?

– Au-delà de la Ceinture des Astéroïdes ? Non.

– Connaissez-vous le commandant Leopold ?

– Non.

– Le commandant Stark ?

– Non.

– Quel est votre opinion sur la lobotomie frontale ?

– Je n'y ai jamais réfléchi. On ne la pratique plus, n'est-ce pas ? On balance les types.

– Que pensez-vous du projet Sirius ?

– M'intéresse guère.

– Avez-vous jamais rêvé de vastes étendues d'eau ?

– Plus depuis mon enfance. »

Je n'avais pas de raison de craindre le Vérificateur, aussi n'étais-je nullement inquiet. Le globe restait rose tandis que les questions se suivaient.

Pinski me demanda : « Que faisiez-vous à l'endroit où les médecins vous ont trouvé ?

– Je cherchais le capitaine Gains. Peut-être me direz-vous où je peux le trouver ? »

Pinski sourit. « Ce n'est pas moi qui suis sous le Vérificateur, Capitaine. » Il recula. « Je pense que tout va bien. Désolé de vous avoir ennuyé. Dans deux ou trois minutes, vous serez de nouveau en état de vous promener. Passez par le Bar en sortant. Troisième porte à droite dans le couloir. J'y serai. Vous êtes l'invité du Corps Médical. »

Je l'y rejoignis. Il était en effet assis à une table sur laquelle étaient deux verres. Quelqu'un avait dû lui dire que je buvais de la prune. Je m'assis sur le siège vacant.

« Heureux de faire votre connaissance de façon plus courtoise, capitaine Newsam, dit-il. Buvez. »

Je bus.

« Et maintenant, pourquoi donc... »

Il leva la main. « Pour mettre les choses au net, je ne suis pas autorisé à vous renseigner sur les causes de votre arrestation et de votre passage sous le Vérificateur.

– Très bien. Alors, vous savez peut-être où je puis joindre Gains ? »

Il eut une courte hésitation. « La réponse est non. »

J'avalai la liqueur. « Merci infiniment de votre hospitalité. Bonsoir, capitaine Pinski.

– Un avis strictement médical, lança-t-il. Retournez vous coucher et passez une bonne nuit de sommeil ! »

Je rétorquai : « Merci bien ! » J'étais déjà à mi-chemin de la porte.

*

**

Forbeston, comme tous les points d'escale sur les routes interplanétaires, possède son côté moins respectable. Je roulai jusqu'au quartier Est et rangeai la voiture à l'angle de la 90^e Rue et de J. Le Persépolis, c'est un petit club tout au bout de la 90^e. On m'y connaît, mais, à chaque visite, j'ai de moins en moins envie de m'en vanter. Je pris deux pruneaux au bar et me rendis dans la salle de Saturne. Cynthia vint me surprendre par derrière.

« Salut ! Ça fait longtemps !

– Encore plus que ça, dis-je. Raconte. Quand est-ce que tu as vu Larry pour la dernière fois ?

– Larry ? Pas depuis qu'il est venu avec toi, il y a neuf ou dix semaines. Il est vrai que je suis allée en voyage sur le Long Canal. Attends ! Je vais demander à Sue.

– Parfait. »

Elle resta absente deux ou trois minutes. A son retour, elle me déclara : « Non. Il me semble pas qu'il soit revenu depuis. »

Mais elle n'avait plus sa spontanéité. Elle pesait ses mots. Et elle ne paraissait nullement curieuse de savoir ce qui avait pu arriver à Larry.

« Je croyais qu'on était amis, Cynthia, dis-je. Allons, dis-moi ce qu'il y a ?

– Quoi, ce qu'il y a ? Il y a que je boirais bien un verre. »

Je posai un billet sur la table. « Bois-le à la santé de Larry. Au revoir, Cynthia. »

Elle me rattrapa avant la porte.

« Je ne sais pas, Jake. Sincèrement, je ne sais rien. Tout ce qu'on m'a dit, c'est qu'il valait mieux ne pas poser de questions. »

Maintenant, elle disait la vérité.

« Merci, fis-je, et bonne nuit, en tout cas.

– Où vas-tu ?

– Il n'y a qu'un endroit où je puisse peut-être me renseigner. »

J'y réfléchissais en m'éloignant. Le Bureau du Terminus avait des dossiers sur tous les officiers des routes spatiales. Si Larry ne s'était pas présenté pour les visites médicales de quinzaine, ils le sauraient et se seraient certainement informés de ce qui se passait. Si c'était quelque chose d'autre, ils le sauraient aussi.

Je sautai dans la bagnole sans réfléchir et embrayai. Une voix connue s'éleva derrière moi : « Vous ne semblez pas avoir beaucoup de chance dans vos recherches au sujet de votre ami, capitaine Newsam. »

C'était Matthews qui avait tassé son grand corps dans le compartiment arrière.

« C'est gentil de me tenir compagnie, répondis-je.

– J'aimerais que vous passiez chez moi. Dans la 72^e Rue.

– Est-ce que j'ai quelque chose à en retirer ? Des renseignements ?

– Un verre, en tout cas. Et peut-être des tuyaux.

– Ça me botte », répondis-je en prenant la direction indiquée.

*

* *

L'appartement était plus luxueux que je ne l'aurais cru d'après les ressources de Matthews. Quatre pièces, et toutes bien meublées. Il m'installa sur une chaise-longue devant un faux feu et m'apporta un verre. Il ne s'était pas trompé non plus – de l'eau-de-vie de pruneaux – mais j'avais déjà cessé de m'étonner que tout le monde connaisse mes goûts en matière d'alcools.

« A présent, commençai-je, j'aimerais savoir où est passé Larry Gains. »

Matthews haussa les sourcils. « Gains ? Ah ! ce doit être cet ami que vous n'avez pas retrouvé.

– Pourquoi pensez-vous que je sois venu ici ? demandai-je, fatigué de toutes ces tergiversations.

– Pour boire un verre. Non, ne partez pas. Si vous passez au Bureau à pareille heure, vous n'y trouverez qu'un simple employé qui vous invitera à repasser demain matin. Buvez, que je vous réserve. J'ai cru comprendre que l'on vous avait cueilli au début de la soirée pour vérification ?

– Oui.

– Quel genre de questions vous a-t-on posées ? »

Je le lui expliquai et il se mit à hocher la tête. « Leopold... Stark... Intéressant.

– De quoi s'agit-il au juste ? »

Il observa un court silence. « Notre petit entretien de l'après-midi... Vous vous en souvenez ?

– Plus ou moins. Vous me parliez des mal adaptés. »

Matthews me regarda dans les yeux. « Le capitaine Gains a été classé mal adapté il y a trois semaines. On l'a balancé sur la Terre il y a plus d'une semaine. C'est ce que vous désiriez savoir ?

– Vous êtes vous-même cinglé ! Larry était parfaitement sain d'esprit la dernière fois que je l'ai vu il y a juste un peu plus de deux mois. Il faut passer devant deux commissions, à trois mois d'intervalle, pour être déclaré mal adapté.

Mais non pour être classé 3-K, dit-il.

– 3-K ? Que diable est-ce là ?

– Activités organisées contre la sûreté de l'État.

– Larry ? Ne dites pas de bêtises !

– Dites-moi, reprit Matthews sans s'émouvoir, que savez-vous de la Terre ?

– J'ai les connaissances générales d'usage. Je sais que dès la Troisième Guerre atomique sur la Terre, les colonies de la Lune et de Mars se sont déclarées neutres. Les personnels techniques des bases terrestres ont pour la plupart filé pour les rejoindre ; ceux qui n'ont pas pu fuir à temps ont probablement disparu dans l'holocauste. L'évolution de la guerre a été connue par radio jusqu'à ce que le dernier émetteur se taise, annonçant ainsi la fin. Les colonies se sont occupées de leur propre expansion... d'abord sur la Lune et sur Mars, ensuite sur Vénus, et une fois les avant-postes installés sur les Astéroïdes et sur les lunes de Jupiter, jusqu'à Saturne et Uranus. Il était inutile de retourner sur une Terre empoisonnée de gaz radioactifs et peuplée de sauvages pourris par les maladies dues aux radiations. L'évidence poussait à poursuivre

l'expansion vers l'extérieur, vers d'autres systèmes solaires.

– Et, naturellement, coupa Matthews, il y avait le Protocole. »

*

**

J'imagine qu'on pourrait considérer le Protocole comme le fondement de notre instruction... il fallait que l'ancien et l'usé soient rejetés, que l'Homme aille vers de plus vastes concepts, sans jamais retourner sur le monde de ruines et de misère où il était resté si longtemps confiné. Bien sûr, il y avait encore un tas de considérations, mais c'était là l'essentiel. Les enfants devaient l'apprendre par cœur.

« Oui, le Protocole, répétais-je. Mais le Protocole est naturellement né des circonstances.

– Oui, des circonstances, convint Matthews. Seulement les circonstances changent. Le Protocole reste inchangé.

– Pourquoi pas ?

– Eh bien, bourlinguer d'un environnement artificiel à un autre... pensez-vous que ce soit l'existence rêvée pour les hommes ? Tourner le dos à une planète incroyablement riche ?

– Ce n'est qu'une phase provisoire. Le projet Sirius...

–... est un échec, trancha-t-il. On ne nous l'annoncera pas officiellement avant qu'un nouveau projet ait été mis sur pied... une carotte de plus pour faire avancer l'âne. Mais c'est un échec. Deux planètes, inhabitables l'une et l'autre, et qu'il est impossible de rendre habitables. »

Je revins d'un ton posé à mon propos. « Et maintenant, si vous me disiez enfin le rapport de tout cela avec Larry Gains ? »

Matthews se leva pour s'approcher du télécran. Il effleura une touche sur le côté gauche et des images tourbillonnantes jaillirent du centre vers l'extérieur. Je reconnus un signal d'alarme. Si l'on avait placé une écoute dans la pièce, les tourbillons auraient été irréguliers et fragmentés. Matthews revint s'asseoir.

« Gains avait beaucoup de loisirs après son accident. Il a pris l'habitude de réfléchir. Puis il a rencontré par hasard quelqu'un de notre groupe. En bref, il y a adhéré.

– Votre groupe ? Adhéré ? Qui êtes-vous ?

– Nous représentons un parti qui a l'intention de renverser le Protocole. Nous voulons retourner sur la Terre, la recoloniser et l'arracher à la barbarie. Gains s'est joint à nous.

– Mais vous êtes des fous ! Qu'est-ce qui vous fait croire que vous êtes plus capables que le Directoire ? Tous les ans, les conditions s'améliorent sur les planètes. Tenez ! La nouvelle bulle sur le Long Canal couvre plus de quarante kilomètres carrés !

– De plus grosses bulles, mais toujours des bulles. Jamais l'occasion de mener une vie naturelle dans un milieu naturel.

– Et Larry ? Vous l'avez laissé prendre ?

– La malchance.

– La malchance ?

– L'écoute était branchée sur une conversation qu'il avait avec un autre membre. On les a arrêtés tous les deux. Par bonheur, ils ne connaissaient l'un et l'autre que deux autres personnes du groupe, qui ont pu s'enfuir. Nous ne pouvions rien pour Gains et Bessemer. Ils ont été gardés strictement au secret.

– Ainsi il n'est vraiment plus ici. Êtes-vous certain qu'il ne soit pas encore enfermé quelque part ?

– Nous avons des renseignements précis sur certains points. Ils ont bien été balancés. Sur le continent nord-américain... c'est en général le lieu choisi pour balancer les mal adaptés. »

*

**

Quelque chose me tourmentait depuis un bout de temps et soudain je sus de quoi il s'agissait.

Je choisis mes mots avec prudence : « Eh bien, j'ai les informations que j'étais venu chercher. A présent, je me demande pourquoi vous me les avez fournies. J'espère que vous n'avez pas cru que je serais une recrue facile pour votre organisation simplement parce que Larry en avait fait partie ? Et pourtant vous m'avez révélé des tas de choses que vous ne devez pas habituellement divulguer avec tant de légèreté. Où est l'attrape-nigaud ?

– En fait, nous ne vous avons rien dit que le Directoire ne sache déjà, observa Matthews avec calme. Si, vous avez en outre appris que je fais partie de l'organisation, et que je sais comment me sauver. D'ailleurs, ma personne est sans intérêt particulier. Mais vous voyez juste en pensant que j'avais mes raisons. Gains était un de vos bons amis.

– Le meilleur.

– C'était un homme de valeur. Nous regrettons de l'avoir perdu et nous aimerions le faire revenir.

– Revenir ? De la Terre ?

– Nous disposons d'un petit croiseur – c'est un renseignement confidentiel et je brûle nos vaisseaux tout comme les vôtres en vous le donnant – qui nous permet d'aller sur la Terre et d'en revenir. Ce n'est pas facile et, bien entendu, il n'est pas question d'organiser des expéditions de recherche. Mais si quelqu'un d'autre était balancé avec des instructions indiquant à Gains et à Bessemer un point où se rendre pour qu'on les recueille, les trois personnes seraient ramenées. Nous avons la chance qu'on balance toujours les mal adaptés plus ou moins dans la même zone. Il est ainsi plus aisé de les retrouver. Ce serait possible.

– Que sait-on de la situation sur cette partie de la planète ? »

Matthews me regarda en face : « Rien du tout. »

Je pris un temps. « C'est bon, j'irai, dis-je enfin. Que dois-je faire ? »

Matthews sourit. « Je pensais bien que vous accepteriez. Quant à y aller... pas de difficulté. Vous aviez l'intention de passer au Bureau du Terminus. Faites-le. Si vous insistez, ils vous mettront au courant de la position de Gains. Après quoi, c'est tout simple. Vous serez automatiquement soumis à un examen par le Bureau, et la piqûre d'adrénaline qu'on vous aura faite avant sera décelée. On vous arrêtera comme suspect. On aura placé certains papiers dans vos affaires au Club. Ensuite, plus d'obstacles. Ils nous faut seulement espérer que lorsqu'ils vous soumettront de nouveau au Vérificateur, ils ne soupçonnent pas ce qu'il se passe réellement. Je pense que cela collera. Les Vérificateurs actuels ne sont pas parfaits.

– Je vous remercie, dis-je. Il semble que vous ayez tout prévu. A titre de curiosité... votre affirmation que vous brûliez vos vaisseaux aussi bien que les miens... qu'auriez-vous fait si je n'avais pas été volontaire ?

– Nous comptons beaucoup sur vous, mais si nous nous étions trompés... »

Il pointa le pouce vers le sol d'un air profondément navré.

*

**

Je fus surpris de la rapidité de la procédure. Les papiers cachés dans mon barda par Matthews devaient être fort compromettants. On me transféra au Cratère d'Archimède, sur la Lune, pour décision finale, mais c'était couru d'avance. Moins d'une semaine après ma conversation avec Matthews, j'étais devant le Bureau et m'entendais qualifier de mal adapté, condamné à être balancé sur la Terre. On m'escorta dehors.

Quelqu'un m'attendait dans une antichambre : Pinski.

« On m'a passé au Vérificateur trois fois en une semaine, lui dis-je. Je n'aurais jamais cru qu'il vous en faudrait davantage. »

Il sourit. « C'est différent, cette fois. Vous devez subir un rappel obligatoire de mémoire totale.

– Vous n'avez pas le droit. L'article 75 déclare que nul ne peut être soumis à une forme d'interrogatoire que son esprit conscient ne soit pas en mesure d'observer. Le Vérificateur constitue la limite extrême.

– Je vois que vous connaissez le règlement, ex-capitaine Newsam. Malheureusement, il ne s'applique plus à votre personne. Notre État vous a rejeté. Ça ne durera pas longtemps. »

Et voilà pour les sources de renseignements de Matthews, songeai-je sombrement. Je n'y pouvais rien. Toute résistance n'aurait eu d'autre résultat que de me faire mettre sous paralysie à l'arodate.

« Asseyez-vous », dit Pinski.

Les petites boules d'argent se mirent à tourner et les miroirs à s'éclairer d'étranges lueurs. J'entendis la voix de Pinski, proche d'abord, puis en échos de plus en plus lointains.

Après un intervalle de durée indéfinie, la voix de Pinski redevint claire :

« Réveillez-vous, Newsam. Réveillez-vous. »

Je relevai la tête, l'esprit lucide. Pinski me regardait avec commisération.

« Vous n'avez pas de chance, remarqua-t-il. Vous voilà pris et bien pris. »

Je ne savais pas trop ce qu'il avait pu extraire de ma mémoire, mais j'imaginai que ce devait en être la totalité.

« Je ne me plains pas, répondis-je.

– Je regrette de vous dire qu'il n'y a aucun reclassement prévu pour les mal adaptés. Sinon, nous aurions pu vous sauver... Dans les circonstances présentes, vous pouvez aller à la « balance » avec la satisfaction d'avoir rendu un dernier service au Directoire. Nous ignorions l'existence de ce croiseur. » Il fit une pause. « L'embarcation vous attend. Bonne chance, Newsam. »

On se serra la main. Les gardes me firent sortir par le sas pour me conduire à la Rampe Principale. Je jetai un dernier coup d'œil à Archimède, bien rond et tassé sous sa bulle étincelante, puis j'embarquai. Un petit canot.

Pendant le décollage et le trajet de trois heures jusqu'à la Terre, j'eus le temps de comprendre que le petit complot de Matthews avait complètement raté. Quand le croiseur arriverait au point de rendez-vous, une flotte de combat l'attendrait. Quels idiots ils avaient tous été de chercher à tromper le Directoire ! Quant à repeupler la Terre... il ne me restait qu'à m'en charger avec l'aide de Larry et de ce Bessemer... si toutefois je les retrouvais.

*

**

Le canot descendit en orbite, puis l'équipage prit les dernières dispositions pour me balancer. Matthews avait au moins raison en affirmant qu'ils ne larguaient pas les mal adaptés au hasard. Tout était méticuleusement calculé. Quand ils eurent fini, j'étais installé dans la combinaison de descente.

Le chef de canot, un individu morose, de petite taille, me donna des instructions.

« Les cinq réacteurs de ralentissement se déclencheront automatiquement. Ensuite le premier parachute se déploiera, puis le second, dix secondes après. » Il ébaucha un sinistre sourire. « S'il ne s'est rien passé au bout de quinze secondes, vous saurez que le pliage était défectueux. Dans ce cas, vous vous écraserez au sol, tué sur le coup. Vous ne souffrirez pas du tout.

– Merci, dis-je.

– Jamais encore personne n'a présenté de réclamations, mais j'imagine que de toute façon il n'y en aurait pas... Le lieu où vous devez tomber est celui où l'on expédie toujours les mal adaptés. Le Directoire, dans sa générosité, a choisi un bon terrain de chasse, et si vous vivez assez longtemps, vous pourrez même vous adonner à l'agriculture. Et pas loin de l'océan, en plus. Cela s'appelait autrefois le New Hampshire.

– Les vivres ?

– Aliments concentrés pour une semaine. Et un pistolet Klaberg avec cent cartouches. J'en prendrais grand soin, à votre place... à laquelle je suis heureux de ne pas me trouver, d'ailleurs. »

Ils m'éjectèrent du sas, au chronomètre. Je n'attendis pas que la poussée de l'air me souffle à l'extérieur, mais sautai de moi-même. Ainsi, ce fut derrière moi que s'échappa l'air. En tournant sur moi-même dans l'espace, je voyais le canot diminuer comme un ballon qui se dégonfle. J'étais seul, à présent, et comment !

Juste après le déclenchement du cinquième réacteur de freinage, une pensée me vint, qui me fit passer un frisson dans le dos. Matthews n'avait nullement prévu la séance de rappel total de ma mémoire. Et si lui-même et son groupe avaient encore négligé quelque petit détail ? Ce n'était peut-être pas qu'une sinistre plaisanterie, cette allusion du chef de bord au second parachute qui risquait de ne pas s'ouvrir.

Qui savait si le largage du condamné ne se terminait pas à tout coup par la mort ? Le Directoire ne pouvait-il pas estimer qu'une fin aussi prompte était en somme une manifestation d'indulgence ?

Le déploiement du premier parachute me donna une secousse et je me mis à compter mentalement les secondes.

A quinze, j'eus la certitude de ne m'être pas trompé. Je piquais de plus en plus vite dans l'atmosphère encore ténue. La

mort m'attendait en bas.

A vingt, me faisant remonter lourdement, le parachute principal se déploya. Le chef avait un sens de l'humour encore plus noir et sadique que je ne l'avais imaginé.

Néanmoins, comme j'étais peu entraîné à ce genre d'exercice, l'arrivée au sol fut brutale. Je roulai à terre, me cognai la tête et je perdis connaissance, avec l'ultime pensée que j'en avais marre d'être sans cesse dans les pommes.

*

* *

Avant que mes yeux se soient rouverts, je perçus la voix de Larry. Je crus à une hallucination, mais la voix insistait.

« Allons, Jake, tout va bien à présent. »

J'ouvris les paupières. C'était bien Larry. Et, plus étrange encore, il y avait derrière lui une demi-douzaine de personnes. Dont deux femmes.

« Je devais te dénicher et te conduire sur la côte à un endroit où un croiseur nous aurait recueillis, lui dis-je, le cœur lourd. Mais le Directoire est au courant. Toute l'affaire n'était qu'un piège. »

Il éclata de rire. « C'est en effet un piège, mais le Directoire n'a pas tout pigé.

– Je parle sérieusement, insistai-je. Ils m'ont arraché toute la vérité, par le rappel total.

– Nous le savions, dit Larry. Matthews ne pouvait pas t'en informer, bien sûr, sinon son avertissement aurait été décelé également. Il fallait donc une autre histoire... pour te convaincre et faire prendre une fausse piste au Directoire du même coup.

– Comment peux-tu en savoir si long ?

– Nous n'avons pas de croiseur. Pas même la moindre vedette. Mais nous communiquons par radio. On t'attendait. On accueille toujours les mal adaptés.

– On ? m'étonnai-je.

– Nous sommes une belle petite colonie, ici. Cinquante-huit personnes... et ça continue. »

Ils m'avaient aidé à me débarrasser de la combinaison de largage. Je sentais la brise sur mon visage et je respirais une odeur indescriptible, celle de l'air naturel chargé des senteurs des fleurs et de l'herbe et des arbres. Larry m'observait.

« C'est quelque chose, pas vrai ?

– Et les sauvages ? »

Il haussa le épaules ; « Il se peut qu'il y en ait quelques-uns à l'ouest. Nous n'avons pas eu le temps d'explorer le pays à fond. Mais notre coin n'en compte pas. »

Le sol était tendre sous mes pieds.

« Mais *pourquoi* ? demandai-je. Le Directoire doit bien savoir dans quel état est cette planète. Pourquoi ne reviennent-ils pas, plutôt que de faire les idiots avec des projets interstellaires qui n'aboutissent jamais ?

– Le Directoire est conçu pour diriger un ensemble de villes artificielles parfaitement soumises... un État réparti sur près d'une douzaine de planètes et de satellites, mais un État entièrement urbain. Si les hommes revenaient sur la Terre, faisaient de l'agriculture, vivaient dans des villages, comme nous en ce moment, le Directoire n'aurait plus aucun pouvoir. Et s'il te faut encore d'autres raisons, c'est que tu ne connais pas assez la nature humaine.

– Mais sommes-nous en mesure de les vaincre ? lui demandai-je. Avons-nous les moyens de les défier sous leur propre nez ? Avec le télescope de Tycho braqué sur la Terre, à tout observer ?

– Nous ne voulons vaincre personne. Nous nous contentons de ne pas attirer l'attention. Le village se compose de petites maisons, bien dispersées, et on peut les camoufler pour rendre le repérage plus difficile. Nous cultivons la terre et nos agents sur les planètes nous recrutent des colons.

– Matthews ! m'écriai-je. Le pauvre bougre... il est à Forbeston !

– Tu ne tarderas pas à le revoir. Il doit être arrêté dans les trois mois. »

Il se remit à rire et le petit groupe qui l'accompagnait en fit autant. Je saisis l'aspect ironique de la situation et m'esclaffai à mon tour. Larry me posa la main sur l'épaule.

« Regarde, me dit-il. Regarde bien. »

Je regardai et j'assistai au crépuscule. Le soleil brillait dans un air propre et pur et non plus derrière une bulle ou un hublot.

Traduit par PAUL HEBERT.
The Drop.

AUCUN DANGER POUR LE CHASSEUR

Par Brian Aldiss

Là où le blâme de la part de la collectivité vient à manquer, la compression des mauvais instincts cesse, et les hommes se livrent à des actes de cruauté, de perfidie, de trahison et de brutalité, qu'on aurait crus impossibles, à en juger uniquement par leur niveau de culture.
FREUD, *Essais de psychanalyse*.

Le retour à la nature, tel est pour Christopher le destin paradoxal promis à la métropole détruite ; et le rebelle devient Robinson. Mais depuis Christophe Colomb et Vasco de Gama, beaucoup de pionniers sont aussi des bâtisseurs d'empires, et leurs victoires font le malheur des autochtones. Une Babel s'édifie, où la place des rebelles est marquée d'avance. Ils sont si faibles qu'on en parle à peine. Ils ne s'agitent que dans les cauchemars des colons, où ils jouent les croquemitaines. Pour les exorciser, il y a deux écoles : les faucons et les colombes. Les plus nocifs sont-ils bien ceux qu'on croit ? Et la place de la nocivité est-elle marquée d'avance ?

A cette altitude, bien au-dessus du reste de l'île, le mugissement des engins automatisés devenait presque inaudible. Leur bruit résiduel était oblitéré par le crissement des bottes de Keith Yale foulant le tapis de coquillages brisés qui formait l'une des plages préhistoriques de l'île et témoignait des bouleversements géologiques qui l'avait soulevée à des centaines de mètres au-dessus de l'océan Indien.

Yale marchait lentement, autant du fait de son âge déjà avancé que de la chaleur de midi. Ses yeux, plissés derrière des verres polaroid, contemplaient des carapaces de tortues géantes mortes depuis bien longtemps. Il y en avait des centaines ici, blanchies par le soleil et les intempéries. Les carcasses semblaient onduler dans la chaleur qui montait du sol, comme des tortues fantômes dans une mer fantasmagorique. La chaleur était suffocante. Il aurait dû écouter van Viner et revêtir son exo-armure avant de partir. Mais malgré l'inconfort physique, il trouvait une certaine sérénité ici, loin de tout le monde.

Il atteignit la lisière d'un bosquet d'eucalyptus et trébucha sur une pierre, délogeant des nuées de tourterelles qui s'égaillèrent et filèrent avec grâce et une hâte inutile vers le large, au-dessus des falaises, avant de décrire un vaste cercle qui les ramena vers la terre ferme.

« Je sais très bien que vous me suivez ! » dit-il d'une voix forte.

Il regarda autour de lui, mais ne vit personne. En fait, il était peu probable que les autochtones, peu dynamiques de nature, tenteraient de le suivre jusqu'ici. Leur hostilité était trop tiède pour cela.

Il s'assit sur un tronc d'arbre couché – avec prudence, après s'être assuré que les féroces gécarcins, à l'instar des habitants de l'île, ne s'aventureraient pas si loin.

« Satanée saloperie de chaleur », dit-il. C'était un homme assez grand, maigre, qui se tenait légèrement voûté, et dont le visage – particulièrement le pourtour des yeux – trahissait une tension caractéristique, aurait-on dit, de la génération traquée qui était la sienne : il n'avait pas, en somme, l'apparence d'un homme très heureux. Son bronzage, qui n'avait pas encore viré au brun, était celui d'un nouveau venu sous les tropiques.

Il marmonna plus qu'il ne chantonna un air, tout en essuyant la sueur qui perlait sur son front. Il se connaissait assez bien pour se dire qu'il essayait peut-être d'oublier qu'il tendait l'oreille en permanence.

Sur Amelegra, le vrai silence n'existait pas. Outre le hurlement lointain de la pierre transformée en poussière, il percevait le susurrer du ressac sur le corail et les rochers, et le cliquetis des feuilles de palmiers agitées par une légère brise. Très loin au-dessus de lui, les frégates tournoyaient comme autant de symboles d'un silence plus profond.

Il observa les frégates. En contrebas, près des palétuviers et du lagon mort, les goélands nichaient par centaines. En passant la tête par-dessus l'aplomb de la falaise, il pouvait les voir d'où il se trouvait. Les goélands se lançaient depuis la falaise et piquaient droit sur le poisson qu'ils avaient repéré sous la surface. Dès qu'ils réapparaissaient avec un poisson dans leur bec, les frégates leur fonçaient dessus. Les grands oiseaux noirs tourmentaient les oiseaux blancs jusqu'à ce que ceux-ci régurgitent leur poisson, après quoi la frégate s'en emparait et s'élevait de nouveau, superbe, dans les airs. Mais les jours des frégates étaient comptés.

Yale avait vu un créole, en bas, au village, attraper un goéland en plein vol, par les pattes.

Mais Yale n'était pas venu jusqu'ici pour observer les oiseaux.

Deux grandes constructions en poutrelles métalliques dominaient la végétation de la colline. Des câbles compliqués partaient de leurs sommets et descendaient vers le maquis. Des lianes s'étaient enroulées autour de certains d'entre eux, mais avaient abandonné leur progression bien avant d'avoir atteint le sommet.

Yale leva le poignet droit et photographia les tours.

En bas, van Viner et lui disposaient d'appareils, des terminaux d'ordinateurs, qui auraient pu obtenir de bien meilleures photos sans le moindre effort. C'est délibérément que Yale les avait laissés dans leurs caisses.

Il suivit lentement le pourtour du plateau en restant à l'ombre dans la mesure du possible, prenant photo sur photo. Une troisième tour gisait au sol. Il pénétra dans sa cage thoracique comme dans la carcasse d'une baleine échouée. Le tiers supérieur de la tour s'était tordu lors de la chute et pendait à présent le long de l'escarpement dans la direction du groupe de huttes au bord de l'eau, en contrebas.

Yale régla le sélecteur de sa micradio sur une de ses fréquences personnelles et dit : « Je me trouve en haut, près du relais de navigation Oméga. Deux tours principales sont encore debout. Une fois qu'on aura éliminé les frégates, les tours constitueront un danger considérable pour les avions à l'atterrissage, exactement comme je l'avais prévu. On aurait dû

nous informer de l'existence de ce relais. Il va falloir apporter jusqu'ici le matériel de nivelage, ce qui ne va pas être facile. »

Il hésita ; son regard alla des poutrelles métalliques à la micradio sur son bras gauche. Il finit par dire : « Quand ces tours ont été construites dans les années 70, ils ont exterminé les dernières tortues géantes qui avaient rendu l'île célèbre. Maintenant VFF et le système Oméga tout entier ne sont eux-mêmes qu'une carcasse vide. Le progrès ressemble souvent à un processus d'extermination. »

Il le pensait. Pourquoi ne pas le dire ? Cette opinion venait d'être transmise à Naples, à l'Institut de Technologie Militaire de la Civox – piqûre minuscule dans cette énorme ruche de pensée martiale.

Les choses qu'il allait falloir faire subir à cette île avant qu'elle puisse servir de base adéquate à partir de laquelle bombarder « chirurgicalement » le Tiers Monde... C'aurait été plus simple de rayer purement et simplement cette île de la carte et de la reconstruire entièrement. Toujours cette fuite en avant dans la destruction pour sauvegarder ce qu'on croyait être...

Il fit volte-face, sentant un mouvement dans son dos, et vit une silhouette lointaine qui courait vers lui dans l'éclairage stroboscopique du sous-bois. Plus près, beaucoup plus près, juste derrière lui, un des créoles levait une massue. Il eut le temps de lever le bras auquel était fixé son appareil photo, mais le coup le balaya de côté et l'atteignit à la tempe. La douleur explosa dans sa tête et le monde tourbillonna autour de lui tandis que les buissons et les fourrés montaient vers lui à une vitesse vertigineuse.

Une vision de chevaux blancs trébuchant et tombant dans un paysage volcanique et tourmenté, un éclat de rire, et il reprit partiellement connaissance. Des hommes se mouvaient dans une sorte de scintillement, leurs silhouettes découpées ou saturées par des points lumineux. Il ne pouvait ni ouvrir, ni fermer correctement les yeux.

Il savait qu'on l'avait transporté quelque part. Une voix dit : « Va vite chercher le Sahib van Viner avant que ça tourne mal. »

Yale remua et ouvrit les yeux au prix d'un effort considérable. M. Archipelago Zadar se tenait à ses côtés et congédiait un autre homme. Derrière eux, le soleil faisait scintiller sur la mer une récolte infinie de diamants. Yale était étendu sur une natte posée à même le sol de la véranda d'une hutte. La hutte se trouvait sur la plage, sous un cocotier. C'était la maison de M. Archipelago. Yale se redressa sur son séant.

Sa micradio avait disparu.

M. Archipelago s'approcha et s'accroupit à côté de lui, l'air soucieux.

« Ça va bien, monsieur Keith ? pas de fracture, je ne crois pas. Heureusement j'ai arrivé avant que cette canaille, il vous tue pour de bon ».

Yale se massa le cou. « Qui m'a attaqué ?

– Vous savez bien qui, sûr. C'est ce jeune John Hakabele, encore lui ! Il s'est sauvé vite fait. Quand nous l'attrapons, nous l'attachons et nous l'envoyons à Dar-es-Salaam par prochain bateau pour rafraîchir les idées en prison. »

Yale s'étendit de nouveau, la tête bourdonnante. Ce n'était pas aussi simple que M. Archipelago voulait le faire croire. Son amour-propre en avait pris un coup.

« Je m'efforce d'aimer tous les hommes, mais aucun n'est digne de confiance.

– Vous pouvez avoir confiance en M. Archipelago, monsieur Keith. Vous et moi on parle d'homme à homme, pas vrai ?

– Ouais. Mais je me fais vieux. Ce genre de chose m'affecte.

– Ma femme va apporter à boire. »

Il se redressa comme Betty lui apportait une grosse noix de coco ronde qui venait d'être ouverte. Il but le liquide frais avec gratitude.

« Ma micradio a disparu, monsieur Archipelago ».

– Pas vous en faire. On va trouver ce bon à rien de Hakabele, et bientôt votre équipier van Viner venir vous chercher avec le VCA. »

Yale se recoucha et donna libre cours à son inquiétude. Le scintillement du soleil sur la mer se reflétait sur les feuilles de palmier, émettant toute forme. Le soleil se couchait de l'autre côté de la lagune défigurée. L'air était enfumé. A travers les interstices du plancher de la véranda, il pouvait voir un porcelet et des poules qui farfouillaient dans le sol sablonneux. Il aimait Amelegla et ses habitants. Ils n'auraient pas dû le frapper. La vie n'avait été qu'une longue suite de déceptions depuis que sa femme avait été tuée dans un bombardement.

Si M. Archipelago était arrivé sur les lieux presque au moment où Yale avait été agressé, cela voulait dire que l'agresseur – John Hakabele – n'avait pas eu le temps matériel de défaire la micradio que Yale portait au poignet, à moins que M. Archipelago ne lui en eût précisément laissé le temps. Étaient-ils de mèche ?

Archipelago et certains habitants parmi les plus âgés étaient favorables à l'implantation de la base. Seuls les hommes plus jeunes, comme les frères Hakabele, avaient suffisamment de conscience politique pour s'y opposer en faisant valoir qu'elle servirait à harceler des gens de leur espèce. M. Archipelago était simplement pour le progrès, même sous ses formes les plus meurtrières. Pour cette raison, il pouvait être tout aussi séduit que ses jeunes rivaux par l'idée de garder un souvenir aussi perfectionné qu'une micradio, grâce à laquelle il pourrait se mettre à l'écoute du Réseau Mondial d'Information.

Le fil de ses pensées se perdit en un enchaînement compliqué où les villageois d'Amelegla communiquaient avec le reste du monde et où la jungle reprenait ses droits sur l'Europe. L'indignation provoquée par l'agression revenait dans tout cela comme un leitmotiv. Quelqu'un l'avait frappé, peut-être avec l'intention de le tuer. Van Viner l'avait mis en garde...

Il se redressa. Dans la hutte de M. Archipelago, un vieux poste en 2-D captant une émission par satellite crachouillait un bulletin d'information.

« ... Échange de coups de feu. La Barrière Nucléaire du Caucase, située dans la partie méridionale de l'URSS, a été forcée hier au soir par une unité-suicide du Tiers Monde opérant à partir de la Turquie. Les agresseurs ont été vaincus sans pertes du côté russe. Des nouvelles nous parviennent faisant état d'un affrontement opposant des vedettes australiennes et des destroyers de la marine indono-malaisienne dans la mer de Timor. Un communiqué en provenance de Darwin signale que leurs bâtiments sont armés de rayons désintégrateurs et qu'ils ne prévoient pas de grosses pertes. Par ailleurs, notre

correspondant aux négociations de paix à Singapour, qui entrent dans leur quatrième année, nous fait savoir que Lim Kuai That, le leader du Tiers Monde, pourrait lancer prochainement un appel... »

M. Archipelago éteignit le poste et s'installa près de Yale pour jouir confortablement des plaisirs de la conversation.

« Lim Kuai That va jamais avoir la paix... Il le sait. Les hommes ils sont nés pour faire le mal sur Terre. Pas vrai ?

– Vous avez peut-être raison. » Il avait répondu par pure politesse. Il pensait à sa fille, Myrtle, qui se trouvait sur Mars, et rêvait qu'elle était là pour s'occuper de lui. Périodiquement, il prenait conscience de sa solitude.

« Je veux dire comme ces gars Hakabele, ils sont nés pour faire des ennuis. Quand on construit la station Oméga, ici, leur père fait que des ennuis. Il était un Muscle Noir et allait partout avec un garde du corps. Ma mère, elle me racontait. Il a marié une femme blanche de Rhodésie et plus tard il se fait tuer dans une embuscade et après tout le monde il commence à dire qu'il était un type bien. Vous savez comment sont les gens, monsieur Yale...

– Pour sûr... »

Il avala une nouvelle gorgée de lait de noix de coco, le regard perdu à l'horizon. Quand Myrtle était petite, elle souffrait du mal de mer ; elle en avait ri en partant sur Mars, en disant qu'au moins là elle ne risquait rien, étant donné qu'il n'y avait pas une goutte d'eau sur la planète.

« David Hakabele, il était pas un type bien. C'était un bandit. Un gangster, comme vous dites. Ma mère, elle savait tout sur lui. Mais ses fils, ils le trouvent un héros ! »

M. Archipelago fit un geste large pour montrer comment cette admiration pouvait embrasser l'univers :

« Maintenant leur père est mort, ils font toujours ce qu'ils pensent il aurait voulu. Je leur dis : « Regardez devant, pas derrière. Pensez au progrès ! » Je leur dis : « On peut pas passer la vie à penser à la vengeance ! » Voilà ce que je leur dis, monsieur Yale. C'est pas vrai ? Il faut penser à l'avenir. C'est pas vrai ?

– Pour sûr... »

Il se redressa sur un coude, l'oreille aux aguets. Il connaissait bien ce bruit qui se détachait peu à peu du murmure de l'océan.

« Ils ne pensent qu'au passé. C'est pour ça qu'ils font des ennuis. La guerre, elle les dérange, je pense. Leur père, il a donné le mauvais exemple, ça oui... »

A présent, Yale distinguait nettement le bruit du véhicule sur coussins d'air. Il était important que son équipier, Nike van Viner, ne le voie pas dans cette position de faiblesse. Il se hissa sur ses pieds en se tenant à la rambarde, puis resta debout sur la véranda à regarder la mer virer au bleu sombre.

Le VCA doubla le cap, insecte noir contre les rayons incandescents du soleil. Les bateaux de pêcheurs et de chasseurs de tortues, qui sortaient pour la pêche du soir, tanguèrent lorsqu'il glissa près d'eux, les inondant d'embruns. Van Viner, qui essayait manifestement d'en mettre plein la vue aux autochtones, conduisait la grosse soucoupe comme un fou ; il décrivit une courbe qui l'amena jusqu'à la côte, manquant de peu la jetée en bois et escaladant la plage à une telle vitesse qu'il projeta du sable presque jusque sur les pieds de Yale.

A peine le mugissement des turbines s'était-il tu que van Viner descendit. Il portait un fusil nucléaire à l'épaule et un respirateur en plastron sur la poitrine. Prêt à toute éventualité. C'était un homme vieux, coriace, couleur brique, solide et maître de lui. Il traversa la plage à toute vitesse, son servo-scaphandre lui donnant des jambes de vingt ans.

« Alors, Keith, tu t'es encore fichu dans le pétrin ?

– Ça va s'arranger. J'étais au sommet de la colline. J'ai été attaqué. »

M. Archipelago sortit de sa hutte et se dirigea vers van Viner.

« C'est seulement les frères Hakabele, ils nous causent des ennuis, monsieur Nike. Vous savez, ils aiment pas voir Amelegra on la développe, alors ils font des bêtises.

– Avant-hier, c'était du sabotage de matériel, ou en tout cas une tentative. Maintenant c'est une tentative de meurtre avec préméditation. Ça commence à bien faire. Monsieur Archipelago, c'est vous le patron, ici. Retrouvez-moi ces types et livrez-les-moi demain matin, d'accord ? »

M. Archipelago secoua la tête d'un air dubitatif.

« Ils savent qu'ils ont mal agi, alors ils se cachent dans les grottes, peut-être. Ne vous en faites pas. Ils ne vous causent plus d'ennuis. Je parle à leurs femmes. »

Van Viner dit : « Ce sont des assassins, et je veux qu'on les arrête. Sinon c'est vous qui aurez des ennuis. »

Yale descendait de la véranda en prenant soin de se tenir très droit et dit : « Personne n'a été assassiné, Nike. Je m'en suis très bien tiré. M. Archipelago est le chef ici, alors laissons-lui le soin de punir les coupables, tu veux ? »

Se tournant vers Archipelago, il ajouta : « Je sais ce que ressentent les jeunes qui ont le sang un peu trop chaud. Ils pensent que l'île va être défigurée. Mais c'est tout le contraire – elle va se développer. Nous traversons la phase la plus difficile. Les choses vont s'arranger par la suite. La base va améliorer le niveau de vie de tout le monde. Vous le savez. Alors dites-leur. »

Des villageois s'étaient attroupés pour voir ce qui se passait. Yale avait parlé de telle sorte qu'ils puissent entendre. Il fut quelque peu surpris d'entendre une jeune femme lui répondre.

« Nous voulons vivre comme nous sommes. On ne veut ni de base de bombardiers ni d'autre chose. C'est tout ce qu'ils disent, John et Peter Hakabele – que cette île, c'est notre île, et que vous n'avez qu'à retourner chez vous et nous laisser tranquilles ! »

Van Viner se tourna vivement vers elle, et elle recula aussitôt.

« On est au XXI^e siècle, que ça vous plaise ou non. Si les frères Hakabele ne me sont pas livrés demain matin au plus tard, M. Yale et moi-même arroserons l'île avec les hélicoptères. Pigé ? Pigé gaz paralysants ? Allez, viens, Keith. Tirons-nous. Ça pue, ici. »

Comme ils montaient dans le VCA, Yale chancela et van Viner, en lui saisissant le bras pour l'aider, remarqua que sa micradio avait disparu.

« Tu as perdu ça aussi ? Tu es vraiment idiot, Keith. Tu n'aurais jamais dû sortir sans arme et sans exo-armure ! »

Il cria à l'intention de M. Archipelago : « Vous avez intérêt à rendre la micradio en même temps que les frères Hakabele, compris ? Sinon ça ira encore plus mal ! »

Cette menace sembla provoquer une certaine colère chez M. Archipelago. Il s'approcha du véhicule, agita le doigt à l'adresse de van Viner et dit : « D'accord, j'arrête les frères, mais moi, je ne sais rien sur la micradio. Si John Hakabele la prend, lui déteste les machines et la jette directement dans la mer ! »

Van Viner fit démarrer les turbines. En s'élevant, le VCA projeta du sable sur M. Archipelago et la villageoise, qui coururent se mettre à l'abri des cocotiers. Le véhicule atteignit son élévation maximale, vira et glissa jusque sur l'eau. A cet instant, le soleil sombrait à l'horizon, inondant de lumière, rouge et or les nuages amoncelés au-dessus de l'océan Indien et projetant des faisceaux incandescents dans toutes les directions. Des moretons et des souïmangas rentraient au nid à grand renfort d'arabesques et de paillements divers. Van Viner, installé aux commandes, dit d'un air sombre : « Ces créoles nous créent plus d'ennuis qu'autre chose. Il y a un auto-cargo qui fait escale demain. On pourrait en profiter pour évacuer tout le monde ; comme ça on serait tranquilles.

- Il faudrait qu'on obtienne le feu vert de Naples...
- C'est pas un problème. On pourrait tous les expédier à Dar-es-Salaam !
- Et ils y feraient quoi ? Ils sont chez eux, ici.
- Je sais, ils n'arrêtent pas de le répéter. Mais on leur a donné leur chance. »

Une fois le cap doublé, on découvrait le corps de l'île. L'escarpement de la colline se faisait moins abrupt, la végétation moins luxuriante, et la plaine commençait – la plaine, jadis refuge de milliers de plongeurs et de noddis, et que les gros géodozers s'occupaient à défoncer et à niveler. L'eau portait jusqu'à eux le bruit des machines qui s'activaient à leurs tâches pré-programmées.

A présent le VCA avait quitté les eaux protégées de la lagune. La houle de la haute mer malmenait quelque peu le véhicule, mais van Viner le conduisit de main de maître à l'abri du ponton flottant et lui fit gravir la rampe en béton qui menait à son hangar.

Comme ils descendaient, il dit à nouveau d'un air sombre : « On n'a qu'à les déporter à Dar-es-Salaam. Ils nous apportent plus d'ennuis qu'autre chose. Les Hakabele iront au trou pour vol qualifié et tentative de meurtre, et les autres seront réimplantés le long, de la côte de Tanzanie ; qu'est-ce que tu en dis ?

- On en reparlera au dîner, Nike. »

Yale s'arrêta pour récupérer, porta une main à sa nuque et regarda autour de lui. Le soleil s'était couché ; une écharpe de lumière cuivrée barrait l'horizon à l'ouest. La majeure partie de l'île était déjà plongée dans l'obscurité. Plus haut, sur le plateau, une des vieilles tours Oméga brillait d'un éclat inquiétant contre le ciel de plus en plus sombre. La première chauve-souris avait pris son envol.

- « Je vais prendre un verre », dit Yale. Il commençait à avoir froid.

A huit heures, Yale était assis dans son bungalow en train de parler à sa fille lorsque les engins s'arrêtèrent. Les unités automatisées observaient une pause de soixante-cinq minutes où elles retournaient à leur base pour révision ; ensuite elles repartiraient et travailleraient sans relâche pendant toute la nuit.

- « Il faut que j'aille rejoindre Nike, maintenant, Myrtle. C'est l'heure de dîner, dit Yale en parlant dans le cube.

- Je suis inquiète, père. Tu as l'air si triste. » Elle le regardait du haut de ses quinze centimètres, habillée d'une colotoge rouge vif, et arpentant le dessus de son bureau. Ce soir, comme souvent, elle avait choisi d'émettre de l'extérieur, de sorte que Yale pût voir le paysage martien à l'arrière-plan et la maison de David. Peut-être espérait-elle lui donner le mal du pays.

« T'en fais pas, fillette. C'est juste une ecchymose à la tempe. Je me ferai faire un médi-test si je ne me sens pas mieux après dîner. On mange bien, ici. Amelegla regorge encore de gibier, à l'heure où je te parle.

- Tu te fais du mauvais sang, ça se voit. »

Il carra ses épaules, s'efforçant d'avoir l'air plus sûr de lui, tout en apercevant le minuscule fac-similé de lui-même que Myrtle avait posé sur la pompe à chaleur, dans la cour.

- « Il faut que je règle quelques détails avec Nike ; après, tout ira bien. Et puis, avec les indigènes...

- La vie est trop compliquée sur Terre, avec toutes ces races différentes, p'pa. Reviens vivre sur Mars avec David et moi. Tu sais que tu pourras aller chasser dans les collines comme dans le temps. »

Il regardait, à l'arrière-plan, leurs chameaux qui avançaient lentement comme David les rentrait pour la nuit. C'étaient des chameaux-gamma – Génétiquement Auto-Manipulés et Adaptés – conçus pour survivre dans le climat rude de l'arrière-pays martien. Arrière-pays à présent envahi par les plantes-gamma qui mûrissaient à l'équateur sous l'effet de rayons réfléchis par satellites.

Certes, Yale avait vécu là-bas, avait chassé le cochon-gamma sauvage dans les hautes terres d'Eridonia. C'était après la mort de Rosie. Ça lui avait permis de se remettre du choc. Mais il n'était pas fait pour cette vie-là. David et Myrtle étaient tous deux des gammas : leur patrimoine génétique avait été manipulé avant leur naissance de façon à les rendre aptes à la vie coloniale. Ni l'un ni l'autre n'aurait pu vivre sur Terre. Jamais la présence de Myrtle sur cette planète ne serait plus tangible qu'à cet instant, alors qu'elle déambulait, image fantomatique en miniature, sur la surface de son bureau. Il avait été heureux de revenir sur Terre, malgré la guerre. Les grands silences cotonneux de Mars le hantaient encore, mais il savait que jamais plus il ne les savourerait.

- « Tu pourras mener la vie que tu veux. »

Qu'elle disait. Car ici, sur Amelegla (où, il devait se le rappeler, il ne s'était pas installé à demeure), il pouvait jouir des faveurs d'une villageoise tous les soirs. Seyilli, elle s'appelait. Une gentille fille, propre et affectueuse. Sur Mars, il n'y avait pas de filles comme Seyilli, pas de femmes excédentaires. Seulement un puritanisme glaçant qui s'accordait bien au climat ambiant.

D'ailleurs, Myrtle n'aurait jamais compris ni approuvé. Elle vivait dans le passé, et s'attendait à ce que son père en fit autant. Mais le passé, avec toute son innocence et sa simplicité, avait bel et bien disparu. Il ne faisait pas plus partie des réalités de ce monde que les trains diesel...

- Un minuscule ressort se brisa en lui.

- « Où que j'aille, je serai un exilé, fillette », dit-il. Il coupa la communication. Le rayon laser qui la rendait possible au

rythme de plusieurs milliards de cycles par seconde cessa de relier deux mondes.

« Reviens... » A mi-phrase, à mi-geste, sa fille mourut, et avec elle le paysage qui se dessinait à l'arrière-plan. Il resta face au cube dérisoire de l'holocodeur. Il se détourna. Une seule chose le désolait : tous les rapports humains étaient fragiles et illusoire...

Ils prenaient généralement leur repas du soir quand les machines se taisaient. Leur cuisinier cinghalais leur avait préparé un curry avec les pigeons bleus qui abondaient dans les collines d'Amelegla. Beaucoup d'arbres avaient été abattus, mais les pigeons semblaient malgré tout nombreux cette saison.

Van Viner buvait une bière. Comme pour éviter d'avoir à évoquer les décisions à prendre dans l'affaire Hakabele, il se lança dans un long monologue sur son frère Herman, qui s'était fait tuer au début de la guerre. Il avait renoncé à chercher des prétextes pour parler d'Herman.

« Ouais, c'était un chasseur-né, mon frangin Herman. Il s'est battu pendant deux ans dans les mers de l'Antarctique – j'ai déjà dû te le dire.

– Tu me l'as déjà dit.

– Il a fait prisonnier un sous-marin plein de volontaires alors qu'il n'avait que vingt-cinq ans. c'était un sacré morceau – encore plus grand que moi. Il devait bien faire un mètre quatre-vingt-quatorze, et puis coriace comme pas un. On s'est toujours bien entendu, tous les deux. Je ne leur pardonnerai jamais, à ces fumiers... »

Sans écouter la suite, Yale feuilleta la pile de photos que Naples venait de leur renvoyer. Des tourelles, inclinées à droite ou à gauche. Les rayons du soleil jouant sur leurs poutrelles. Des câbles traînant et serpentant de-ci, de-là. Les lianes, cette avant-garde de la jungle, les tirant vers le sol. Des frégates. Dans l'une des photos, un oiseau semblait emprisonné par les barreaux d'une tourelle. Des collines dépenaillées suggérées dans le lointain. Son travail du matin, avant que John Hakabele ne l'assomme.

« Je vais passer commande pour une nouvelle micradio, Nike, dit-il, interrompant le monologue de son compagnon. Tu as raison. C'était aller au-devant des ennuis que d'escalader cette colline sans exo-armure. »

Le curry de pigeon arriva. Tandis qu'ils se mettaient à table, van Viner dit :

« Ils t'ont assommé, oui ou non ? Il faut qu'ils apprennent qu'ils ne peuvent pas faire ça impunément à un Blanc.

– On ne peut pas s'attendre à ce qu'ils nous portent dans leur cœur. Non seulement on chamboule leur île, mais on construit un dispositif destiné à agresser leurs frères du continent.

– On n'a qu'à faire une chasse à l'homme pour retrouver les Hakabele ! On a un stock complet de gaz paralysant. On n'a qu'à s'en servir ! Histoire de leur flanquer à tous une bonne frousse !

– M. Archipelago va les convaincre de se constituer prisonniers.

– Tous les mêmes ! S'il ne tenait qu'à moi, je les exterminerais jusqu'au dernier ! C'est cette crevure sournoise d'Archipelago qui leur a dit de t'attaquer – le sale négro !

– Tu sembles oublier qu'il est à moitié irlandais – un produit de la dernière invasion blanche qui a déferlé sur cette partie du monde dans les années 80.

– Je les écraserais comme des mouches, tous autant qu'ils sont ! Le Gouvernement mondial a les foies ! Si mon frère était vivant – je t'ai dit qu'Herman avait tué la dernière baleine bleue du globe ? Dans l'Antarctique, ça se passait. C'est une espèce disparue, à présent. Les Australiens ont mis la tête d'Herman à prix – mais tu penses comme il s'en foutait ! Tu pouvais prendre n'importe quel Australien, il l'aurait bouffé avant que l'autre ait pu dire ouf ! »

Il éclata de rire et, entre deux accès d'hilarité, ouvrit une autre bière pour faire passer ses fourchetées de curry.

« C'était un type du tonnerre, mon frangin Herman – pas le genre à se laisser marcher sur les pieds, ça non !

– Pour revenir à nos moutons, Archipelago est le chef du village. On doit lui donner jusqu'à demain matin pour nous livrer les coupables, comme convenu. »

Van Viner le fusilla du regard.

« La ferme ! Tu as peur de ces pauvres types, avoue-le !

– Tu ne comprendras sans doute jamais ce que je vais te dire, Nike. Mais il se trouve que j'ai de l'affection et du respect pour M. Archipelago.

– Manquait plus que ça ! »

Il leva les yeux vers le plafond en polystyline, et ingurgita le reste de son repas dans un silence pesant.

Plus tard, dans le cube, des rues grouillèrent, des immeubles se dressèrent et s'évanouirent, des visages révélèrent leurs paysages secrets avant de disparaître : Yale regardait le journal du soir de la Civox. On évacuait encore la Sicile ; des palais n'étaient plus que des tas de ruines fumantes et un petit garçon passa en titubant, portant sur son dos un garçon plus petit que lui. Il s'agissait de la troisième évacuation consécutive de la Sicile. Aucun des belligérants ne pouvait se résoudre à respecter la neutralité de l'île.

Les politiciens des deux bords étaient tout à leurs marchés de dupes, et fort occupés à sourire et à monter dans leurs aéro-cars. Jadis théâtre de violents combats, les îles du Cap Vert venaient d'être cédées par les États Africains Unis à Uni-Europe en échange d'astro-bombardiers de la classe Jupiter qui serviraient probablement à pilonner cette même Uni-Europe. L'Afrique du Sud versait aux pays qu'elle combattait des fonds destinés à la recherche scientifique. L'Argentine avait pris des sanctions économiques contre l'Uruguay, bien que l'un et l'autre fussent théoriquement en guerre contre le Brésil. Le Brésil importait du blé d'une partie du Canada et le revendait à une autre partie du Canada en prélevant un bénéfice au passage. Des hôpitaux scandinaves étaient en construction dans des régions d'Afrique souffrant d'une famine endémique...

Yale détourna les yeux du cube tandis qu'une fanfare sortait du champ et disparaissait dans le bungalow avec tous ses cuivres. Ce n'était pas une couleur de peau contre une autre, ni les riches contre les pauvres, ni une classe contre l'autre. C'était l'homme guerroyant contre lui-même. Les progrès de l'industrialisation, la généralisation de l'automatisation ne suffisaient pas à faire cesser cette guerre intérieure. L'intelligente main simiesque à cinq doigts qui construisait des palais détruisait ces mêmes palais avec la même fougue.

Le regard perdu dans la nuit, il pensa à Mars. La civilisation néo-technologique y était pacifique. Mais il y avait à l'heure actuelle trop peu de monde là-haut pour juger, et puis les forces de la nature leur imposait une solidarité en leur donnant un ennemi commun à combattre. Les haines terriennes fleurissaient sur Mars en même temps que les déserts. Certains cratères étaient déjà contrôlés par des bandes de hors-la-loi.

Quand la présence de van Viner lui devint par trop insupportable, Yale se retira dans son bungalow. Cela ne suffit pas à le rasséréner. Il finit par sortir sur le seuil pour savourer la tiédeur de l'air nocturne. Une averse légère passa sur l'île et disparut aussi silencieusement qu'elle était venue. Près de la nature, la vie semblait avoir un sens. Mais la paix nocturne fut brutalement détruite. Des lames de lumière éventrèrent la nuit, des moteurs énormes se réveillèrent. Le nivellement du terrain avait repris et allait se poursuivre toute la nuit.

Il leva les yeux. L'hélicoptère s'élevait au-dessus de son aire d'atterrissage située derrière une haie de tamariniers. Peut-être van Viner avait-il attendu que les machines se remettent au travail dans l'espoir que leur fracas couvrirait le bruit du décollage. Yale fit la grimace en se remémorant sa menace d'arroser le village de gaz paralysant. Tôt ou tard, ça allait mal tourner ici. Il aurait bien voulu détester un peu moins son compagnon. Mais les deux hommes s'étaient trouvés réunis par les hasards d'une loterie ; jamais ils n'avaient réussi à surmonter leurs divergences.

L'hélicoptère, insecte noir sur fond de ciel bleu nuit, fila vers le large, revint vers la côte et disparut derrière la colline.

L'arme de Yale était rangée au-dessus de sa couchette, dans le bungalow. Il faillit aller la chercher. Bah, van Viner était loin à présent. Il décida d'aller plutôt voir l'océan.

Au-delà de son feston d'écume, la mer formait une masse sombre surplombée de fines étoiles qu'aucun nuage n'obscurcissait. La lune n'allait pas tarder à se lever. A elle seule, une telle soirée valait la peine de quitter les métropoles de la Civox. A travers les palmes, il pouvait voir osciller une lumière – une pirogue du village. Il y aurait encore du poisson frais au petit déjeuner.

Il aurait tellement voulu parler à quelqu'un – même à Seyilli, dont l'anglais était rudimentaire. Il aurait voulu pouvoir dire combien il aimait cet endroit, les oiseaux assis dans les bosquets de casuarinas duveteux à regarder la mer, la teinte indigo qui envahissait subrepticement la surface de l'océan à l'approche du crépuscule.

Une silhouette bondit dans l'obscurité. Yale poussa un cri de surprise, se débattit – et se retrouva proprement ceinturé. La colère l'envahit – il se traita de tous les noms pour s'être montré si peu méfiant. Il rua et gigota. Il y avait deux hommes près de lui, peut-être plus. Non. Deux !

« Lâchez-moi ! Sinon votre peau ne vaudra pas cher ! Je sais qui vous êtes ! Vous êtes les frères Hakabele. Vous allez le regretter si vous ne me lâchez pas !

– Tais-toi, grand chef, et on ne te fera pas de mal ! »

Un coup violent à la tempe souligna ces paroles.

Ils l'entraînèrent jusqu'au camp et le firent entrer dans son bungalow. L'un deux alluma la lumière et verrouilla la porte.

Les deux frères étaient habillés de façon identique, en short et chaussures de toile à semelle de caoutchouc, mais leur ressemblance s'arrêtait là. John, l'aîné, était grand et bien bâti, et portait une fine moustache. Peter avait une silhouette plus petite et plus frêle, et son visage était glabre. John avait la peau claire, Peter était d'un noir presque dravidien. Peter portait un long poignard passé à la ceinture.

« Bon. On veut te parler, grand chef, dit John calmement. Assieds-toi.

– Je suis disposé à parler à tout moment. Vous le savez. Et vous avez beau le savoir, c'est la deuxième fois que vous m'agressez aujourd'hui ! Vous n'allez pas vous en tirer comme ça ! Ça va vous valoir une expulsion. Et si ce n'est pas moi qui vous expulse, ce sera M. Archipelago !

– Personne ne va nous expulser, dit Peter. On a des appuis solides. Peut-être pas ici sur Amelegla, mais ailleurs. On nous aide. C'est vous qu'on va expulser, vous et van Viner et M. Archipelago, dans la même tournée !

– Et ça vous avancera à quoi ? Tant qu'on sera là, et que la base sera là, vous aurez des rentrées d'argent régulières.

– De l'argent ! On n'en veut pas de votre argent ! de quel droit vous venez ici, grand chef, pour construire une base qui ne servira qu'à attaquer d'autres pauvres types de notre espèce dans d'autres parties du monde ? On ne va pas vous laisser faire. »

Yale hocha la tête.

« Je vois. Vous vous êtes laissé endoctriner par les populistes. Écoutez-moi. Je vais vous dire une bonne chose. J'aime Amelegla. C'est l'endroit le plus merveilleux où il m'ait jamais été donné de vivre. Mais son mode de vie est condamné. Vous pigez ce que ça veut dire, condamné ? Elle est en train de se faire rattraper par l'histoire, et vous n'y pouvez rien. Ça ne vous sera d'aucune utilité de vous débarrasser de van Viner et de moi. Les machines sont là.

– Les machines, on s'en débarrasse vite fait ! dit John.

– Soit. Alors d'autres machines viendront. Elles raieront votre village de la carte et elles construiront la base. Vous savez que c'est vrai. Personnellement, ça ne me fait pas plaisir, mais c'est comme ça. Vous êtes périmés, tous les deux ! Vous savez que tous les bâtiments sous-marins et de surface de la Civox sont guidés par satellite. Il y a quelques années à peine, l'instauration de ce système a entraîné la mise au rebut du système Oméga. Mais quand vous étiez gamins, le système Oméga était le *nec plus ultra* de la technologie. Tout passe. Votre mode de vie est condamné de façon aussi irréversible que l'étaient les tortues géantes. Regardez ! »

Il prit la pile de photos de la vieille installation Oméga sur la table et la passa aux deux frères. Mus par un réflexe, ils tendirent la main et commencèrent à la compulser.

« Et ce n'est pas tout, dit Yale en se tournant vers le fourre-tout situé au-dessus de sa couchette. Regardez un peu ceci ! Allez, reculez ! Le dos contre la porte, vite ! »

Face au canon évasé du fusil, ils n'eurent d'autre choix que d'obéir. Peter jeta les photos par terre.

« On est peut-être périmés, grand chef, mais vous n'oseriez pas nous tuer !

– Un seul geste, et je vous descends. Ce ne sera pas de gaieté de cœur, mais je le ferai.

– On n'avait pas l'intention de vous faire de mal. »

Il se trouva brusquement en train de lutter contre une espèce de folie meurtrière qui le prit au dépourvu. L'envie le démangeait de les abattre, de foudroyer d'une pression du doigt leurs corps sans défense. Il les voyait se tordre, agoniser,

râler, rouler dans des mares de sang, agitant vainement les mains dans sa direction et mourir devant lui et son invincible pouvoir. Il eut un rictus et les vit s'aplatir contre la porte. Ils croyaient qu'il allait tirer.

Leur terreur exacerba la fureur qui le galvanisait.

Un visage apparut à l'une des fenêtres. Il tira.

Il y eut une détonation assourdissante, du verre vola dans toutes les directions, la fenêtre fut soufflée vers l'extérieur, le visage disparut.

Seigneur, ce devait être Seyilli...

La vague de fureur qui l'avait submergé se retira d'un seul coup, le laissant vidé. Il se sentit faible et s'assit lentement sur le lit. Mais les frères Hakabele, aussi secoués que lui, n'esquissèrent pas un geste en sa direction. Peter débarrassait distraitement son épaule des éclats de verre qui étaient venus s'y planter.

« Vous devez comprendre que je suis tout aussi prisonnier que vous de la conjoncture politique mondiale. De nos jours, les hommes ne sont que des pions – peut-être n'ont-ils jamais été autre chose, peut-être que l'individu a toujours compté pour du beurre. La conscience individuelle n'est peut-être qu'une erreur dans notre processus d'évolution, dû à un mauvais fonctionnement du néocortex. Aucune autre créature sur Terre ne souffre d'une telle erreur, ni de la solitude qui l'accompagne. Vous voulez revenir au bon vieux temps. Nous voulons tous revenir au bon vieux temps, au monde plus simple de notre enfance, mais le rouleau compresseur de l'Histoire nous chasse devant lui... Nous traînons tous avec nous des fétiches du passé comme autant de béquilles... »

Plus tard, il ne devait pas se rappeler ce qu'il avait bien pu dire dans cet accès de volubilité incontrôlée. Peu à peu, au fur et à mesure qu'elles devenaient plus cohérentes, ses paroles lui parurent avoir plus de sens.

« ... L'automatisation de la Civox a confronté tout le monde au problème primordial : que faire lorsqu'on dispose de loisirs illimités ? Il n'y a pas de travail à faire. Vous avez de la chance, vous autres. Vous vivez d'une façon naturelle. Vous devez livrer un combat quotidien pour subsister... Nous, on nous sert tout sur un plateau. Que nous reste-t-il comme raison de vivre ? C'est comme ça que cette guerre est née. La guerre n'a pas pour but de creuser l'écart entre l'Est et l'Ouest. Elle a pour but de le réduire. En déclarant la guerre aux pays pauvres, les pays riches espèrent les forcer à accélérer les processus de mécanisation et d'industrialisation qui seuls peuvent résoudre leurs problèmes de sous-développement. Et la proportion statistiquement négligeable de gens tués par faits de guerre favorise cette tendance. Cette guerre est une nouvelle sorte de guerre, menée *pour*, plutôt que *contre* l'adversaire... On pourrait exterminer la moitié de la population de la planète en un clin d'œil si on le voulait, mais là n'est pas notre but. Il n'y a pas de haine. Pas de haine, seulement... »

Il sentit qu'il ne pourrait pas continuer. Il posa le fusil et se cacha le visage dans les mains.

« Comme guerrier, vous vous posez là ! dit John Hakabele d'une voix mal assurée.

– Allons-nous-en, dit Peter à son frère.

– Attendez ! Il y a eu assez de dégâts comme ça ! Rendez-moi ma micradio pour que je puisse dire à van Viner d'enterrer la hache de guerre.

– On a jeté ce machin dans la mer ! Alors il ne vous reste plus qu'à nous tuer, comme ça on deviendra tous riches, hein ? » John avait fini par se remettre du choc causé par la détonation.

Yale se leva, laissant le fusil où il était.

« Je ne veux pas vous tuer. Ce n'est pas mon métier. Essayez d'imaginer ce qu'est la vie en Europe. Avec l'avènement de la société des loisirs illimités, l'homme a dû revenir à ses occupations ancestrales. A l'origine, il était guerrier. Le voilà qui recommence à jouer à la guerre. Je sais, c'est une question d'atavisme, mais nous avons encore quelques siècles devant nous avant de devenir adultes. Je suis soldat à mi-temps. La guerre est faite par des amateurs, du haut jusqu'en bas de la hiérarchie. Il n'y a rien d'autre à faire, à moins d'être artiste ou de travailler dans le monde du spectacle. Ce sont des vacances, pour moi, ici, mais je ne veux pas... »

Il s'arrêta à mi-phrase. Ils avaient déjà cessé de l'entendre. L'hélicoptère survolait le bungalow dans un fracas assourdissant, à croire qu'il voulait défoncer le toit. Yale se dit que van Viner était devenu fou.

Des explosions assourdies se mêlèrent au rugissement du moteur. L'appareil s'était stabilisé à si basse altitude que les stores furent décollés du mur et que les photos éparpillées par terre tourbillonnèrent comme des feuilles mortes. Tandis que le bruit décroissait, une odeur rappelant celle de la viande crue envahit la pièce.

« Du gaz paralysant ! Le crétin... »

Déjà, il sentait la chaleur s'accumuler dans son organisme, des tressaillements parcourir ses doigts, ses mains, ses bras tandis que ses cellules se chargeaient d'électricité. Il se rua contre la porte, parvint tant bien que mal à l'ouvrir, sortit en titubant, aspira à pleins poumons l'air empoisonné, vit la jungle basculer, entendit l'hélicoptère revenir, aperçut dans sa chute le corps de M. Archipelago affalé sur le sol, ses mains tenant son crâne éclaté... et s'effondra dessus, le corps parcouru de convulsions.

Pendant un long moment, la réalité ne parut pas être plus qu'un jeu d'ombres sur les parois d'une grotte. Depuis sa couchette, il voyait van Viner vaquer de-ci, de-là, à des milliers d'années-lumière, sans pouvoir et sans vouloir comprendre ce qu'il faisait. Le Cinghalais venait périodiquement lui apporter de la nourriture. Parfois Seyilli était là, essuyant la sueur sur son visage, tentant de le faire manger et boire, souriant de son sourire timide.

Le sentiment se renforça en lui qu'il devait faire quelque chose.

A un moment donné – jusque-là, le temps semblait avoir été happé par quelque trou noir inconnu de l'espace – van Viner s'approcha de lui et lui adressa la parole. Yale ne comprit que lorsque van Viner répéta sa phrase :

« Il vaudrait mieux que tu te lèves et que tu m'accompagnes à l'enterrement d'Archipelago. »

La vie lui revint avec la mémoire. Il se dressa sur son séant. Aidé de Seyilli, il s'habilla et monta dans le VCA.

Ils doublèrent rapidement le cap. Avec un sentiment de détachement souverain – l'effet secondaire du gaz – il marcha avec les villageois jusqu'au site de l'enterrement. Le chemin serpentait à flanc de falaise, et montait abruptement. Les jambes flageolantes, il s'appuya contre la paroi de la falaise, sentant sous ses doigts des milliards de coquillages, vestiges de mollusques disparus. Il avait des problèmes de temps subjectif : quelques moments à peine lui semblaient s'être écoulés depuis que le gaz l'avait neutralisé, et pourtant van Viner soutenait que deux jours avaient passé. Il se faisait vieux ; la mort

l'avait effleuré.

Le sentier s'élargit et déboucha sur le site de l'enterrement. Des croix de bois, certaines ornées de sculptures rudimentaires, d'autres provenant de mâtures de bateaux oubliés, se dressaient dans une clairière. Les pierres et les carapaces des tortues géantes, qui avaient l'apparence de pierres tombales, avaient été enlevées et entassées pour former un semblant de mur à une extrémité du cimetière.

Quatre hommes s'avancèrent, portant le corps de M. Archipelago sur leurs épaules, enveloppé dans un linceul. Ils le posèrent sous les arbres, et regardèrent en direction de van Viner et de Yale en se redressant. La présence des hommes blancs semblait être pour eux un facteur de consolation, bien qu'elle n'arrivât pas à dissiper tout à fait leur malaise évident.

Toutes les femmes sauf Betty, la femme de M. Archipelago, étaient groupées à l'arrière du cortège, dans le sous-bois, où elles parlaient à voix basse. Depuis l'endroit où se tenait Yale, leurs voix étaient couvertes par la querelle incessante de la mer, quelques mètres en contrebas.

Lorsque tous les villageois furent présents, le prêtre leva la main et dit une prière. La plupart de ses paroles se perdirent, elles aussi, en mer.

Van Viner s'avança et fit une brève oraison funèbre, la main posée paternellement sur l'épaule de Betty. Il éleva la voix de sorte que tout le monde pût entendre.

« Nous savons tous que c'était un homme bien. Il s'était fait le défenseur du progrès et de meilleures conditions de vie. Il n'y a plus qu'à espérer qu'il les a trouvées maintenant, ces meilleures conditions de vie, pas vrai ? Il nous manquera. J'avais un frère jadis – il m'était très proche – qui se battait pour le même idéal, alors je sais exactement ce que vous ressentez. Lorsque M. Archipelago a essayé d'arrêter les frères Hakabele, ils l'ont tué de sang-froid. C'étaient des vauriens. Des gens dangereux. Heureusement, mon ami Keith Yale et moi-même avons pu leur régler leur compte. Ils ont été abattus et leurs corps jetés à la mer. Ils ne viendront plus nous embêter.

« Vous pouvez tous retourner à vos occupations quotidiennes. Tâchons d'éviter les ennuis dorénavant, car assez de gens sont morts comme cela. Que la mort comme la vie de M. Archipelago nous serve de leçon à tous. »

Ils buvaient de la bière dans la hutte de Betty, des jeunes gens dansaient dehors. Yale reprit suffisamment ses esprits pour dire à son collègue :

« Alors comme ça, tu as exécuté les deux frères ?

– Parle moins fort. Bien sûr que je les ai exécutés. Ça n'a pas été difficile. Ils étaient paralysés, comme toi. On ne va plus avoir de problème, maintenant qu'on est débarrassés d'eux.

– Tu es un sacré menteur, Nike.

– Merde, que voulais-tu que je leur dise ? La vérité ? Le vieux était parti seul à la recherche des deux frères. Est-ce que j'aurais dû dire devant tout le monde que c'est toi qui l'avais tué ? Finis ta bière et estime-toi heureux qu'ils ne t'aient pas troué la peau ! »

Il obéit à cette injonction. Cela ne servait à rien de haïr van Viner. Le gaillard se contentait de suivre le cours de l'Histoire. Le chasseur sans vergogne ne compte jamais les cadavres qu'il laisse derrière lui.

Sa bière lui resta en travers de la gorge. Il s'excusa dès qu'il le put et quitta le repas d'enterrement. Certains des villageois chantaient. Il passa devant eux et commença à gravir la pente qui menait vers l'intérieur des terres. Il voulait prendre de l'altitude, se retrouver dans les forêts d'eucalyptus, loin des bruits et des machines et des gens qui les faisaient marcher, là où les frégates défendaient leur domaine.

Traduit par RONALD BLUNDEN.
The Hunter at his Case.

POURQUOI ILS ONT ENVAHI LA MAISON BLANCHE

Par Doris Pitkin Buck

Point de révolte : honorons les âges dans leurs chutes successives et le temps dans sa voracité.
Victor SEGALEN, *Stèles*.

Puisque nous en sommes aux rebelles dérisoires, parlons un peu des vieillards. L'auteur de la nouvelle que voici était déjà une grand-mère quand son texte, remarqué par Damon Knight, fut publié dans Orbit 3. C'était en 1966, et l'on parlait surtout de la contestation des jeunes. Mais l'effet de ras-le-bol n'épargne personne. Et la révolte est toujours possible. Il y a une révolte minimale qui est la maladie. Et quand tout le monde tombe malade...

Ce petit conte utopique, tout pétillant d'humour, marque l'entrée en scène d'un thème qui reviendra souvent dans la suite de ce volume : la Constitution des Etats-Unis. Il en va des constitutions comme de toutes les règles sociales : elles n'imposent que des compromis. Elles reconnaissent, en les canalisant, certaines formes du droit à la révolte. Comme l'aspirine, elles aident les sociétés bien portantes qui s'enrhument. Mais l'aspirine ne guérit pas le cancer. Oh ! non.

« HUBERT était content de vivre à une époque où les avions à réaction existaient encore. Les grands tunnels vous font traverser le continent bien plus vite, mais les deux heures de voyage en jet vous permettent d'admirer le paysage. Lila adorait l'entendre décrire les Rocheuses, cette longue table inclinée vers l'Ouest sur toute sa longueur. Hubert et Lila avaient le projet d'y aller en vacances, un jour. Il économisait consciencieusement ses crédits dans ce but. Mais la santé de Lila avait connu des hauts et des bas depuis qu'Hubert s'était porté volontaire pour la dernière guerre en Extrême-Orient.

« Lila continua à avoir des symptômes mal définis, mais inquiétants, même lorsque Hubert se vit décerner, outre la Médaille d'Honneur du Congrès, le Halo d'Argent de la Légion de la Pureté : il était en effet le seul soldat du Troisième Corps Expéditionnaire qui n'eût jamais mis les pieds dans un mauvais lieu, pas plus à Singapour qu'à Saïgon, à Shanghai ou à Tokyo. Tandis que les décorations continuaient à pleuvoir, Lila abandonna momentanément la comptabilité familiale, tâche qui jadis avait incombé à Hubert, et passa les journées ainsi libérées à écrire des lettres extatiques. Les démangeaisons, les boutons, les essaims de taches rouges et les dilatations veineuses, ainsi que la douleur sourde qu'elles causaient, s'atténuèrent momentanément. Toutefois, dès qu'elle reprenait les calculs et les travaux de secrétariat qui avaient remplacé le ménage en tant que fléau domestique numéro un, tous ses maux reprenaient de plus belle, la blessant dans son corps et dans sa fierté.

« Hubert, qui l'idolâtrait comme un chevalier adore sa dame, réfléchissait longuement à ses problèmes. Lorsqu'elle l'accueillait, au retour de ses voyages d'affaires, avec un voile opaque cachant son nez jadis effronté et le renflement corail de sa bouche, Hubert s'attristait. Il n'était pas dénué d'imagination, et comprenait combien Lila devait souffrir d'avoir à cacher son visage. Il l'embrassa sur la tempe. Pour chaste qu'il fût, ce contact suffit pour que Lila retienne son souffle, aspirant de sa bouche un repli du voile. Ils essayèrent d'en rire, comme si c'était comique. Leurs yeux, pourtant, se voilèrent de larmes, car en réalité c'était une tragédie.

« Un jour, au retour d'Hubert, Lila fut incapable de quitter le lit. L'œdème enflait ses chevilles, et, pis, ses paupières, au point qu'elle ne pouvait ouvrir les yeux. Sa bouche, cependant, était visible sous les yeux momentanément aveuglés. De ses lèvres roses, elle murmura : *Chéri, peux-tu me dire quel jour nous sommes ?*

« Hubert fouilla sa mémoire prodigieuse : quel anniversaire avait-il pu oublier ? Il savait parfaitement qu'on était le 7 avril. Mais ils s'étaient mariés en juin, et fiancés à la Saint-Valentin. Ils étaient tous deux nés un 9 septembre. Ce n'était pas la fête des Mères, ni la fête des Pères. Et pas davantage le Jour des Grands-Parents. Ni la commémoration de l'Armistice, ni le jour du Soldat Inconnu, pas plus que la Journée d'Adoption du Vétéran. Ce n'était pas la fête des Fleurs, le Jour-où-l'on-Dîne-en-Ville, la Journée Nationale de la Sécurité. Ce n'était que le 7 avril, un jour qui exceptionnellement n'était consacré à rien du tout.

« Hubert ne savait que penser. Faisant appel à une tactique éprouvée, il demanda à Lila : *Qu'est-ce que j'ai fait ?*

« – Rien. C'est moi qui ai manqué à mon devoir, dit-elle en se grattant. *J'ai commencé à faire notre déclaration d'impôts. J'y travaille un peu chaque semaine. Elle se gratta de nouveau. Mais je n'en suis qu'à la page soixante-treize. Et me voilà aveugle. Et il faut envoyer la déclaration le 15 avril au plus tard.*

« – Ne t'inquiète pas, dit Hubert en pleurant. *Je paierai l'amende.*

« – Oh ! Hubert, tu as oublié ! s'exclama Lila en se retenant à grand-peine de se gratter. *Pendant que tu étais en Orient, le Congrès a voté une nouvelle loi. Maintenant, c'est passible d'une peine de prison. L'inspection des impôts reste juge, mais le risque est là.*

« – Ne t'inquiète pas. *Je finirai de la remplir à ma façon.*

« – Il faudra bien s'y résoudre.

« Il l'embrassa – un beau baiser, à la fois tendre et respectueux. Un sourire incurva les lèvres de Lila, et elle murmura : *Je crois que j'arrive à entrouvrir un peu les yeux.*

« Hubert prit une semaine de congé à ses frais. Il travailla dix-neuf heures sur vingt-quatre. Le 15 avril à midi, il avait tout rempli, tenant compte de tous les pièges du formulaire. Ils vérifièrent la déclaration. Et la vérifièrent une seconde fois. Lila était radieuse. Pour la première fois de sa vie, Hubert avait un peu de temps à lui. Depuis qu'il avait travaillé avec leur ordinateur-console, il avait mal à l'oreille droite.

« Lila était toute compassion. Elle classa les factures qui prouvaient que leurs frais médicaux étaient légalement déductibles. Elle les rangea à côté des autres documents, tels que les notes de frais d'Hubert, le chèque mensuel envoyé au

cousin indigent qui était compté à leur charge à 70,02 pour 100. Cela fait, elle essaya la méthode dont sa sœur Hélène s'était servie dans des circonstances curieusement analogues. Le mal d'Hubert passa à son oreille gauche.

« Elle essaya ensuite des remèdes recommandés par des amis. Finalement, un mélange de miel, de vinaigre de vin et de cardamome en poudre soulagea Hubert – ou du moins rendit son mal tolérable. Lorsque Lila ajouta à cette mixture de l'huile d'olive chaude, il ne ressentit plus que d'occasionnels tiraillements. Avec en plus une bonne dose de calmants toutes les heures, nuit et jour, il redevint le Hubert sain et héroïque de toujours.

Cependant il n'était pas homme à laisser paresser son esprit. Une idée lui était venue. Il fit une enquête dans le quartier, selon la méthode éprouvée du porte-à-porte, avec un crayon et un calepin, comme dans le bon vieux temps. Les personnes interrogées devaient écrire leurs réponses, car il était devenu pratiquement sourd. Ensuite, il évalua les résultats, les compara et parvint à une hypothèse stupéfiante. Les symptômes du type dont souffraient Lila et lui-même connaissaient une pointe saisonnière ; l'intensité maximale était atteinte durant la première quinzaine d'avril. La conclusion inévitable était qu'il y avait un rapport avec l'impôt sur le revenu. Les gens étaient allergiques à l'impôt !

« Hubert soumit son étude à des médecins et à des savants. Il s'était attendu à ce qu'on rie de lui : partout, il eut droit à une attention respectueuse. Son postulat de départ était que la moitié de la population des États-Unis voyait sa condition physique empirer pendant la majeure partie de l'année. Les exceptions se trouvaient dans les régions où maris et femmes remplissaient ensemble leur déclaration de revenus : dans ces endroits, les symptômes étaient moins sévères, quoique plus répandus. Il s'aperçut également que l'Armée était très inquiète, craignant de ne pouvoir rassembler suffisamment d'hommes en bonne santé pour former des unités combattantes capables de faire face à toute éventualité.

« Hubert fut prompt à saisir l'occasion. Soutenu par des personnalités importantes, tant civiles que militaires, des milieux gouvernementaux, industriels et médicaux, il se sentait de force à lancer un mouvement pour l'abolition de la déclaration d'impôts. Comme il ne cachait rien à Lila, il se hâta de rentrer pour lui annoncer la nouvelle.

Hubert ! s'exclama-t-elle avec enthousiasme. Avec ce programme, tu peux te présenter aux présidentielles !

« Conscient de travailler pour le bien de la nation entière, Hubert prit la campagne à cœur, et fit sans se plaindre le tour du pays, d'un océan à l'autre. Son slogan était simple : *Plus jamais d'ADR !* (Allergie à la Déclaration de Revenus). Son discours électoral était succinct : *Des super-ordinateurs vérifient nos déclarations d'impôts. Ils peuvent aussi bien les établir eux-mêmes !* Il visita les soixante-sept États de l'Union. Grâce au Trentième amendement à la Constitution, voté par la Chambre à la vitesse de la lumière et ratifié en peu de semaines par le Sénat, Hubert fut placé à la tête de l'État dès le 10 novembre. Il s'attela sans tarder à la Grande Révocation.

« En l'espace de quelques semaines, le pays vit fleurir des esprits insouciant dans des corps sains. Tous les hommes, toutes les femmes, tous les conseils fiscaux remettaient leurs documents et leurs statistiques à des programmeurs ambulants, qui les donnaient en pâture aux immenses ordinateurs. IBM tripla d'importance. Les besoins gouvernementaux en ordinateurs étaient tels que l'économie entière en bénéficia. Personne ne se souvenait d'un boom pareil, sinon quelques sesquicentennaires qui n'avaient pas oublié les jours de gloire de l'automobile.

« L'unique petit nuage à l'horizon était le mauvais fonctionnement occasionnel de telle ou telle machine à un stade crucial. Nul ne s'en préoccupa jusqu'au jour où la moitié environ des résultats contint des erreurs manifestement dues à des défauts de fonctionnement. Bientôt, d'horribles taches apparurent sur le papier, pourtant immaculé à son entrée dans les machines. Des connexions cédèrent, et de nouveau, les expertises révélèrent qu'à l'origine, tout fonctionnait parfaitement. Les circuits s'engorgèrent. Les erreurs en tous genres se multiplièrent. Les fabricants en revinrent même à de vieux modèles de deux ou trois cents composants, depuis longtemps remplacés par un unique fragment de silice ; cela n'améliora rien.

« *Crois-tu*, demanda le Président à la Première Dame du pays, *crois-tu que nos machines aient...* Il s'éclaircit la voix. « *Elles ne souffrent quand même pas d'allergies, dis ?* »

« *Oh ! non*, s'exclama-t-elle alarmée.

« Quatre jours après ce court dialogue, la rouille désintégra le métal inoxydable d'une machine, pour la première fois dans l'histoire de l'industrie. Un événement improbable, impossible. Et pourtant bien réel.

« Le Président réunit les deux Chambres en session spéciale du Congrès. *Si nos machines hypersensibles et superbement programmées se mettent à souffrir au point d'en être détruites, déclara-t-il aux législateurs, il serait temps de revoir notre politique. Les femmes et les hommes, parfois avec l'aide des enfants, devront remplir eux-mêmes leurs formulaires de déclaration d'impôts.*

« Une voix non identifiée l'interrompit : *Ne dites pas d'absurdités, M. le Président.*

« *J'espère, bien entendu*, continua le Président sans se laisser troubler, *qu'une mesure aussi drastique ne sera pas nécessaire. Je ne crois pas réellement qu'une machine puisse souffrir. Toutefois... si tel était le cas, et si nous soumettions nos machines à des épreuves qu'elles ne peuvent endurer, et s'il s'avérait que nous ayons traité des entités intelligentes comme du vulgaire bétail, je jure solennellement sur la Constitution des Etats-Unis d'Amérique de placer nos ordinateurs sous la protection du Gouvernement. Je m'engage en outre à faire personnellement tout ce qui est en mon pouvoir pour les protéger. Je demanderai au pays entier de m'assister dans cette tâche, quels que soient les sacrifices nécessaires pour y parvenir.*

« Les Sénateurs étouffèrent des rires. Les Représentants furent moins discrets.

« Le Président resta digne et impassible.

« Le président du Congrès prit la parole d'une voix étranglée : *Personne n'a jamais pris en considération le bien-être des machines, M. le Président. Pourquoi le feriez-vous ?*

« *Parce que ma vision a atteint la magnitude de ma fonction*, répondit Hubert avec simplicité.

« Le Test eut lieu sur le balcon sud de la Maison Blanche. La nation entière était penchée vers les écrans d'omniviz. Elle put voir des camions amener une gigantesque cargaison de données, qui furent empilées devant l'ordinateur recouvert d'un plastique. Elle vit arriver le Président et son épouse, avec une escorte doublée d'agents des services de sécurité. De temps en temps, la scène était interrompue par des flashes montrant la foule qui s'était amassée devant la Maison Blanche,

brandissant des pancartes tantôt ironiques, tantôt menaçantes.

« Peu à peu, la conscience de la gravité du moment s'empara de tous les protagonistes. Peut-être était-ce dû au visage du Président, exprimant le courage et la détermination. Peut-être était-ce le léger tremblement des mains de Lila, que les caméras montrèrent en un monumental gros plan. Le pays entier sentait qu'une fois de plus, son Président écrivait l'histoire.

« Tout était pourtant fort simple. L'ordinateur, encore voilé, avait été équipé d'un mécanisme vocal. Les inventeurs du système affirmaient qu'il était en mesure de parler et d'exprimer des opinions indépendantes. Quelques fanatiques, au nombre desquels se comptait le Président lui-même, se refusaient à le croire.

« Ensuite, dans un instant d'une rare intensité dramatique, le chef du FBI et le plus grand expert en électronique du pays levèrent le plastique qui cachait l'ordinateur. La machine apparut dans son étincelante beauté. Elle fut alimentée en données. Avec épouvante, les centaines de millions de spectateurs virent le métal immaculé de la calculatrice électronique se couvrir de taches irrégulières de toutes couleurs : cramoisi, vert gazon, mauve, jaune de chrome... Leurs teintes et leurs dimensions variaient d'instant en instant.

« *Je me sens horriblement mal*, gémit l'ordinateur d'une voix presque enfantine. *Tout me démange en moi. Je voudrais me gratter.*

« Pendant trente bonnes secondes, le pays entier retint son souffle. Le silence ne fut interrompu que par quelques mots plaintifs sortis de la machine : *Comment fait-on pour se gratter ?*

« Et maintenant, Mesdames et Messieurs, après avoir vu le site où se dressait jadis la Maison Blanche, nous allons poursuivre la visite de la ville. Notre prochain arrêt sera au Lincoln Mémorial. »

Traduit par FRANK STRASCHITZ.
Why They Mobbed the White House.

LA LOI ANTI-CHIENS DE COHEN

Par Steven Schrader

Il faut que les pauvres soient si pauvres qu'il ne leur reste plus qu'à se révolter.
Paul MORAND, *Le Lion écarlate*.

Le rebelle, on vient de le voir, peut toujours – en principe – se faire élire président des Etats-Unis. Il peut aussi, beaucoup plus concrètement, manifester sa colère en public. La manifestation est un moyen classique de faire peur aux politiciens et d'entraîner le vote de mesures favorables. Cette vieille tradition américaine a été reprise par les contestataires. Même la manifestation individuelle a désormais des chances de succès grâce aux médias ; il suffit d'affronter le scandale et toutes les conséquences qu'il implique. C'est une sorte de révolte douce, comme chez Doris Pitkin Buck. La nouvelle de Schrader date de 1972 ; le mouvement contestataire a commencé à percevoir ses limites ; il s'est transformé en mouvement écologiste. Et justement cette nouvelle est tirée d'une anthologie écologiste composée par Harrison et Aldiss.

LES médecins de la clinique sont satisfaits de mes progrès. Les médicaments m'ont calmé. Ils parlent même de me laisser rentrer chez moi le week-end. Hélas ! je n'ai aucun endroit où aller, ce qui est une honte. La ville aurait tout de même pu payer mon loyer, ou au moins me trouver un endroit pour vivre, maintenant que je suis sur le point d'être relâché. Après tout, je lui ai rendu de grands services, je suis personnellement à l'origine de grandes améliorations. Sur certains aspects de mon projet, j'y suis peut-être allé trop fort, mais à y bien réfléchir, je vois mal comment j'aurais pu changer la situation autrement que par des actes radicaux, parfois même bizarres. J'ai sacrifié ma liberté à une noble cause. Bien entendu, l'administration ne comprend pas ce genre d'héroïsme. Elle est composée d'internationalistes. Parlez-leur d'écologie ou de surpopulation, et ils donneront immédiatement un dîner pour soutenir votre cause. Demandez l'autorisation de faire une démonstration en faveur de la paix, ils vous l'accorderont avant même que vous n'ayez déposé la demande. Mais essayez de vous attaquer à des problèmes plus immédiats, essayez d'améliorer la vie urbaine, et vous verrez que les obstacles ne tarderont pas à surgir, et la politique à faire son entrée. La démocratie, c'est comme ça. Comme tout le monde, les chefs d'Etat ne s'intéressent qu'à leur propre bien-être. Les autres peuvent aller se faire voir.

Voyez-vous, les grandes idées, comme la mienne, sont simples et deviennent l'évidence même une fois réalisées. Mais si vous êtes le premier à pousser une de ces idées jusqu'à ses conséquences logiques, vous savez ce qui va se passer ? On vous traitera d'individu dangereux, on vous jettera en prison ou bien, comme dans mon cas, on vous enfermera à Long Island chez les fous. Heureusement, j'ai un motif de consolation : la Loi anti-chiens Cohen, votée par le conseil municipal. Mon seul regret est qu'on ne l'ait pas appelée la Loi anti-chiens Seymour Cohen, Car je suis certain qu'un tas d'autres Cohen s'en attribuent maintenant la paternité et le mérite, pendant que je pourris à Long Island, incapable de faire valoir mes droits.

Les chiens me causaient énormément de souci. J'ai écrit à tous les chefs de service. Certains m'ont répondu : « Merci de l'intérêt que vous portez à ce problème. Nous allons l'examiner de près et vous ferons savoir si l'enquête a donné des résultats positifs et si votre collaboration peut de nouveau nous être utile. Nous vous prions toutefois de ne pas reprendre contact avec nous avant que nous ne vous le demandions. L'administration de la ville exige tant d'efforts et de travail qu'en réécrivant sans y être invité vous risqueriez de surcharger gravement un personnel fort restreint. Avec nos sincères salutations, signé : commissaire Plotz. »

Les choses ne faisaient qu'empirer. Il y avait des crottes de chiens partout. Le matin, de jeunes dames habitant les maisons rénovées de mon quartier promenaient leurs bergers allemands sur les trottoirs, dans les caniveaux et même au milieu de la rue. Certains de ces chiens n'étaient même pas en laisse ; ils reniflaient, pissaient et chiaient partout. Leurs propriétaires bavardaient entre elles, et aussi avec des hommes qui, j'en suis certain, avaient acheté des chiens dans l'unique but de rencontrer des filles. J'y avais moi-même songé, d'ailleurs, et m'imaginai déjà en conversation avec elles tandis que nos chiens faisaient leurs besoins à nos pieds. Mais je ne suis pas un hypocrite. Je suis incapable de cacher mes sentiments. Je n'arrive pas à comprendre comment des gens peuvent converser gaiement alors que leurs chiens chient tout autour d'eux.

Le quartier commençait à sentir ; c'était l'odeur collective de toute cette merde de chiens, odeur qui s'étendait peut-être à toute la ville – mais il me semblait que celle de mon quartier était spéciale, sans doute parce que les chiens y avaient une alimentation particulière ou y souffraient d'une angoisse particulière, dont il résultait une odeur douceâtre et écœurante, un peu comme du *moisi*.

Je pris contact avec des habitants du quartier. Woofier, d'abord, le psychiatre en complet gris et bosselé, parfaitement anonyme, qui tous les matins parcourait les rues du centre, tiré par son berger allemand.

« Comment pouvez-vous supporter cela ? lui demandai-je. Votre chien chie tout le temps, il y a des crottes partout. Vous ne trouvez pas ça dégoûtant ? Imaginez que je me mette à en faire autant !

– Vous avez une fixation sur la merde, me répondit-il. Type anal. Détendez-vous. Abandonnez la numismatique, donnez votre collection de pièces à vos amis ! Acceptez votre propre merde et celle des animaux.

– Jamais ! Il doit y avoir une autre solution. Un endroit exprès pour les chiens. Sur les toits, peut-être. Des toilettes. Des urinoirs pour chiens... »

Woofier éclata de rire et partit, entraîné par sa brute.

Je m'adressai également à plusieurs des jeunes filles, mais elles rougirent et refusèrent de me répondre. L'une d'elles même, en pull jaune et jupe en cuir, une maigre avec des nichons pointus, lâcha sa bête sur moi :

« Attaque, Ringo ! » ordonna-t-elle, et je m'enfuis à toutes jambes, réussissant de justesse à gagner la sécurité de mon

appartement.

Tous les jours, je marchais dans de la merde de chien. Au travail, cela me préoccupait. J'en rêvais la nuit. Un matin, juste après la pause-café, alors que j'allais aux toilettes pour retarder encore un peu le moment de me remettre à mon ennuyeux travail, je vis la solution. J'allais pisser par terre, comme un chien.

Je m'imaginai déjà tout le monde se mettant à en faire autant. Il nous faudrait un préposé, muni d'un seau et d'une serpillière. « Hé, par ici ! » on lui crierait, et il arriverait en courant.

En fin de compte, j'utilisai les W. -C. Ce n'était pas une bonne idée de faire ça au bureau. Dans la rue, ça ferait plus d'effet. Tout le monde le verrait. Je pensais déjà à des insignes et à des autocollants. Une campagne en règle, avec des réunions à Madison Square Garden.

Le lendemain matin, je sortis à huit heures, au plus fort de l'activité canine. Les chiens se promenaient, gambadaient, chiaient, pissaient, aboyaient, couraient après des balles ou des bâtons. Je me dirigeai vers un arbre centralement placé, défis ma ceinture, laissai tomber mon pantalon et mon slip, et m'accroupis. Non loin, une jeune fille étouffa un cri.

« Viens vite, Médor, on s'en va ! » dit-elle.

Des têtes apparurent aux fenêtres, et des gens se mirent à crier : « Vous allez arrêter, espèce de pervers ! »

Accroupi par terre, je prenais mon temps.

Un panier à salade arriva, aussi vite que si j'avais tué un policier. Deux agents en descendirent, tout excités, et la jeune fille qui m'avait vu en premier raconta en sanglotant ce qui s'était passé. Woofers étaient aussi arrivés. « Névrose anale », dit-il aux agents en hochant la tête.

Les flics s'approchèrent de moi, au moment où je remettais ma chemise dans mon pantalon. Tous deux avaient des moustaches et des favoris. Ils avaient visiblement pris des leçons de relations humaines.

« Avez-vous fait ça ? demanda poliment l'un d'eux, désignant ma crotte de sa main tendue.

– Je ne le nie pas.

– Hum, je vois... Vous savez que c'est défendu par la loi, monsieur... Qu'est-ce que je mets ? demanda-t-il à son compagnon : Décharge d'ordures sur la voie publique, attentat à la pudeur, a troublé l'ordre public ?

– Mets tout », répondit l'autre flic.

Il rédigea la contravention et me la donna :

« Et ne recommencez pas, sinon vous aurez des ennuis. »

Dans la salle du tribunal, je distribuai une déclaration polycopiée que j'avais secrètement préparée au bureau : SI LES CHIENS ONT LE DROIT, POURQUOI PAS LES HOMMES ?

La salle était comble. Le juge ressemblait à Woofers mais en plus impressionnant. J'étais sûr, toutefois, que sous sa robe, ses vêtements avaient des poches aux genoux.

« Seymour, me dit-il, vous avez commis une atteinte aux bonnes mœurs. »

Je lui tendis un feuillet polycopié.

« Vous êtes fou ! s'exclama-t-il. La prochaine fois, vous irez en prison. »

Il me colla une amende et donna un coup sec de son marteau.

Les spectateurs se mirent à crier et à se battre. Dehors, sur les marches, une foule de gens vint vers moi :

« Nous sommes avec vous ! » criaient-ils.

Ils m'élirent président.

Le lendemain matin, la rue était pleine de journalistes et d'opérateurs de la télévision. Une douzaine de gars de mon groupe s'accroupirent au pied des arbres et se mirent à chier. Des paniers à salade arrivaient de tous les côtés à la fois. Les photographes nous aveuglaient de leurs flashes.

« Arrêtez Cohen ! » dit le capitaine.

Ils me mirent les menottes et me poussèrent dans un panier à salade. A l'hôpital Bellevue, Woofers se chargea des formalités d'internement.

« Vous ne nous arrêterez pas ! criai-je. C'est un mouvement incontrôlable !

– Paranoïaque anal ! » me lança-t-il en guise de réponse.

Depuis, j'ai lu les vieux numéros du *New York Times* à la bibliothèque de l'hôpital. Deux jours après mon arrestation, ce journal publia un article sur la merde de chien, qui faisait apparaître une corrélation manifeste avec le cancer, l'asthme et le crime. A Central Park, un *shit-in* attira quatre mille participants. Les désordres s'accrurent. Les deux camps portaient des insignes. L'un montrait un homme en train de chier, et l'autre, la silhouette d'un chien.

Comme le mouvement pour mettre les chiens hors la loi prenait de l'ampleur, le maire vint me voir à l'hôpital. Il ressemblait à Woofers, mais en plus grand et en plus élégant. Son complet était bien coupé, mais il avait un-je-ne-sais-quoi de bosselé.

« Ma carrière est en jeu, me dit-il. Vous seul pouvez me sauver, Cohen. Admettez votre erreur, et je ne serai pas contraint à prendre des mesures drastiques. Je vous aurai un poste à l'ONU. Tout ce que vous voudrez... »

Je lui aboyai au visage, relevai ma chemise de nuit d'hôpital et me mis à chier.

Il donna sa démission avant que la loi ne soit votée.

La police fait tout son possible pour rafler les chiens. Mille jeunes recrues sont venues renforcer ses rangs. Mais c'est une tâche impossible. Les canomanes feront tout pour cacher leurs chiens. Au moins, on ne les voit plus dehors, et la ville est débarrassée de la merde de chien. Vivement qu'ils me laissent sortir, pour que je voie ça de mes propres yeux !

Traduit par FRANK STRASCHITZ.
The Cohen Dog Exclusion Act.

« REPENS-TOI, ARLEQUIN », DIT MONSIEUR TIC-TAC

Par Harlan Ellison

En matière de révolte, aucun de nous ne doit avoir besoin d'ancêtres.

André BRETON,

Second Manifeste du surréalisme.

Voici maintenant la quintessence de la révolte individuelle, le printemps de la contestation juvénile. Élections, manifestations, pièges à cons ! Ça se passe ailleurs, comme le proclame la nouvelle suprême d'une génération, couronnée par le prix Nebula dans l'allégresse en 1965. Un univers de comic-books, de superhéros, de soldats de plomb et de bonbons ; univers radicalement totalitaire, où le sujet a si bien perdu sa liberté qu'il a perdu la maîtrise de son temps de vie. Sa rébellion, c'est d'être allergique à ce temps qui n'est pas à lui, d'arriver en retard et de dérégler l'horlogerie qui contrôle le joujou. La punition ? Être désactivé, dit-on. Mais on ne jette pas toujours les pièces défailtantes ; on peut leur assigner un sort plus humiliant encore. Ce texte splendide, à l'écriture absolument personnelle, se prête aujourd'hui à des lectures très différentes de celle qui l'accueillit voici vingt ans. Gageons qu'il vieillira bien.

IL y a toujours des gens pour demander de quoi il s'agit. Pour ceux-là, ceux qui ont besoin qu'on leur mette les points sur les « i », qui ont besoin de savoir de quoi il retourne, voici :

« La plupart des hommes servent l'État non en tant qu'hommes mais en tant que machines, avec leur corps. Ils sont l'armée, la milice, les geôliers, les policiers, etc. Dans la plupart des cas, ils n'ont aucune liberté de jugement ni de sens moral ; ces hommes se placent d'eux-mêmes au niveau du bois, de la terre et de la pierre ; et si l'on fabriquait des hommes en bois, ils feraient peut-être tout aussi bien l'affaire. Ils ne méritent pas plus de respect que des hommes en paille ou des tas de boue. Ils ont le même genre de valeur que des chevaux et des chiens. Pourtant, ils sont généralement considérés comme de bons citoyens. D'autres – comme la plupart des législateurs, des politiciens, des hommes de loi, des ministres et des fonctionnaires – servent l'État surtout avec leur tête ; et comme ils portent rarement des jugements d'ordre moral, ils peuvent, sans s'en apercevoir, servir le Diable tout aussi bien que Dieu. Une infime minorité – les héros, les patriotes, les martyrs, les réformateurs au sens noble et les hommes dignes de ce nom – servent également l'État avec leur conscience et s'opposent donc à lui sur presque tous les points ; ils sont en général traités par l'État en ennemis. »

HENRY DAVID THOREAU

La Désobéissance civile

Cela, c'est la base. Maintenant, voici le milieu ; le début sera pour plus tard, quant à la fin, elle n'aura qu'à se débrouiller.

Le monde *étant* ce qu'il était, le vrai monde tel qu'ils lui avaient permis de devenir, ses activités, pendant des mois, n'éveillèrent pas la vigilante attention de Ceux-Qui-Faisaient-Fonctionner-La-Machine-En-Douceur, ceux qui versaient du beurre fin sur les cames et les ressorts principaux de la culture. On ne sut trop comment, ni par quels cheminements, mais un jour il apparut qu'il était devenu une notoriété, une célébrité, peut-être même un héros aux yeux de ce que l'Administration, invariablement, appelait « une fraction de la populace souffrant de troubles émotifs » ; c'est seulement à ce moment-là que l'affaire fut confiée à Monsieur Tic-Tac et à sa machinerie légale. Mais le monde était ce qu'il était, incapable de prévoir qu'il viendrait à exister – peut-être une souche maligne depuis longtemps éteinte et soudain réapparue dans un système où l'immunité avait été oubliée, – il avait pu devenir trop réel. Maintenant il avait pris forme et substance.

Il était devenu une *personnalité*, quelque chose qu'ils avaient évacué du système depuis de nombreuses décennies. C'était ainsi, il était ainsi : une personnalité imposante, indiscutable. Dans certains cercles – ceux de la classe moyenne, – on trouvait cela répugnant. Vulgaire et ostentatoire. Anarchique. Honteux. Ailleurs, dans ces couches de la population où la pensée est soumise aux formes et aux rituels, aux simagrées et aux comptes en banque, ce n'étaient que ricanements. Mais en bas, ah ! tout en bas, là où les gens ont besoin de saints et de pécheurs, de pain et de jeux, de bons et de méchants, il était considéré comme un Bolivar, un Napoléon, un Robin des Bois, un Dick Bong (L'As des As), un Jésus, un Jomo Kenyatta.

Et tout en haut – là où même un souffle, une vibration menace de faire tomber le riche, le puissant, le titré de son perchoir, – il était considéré comme une menace, un hérétique, un rebelle, un déshonneur, un péril. Il était connu à fond, de A jusqu'à Z, mais les réactions les plus spectaculaires venaient de très haut et de très bas. Ça se passait vraiment au sommet et vraiment au fond.

Son dossier fut donc remis, accompagné de sa carte de temps et de sa cardioplaque, aux services de Monsieur Tic-Tac.

Monsieur Tic-Tac : beaucoup plus d'un mètre quatre-vingts, souvent silencieux, un homme qui ronronnait doucement quand tout se déroulait à temps. Monsieur Tic-Tac.

Même dans les loges de la hiérarchie, là où on faisait peur mais où l'on avait rarement peur, on l'appelait Monsieur Tic-Tac. Mais personne ne l'appelait ainsi devant son masque.

On ne donne pas un nom haï à un homme, pas quand cet homme, derrière son masque, est capable d'abroger les minutes, les heures, les jours et les nuits, et les années de votre vie. Devant son masque, on l'appelait le Maître-Gardien du Temps. C'était plus sûr ainsi.

« Voilà donc le *genre d'homme* qu'il est, dit Monsieur Tic-Tac avec une réelle douceur, mais non *l'homme* qu'il est.

Cette carte de temps que je tiens dans ma main gauche a un nom inscrit dessus, mais c'est le nom du *genre d'homme* qu'il est et cela ne me dit pas quel *homme* il est. Cette cardioplaque dans ma main droite porte également un nom, mais pas le nom d'un homme, seulement le nom d'un genre d'homme. Avant de pouvoir procéder aux abrogations appropriées, il faut que je sache qui il est. »

Il réunit son état-major au grand complet, tous les fouineurs, tous les truands, tous les voyous, tous les demi-sel et même les fouille-merde, et il dit :

« Qui est cet Arlequin ? »

A cet instant, il était loin de ronronner doucement. C'était plutôt un cliquetis.

Pourtant, c'était le plus long discours qu'ils aient jamais entendu prononcer en une fois – eux les fouineurs, les truands, les voyous, les demi-sel, mais pas les fouille-merde qui d'habitude n'étaient pas là pour entendre. Mais tous, même ces derniers, filèrent dans toutes les directions pour chercher.

Qui est l'Arlequin ?

Bien au-dessus du troisième niveau de la ville, il s'accroupit sur la plate-forme en aluminium du vaisseau aérien (un vaisseau aérien ! Vraiment ? Tout juste un char à vent, voilà ce que c'était, et avec une remorque en carton pâte) et regarda les bâtiments alignés en bas comme dans une composition à la Mondrian.

Quelque part, pas très loin, il entendait le gauche-droite, gauche-droite des chaussures de tennis qui, avec la régularité d'un métronome, indiquait que l'équipe de 14 h 47 pénétrait dans l'usine de roulements Timkin. Exactement une minute plus tard, lui parvint le droite-gauche, droite-gauche (un peu affaibli) de l'équipe de 5 h 00 qui rentrait à la maison.

Un sourire espiègle éclaira son visage bronzé, révélant ses fossettes. Passant la main dans sa crinière auburn, vêtu de son habit bigarré, il haussa les épaules comme pour se préparer à ce qui allait arriver, puis il poussa le manche et se courba dans le vent tandis que le vaisseau aérien plongeait vers le sol. Il survola un trottoir glissant, descendant encore de quelques mètres pour venir raser les chapeaux des femmes élégantes ; il mit ses pouces dans ses grandes oreilles, tira la langue et fit rouler ses yeux en poussant des cris de sauvagerie. Ce n'était qu'une diversion mineure. Une femme voulut fuir et trébucha, éparpillant ses paquets dans toutes les directions, une autre mouilla sa culotte et une troisième tomba dans les pommes ; le trottoir fut automatiquement arrêté par les gardiens jusqu'à ce qu'elle revînt à elle. C'était une diversion mineure.

Puis, porté par une brise vagabonde, il disparut. Bonsoir.

Lorsqu'il tourna le coin de la corniche du Bâtiment d'Études de la Marche du Temps, il aperçut l'équipe qui s'engageait sur le trottoir roulant. Avec aisance, avec une totale économie de mouvements, les hommes sautèrent sur la bande lente puis, avec un ensemble digne des films de Busby Berkeley des années 30 – avant le déluge –, ils franchirent les bandes successives par petits bonds ; ils restaient impeccablement alignés en arrivant sur la voie express.

Le sourire espiègle, par anticipation, naquit à nouveau sur ses lèvres, révélant qu'il lui manquait une dent sur le côté gauche, vers le fond. Il piqua, redressa puis en rase-mottes, il commença à ôter les goupilles des trappes qui retenaient la cargaison. Il arriva au-dessus des ouvriers de l'usine, enleva la dernière goupille et 150 000 dollars de bonbons se déversèrent sur la voie express.

Des bonbons ! Des millions et des millions de bonbons, pourpres et jaunes et verts et à la réglisse et au raisin et à la framboise et à la menthe et ronds et lisses et durs à l'extérieur et mous à l'intérieur et sucrés et qui atterrissent rebondissent envahissent surgissent ensevelissent étourdissent et qui tombent sur les têtes les épaules les casques les carapaces des ouvriers de chez Timkin tintant sur le trottoir glissant ricochant roulant sous les pieds. Des bonbons qui emplissent le ciel des couleurs de la joie et de l'enfance, qui tombent en une pluie serrée, une averse solide, un torrent de couleur et de douceur venu de l'azur. Des bonbons qui apportent à un univers de raison et d'exactitude métronomique une nouveauté folle, complètement dingue. Des bonbons !

Les ouvriers se mirent à hurler et à rire, criblés de bonbons, et leurs rangs se défirent tandis que les bonbons se glissaient à l'intérieur du mécanisme du trottoir et qu'avec un horrible grincement, le bruit d'un million d'ongles sur autant de tableaux noirs, suivi d'un râle et d'un vomissement, tous les trottoirs s'arrêtèrent ; tous furent précipités les uns sur les autres et badaboum, ce fut un enchevêtrement de bras et de jambes et ils riaient toujours, enfournant dans leur bouche de petits bonbons aux couleurs de l'enfance. C'étaient les vacances, la gaieté, le dévouement, la rigolade. Mais...

L'équipe eut sept minutes de retard.

Ils rentrèrent chez eux avec sept minutes de retard.

Le grand horaire prit sept minutes de retard.

Les quotas, suite à la panne de trottoirs, subirent sept minutes de retard.

Il avait tapé sur le premier domino de la rangée et l'un après l'autre, tchic, tchic, tchic, tchic, tous les suivants étaient tombés.

Le Système avait été perturbé pour sept minutes. Ce n'était qu'une goutte d'eau, tout juste digne d'être remarquée, mais dans une société dont les forces agissantes étaient l'ordre, l'unité, la promptitude, l'exactitude et le respect absolu de l'horaire, hommage aux dieux du temps qui passe, c'était un désastre majeur.

Il reçut donc l'ordre de comparaître devant Monsieur Tic-Tac, ordre qui fut retransmis sur tous les réseaux de communication. Il reçut l'ordre d'être là à 7 h, et à l'heure, nom de dieu. Ils attendirent. Et ils attendirent. Mais il ne se montra que peu avant dix heures et demie, heure à laquelle il se contenta de chanter une petite chanson au sujet d'un clair de lune dans un endroit dont personne n'avait jamais entendu parler, un endroit appelé Vermont, après quoi il disparut. Ils étaient tous là depuis sept heures à l'attendre et ça avait fichu une horrible pagaille dans leurs horaires. La question restait donc posée : Qui est cet Arlequin ?

Mais la question non formulée (la plus importante) était celle-ci : comment avons-nous bien pu nous mettre dans une situation où un plaisantin irresponsable, chantant un blues sans queue ni tête, réussit à perturber toute notre économie et notre vie culturelle avec 150 000 dollars de bonbons...

Vous vous rendez compte, des bonbons ! Mais c'est de la folie ! Où a-t-il bien pu se procurer l'argent pour acheter 150 000 dollars de bonbons ? (Ils savaient que cela avait coûté 150 000 dollars car ils avaient envoyé d'urgence une équipe

d'Analystes de Situation avec mission de balayer les bonbons, de les compter et d'en tirer les conclusions appropriées, ce qui devait bouleverser le planning de l'équipe en question et faire prendre au moins un jour de retard à toute la branche dont elle dépendait). Des bonbons ! Des... bonbons ? Hé, attendez une seconde, une seconde qui vous sera décomptée, personne ne fabrique plus de bonbons depuis au moins un siècle. Où a-t-il bien pu trouver des bonbons ?

C'est une nouvelle question et une question fort pertinente. Il est probable qu'il n'y sera jamais répondu à votre entière satisfaction. Mais finalement, est-ce que ce n'est pas toujours le cas ?

Le milieu, vous vous souvenez. Maintenant, voici le début. Comment ça commence :

Un calendrier, une feuille qu'on tourne chaque jour. 9 h : ouvrir le courrier. 9 h 45 : rendez-vous avec le bureau de la commission du planning. 10 h 30 : voir avec J. L. les courbes de prévision. 11 h 45 : faire une prière pour qu'il pleuve. 12 h : déjeuner. *Et ainsi de suite.*

« Je suis désolé, mademoiselle Grant, mais l'entretien était prévu pour 14 h 30 et il est déjà dix-sept heures. Je suis navré, mais c'est le règlement. Il faudra vous représenter l'année prochaine si vous tenez toujours à entrer dans cette Université. » *Et ainsi de suite.*

L'omnibus de 10 h 10 s'arrête à Cresthaven, Galesville, Tonawanda Junction, Selby et Farnhurst mais pas à Indiana City, ni à Lucasville, ni à Colton, excepté le Dimanche. L'express de 10 h 35 s'arrête à Galesville, Selby et Indiana City, excepté les Dimanches et Jours Fériés où il s'arrête à... *et ainsi de suite.*

« Je n'ai pas pu t'attendre, Fred. Je devais être chez Pierre Cartain à 15 h. Tu m'avais dit que tu serais sous la pendule du hall à 14 h 45 et comme tu n'étais pas là il a bien fallu que je parte. Tu es toujours en retard, Fred. Si tu avais été à l'heure, on aurait signé le contrat pour nous deux, mais que veux-tu, j'ai pris la commande tout seul... » *et ainsi de suite.*

Chers Monsieur et Madame Atterley, étant donné les retards répétés de votre fils Gerold, je crains que nous ne soyons obligés de l'exclure de l'école tant qu'une solution ne sera pas trouvée qui lui permette d'arriver à l'heure à ses cours. Bien qu'il soit un élève exemplaire et que ses notes soient bonnes, son incapacité à se conformer aux horaires de cette institution rend problématique son maintien dans un système où les autres enfants paraissent tous à même d'être à l'heure aux cours auxquels ils sont censés assister *et ainsi de suite.*

VOUS NE POURREZ VOTER QU'EN VOUS PRÉSENTANT À 8 H 45.

« Je m'en fous que le scénario soit bon ou pas, il me le faut pour Jeudi ! »

VOUS DEVEZ LIBÉRER VOTRE CHAMBRE À 14 H.

« Vous arrivez trop tard. La place est prise. Désolé. »

NOUS AVONS DÉDUIT VOS VINGT MINUTES DE RETARD DE VOTRE SALAIRE.

« Mon Dieu, quelle heure est-il ? Il faut que je me tire ! »

Et ainsi de suite. Et ainsi de suite. Et ainsi de suite. Et ainsi de suite suite suite suite suite tic tac tic tac tic tac et un jour ce n'est plus le temps qui nous sert mais nous qui servons le temps et nous sommes devenus des esclaves de l'horaire, des adorateurs de la course du soleil, condamnés à une vie de restrictions parce que le système ne pourra plus fonctionner si nous ne respectons pas scrupuleusement les horaires.

Jusqu'au jour où être en retard n'est plus un inconvénient mineur mais un péché. Puis un crime. Puis un crime ainsi puni :

DÉCRET APPLICABLE À DATER DU 15 JUILLET 2389, 12 h 00 mn 00 après minuit. Tous les citoyens sont tenus de présenter leur carte du temps et leur cardioplaque pour vérification aux services du Maître-Gardien du Temps. Aux termes de l'ordonnance 555-7-SGH-999 régissant l'abrogation du temps par tête, toutes les cardioplaques seront réglées individuellement et...

Ils avaient réussi à concevoir une méthode pour écourter les années de vie dont on disposait. Si on était en retard de dix minutes, on voyait sa vie amputée de dix minutes. Une heure de retard entraînait une perte plus que proportionnelle. Si quelqu'un était constamment en retard, il pouvait très bien, un Dimanche soir, recevoir un communiqué émanant du Maître-Gardien du Temps l'informant que son temps était passé, qu'il allait être « désactivé » à midi sonnant le Lundi et que d'ici là, il était prié de mettre toutes ses affaires en ordre.

Et c'est ainsi, par ce simple procédé (utilisant une méthode scientifique jalousement gardée secrète par les services de Monsieur Tic-Tac) que tenait tout le Système. C'était la seule solution. Un acte de patriotisme. Les horaires devaient être respectés. Après tout, on était en guerre !

Mais est-ce qu'on ne l'est pas toujours ?

« C'est proprement infect, dit l'Arlequin lorsque la belle Alice lui montra l'avis de recherche. Infect et hautement improbable. Après tout, nous ne sommes plus à l'époque des desperados. Un avis de recherche !

– Tu sais, lui fit remarquer Alice, tu mets beaucoup d'inflexions dans ta voix.

– Je suis désolé, fit humblement l'Arlequin.

– Inutile d'être désolé. Tu es toujours désolé. Tu fais un tel complexe de culpabilité, Everett. C'est vraiment lamentable.

– Je suis désolé », répéta-t-il.

Puis il fit une sorte de moue et ses fossettes se creusèrent l'espace d'un instant. Il n'avait pas voulu dire cela.

« Il faut que je ressorte, reprit-il. J'ai quelque chose à faire. »

Alice reposa brutalement son café-bulbe sur le comptoir.

« Pour l'amour du Ciel, Everett, tu ne peux donc pas rester une seule nuit à la maison ! il faut toujours que tu sortes affublé de cet affreux costume de clown et que tu ailles embêter les gens ?

– Je suis... » Il s'interrompit et plaqua le chapeau de bouffon sur sa crinière auburn, faisant tinter les petites clochettes.

Il se leva, rinça son café-bulbe au robinet et le passa un instant dans le séchoir.

« Il faut que je sorte », dit-il.

Elle garda le silence. La transboîte se mit à bourdonner. Elle en tira une feuille, la lut, et la jeta sur le comptoir.

« C'est à ton sujet. Naturellement. Tu es ridicule. »

Il en prit rapidement connaissance. Monsieur Tic-Tac le recherchait. Il s'en moquait. Ce n'était pas ça qui l'empêcherait

d'être à nouveau en retard. Sur le pas de la porte, voulant réussir sa sortie, il lui lança avec irritation :

« Toi aussi, tu mets beaucoup d'inflexions dans ta voix ! »

Alice leva ses jolis yeux au ciel.

« Tu es ridicule ! »

L'Arlequin sortit d'un air digne et tira violemment la porte derrière lui ; mais celle-ci se referma toute seule avec un petit bruit étouffé.

Un coup léger se fit entendre ; Alice s'avança avec un soupir d'exaspération pour aller ouvrir. Il était debout sur le seuil.

« Je serai de retour vers dix heures et demie, d'accord ? »

Elle prit un air lugubre :

« Pourquoi me dis-tu cela ? Pourquoi ? Tu sais très bien que tu seras en retard. Tu le sais parfaitement ! Tu es toujours en retard, alors pourquoi me raconter ces idioties ? »

Elle referma la porte.

L'Arlequin hocha pensivement la tête.

Elle a raison. Elle a toujours raison. Je serai en retard. Je suis toujours en retard. Je me demande bien pourquoi je lui raconte ces idioties.

Il haussa les épaules et s'en alla pour être à nouveau en retard.

Il avait lancé les fusées-pétards qui disaient : Je serai présent à la 115^e Invocation annuelle de l'Association Médicale Internationale à 20 h précises. J'espère de tout cœur que vous pourrez tous vous joindre à moi.

Les mots s'étaient étalés en lettres de feu dans le ciel, et naturellement les autorités étaient là pour l'attendre. On supposait bien entendu qu'il serait en retard. Il arriva avec vingt minutes d'avance pendant qu'ils étaient encore occupés à tendre les filets destinés à le prendre au piège ; soufflant dans un énorme tuba, il les effraya et les énerva au point qu'ils se prirent dans leurs propres filets et que, hurlant, se débattant, ils se retrouvèrent hissés très haut au-dessus de l'amphithéâtre. L'Arlequin rit et rit, tout en se confondant en excuses. Les médecins, réunis en un conclave solennel, s'esclaffèrent et acceptèrent les excuses de l'Arlequin avec des courbettes exagérées. Tous prirent l'Arlequin pour un plaisantin officiel affublé d'un caleçon fantaisie et passèrent un excellent moment ; tous, sauf les représentants de l'ordre, envoyés par les services de Monsieur Tic-Tac, et qui se balançaient comme un chargement de bateau au-dessus de l'amphithéâtre dans une position fort incongrue.

(Dans un autre quartier de cette même ville où l'Arlequin exerçait ses « activités » et sans aucun rapport avec elles, sauf que cela illustre le pouvoir et le sens de Monsieur Tic-Tac, un certain Marshall Delahanty était informé par les services de Monsieur Tic-Tac qu'il allait être « désactivé ». Ce fut sa femme qui reçut la notification apportée par un fouille-merde en costume gris affichant un « air de condoléance » tout à fait hideux. Elle sut ce que c'était sans même avoir besoin de l'ouvrir. Tout le monde maintenant reconnaissait sur le champ ce genre de « billet doux ». Elle frissonna et prit le message comme s'il s'agissait d'une lamelle de verre tartinée de bacilles au botulisme, priant pour que ce ne fût pas pour elle. Que ce soit pour Marsh, pensa-t-elle avec brutalité, avec réalisme, ou pour un des enfants, mais pas pour moi, je vous en supplie, mon Dieu, pas pour moi. Et elle l'ouvrit. C'était pour Marsh et immédiatement elle fut à la fois horrifiée et soulagée. C'était le troufion d'à côté qui avait reçu la balle. « Marshall ! hurla-t-elle. Marshall ! Extinction, Marshall ! Oh mon Dieu, Marshall, qu'allons-nous faire, qu'allons-nous devenir, Marshall ? Oh mon Dieu... » et cette nuit-là la maison retentit du bruit du papier déchiré et de la peur, tandis que la cheminée recrachait la puanteur de la folie et qu'ils ne pouvaient rien y faire, absolument rien.)

(Mais Marshall Delahanty tenta de fuir. Tôt le lendemain, quand vint l'heure de le désactiver, il était dans la forêt à plus de trois cents kilomètres de là ; les services de Monsieur Tic-Tac neutralisèrent sa cardioplague et Marshall Delahanty, en pleine course, trébucha, tomba à genoux, et son cœur s'arrêta et le sang cessa d'alimenter son cerveau ; il était mort. Dans le bureau du Maître-Gardien du Temps, une petite lumière s'éteignit sur la carte du secteur de Marshall tandis que la notification officielle passait dans la transboîte et que le nom de Georgette Delahanty était transféré parmi les chômeurs jusqu'à ce qu'elle pût se remarier. Fin de l'histoire. Inutile d'ajouter quoi que ce soit, sauf qu'il vaut mieux ne pas en rire, car c'est exactement ce qui arrivera à l'Arlequin si jamais Monsieur Tic-Tac parvient à découvrir son vrai nom. Ça n'a rien de drôle.)

Le niveau commerçant de la ville grouillait de la foule vêtue aux couleurs du Jeudi. Femmes en tuniques jaune canari, hommes en pseudo-costumes tyroliens en cuir de couleur jade, très ajustés à l'exception des pantalons bouffants.

Quand l'Arlequin apparut au sommet du nouveau Centre Commercial encore en construction, son tuba aux lèvres et ses lèvres armées de leur sourire espiègle, tous le montrèrent du doigt et le fixèrent avec des yeux ronds ; il les apostropha ainsi :

« Pourquoi les laissez-vous vous commander ? Pourquoi les laissez-vous dire que vous devez vous dépêcher et vous activer comme des fourmis ou des asticots ? Profitez du soleil, profitez du vent, laissez la vie vous porter à votre propre rythme ! Ne soyez pas esclaves du temps, de cette horrible façon de mourir, lentement, à petit feu... à bas Monsieur Tic-Tac ! »

Qui est ce cinglé ? se demandaient la plupart des gens qui faisaient leurs courses. Qui est ce cinglé, holala, je vais être en retard, faut que je me dépêche...

Et l'équipe du chantier du Centre Commercial reçut une note des services du Maître-Gardien du Temps les informant que le dangereux criminel connu sous le nom d'Arlequin était perché au sommet de la flèche du bâtiment et que leur aide était requise d'urgence pour l'appréhender. Les ouvriers refusèrent, disant qu'ils allaient être en retard sur les délais de construction, mais Monsieur Tic-Tac tira les ficelles gouvernementales appropriées et on leur ordonna de cesser le travail et de s'emparer de cet imbécile là-haut avec, son tuba. Une dizaine d'ouvriers aux carrures impressionnantes grimpèrent donc sur leurs plates-formes et, libérant les plaques anti-grav, ils s'élevèrent en direction de l'Arlequin. »

Après la débâcle (au cours de laquelle personne ne fut sérieusement blessé grâce à la vigilance de l'Arlequin), les ouvriers essayèrent de se regrouper pour mener un nouvel assaut, mais il était trop tard. Il s'était volatilisé. L'événement avait cependant attiré une foule assez considérable et le cycle des ventes fut retardé de plusieurs heures, des heures

entières. Les besoins d'achats du système en subirent bien entendu les conséquences ; des mesures furent donc prises afin d'accélérer le rythme pour le reste de la journée, mais certains secteurs s'embouteillèrent et d'autres s'emballèrent, de sorte qu'on vendit trop de valves et pas assez de flotteurs et qu'il fallut expédier d'urgence des caisses et des caisses de Smash-O à des magasins qui n'en écoulèrent généralement qu'une caisse toutes les trois ou quatre heures. Ce fut la pagaille complète dans les expéditions ; des chargements furent déroutés et l'industrie des chars à vent elle-même finit par s'en ressentir.

« Ne revenez pas sans lui ! » dit Monsieur Tic-Tac d'une voix très calme, très sincère, extrêmement dangereuse.

Ils utilisèrent des chiens. Ils utilisèrent des sondes. Ils utilisèrent des listes de cardioplaques. Ils utilisèrent des indicis. Ils utilisèrent la corruption. Ils utilisèrent l'intimidation. Ils utilisèrent les supplices. Ils utilisèrent la torture. Ils utilisèrent des escrocs. Ils utilisèrent des flics. Ils utilisèrent la fouille. Ils utilisèrent les stimulants. Ils utilisèrent les empreintes. Ils utilisèrent Bertillon. Ils utilisèrent la ruse. Ils utilisèrent la fourberie. Ils utilisèrent la trahison. Ils utilisèrent Raoul Mitgong, mais il ne fut pas d'un grand secours. Ils utilisèrent la physique appliquée. Ils utilisèrent les techniques de la criminologie.

Et que voulez-vous, ils le capturèrent.

Finalement, il s'appela Everett C. Marm et il n'y avait pas grand-chose à dire à son sujet, sauf que c'était un homme qui n'avait aucun sens du temps.

« Repens-toi, Arlequin ! dit Monsieur Tic-Tac.

– Va te faire foutre ! répondit Arlequin avec un ricanement.

– Tu as accumulé un retard de soixante-trois ans, cinq mois, trois semaines, deux jours, douze heures, quarante et une minutes, cinquante-neuf secondes, zéro zéro trente six mille cent onze micro-secondes. Tu as utilisé tout ton temps et même plus. Je vais te désactiver.

– Va faire peur à un autre ! Moi, je préfère être mort plutôt que de vivre dans un monde aussi stupide avec des pères fouettards comme toi.

– Je fais mon travail.

– Tu fais plus que ton travail. Tu es un tyran. Tu n'as pas le droit de commander aux gens et de les tuer quand ils sont en retard.

– Tu es un inadapté. Un irrécupérable.

– Détache-moi et je te fous mon poing dans la gueule.

– Tu es un non-conformiste.

– Ça n'a jamais été un crime.

– Maintenant si. Accepte le monde tel qu'il est.

– Je le hais. C'est un monde infâme.

– Ce n'est pas l'avis de tous. La plupart des gens aiment l'ordre.

– Moi pas, ni la majorité de ceux que je connais.

– C'est faux. Comment crois-tu qu'on ait pu te capturer ?

– Ça ne m'intéresse pas.

– Une fille du nom de belle Alice nous a dit où tu étais.

– C'est faux.

– Non, c'est la vérité. Tu l'énerves. Elle veut être intégrée, elle veut se conformer, je vais te désactiver.

– Alors fais-le tout de suite et cesse de discuter avec moi.

– Je ne vais pas te désactiver.

– Tu es un idiot !

– Repens-toi, Arlequin ! dit Monsieur Tic-Tac.

– Va te faire foutre. »

Ils l'expédièrent donc à Coventry. Et à Coventry ils s'occupèrent de lui. Comme ils s'étaient occupés de Winston Smith dans 1984, un livre qu'aucun d'eux ne connaissait ; mais les techniques utilisées sont vraiment très anciennes et ils les appliquèrent sur Everett C. Marm de sorte qu'un jour, beaucoup plus tard, l'Arlequin apparut sur les écrans des réseaux de communications, un sourire espiègle aux lèvres, des fossettes creusées sur les joues, les yeux brillants, et n'ayant absolument subi aucun lavage de cerveau et qu'il déclara qu'il avait eu tort, que c'était en vérité une bonne chose, une excellente chose que d'être intégré à la société et d'être toujours à l'heure et bonsoir Monsieur Dame et tout le monde qui le regarde sur les écrans qui recouvrent tout un quartier de la ville, et les gens qui se disent, eh bien, vous voyez, finalement ce n'était qu'un dingue et si c'est comme ça que le système fonctionne, alors il vaut mieux laisser faire parce qu'on ne gagne rien à combattre les institutions, c'est-à-dire dans le cas présent Monsieur Tic-Tac. Ainsi fut détruit Everett C. Marm, ce qui fut une perte regrettable en raison de ce que Thoreau a dit plus haut, mais on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs et au cours des révolutions il y a toujours des victimes innocentes parce que c'est ainsi et si l'on parvient néanmoins à provoquer ne serait-ce qu'un petit changement, alors peut-être que cela en vaut la peine. Ou, pour être tout à fait clair :

« Euh... excusez-moi, monsieur, je... euh... je ne sais pas... euh... comment vous dire mais... euh... vous aviez trois minutes de retard. L'horaire n'a pas été... euh... tout à fait... euh... respecté. » Il sourit d'un air penaud.

« Enfin, c'est ridicule ! souffla Monsieur Tic-Tac derrière son masque. Vérifie ta montre ! »

Et il regagna son bureau en marmonnant, hmm, hmm, hmm, hmm.

D'après la traduction de MICHEL LEDERER.
Repent, Harlequin, Said the Ticktockman.

AU PAYS DU SOURIRE AVEC FRANZ

Par Norman Kagan

Être contesté, c'est être constaté.
Victor HUGO, *Pierres*.

Encore une nouvelle de 1965, et plus radicalement passive que la précédente puisque le héros ne se livre même pas à un acte de sabotage voué à l'échec. Kagan n'a pas la rhétorique d'Ellison et son texte étale mieux les symptômes : la scène se passe sur un campus, le personnage principal est un étudiant en sociologie et se pose en témoin dressant un procès-verbal de naufrage. Les sciences humaines sont présentées de façon aussi discursive que la physique dans certains textes des années 30 ; le ton est souvent celui de l'essai. L'auteur intente un procès à l'humanité inoccupée parce qu'il y a trop de machines, aux émeutes sans perspectives et sans conséquence, à l'hébétude des vaincus ; il croit assez naïvement que le système court à l'autodestruction et que l'explosion lui épargnera ce qu'il redoute le plus (partir pour le Vietnam). Lui aussi a analysé la Constitution des Etats-Unis et il pense que ça ne peut pas marcher si les gens ne votent pas. Tout lui prouvait le contraire, mais son cri de désespoir est peut-être une tactique pour échapper au pessimisme total d'un Kubrick, sur qui par ailleurs il a écrit un bon livre¹¹.

Le Vote Aliéné : « Je ne peux voter pour aucun candidat, pour aucun programme. J'ai l'impression qu'ils n'ont aucun rapport avec les vrais problèmes de la nation ou de ma vie personnelle. Je pense que notre société a besoin d'une transformation plus fondamentale que cela. »

Option appelée « vote Kafka » dans les machines à voter
(U. S. A., vers 1976 et ensuite).

I

Comme il avait son mardi libre, Zirkle décida de servir les machines. Les mécanismes qui avaient rendu la plupart des hommes inutiles, et poussé le reste à la folie, avaient tout de même besoin de quelques maîtres. Pour prendre place dans le fauteuil d'opérateur de la MNY, on était payé dix dollars de l'heure ; il aurait été stupide de refuser cela. Évidemment, c'était ridicule, comparé au salaire de la machine : vingt dollars de l'instant. Argent fantôme, de quoi payer mille âmes inemployées et inemployables des Zones Émotionnellement Troublées de la nation.

Barbara marmonna quelque chose dans son sommeil ; il écarta ses cheveux et embrassa son mince visage calme et détendu. Elle était belle, allongée dans son lit : il regarda un moment ses longues jambes à peine hâlées, puis poussa un soupir, les recouvrit et commença à s'habiller. Il essaya de penser à la machine, parce que s'il pensait à Barbara, il aurait envie de la regarder, et de la toucher, et de la serrer contre lui, et alors, il ne partirait jamais. Quel corps merveilleux ! Quelle merveille, un corps jeune et épanoui...

Les corps valent mieux que la pensée et les mots ; elle était si calme avec les étrangers, silencieuse et en même temps provocante avec son pull, son jean et ses longs cheveux. Quant à ce qu'elle pensait... *Comment s'entendre avec elle ?* Elle était hypersensible, et elle le *savait* ; il avait couché avec elle lors de leur *deuxième* rendez-vous, pour lui prouver qu'elle comptait pour lui, et pourquoi es-tu si froid, mon salaud, si froid, froid, je sais, mais est-ce que nos corps ne sont pas chouettes, ne pense à rien, rien que nos corps...

« Michael ? » Elle ouvrit les yeux et lui sourit.

« Il faut que j'y aille, Barbara, sinon je vais être en retard, tu sais.

– Tu ne peux pas rester ? Je vais descendre acheter quelque chose pour le petit déjeuner.

– Quarante dollars, mon minet... Écoute, je t'appelle à midi, d'accord ?

– C'était ma faute, hier soir, dit-elle à voix basse. Je t'assure, Michael, je...

– D'accord, tout va bien, mais il faut vraiment que je parte.

– Comme tu voudras, Michael. »

Avec un sourire boudeur, elle releva la couverture jusqu'au menton ; sa moue était à la fois de dépit et d'invite.

Oh ! là ! là ! descendons vite ces escaliers ! Épousons-la la semaine prochaine, O. K., mais maintenant, il faut y aller !

Zirkle se retrouva dehors, dans la froide et claire matinée de novembre. Il enfonça ses poings dans les poches de son anorak. A cette heure-là, le Village manquait de panache, mais avait un sens : des maisons de pierre, de brique ou de béton à dimension humaine, pas comme les monstres du centre dont les millions de tonnes mortes pesaient comme une menace au-dessus des gens. Zirkle les vit à peine, trop absorbé par lui-même – ou par Barbara. Il ne remarqua même pas les vieilles affiches, ni les panneaux annonçant : *Horaires des Élections : de 8 h à 13 h*, à côté de la grande plaque de cuivre : *Centre Informatique ; Institut Courant de Sciences Mathématiques ; Multiversité de New-York*. Réchauffé par une tasse de Choconoix, il prit l'ascenseur pour la Salle de la Machine.

Elle était vivement éclairée et presque silencieuse. Au centre, bien sûr, se trouvait le grand ICM aleph-sub-90, relié à une douzaine d'autres unités situées sous le plancher. Sur le côté, une imprimante crachotait, et dans la colonne à vide, le ruban avançait par saccades brusques. Il y avait aussi la console, avec ses boutons et ses curseurs, son panneau de petites lumières qui s'allumaient et s'éteignaient rythmiquement. L'opérateur, un homme sans expression nommé Kernan, y était assis. Quelques autres techniciens, mal rasés, en bras de chemise, allaient et venaient silencieusement. La machine travaillait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sauf pendant l'entretien. Quand Bœing ou General Motors n'avaient pas de

problèmes, Los Alamos était toujours là pour acheter son temps. Au-dessus de la console, on pouvait lire cette légende laconique : ICM EST LÀ POUR LONGTEMPS.

Zirkle demanda à Kernan ce qu'ils avaient en cours, mais le jeune homme lui répondit vivement : « Randall me remplace ; tu es chargé de programmer je ne sais plus quel truc social. »

Zirkle haussa les épaules : cinq dollars de l'heure, c'était mieux que rien. Il sortit de la Salle de la Machine, passa devant la réceptionniste noire et se dirigea vers la Bibliothèque des Programmeurs.

Les salles climatisées, aux murs lambrissés de pin et au sol couvert de linoléum, typiques des installations d'ICM, le faisaient penser à un sous-marin, ou aux abris d'un site de missiles. Et toujours, cette atmosphère bizarrement tendue, comme si les machines étaient habitées par les esprits des millions d'hommes et de femmes évincés par l'automatisation. Comme si les machines avaient intégré non seulement les fonctions, mais aussi l'esprit de tous ces gens devenus inutiles. Les Zones Emotionnellement Troublées – les ZET – étaient habitées par des zombies. *ICM est là pour longtemps.*

Zirkle pensa à Barbara. Il la voyait devant lui : belle, et pourquoi ne le serait-elle pas ? Et la vieille logique : on croit toujours qu'on ne va pas s'engager. Tout ça, ce ne sont que des mots et des muqueuses, mais soudain elle ne fait que vous parler, et vous vous demandez pourquoi pas, pourquoi pas ? Elle est si chouette, et ça n'avait jamais paru aussi bon d'être impliqué dans quelque chose...

Cinq ou six hommes étaient au travail dans la pièce violemment éclairée. Zirkle aperçut Randall, et le Dr Progoff, le patron du Centre, un homme grand et chauve qui avait fait un doctorat de théorie pure, puis s'était engagé dans les maths appliquées et l'informatique. Il parlait à un universitaire mince et habillé avec recherche : « ... l'échantillonnage est terminé, mais avez-vous pensé au temps-machine ? Ça n'aurait guère d'intérêt d'avoir les prévisions lorsque les vrais résultats seront déjà connus. »

Zirkle se souvint alors. Mais il était trop tard pour se faire inscrire, et de toute façon ça n'avait aucune importance, ils étaient tous les mêmes, et s'il votait, il...

« Votez Franz ! s'exclama l'universitaire avec rage. Qu'est-ce que vous vous imaginez ? Vous les avez aliénés de tout, y compris d'eux-mêmes ! C'est pourquoi je ne voudrais pas que...

– Qu'est-ce que ça changera ? grommela le mathématicien. Les autres résultats sont connus depuis des jours, et les machines suivent le scrutin pas à pas.

– Je parlais des prévisions entraînant leur propre réalisation : des gens assez stupides pour tenir à voter pour le vainqueur, ou s'en fichant au point de voter pour le vainqueur, ou s'en fichant au point de laisser une machine faire leur... oh ! et puis peu importe ! Je vais obtenir l'autorisation de l'Université.

– Excellent, dit Progoff. Ah ! Zirkle, pourriez-vous accompagner le professeur Lerner, s'il vous plaît. Lorsque vous reviendrez, je veux que vous voyiez ce qui cloche dans son programme ; vous commencerez, disons à onze heures, quand ce travail sur la détection des neutrinos sera achevé. »

Zirkle fit un signe d'assentiment, et suivit l'homme mince (qui était sans doute un sociologue) jusqu'à l'ascenseur. Quand la porte se fut refermée sur eux, l'universitaire lui dit sur un ton irrité : « Excusez-moi de vous poser cette question, mais est-ce que vous comptez voter aujourd'hui ? Et ne me mentez pas, s'il vous plaît.

– Oh ! oui, sûrement, monsieur.

– Dans ce cas, j'ai bien l'impression que vous et moi serons les seuls à voter. »

Dehors, l'atmosphère s'était radoucie. Des étudiants en vestes colorées se dirigeaient vers le bâtiment. Dans le parc et dans les rues misérables entourant l'Université, les inévitables oisifs avaient tout de même commencé à se rassembler. Un kiosque à journaux étalait les titres : ÉMEUTES ANTI-AUTOMATION, VIOLENCE DANS LE MÉTRO, HARLEM PRÊT À EXPLOSER. John ne s'en émut pas outre mesure : de mémoire d'homme, la une des journaux new-yorkais avait toujours été comme ça.

« Imbéciles ! marmonna Lerner. Mais comment leur en vouloir ? Ce qui est certain, c'est que je ne vois pas ce qu'on pourrait y faire. Et ils sont impuissants. »

Zirkle, qui en fait pensait à Barbara, s'interrogea : « Je me demande au fond si je ne vais pas voter Kafka. Ce n'est pas que je me sente aliéné de la société ; j'ai simplement l'impression qu'il n'y a pas grand choix entre... (*et je dirais : Veux-tu m'épouser ? Et Barbara répondrait : non, mais j'admire ton goût.*)...

– Non, non ! s'écria Lerner. Ne faites surtout pas cela ! » Ils traversaient la rue. « C'est là le danger du vote Kafka : il court-circuite la pensée ; les gens se sentent mal dans leur peau, alors ils appuient sur le bouton marqué *Franz*. L'idée initiale était de distinguer ceux qui simplement ne tenaient pas à aller voter et ceux qui étaient réellement désenchantés. Et il y a eu le choc en retour : ça a seulement prouvé que tout le monde est aliéné et malheureux. Et notre système social est devenu si complexe, si étroitement limité par la situation internationale, que nous ne pouvons pas lui apporter de modifications fondamentales. Résultat : davantage d'aliénation et de malheur, et, quatre ans après, davantage de votes Kafka. »

Les premiers cours étaient finis ; un flot d'étudiants se répandit dans le couloir. Les deux hommes parvinrent à se faufiler dans un ascenseur. Tandis que la porte se refermait, Zirkle murmura : « Je vois. » (*La garder chez moi si possible, dans ma chambre. Le contact physique, dépendance importante. L'histoire du type qui envoyait tous les jours une lettre d'amour à la fille qu'il aimait. Résultat : elle a épousé le facteur.*)

Les portes se rouvrirent et Lerner s'engouffra dans le couloir. Un étudiant barbu en blouse blanche passa en sifflant le dernier tube du Beatle X, le Pleureur du Ghana : « Les filles sont comme des pianos : debout contre le mur ou à se coucher dessus... »

Lerner ouvrit la porte de son bureau : « Lors des dernières élections, il y a eu moins de cinquante millions de votants. Qu'arrivera-t-il si Franz a la majorité ? Que se passera-t-il alors ? Le moral du gouvernement s'effondrera. Comment le Congrès ou le Président pourraient-ils agir, prendre des décisions, s'ils savent qu'en fait personne ne veut d'eux ? »

Zirkle haussa les épaules : eh bien, tant pis pour eux... Il n'avait jamais eu confiance en ces sales politiciens. Peut-être faudrait-il élire un robot pour président ?

« Vous savez, dit-il, ce genre de cas est peut-être prévu. C'est dans la Constitution, mais on n'y a jamais fait appel. »

Chargés de bandes magnétiques et de cartes perforées, ils attendaient de nouveau l'ascenseur. « Si les deux tiers des législatures d'État demandent une Convention Constitutionnelle, le Congrès des États-Unis doit la réunir. Et les recommandations de la C. C. deviendront constitutionnelles si les trois quarts du corps électoral l'approuvent. Si les choses tournent vraiment mal, ça pourrait arriver. Ils pourraient supprimer la présidence, abolir les droits civiques, contrôler l'ICM, les savants et les ingénieurs. Mon Dieu ! Ils pourraient même... »

Lerner garda le silence jusqu'à ce qu'ils fussent revenus au Centre Informatique, puis murmura : « C'est possible, oui, c'est possible... Les statistiques sur le crime, la drogue, les maladies mentales... Ils pourraient... » Il fit un geste en direction du parc, où la foule des oisifs se mêlait aux fans de la guitare. « Regardez-les, hébétés, ivres, prêts à se bagarrer, vaincus... Je suis peut-être un des derniers sociologues. Parce qu'il n'y aura plus de société à étudier.

– Vous êtes prêts ? » tonna derrière eux la voix de Progoff. L'imposant mathématicien portait à la boutonnière un insigne avec la légende : *ICM est là pour longtemps*. Cette vue sembla ragailardir Lerner.

« Certainement, Dr Progoff. Mais auparavant, j'aimerais vous parler un moment. » Les deux hommes entrèrent dans le bureau du directeur.

« Tu viens, Mike ? dit Randall, levant les yeux de ses graphiques et de ses manuels. J'ai bien besoin de faire une pause.

– D'accord », dit le jeune homme. Il se sentait mal à l'aise ; il regrettait la routine du pupitre et des cartes perforées. Barbara s'introduisait sans cesse dans ses pensées. La vie professionnelle aurait dû être un algorithme.

Les deux jeunes gens allèrent prendre un café au salon des programmeurs. Zirkle avait de la sympathie pour le maigre et intense Randall, dont le seul vice était d'obtenir pour ses amis des cadeaux gratuits des clubs du Livre du Mois, du Disque du Mois, du Fruit du Mois, etc., en modifiant grâce à ses connaissances professionnelles les cartes-réponses ICM.

Randall allait justement amener Zirkle chez son amie pour assister aux résultats des élections lorsque les haut-parleurs du salon se mirent à gronder.

II

« Le chroniqueur scientifique d'ICM vous présente le bulletin spécial élections. La science au service de l'information ! ... On annonce à l'instant que les savants de la NASA ont réussi à mettre sur orbite la sonde automatique Jupiter 67 avec un succès total. L'engin décrit une orbite presque parfaite autour de la planète géante. Werner et son équipe de techniciens des fusées triomphent. Malheureusement, par suite d'un défaut du système de télémétrie de Jupiter 67, l'engin ne transmet aucun renseignement. Mais, comme Werner l'a fait remarquer, les instruments fonctionnent parfaitement !

La NASA compte demander six milliards de dollars de crédits pour vingt nouvelles sondes dans le cadre du programme Jupiter... Il faut féliciter les gagnants de la Chasse aux Talents Scientifiques Eastinghouse ! Comme de coutume, nombre de gagnants viennent du Collège Scientifique du Bronx, y compris les cinq premiers : Ephraïm Goldstein, Dennis Steinross, David Einsteinmann, Keither Auerstein et enfin Steiner Steinstein ! Steiner Steinstein, classé premier, gagne une bourse pour un doctorat accéléré en cinq ans à l'Institut Technologique de Californie. Steiner a gagné grâce à une étude sur la vie sexuelle des pigeons.

« Hilarant, le commentaire de ce jeune boutonneux de quinze ans, portant lunettes : « Au diable les copains ! Moi, je veux des pigeons tout le temps ! »... Tragédie dans une Zone Emotionnellement Troublée ! Une tragédie s'est abattue cette semaine sur l'exposition itinérante d'ICM « la Chevauchée de la Sagesse » qui fait la tournée des ZET du pays. Selon le rapport officiel, les brochures d'information *Le Fortran par la joie* et *Votre passionnant avenir de programmeur d'ICM* furent distribuées à la foule, et les vitrines-expositions *La Mine d'or des maths binaires* et *La Chanson des ensembles* furent ouvertes, tandis qu'un annonceur exhortait la foule à joindre les rangs d'ICM. Le public répondit par des huées, des insultes et des cris : « Donnez-nous du vrai travail ! » « Programmer quoi ? L'art de nous faire sauter tous ? » et « Fabriquez vos propres machines du Jugement Dernier, Dr Folamour ! » Des pierres ont été jetées sur les vitrines, tandis qu'une salve de fruits pourris et autres projectiles renversait l'annonceur. Les membres au service de sécurité ouvrirent alors le feu sur ces sales marginaux avec des grenades lacrymogènes et des mitraillettes. Il y aurait un grand nombre de blessés. Hum... ICM a décidé de suspendre, au moins provisoirement, la tournée de « la Chevauchée de la Sagesse ». Allen Rosenberg, un des dirigeants de la Corporation, a déclaré : « Je « n'arrive pas à comprendre pourquoi ces jeunes « gens refusent de travailler pour le progrès, la « liberté et le bonheur en travaillant pour ICM et en « suivant mes directives... La programmation est un « travail idéal pour l'homme moderne ! »

« Une grande réussite ! Les savants de la NASA viennent de présenter au Congrès leur rapport sur le programme Lucifer. Cette station lunaire de cinq cents milliards de dollars est issue du programme Cerbère, la station lunaire provisoire d'un coût de cinquante milliards de dollars, elle-même issue du programme Apollo de cinq milliards de dollars. Pour justifier Apollo, Cerbère et Lucifer, dont la valeur pratique a pu être mise en doute, David Sarlin, chef de la NASA, a chaleureusement pris la défense de ces programmes : « Il faut croire en la recherche pure – elle entraîne toutes sortes d'applications fantastiques dans nombre de domaines ! Qui sait, nous pourrions trouver une nouvelle source d'aliments bon marché, ou un moyen d'aider nos concitoyens émotionnellement troublés ! » Le Représentant Steadman demanda pourquoi les cinq cents milliards de dollars n'avaient pu être consacrés directement à la recherche alimentaire ou à l'aide aux ZET, ce qui aurait peut-être eu pour résultat de faire progresser les sciences spatiales tant prisées par le Dr Sarlin. Le Dr Sarlin ne répondit pas à cette observation, mais demanda une augmentation des crédits pour le programme Coprophile, encore au stade expérimental, destiné à rendre la lune habitable. « La direction que nous « prenons ne me plaît guère », a protesté le Représentant Steadman... « Un président automatisé ? Une personnalité haut placée de la multiversité du Michigan a révélé aujourd'hui... »

« Un président automatisé ? dit Randall. Cette fois, ICM serait *vraiment* là pour longtemps ! Qu'est-ce que tu fais, après déjeuner ?

– Hein ? Je pense que je travaille, cet après-midi. » Zirkle se sentait mal à l'aise sans savoir pourquoi ; puis il se souvint qu'il devait appeler Barbara.

Randall lui expliqua qu'il y avait un horaire spécial à cause de l'élection. Zirkle en fut ravi : il allait pouvoir passer

l'après-midi avec Barbara.

« Tu vas voter ?

– Non, je ne me suis même pas inscrit. Je... On devrait peut-être y aller. »

Zirkle arriva juste au bon moment ; quelques minutes plus tard, il se plongeait dans la révision du programme de prévisions de Lerner. Il n'y trouva pas d'erreurs, mais l'allongea légèrement pour gagner du temps d'exécution. Voilà le travail qu'il aimait : embrasser un ensemble d'éléments et de processus logiques ; les ordonner en une séquence aussi parfaite que le permettaient les limites de la logique et de la machine. Il était un excellent programmeur, mais lorsqu'il appela, Barbara n'était pas là.

Dehors, dans la pâle chaleur d'un midi de novembre, les rues et le parc étaient pleins d'employés, d'étudiants et des inévitables chômeurs. Dans ces couloirs aseptisés, on oubliait parfois que New York était elle-même une des plus grandes ZET du pays. Dans l'introduction de son programme, Lerner avait précisé qu'il y avait peu de régions saines et prospères aux Etats-Unis, seulement la folie ou la pauvreté, Manhattan ou les monts Appalaches, émotionnellement troublés ou économiquement dépourvus. Le graphique statistique ressemblait plus à un échiquier aux cases déformées, gonflées ici, aplaties là, qu'à une carte géographique. Comme si la logique de la machine à créer l'abondance était devenue cancéreuse dès qu'on avait voulu l'appliquer aux hommes.

Il s'arrêta de marcher, se demandant quoi faire, tandis que la foule déferlait autour de lui. Les bribes de conversations qui lui parvenaient n'étaient pas faites pour le rassurer :

« Tu comprends, ce qui est épatant quand tu fumes, c'est ce sentiment immense, ce sentiment d'être vraiment grand, et quand tu t'arrêtes de fumer, *ça ne s'en va pas*. Tu continues à te sentir vachement *high*... »

« Alors, le conseiller pédagogique m'a dit : Je ne me paie pas votre tête. ICM est là pour longtemps ; il faut au moins un titre universitaire, et on n'aura pas de travail si on n'a pas au moins une licence. Je vous assure que vous auriez tort de demander un congé... »

« Tu parles, elle et sa copine, des filles drôlement émancipées ! Si elle ose arriver avec un garçon, la copine va s'enfermer dans sa chambre et téléphone à son père. Et l'autre fait pareil... »

« Comme on avait rien à faire, on a tourné dans sa Cadillac, et on a demandé notre chemin à ces bonnes femmes, puis on leur a arraché leurs sacs à main. Feigenbaum voulait tuer la petite à coups de batte de baseball, mais j'ai dit... »

« Écoute, Louise, il est temps de se mettre dans la tête qu'on est toutes les deux en terminale. Il faut cesser de sortir avec des Noirs et commencer à fréquenter des étudiants de l'école dentaire... »

Elle était peut-être sortie acheter quelque chose, ou bien allée aux toilettes... Zirkle traversa le parc et la foule désœuvrée.

« Mais je m'en fiche, David ! Je veux passer toute ma vie avec toi et je sais que nous pouvons travailler dur pour avoir un mariage sain et élever des enfants sains, pas névrosés. »

Il essaya de rester du côté des étudiants : ils étaient nerveux, certes, mais gais. Malheureusement, c'était difficile d'éviter les autres : employés craignant pour leur emploi ; jeunes gens qui n'en avaient jamais eu, et qui se cachaient derrière leurs barbes et leurs guitares ; les pires, c'étaient ceux qui ne pouvaient même plus imaginer autre chose et marchaient sans but, un sourire béat aux lèvres ; beaucoup étaient issus des minorités, certains étaient chômeurs de père en fils depuis trois générations.

Ici au moins, ils trouvaient quelque chose à faire : rire et chanter, se prélasser sur l'herbe ou le béton ; pulls et jeans, chemises de flanelle et shorts ; un endroit où aller, un système de comportement, des gens à qui parler. Dans les graphiques de Lerner, ce lieu était baptisé « Concentration des Ratés », mais combien de gens pouvaient entrer en compétition avec l'acier et les spacistors ? Car c'était là le Grand Fait Nouveau de ce monde : la plupart des gens étaient devenus superflus.

Zirkle haussa les épaules : il avait bien assez d'ennuis avec Barbara. Pourtant, le problème le préoccupait. Dans les rues pleines de flâneurs et de désœuvrés, il chercha des visages exprimant le courage ou la joie intérieure mais n'en vit aucun – ou alors, il avait perdu l'habitude de juger les autres hommes ; les mages des machines n'avaient guère besoin de ce genre de talents.

Barbara n'était pas à la maison. Son succès humain, son triomphe, qui l'absorbait entièrement en dehors des chiffres. Il commençait seulement à voir combien c'était important : les jupes, les pulls, les jeans, les livres et gravures, les disques du Beatle X... La pièce silencieuse était comme suspendue autour de lui, plus petite soudain. La grande table à dessin qui leur servait de bureau, le divan qui se déplaçait pour former un lit double, les photos de l'été dernier fixées au mur...

Il pouvait courir, maintenant ; la coopérative, la librairie, la bibliothèque, trois sortes d'amis – mais ça revenait au même. Ces relations-là étaient fondées sur la confiance et sur la confiance en soi ; elles étaient limitées par l'assurance et par la fierté. Aller courir n'importe où, c'était le moyen de couper court et puis, elle savait ce qu'elle faisait ; si elle ne voulait plus de... Il n'alla pas plus avant. Il laissa un mot dans la chambre, dévala les escaliers, se précipita dans la rue où les gens avançaient sans but en ce jour des Élections, et pensa à Kafka.

III

Il avait lu *Le Château* et *Le Procès*, et il se rappelait K., le géomètre, essayant désespérément d'atteindre les fonctionnaires du château, et venant à douter de leur existence même. Le malheureux héros du *Procès*, ignorant pour quelle raison on l'avait arrêté, ne tirant de ses geôliers ni explications ni même le nom de leurs supérieurs, voué à finir sa vie devant le tribunal, à se défendre d'une inculpation qui ne lui avait jamais été révélée. L'univers de Kafka : un lieu hideux, désolé et incompréhensible.

Et pourtant, Michael comprenait que cet auteur fût important pour bien des gens. Parfois, il était lui-même stupéfait ou enragé devant des organisations comme la MNY, ou déprimé par son travail au point de le trouver dénué de sens. On appelait ça l'aliénation. La vie moderne était trop vaste et trop complexe ; les gens avaient l'impression d'être coupés de tout, de ne pas avoir leur place dans l'espace. L'automation produisait l'abondance ; plus de buts, plus d'obligations, plus de raisons de travailler. Les gens se sentaient petits et vulnérables ; ils avaient peur. Il aurait voulu y penser autrement,

mais il ne connaissait que le jargon de la sociologie. Barbara et ses études prenaient pratiquement tout son temps. Ce devait être la première fois cette année qu'il se promenait en dehors du campus.

Cédant à une impulsion, il entra dans un bar.

Quand ses yeux se furent accoutumés à la pénombre, il regarda à la dérobée les clients qui se pressaient dans la salle étroite. Quelques minutes lui suffirent à les diviser en deux catégories.

Les premiers étaient inquiets sans doute, mais gardaient de l'énergie, de la vigueur. Ils se tenaient près du bar et parlaient, ou regardaient l'écran fixé en hauteur ; d'autres étaient assis aux tables les mieux éclairées. Les autres, seuls ou en groupes, se tenaient dans le fond, semblant fuir la lumière, pareils aux habitants d'un pays occupé : maussades et rusés, attendant leur chance.

Apparemment, la frontière passait entre ceux qui avaient un but ou une existence un tant soit peu gratifiante, et ceux qui dépendaient des allocations ZET ou qui n'en étaient pas loin. Il tourna son attention vers l'écran : « Transformons l'Amérique en Terre Promise ! » annonçait un jeune homme souriant aux longs cheveux blonds et aux lèvres boudeuses. « Votez pour la liste Homo ! »

« Oui, mes amis, poursuivit-il, nous n'en sommes plus à nous excuser d'être ce que nous sommes ! Oh ! non. En fait, nous croyons sincèrement que notre mode de vie est non seulement acceptable, mais désirable, noble et même préférable. Et puis, ajouta-t-il avec un clin d'œil, nous avons la solution au problème de la surpopulation ! »

Il y eut des hourras étouffés, quelques rires, quelques sifflets.

« Alors, n'oubliez pas, votez pour la liste Homo, et la vie deviendra une longue partie de plaisir ! Élisez notre candidat, c'est un TRÉSOR ! »

Dans son introduction, Lerner mentionnait le parti homosexuel. Rien d'étonnant à cela. Dans un monde fragmenté où les valeurs avaient disparu, où il était difficile de se créer des attachements et plus encore de les maintenir, où le travail était sans importance et de toute façon introuvable, les gens se raccrochaient désespérément à tout ce qui pouvait avoir un sens. Même les schizophrènes avaient leur association, avec son habile slogan : « Rejoignez-nous derrière le mur de verre ! »

Il leva son Schiltz et en but lentement une gorgée. Quelqu'un mit une pièce dans le juke-box et l'étroite salle du bar vibra aux accords de « Les filles sont comme des pianos » du Beatle X. Zirkle vida son verre et le reposa. L'atmosphère lourde du bar le déprimait. Il sortit dans la tiédeur de l'après-midi.

Il se dirigea vers le nord. Au dixième croisement, il atteignit les monolithes ; ils s'élevaient tout autour de lui, comme des explosions figées de cuivre, d'acier et de verre. Tonnes mortes suspendues au-dessus de sa tête, vides cet après-midi. Ici se trouvaient les Administrations, les Chaînes, les Archives, les Sièges Sociaux de l'Amérique automatisée. Au-delà des limites de la ville, on atteignait l'échelon suivant : les machines à produire l'abondance, les géants d'acier poli, là où jadis il y avait les *gens*. Et qu'allaient-ils faire maintenant, ces gens ? Perforer des cartes et manier des papiers, ça ne signifie pas grand-chose. Ne nous faisons pas d'illusions, amis, ICM est décidément là pour longtemps !

Il y avait un caillou dans sa chaussure, qu'il n'arrivait pas à intégrer dans le train de ses pensées, et comme cela lui faisait mal, Michael se tint en équilibre sur un pied et essaya de le faire tomber, minuscule entre ces géants dont les flancs arboraient l'invisible slogan : *ICM est là pour longtemps*.

Il ferma son veston et reprit sa marche contre le vent. Il comprit avec embarras qu'il pensait aux Grands Problèmes depuis un bien long moment.

Voilà bien l'homme moderne : il philosophe mais ne vote pas.

Il savait dès le départ que son intelligence n'y suffirait pas. Et ensuite ? La plupart des gens sont réellement superflus, inutiles, à la dérive dans une organisation gigantesque. Le monde est un Château, la vie est un Procès, et pourquoi ne pouvez-vous pas aller plus loin, idiot ? Pourquoi ne pouvez-vous pas trouver quelque chose d'O-RI-GI-NAL ? Il pressa le pas.

Bien entendu, on allait se débarrasser du gouvernement. Franz Kafka élu Président ! Pourquoi pas ? Les machines à abondance assuraient l'existence matérielle des gens, mais la société était si fragmentée et les gens si blasés, qu'on ne pouvait plus s'enthousiasmer pour une idée. Considérez les « objectifs » de l'homme moderne :

– *L'exploration spatiale* : en dehors des fans de science-fiction, elle éveille peu d'enthousiasme. Encore un monolithe, trop grand pour être aimé, aux héros sortant tous du même moule.

– *Les pays sous-développés* : une réalité, d'accord, mais avec tant de vieilles malédictions qu'un simple individu ne pourrait pas avoir le goût de s'y attaquer. Rideau. Et il faut se poser la question : sommes-nous plus heureux ?

– *La recherche scientifique* : une frontière qui recule sans cesse, peut-être, mais à quoi bon, après le dix millièmè élément nouveau et la trillièmè loi ?

– *Améliorer notre monde* : pour que tout le monde vive éternellement, pour que les gens aient autant d'enfants que possible ? Tout le monde peut tourner en rond de cette façon, en se demandant à quoi ça sert.

Il revint à la réalité immédiate et traversa la rue en courant vers un Rexall pour téléphoner à Barbara. Chez lui, pas de réponse. Chez elle, à Staten Island, personne. Son amie Sandra, la folle. Pas de réponse, pas de réponse, pas de réponse ! et il tapa du poing contre le mur de la cabine, juste au-dessous d'un graffiti en forme de dialogue :

Nietzsche : Dieu est mort.

Dieu : Nietzsche est mort. Au suivant !

Zirkle ressortit lentement de la cabine téléphonique, acheta une barre de chocolat et se remit à marcher. Il essaya de reprendre le fil de ses pensées, mais c'était difficile. Il n'avait jamais exploré ce problème aussi loin, et il en trouva bientôt la cause : Barbara. Avant de la connaître, il tirait ses satisfactions et la conscience qu'il avait de sa propre valeur de son habileté à manipuler les machines. Aider ICM à être là pour longtemps, est-ce un but suffisant dans la vie ? Question dangereuse pour quelqu'un qui précisément n'a pas d'autre but dans la vie. Barbara l'avait libéré, ou presque. Preuve : le besoin de l'appeler.

Elle était si merveilleuse. Il adorait passer son temps avec elle. Et le sexe, bien sûr, le sexe, le sexe, le sexe, mais aussi un

tas d'autres choses. C'était tellement chouette de rire ensemble, ou bien d'étudier en face d'elle, de déjeuner avec elle et ensuite de l'entraîner au lit. Oh ! oui, Barbara l'avait libéré !

Bon, et où en était-il ? A détruire les aspirations de sa société. Sous cet angle à la fois cocasse et cruel, plus rien n'avait de sens ; par ordre du Château la recherche scientifique consistait à devenir programmeur afin de pouvoir postuler au poste de greffier dans le Procès. « ICM est là pour longtemps » était un grognement, une éructation obscène, aussi peu significative que le vieux slogan : « Pensez ! » Penser à quoi ? Et sommes-nous mieux lotis parce qu'ICM est là pour longtemps ? Alors ?

Parfois, lorsqu'il était petit, il pensait que les adultes travaillaient à un projet monumental, à une tâche merveilleuse à laquelle il pourrait prendre part quand il serait grand. Et maintenant qu'il était grand, il s'apercevait qu'il n'y avait pas de projet. Alors, que faire ?

Il longea encore deux pâtés de maisons, puis s'engouffra dans le métro. Dehors, les énormes immeubles commençaient à projeter leurs énormes ombres le long des avenues. Le vent, devenu plus turbulent et plus glacial, tournait autour des géants de métal et de verre.

IV

Randall habitait un grand grenier dans un vieil entrepôt. Zirkle connaissait déjà les amis qui habitaient avec lui : Bennet, le gentil étudiant en lettres ; Oler, l'étudiant en physique à moitié fou qui avait attendu sa dernière année à l'université pour s'apercevoir qu'il détestait la physique, et était devenu professeur dans un lycée afin d'éviter l'armée. Mais Oler n'était pas là ce soir, de même que Barbara avait été absente le jour où il était venu les voir chez eux.

La grande pièce ressemblait à un dortoir d'université : mal chauffée, avec quelques tables et chaises bringuebalantes, des tas de vêtements, de nourritures diverses, de livres et de matériel de labo. Des lits de camp. Une collection de bouteilles exotiques. Des graphiques. Un poster de « La Fille la plus décaquée du mois. » Une vieille TV que Randall était en train de régler.

« Passez cet examen ! coassa l'appareil.

– Encore trop tôt pour les résultats, fit observer Randall, penché au-dessus du poste.

– Tu peux remettre ça ? demanda Bennet, qui balançait ses jambes, perché sur l'accoudoir d'un fauteuil.

– J'aimerais la regarder aussi », dit Michael, car l'émission était offerte par ICM, et il voulait en quelque sorte vérifier ses pensées de l'après-midi.

La TV rugit : « Bonsoir, mesdames et messieurs, et bienvenue à notre émission *Passez cet examen !* le show télévisé qui vous prouve chaque semaine que tout Américain sans titre universitaire est...

« UN MISÉRABLE FAINÉANT, UN BON À RIEN ! »

« Oui, mes amis, *Passez cet examen !* vous est offert par ICM, qui parraine également deux autres émissions classées en tête (de nos propres enquêtes d'opinion, mais oui !), *Voici ce que sera votre vie !* et *Ce que vous êtes vraiment !*

« Alors, mes amis, vous vous demandez si vous pourrez entrer à l'université ? Vous devriez avoir une peur bleue ! Avec l'explosion de la population, ça devient de plus en plus dur ! Il n'y a pas assez de professeurs, pas assez de salles de cours, surtout dans *les Universités recherchées et prestigieuses ! ! !* Pensez-y bien ! Sans diplôme du premier cycle, sans ces quatre années qui donnent droit à la peau d'âne, vous n'y aurez pas accès ! Et si vous n'y avez pas accès, vous êtes *morts !* Pas de situation brillamment rémunérée dans une grande corporation ! Pas de prestige professionnel ! Vous traînerez dans les rues comme des *clochards !* Peut-être même serez-vous enrôlé dans l'armée, et un sale coco vous fera sauter la cervelle ! Il faut que vous réussissiez vos examens ! »

Le speaker s'interrompit, fixant son auditoire.

« Par la suite, nous allons vous dire comment faire pour être sûrs de ne pas les rater. Bien entendu, nous ne pouvons rien vous garantir, mais nous pouvons vous donner de bonnes chances. Si vous n'avez pu suivre l'émission, écrivez-nous à notre fameuse adresse : Princeton, New Jersey. Et en préparant votre avenir, n'oubliez pas notre devise : *ICM est là pour longtemps !*

« Et maintenant, passez cet examen ! Nous allons vous présenter ce soir des célébrités dont sans doute vous avez tous entendu parler, ou entendrez parler bientôt. Les voilà... ! »

La caméra quitta le speaker pour se diriger vers une tribune où quatre hommes étaient calmement assis : deux jeunes et deux plus âgés.

« Commençons par nos deux cadets. Voici d'abord, représentant l'éducation supérieure, le premier prix de la Chasse aux Talents Scientifiques Eastinghouse, diplômé du Collège Scientifique du Bronx, qui a gagné la bourse pour un doctorat accéléré à Cal Tech – Steiner Steinstein ! »

Le jeune homme desséché et portant lunettes regarda la caméra avec un sourire insolent et dit sèchement : « Gentil à vous de me donner tout cet argent. »

« Et maintenant, reprit le speaker, voici le vagabond stupide et inculte ! Après avoir quitté l'école à l'âge de douze ans, ce jeune homme vagabonda de ville en ville, travaillant çà et là et ne pensant qu'à s'amuser, à courir les filles et à jouer de la guitare. Depuis trois mois, le pays entier l'applaudit pour son fantastique tube *Les filles sont comme des pianos*. Alors, mes amis, voici Beatle X ! »

La caméra se dirigea vers un jeune homme hirsute et souriant, portant une guitare sur le dos.

« Voici enfin, représentant l'autorité et la tradition, deux membres de la Multiversité de New York. D'abord, le Dr Progoff, du centre informatique. Docteur... ? »

Le patron de Zirkle fixa la caméra : « Je tiens à souhaiter bonne chance à ces deux jeunes gens, mais je dois dire que j'ai une sympathie particulière pour le jeune Steiner Steinstein. L'Amérique a besoin de gens comme vous, Steiner. La masse de notre peuple a besoin de dirigeants formés à un haut niveau, comme vous. » Après un moment de silence, Progoff continua : « Il n'y aura bien entendu jamais trop de science – ICM est là pour longtemps, ha-ha... et la vie devient tellement complexe qu'il nous faut des spécialistes, des gars comme vous pour diriger les clochards – hum, les 85 p. 100 de la population qui sont moins doués – Steiner Steinstein, je vous tire mon chapeau !

– Et enfin, annonça le speaker, je vous présente Lawrence Lerner, professeur assistant de sociologie à la MNY. Le Dr Lerner, membre du comité qui proposa le « vote aliéné », est un spécialiste des malheureuses Zones Émotionnellement Troublées de notre pays. Dr Lerner ? »

Les traits tendus de Lerner apparurent en gros plan. Il détacha lentement ses mots :

« Je préférerais ne pas parler, si cela ne vous ennuie pas. Je suis très heureux de participer à cette émission, mais je suis plongé dans les élections ; en fait, j'ai mis au point à l'Université un programme de prévision des résultats, et je suis épuisé.

– Nous comprenons parfaitement », dit le speaker. Après une pause soigneusement calculée, il annonça : « Et maintenant, nous allons tous jouer à *Passez cet examen !* »

La caméra cadra le visage du speaker luisant de sueur, aux yeux exorbités. « Pour ceux qui n'ont jamais vu notre émission, je vais quand même expliquer que ce show est le dernier cri du divertissement scientifique moderne, faisant appel au génie électronique et à l'éthique de la classe moyenne pour découvrir le merveilleux potentiel humain de nos candidats. Oui, ce qui nous intéresse, à ICM, c'est l'immense capacité de spontanéité, d'individualité, de créativité et d'originalité de notre belle jeunesse. »

D'une voix monocorde, il poursuivit : « Depuis trois semaines, nos deux candidats ont répondu à dix mille questions d'une douzaine de tests, noircissant les cases bien connues de nos tests ICM. Personnalité, aptitudes, réalisation, créativité, sociabilité – tout ! Les résultats ont été donnés à un de nos ICM aleph-sub-90, et maintenant, ici même, nous allons connaître les résultats ! A vous, messieurs les programmeurs, Steiner Steinstein d'abord ! »

Un ronronnement de plus en plus aigu se fit entendre, des lampes clignotèrent sur une maquette représentant un ordinateur, une sirène hurla. Soudain, le silence se fit, et derrière les deux candidats un immense écran de cristal s'éclaira. La caméra s'en approcha, et l'on put lire :

*Profil ICM :
Steiner Steinstein*

Un brillant avenir dans le domaine de la science moderne attend ce brillant jeune homme. Vous ferez beaucoup de brillantes découvertes, Steiner. Peut-être irez-vous même jusqu'à m'améliorer. Et, parce que vous êtes brillant et ferez de brillantes découvertes, vous serez heureux. Vous rencontrerez et épouserez une brillante jeune fille, et vous aurez beaucoup de brillants enfants. Vous connaîtrez l'amour et une vie brillante. Tout le monde aimera le brillant savant que vous êtes. J'ai été ravi de vous avoir dans mes entrailles sous forme de cartes perforées. J'aime votre brillant dossier, mon garçon.

« Fantastique, mes amis, non ? Ce qu'il est brillant ! Et maintenant, voyons comment notre vagabond s'en est tiré. Programmeurs, vous pouvez y aller. »

*Profil ICM :
Beatle X (?)*

Je ne saisis pas très bien le sujet. S'agit-il d'une personne ? En tout cas, l'avenir ne s'annonce pas brillant pour ce jeune. Bien qu'il ait eu un succès éphémère, je vois venir l'échec et le désastre. Son QI n'est même pas de 140. Il est incapable de programmer un ordinateur ou de faire de la recherche. Mauvais, cela, très mauvais. Tout ce qui l'intéresse, c'est de s'amuser et de gagner de l'argent. Il n'aura sans doute jamais d'amis. Il sera toujours déprimé. Désespoir et chute. Il est incapable de résoudre des équations différentielles. J'ai pitié de lui. Son agonie sera longue et douloureuse.

Nota : les résultats ICM n'ont qu'une forte valeur de probabilité et ne doivent pas être considérés comme la parole divine. Les sujets mal notés peuvent envisager une carrière dans l'Armée US, parfois nommée « l'ICM des imbéciles ». Peut-être aussi êtes-vous inadapté à une culture automatisée, et devriez-vous aller vivre dans une autre culture. Malheureusement, il n'y en a pas.

« Fantastique, les amis ! s'exclama le speaker. L'ordinateur ICM a comparé ces deux jeunes hommes uniques et si différents et a découvert qui était le gagnant. Et le gagnant est... M., mais pas pour longtemps, Steiner Steinstein ! »

Une vague d'applaudissements satura le haut-parleur du poste, et l'orchestre joua deux strophes de « Mon Fils le Savant » tandis que Steiner Steinstein s'inclinait modestement sous les feux des projecteurs.

« Mes félicitations, Steiner ! ICM est heureux de vous offrir un *fellowship* post-doctoral de mille ans au Massachusetts Institute of Technology.

« Mais qu'en est-il de notre vagabond, du perdant, de Beatle X ? Hein, mes amis, qu'allons-nous faire de ce vieux Beatle ? »

Un spot pourpre transforma le visage hirsute du jeune chanteur en un masque de mort, et sa guitare en une bosse grotesque. Debout dans le cône de lumière funèbre, les épaules voûtées, il regardait le speaker d'un air stupéfait.

Soudain, le spot devint d'un blanc aveuglant, pareil à un laser prêt à incinérer le jeune homme comme un papillon sous un verre ardent.

« Non, mes amis, ICM n'a pas oublié le jeune Beatle X. Le jeune X a toujours une chance de Passer cet Examen, de même que vous tous qui nous écoutez ce soir. Et il y parviendra, car notre société de masse a besoin d'outils spécialisés et de machines. Il le passera, mes amis. *Il a intérêt, sinon gare à lui !* » termina le speaker sur un ton féroce, les yeux protubérants.

Après une pause, il reprit gaiement : « Eh bien, avant que le Beatle nous fasse part de sa décision, voyons ce que pensent ses parents et amis. Alors, mes braves, dites-nous si le jeune Beatle X doit passer cet Examen ? »

L'écran s'assombrit de nouveau, et l'on vit apparaître une ville anonyme aux proportions gigantesques. La caméra fit un zoom sur une haute tour locative noircie par la pollution.

« C'est ta maman, Beatle, dit une voix chevrotante. Écoute-moi, mon petit. Va à leur Université s'il y a moyen. Je t'en prie, fais-le pour moi ! Tu as gagné de l'argent mais qui sait ce que l'avenir te réserve ? La seule façon de trouver la sécurité,

c'est d'obéir et de travailler pour les grandes corporations, elles sont trop grandes pour nous faire du mal – moi, je ne l'ai pas fait et je ne peux pas, je suis vieille et faible et fatiguée, aide-moi, fais ce qu'ils disent... »

Une autre voix la coupa, une voix bourrue et amère : « Je suis ton vieux médecin de famille, le Dr McCaulley. Fais ce que te dit ICM, ils ont l'argent et la puissance. Va à l'Université, il te faut cet examen, sans ça tu ne trouveras pas de travail et tout le monde s'en fichera, tu crèveras ou tu deviendras fou, comme ça, et plus rien ne comptera... »

« Beatle ? C'est Harold, le copain de ton frère. Tu te souviens de moi, oui ? Je... Je suis devenu dingue, il n'y avait pas de boulot à moins d'être un prof, alors on faisait que traîner et toucher les allocations, et j'étais bon à rien, mais ça avait pas d'importance, ni pour moi ni pour les autres, rien à faire, et je flippais tout le temps, tu vois – mais ICM m'a vachement aidé, pour cent mille dollars de traitements endocriniens, ça te donne une idée ? Et maintenant, ça va, c'est chouette, et il faut pas que tu deviennes dingue à ton tour, c'est pas drôle, tu sais, et tu devrais faire ce qu'ils disent, te tirer de là avant que... »

« Regardez-le, mes amis ! gloussa le maître de cérémonies. Ça m'étonnerait bien qu'il n'essaie pas de pousser jusqu'au doctorat ! » De fait, le jeune chanteur tremblait de tous ses membres, et son épaule gauche était agitée d'un tic comme s'il essayait de se débarrasser d'un terrible fardeau. Sa main sans force avait lâché la guitare, qui reposait contre ses pieds.

Bennet, qui lui aussi tremblait mais pour de tout autres raisons, s'approcha du poste et changea de chaîne. Des graphiques apparurent, puis des hommes aux visages placides, dont l'un murmura : « L'élection la plus lente depuis trente ans, nous n'avons encore que deux pour cent des résultats, mais selon notre ordinateur... »

Randall, qui d'abord avait protesté lorsque Bennet avait changé de chaîne, s'était mis à suivre attentivement la nouvelle émission. L'étudiant en lettres et Zirkle échangèrent un regard, mais ne dirent rien.

Une autre facette du même tableau, se dit Michael avec lassitude. Lorsque les choses deviennent grandes, elles deviennent complexes, et alors il faut une élite de spécialistes (comme lui-même) efficaces, motivés et d'une haute moralité. Pour grossière qu'elle fût, l'émission tentait de lutter contre le violent anti-intellectualisme des aliénés. Lorsque la pression devient énorme, la propagande devient très vulgaire, c'est inévitable.

Il regarda dans la direction de Bennet, sur le visage auquel planait toujours un curieux sourire. « Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? lui demanda-t-il.

– Oh, pas grand-chose. Cette émission, dans un sens. Ils parlent du « vote Kafka ». Moi, je veux bien ; en tout cas, l'émission *Passez cet examen !* est de l'humour à la Kafka. Ils devraient l'appeler *Au pays du rire avec Franz*.

Zirkle ne réagit pas, mais Bennet continua imperturbablement à sourire. Il avait entendu un tas de choses bizarres, mais Kafka, un humoriste ? L'auteur du *Château*, du *Procès* et de la *Métamorphose* ? Évidemment, la ville était une ZET, et les étudiants, surtout en lettres...

« Tu viens ? dit Bennet, j'ai envie de prendre l'air. » Zirkle fit un signe d'assentiment et le suivit.

La nuit de novembre était froide et pure, et les vastes avenues étaient vides. La lune, à mi-chemin du zénith, était d'un orange éteint. Malgré l'absence de vent, il faisait frais et les deux jeunes hommes accélèrent le pas. Bennet avait du mal à suivre le jeune mathématicien sec et nerveux. Zirkle avait la main dans sa poche, prêt à sortir son couteau, car les rues de New York étaient dangereuses, la nuit tombée. Des amis physiciens s'étaient même fabriqués des pistolets à lasers dans les labos.

« Qu'est-ce que tu voulais dire au sujet de l'humour de Kafka ? » demanda-t-il à son compagnon.

Bennet hésita un moment avant de répondre : « Tu n'as pas beaucoup fait de lettres, hein ? »

– Non, répondit Zirkle, sur la défensive. J'ai 42 UV rien que pour mon sujet principal, sans compter que je travaille et que je vis avec une fille – tu connais Barbara, n'est-ce pas ? » Il hésita, prêt à prendre ses jambes à son cou pour rentrer chez lui. Bah ! cinq minutes de plus ou de moins... Et cela l'intéressait de savoir ce que Bennet avait voulu dire. « Mais j'ai quand même lu ses deux œuvres les plus importantes. C'est sinistre et angoissant – comment peux-tu dire que Kafka est drôle ? »

« Je vois, dit Bennet. Tu n'as pas lu *L'Amérique*. Hum, et dans les cours accélérés, ils survolent les auteurs en simplifiant tout. De fait, Kafka a dit bien des choses sur l'aliénation.

– Et alors ?

– Bon, alors, écoute-moi. Je veux que tu oublies complètement la science pendant quelques minutes. Laisse tomber ce point de vue et regarde autour de toi !

– Allons donc ! »

Bennet poursuivit avec gravité : « Pour un philosophe, la science en tant que point de vue sur la réalité – l'optique ICM – est très limitée. Considère quelques-unes des questions *fondamentales*. Personne ne sait pourquoi nous existons, ni en quoi consiste un « bon » comportement. Personne ne sait, sinon de façon vague et générale, de quoi l'avenir sera fait – même la minute à venir. Tu ne sais pas ce qu'est Dieu, ni ce qu'il veut, ni pourquoi l'univers existe.

– Ça, c'est de la philosophie...

– Bien sûr ! Et je pense que je t'ai suffisamment entendu discuter avec ton amie pour savoir que ces problèmes ne te sont pas tout à fait indifférents...

– Eh bien... » dit Zirkle d'un ton las et méfiant. Il essaya de lire dans le regard de Bennet ce qui allait suivre, tout en sachant que c'était inutile, comme il l'avait appris depuis déjà une dizaine d'années.

– Eh bien quoi ? rétorqua Bennet. Qu'en est-il de ces grands problèmes ? Et ne te fais pas d'illusions, gros malin, tout le monde les connaît et tout le monde y pense. De nos jours, la plupart des gens disent : Et alors ? Je me débrouille pas mal – je mange, je bois, je fais l'amour ; cela me suffit. Le reste...

« Les savants, les ingénieurs, les hommes d'ICM ont trouvé quelques *petites* réponses à certaines questions *importantes*, et croient bien entendu qu'ils les connaissent toutes. Et, en bien ou en mal, ils ont organisé le monde moderne autour de ces réponses.

« Mais,, ces dernières années, un tas de gens n'étaient plus satisfaits de la première réponse. Alors, ils ont essayé la seconde, mais pour la plupart d'entre eux, le « monde scientifique » est invivable – les étudiants qui deviennent fous à

force d'essayer de devenir des médecins, ceux que l'automatisation a mis au chômage et qui ne se sentent bons à rien, ceux qui sont doués dans un domaine non intellectuel et qui se sentent frustrés... Tous ceux qui ont choisi une vie dénuée de plaisir et de satisfactions – et qui sont socialement aliénés.

– Allons, allons, doucement », lui dit Zirkle, qui en fait commençait à être accroché. Bennet n'expliquait pas tout, certes, mais ce qu'il disait paraissait logique, plus logique que...

« Quant à Kafka, ce qu'il a fait en tant qu'écrivain, c'est de jouer avec ces terribles questions fondamentales – qu'est-ce que la vie ? qui est Dieu ? et ainsi de suite. La terrible culpabilité que nous ressentons parfois sans pouvoir l'expliquer est pareille au crime de l'accusé du *Procès*. Le géomètre du *Château* qui n'arrive jamais à contacter ses supérieurs ni à savoir ce qu'ils veulent... si tu as jamais travaillé dans une grande organisation, ça doit te rappeler quelque chose...

– Je ne comprends toujours pas ce qu'il a de si drôle...

– C'est parce que tu te concentres sur le géomètre et non sur l'auteur. Kafka obtient des effets humoristiques par l'exagération fantastique, comme dans *Le Procès* qui embrasse la vie entière d'un homme.

– Je ne vois toujours pas...

– As-tu jamais lu ses *Investigations d'un chien* ? Cela parle d'un chien philosophe qui essaie de résoudre le Grand Problème de la philosophie canine : la nourriture continuera-t-elle à arriver si les chiens cessent d'arroser la terre ? Mais, chaque fois qu'il croit approcher de la solution, la chienne d'en face vient lui rendre visite, et après, il est tellement excité qu'il est incapable de réfléchir au Grand Problème.

« Tu comprends, le chien n'a pas la moindre chance de résoudre le problème ; c'est pour lui une question sans réponse, parce qu'il n'a pas la moindre idée de la vraie nature de ses relations avec ses supérieurs (l'homme et l'univers). Kafka se moque de nous, sourit de notre manière de voir les grands problèmes : la nature de Dieu, ses desseins, et la part de la folie dans tout cela. C'est la formule de « Au pays du rire avec Franz ». Regarde cette stupide émission que nous venons de voir... comme si un million de Steiner Steinstein pouvaient nous aider à résoudre nos problèmes...

– D'accord, dit Michael, d'accord. Maintenant, je vois : tous ces gens qui sont si farouchement certains qu'ils ont la bonne réponse... » Il ralentit légèrement le pas. Les rues désertes étaient faiblement éclairées par la lune et les étoiles. D'un bout à l'autre du pays plongé dans le noir, dans des centaines de milliers d'isolements, Franz rugissait de rire, « Et le vote Kafka, tu crois aussi que c'est une plaisanterie parmi d'autres ? Si personne ne croit plus au gouvernement et que tout le monde est déprimé...

– J'avoue que je ne sais pas. Dans un sens, pour moi, c'est bien une plaisanterie. Mais je ne sais pas si je dois pousser ma philosophie aussi loin. C'est un problème tellement immense et étrange, et aussi tellement réel... »

Michael le regarda, mais Bennet garda le silence.

Ils tournèrent le coin d'une rue et se retrouvèrent tout près de l'appartement. Ni l'un ni l'autre n'avait plus envie de parler. Ils montèrent les escaliers en soufflant. Zirkle s'apprêta à prendre congé.

« Hé, Michael, lui dit Randall, émergeant d'un énorme fauteuil, tu sais, le programme de Lerner, celui que tu vérifiais ce matin ? Eh bien, les premières prévisions ont été données il y a une vingtaine de minutes. Sur la base de cinq pour cent de résultats connus, l'ordinateur dit que les votes aliénés auront la majorité.

– Je suppose qu'il est encore trop tôt pour avoir une certitude », dit Zirkle, sachant qu'il mentait. « On se voit aux cours demain, Toby ?

– D'accord, mon vieux.

– Ça m'a fait plaisir de bavarder avec toi, Bennet.

– Moi aussi, Zirkle. A bientôt.

– sûr. Allez, salut ! »

En se retrouvant dans la rue, Michael se dit qu'il aurait dû téléphoner pour dire qu'il arrivait. Il haussa les épaules et partit d'un bon pas dans les rues encore plus maussades qu'il ne l'était lui-même. Il avait trop réfléchi ; il avait besoin de Barbara ; tout le reste semblait dérisoire.

Ça menait à quoi, au juste ? En marchant dans le centre, à l'ombre des bâtisses géantes, et de nouveau en regardant *Passez cet examen !*, il avait été terriblement tenté d'étudier autre chose, de laisser tomber les machines, et peut-être même la multiversité. Mais avant de faire quoi que ce soit, il fallait trouver une alternative valable.

Et toutes ces idées nouvelles qui se bousculaient... Dans les livres, les gens prenaient des décisions soudaines, passaient brutalement à l'action. Pas dans la réalité. Pas lui, en tout cas. Curieusement, dans ce monde moderne si dynamique, offrant la plus grande liberté d'action jamais connue, tout le monde devenait, dans tous les domaines, prudent, hésitant, passif...

Mais, au juste, qu'allait-il se passer si Franz était élu ?

Imbécile ! se dit-il. Franz Kafka était candidat, mais le président serait le candidat réel ayant obtenu le plus grand nombre de suffrages ! Les électeurs aliénés n'obtiendraient rien du tout, ce serait comme s'ils n'avaient rien exprimé !

Vraiment ? Oui, il voyait maintenant que Bennet s'était montré trop prudent. Le vote des électeurs aliénés était le plus fort de tous. Ils portaient pour le pays du rire avec Franz.

Les savants, le gouvernement (les deux partis réunis), les corporations géantes et les grandes universités. Choisir l'un ou l'autre revenait à peu près au même, qu'il s'agisse d'un vote ou de l'existence. A eux tous, ils avaient créé l'automatisation et les Zones Économiquement Défavorisées, *Passez cet examen !* et les Zones Émotionnellement Troublées. Démocrates ou Républicains, ICM ou Multiversité de Californie, la différence n'était que de surface.

Ceux qui avaient voté pour Kafka avaient agi courageusement, en montrant combien ils étaient écœurés de tout ce gâchis. Les politiciens ne pourraient plus faire de longs discours sur l'apathie de l'électorat ; ils allaient maintenant être contraints de se justifier devant les millions de gens qui étaient furieux et frustrés et qui l'avaient dit.

Mieux encore, ils avaient fait savoir qu'ils avaient des problèmes personnels qui les concernaient directement, qui n'étaient importants que pour eux et pour lesquels les grandes structures sociales ne pouvaient rien.

Le vote Kafka n'apportait pas la solution. Mais c'était peut-être le premier pas vers une nouvelle approche. L'automatisation et la guerre froide, l'exploration spatiale et la surpopulation – les problèmes modernes étaient trop

gigantesques, ils ne pouvaient guère avoir d'autres effets que de terrifier et de frustrer. Le vote aliéné allait donner aux gens une chance de dire ce qu'ils ressentaient, de se détendre, de « partir pour le pays du rire avec Franz ».

Zirkle pensa au judo : parfois, l'on gagnait en se relaxant.

Oui, le vote Kafka, c'était cela : le vœu d'être libre, le droit pour chaque personne de trouver ses propres réponses à sa propre façon.

Non qu'il les eût trouvées, ces réponses, pas encore, tout au moins.

En tout cas, sa vision était devenue plus claire. Et il savait combien il était important que Barbara soit là, et qu'elle l'attende. Elle était là.

Pendant près d'une minute après avoir ouvert la porte, il resta à la regarder en souriant, moment de pur plaisir qui n'avait pas besoin de mots.

Et pendant ce temps, elle essaya de lui parler de la lettre qui était arrivée pour lui, des machines qui avaient fait une erreur, qui n'avaient pas enregistré son inscription à l'Université, de sorte qu'il y était devenu inconnu ; elles avaient annulé sa carte d'étudiant, son reçu pour le versement des droits, supprimé sa bourse et pour finir lui avaient envoyé un bulletin de conscription. Prise de panique, elle avait couru partout pour lui, toute la journée, essayant d'obtenir d'une personne compétente l'assurance qu'il existait.

Elle était fatiguée, et, par contre-coup, commençait à lui en vouloir. Mais il ne laissa pas les choses aller plus loin. Il la serra dans ses bras, très fort (ils en avaient bien besoin) et transforma sa colère en ardeur amoureuse, où elle trouva à dépenser son énergie.

Après avoir fait l'amour, Michael fixa le plafond tandis que Barbara somnolait doucement à son côté, et pensa à ce que les machines avaient fait. Peut-être n'avaient-elles pas commis d'erreur, mais s'étaient-elles mystérieusement rendu compte...

Idée stupide, imputable à la fatigue.

« Embrasse-moi », murmura Barbara dans la pénombre, et il le fit.

Au seuil du sommeil, un bras passé autour d'elle, Michael se demanda, comme il ne devait jamais cesser de se le demander, ce que signifiait la réalité, ce que signifiait sa propre existence, et, pour finir, ce qui allait arriver demain, et demain, et demain...

Le lendemain matin, il se réveilla le premier, dans un univers gris et silencieux.

Ses yeux parcoururent sa bibliothèque, les manuels, les textes et les bandes, et il faillit plonger dans la dépression. Puis, il regarda Barbara et se rendit compte, avec une joie qui fit battre son cœur plus fort, que c'était merveilleux de se réveiller à côté d'elle.

Un petit peu plus tard, il ne fut pas trop surpris d'apprendre que Franz Kafka avait été élu président.

Traduit par FRANK STRASCHITZ.
Laugh along with Franz.

PRENDRE SON PIED AVEC AMARYLLIS

Par Richard Hill

Quand les bornes sont franchies, il n'y a plus de limites.

PIERRE DAC, *L'Os à moelle*.

La grandeur du rebelle est dans l'acte de révolte et dans l'instant de liberté où le sujet prend conscience d'exister. Quand la contestation se prolonge, les contestataires forment une bande et c'est la répression qui la structure en mouvement clandestin ; il y a encore de la grandeur mais aussi des bassesses comme le montrent Pauvre Superman, La Longue Marche des cornichons et A balancer !. Et s'il n'y a pas de vraie, répression ? Si la société garde ses apparences libérales ? Le principal effet de la révolte est alors de la rendre plus permissive, de lui faire accepter de nouvelles valeurs ; et la bande des marginaux ne se distingue des autres que par un style de vie bien à elle : elle est au goût du jour (d'ailleurs le héros s'appelle Mode). Nous ne sommes plus sur les campus mais dans les mégapoles californiennes au temps du gouverneur Reagan ; les gens ont de l'argent, et nul ne les oblige à être des paumés. Qui est mystifié ? Pas le public, mais les freaks. Cette nouvelle cinglante et sarcastique ne se rattache à la S. -F. que par la chute, digne de Fantomas.

L'ENSEIGNE au néon apparut, diffuse au travers du brouillard :

FUZZY LIPSCHITS ET SON CHÂTEAU-NICHON

SALON SEINS NUS À TACOS¹²

BOUTIQUE À BEIGNETS COMME AUTREFOIS

Elle répandait dans la nuit sa débauche racoleuse de lumières clignotantes. Mode, tout au plaisir de sentir derrière lui sur la selle le corps de son épouse Amaryllis, fit évoluer avec souplesse sa Harley Davidson sur les allées du parking, tandis que le profil fluorescent d'une paire de seins se transformait en beignets puis en tacos avant de redevenir beignets. Il finit par trouver un emplacement libre, coupa le moteur, hissa la moto sur sa béquille et se tourna vers sa femme. « Nous y sommes, chérie. »

Qu'elle est belle ainsi, pensa-t-il. Quand la jouissance lui fait fermer les yeux et que ses cuisses pulpeuses, moulées dans le cuir noir de la combinaison, n'ont pas encore perçu l'arrêt des vibrations. Mon Dieu ! Comme elle s'éclate sur cette bécane ! Il posa ses lèvres sur une paupière que soulignait de noir une traînée de fard ou de cambouis et referma sa paume sur la douce rondeur d'un sein pointant sous le T-shirt. « Hé-ho ! Amaryllis ! Nous y sommes. Souviens-toi : Andy Warhol. Peut-être allons-nous voir Andy Warhol ce soir. »

Elle fut traversée d'un langoureux frisson et elle ouvrit les yeux. « Seigneur ! Quelle balade super ! Oh ! Harley, comme c'était bon-on-on.. !

– Je sais, mon amour », lui susurra-t-il en l'aidant à mettre pied à terre. Mais elle marchait toujours comme perdue dans un rêve quand le portier leur sourit et les fit entrer dans le night-club.

Andy Warhol n'était pas là, du moins pas encore.

C'était l'évidence même. Pourtant, un poster géant suspendu au plafond le montrait acceptant d'une serveuse aux seins nus de chez Fuzzy un taco et une Margarita¹³. Il y avait quelque chose de bizarre dans cette photo ; Harley ne voulait pas se l'avouer, mais elle lui donnait l'impression d'être un montage tant la ressemblance avec une couverture d'*Esquire* sautait aux yeux. Il parvint cependant à s'arracher cette idée de la tête lorsqu'une serveuse s'approcha d'eux pour les conduire vers un box inoccupé. Après tout, se dit-il, le décor rétro, avec sa touche d'éclectisme, est vraiment très chouette ; ils ont un Visi-Box qui passe en permanence des films underground ; leur sono est équipée d'un Chim-Sac ; et, bien sûr, il y a les serveuses, dont pas une ne fait moins de 92 de tour de poitrine. Il remarqua dans un coin de la salle un type rondouillard vêtu d'un costume en peau de requin et se demanda si ce n'était pas Fuzzy Lipschits en personne. L'homme arborait une mine soucieuse qui n'était guère faite pour remonter le moral d'Harley.

Rencontrer Andy Warhol avait toujours été leur plus cher désir, et surtout celui d'Amaryllis qui se voyait un avenir de star, mais ce soir, à en juger par la clientèle du night-club, les chances de le voir apparaître étaient bien faibles. Quelques boxes étaient occupés par des touristes qui rougissaient et se poussaient du coude lorsqu'une serveuse venait à passer. Assis près du bar, un homme basané coiffé d'un turban mitraillait littéralement la salle avec son 24/36. Juste à l'entrée, un groupe de lycéens étaient en train de s'imbiber de Margaritas à 2,50 \$. Et, dans le box voisin du leur, un Noir manifestement stone fredonnait l'air de *Love Story*. Enfin, une ambiance vraiment crade.

Harley tenta de faire diversion. « Hé ! vise un peu, ils ont un Chim-Sac ici », dit-il avec un enthousiasme simulé. Amaryllis resta de glace mais Harley entreprit néanmoins de lire à voix haute la notice accrochée au mur dans l'espoir d'y trouver quelque chose qui pût la déridier : *Le Chim-Sac est une innovation capitale aussi bien dans le monde de la pop que dans celui de la musique savante. Les sons que vous percevez proviennent de la rupture de cordes métalliques de longueurs et de tensions diverses sous l'effet d'un puissant acide récemment découvert grâce à l'entrée de la science dans l'ère spatiale. L'interprète déverse le contenu des fioles qu'il tient dans chaque main sur la ou les cordes de son choix et le son qui en résulte est amplifié par l'intermédiaire de l'appareillage le plus coûteux et le plus sophistiqué qui soit au monde. Les morceaux obtenus sont alors enregistrés sur bande afin de pouvoir être présentés en permanence pour le plus grand plaisir de notre aimable clientèle.*

« Des conneries », dit Amaryllis, et, entre eux, un long silence s'installa tandis que, de la rupture de ces cordes inégales

et diversement tendues, jaillissait un assortiment de *ping*, de *boing* et de *pyoing*. Amaryllis finit cependant par sortir de son mutisme : « C'est bourré de tocards par ici, et tu le sais aussi bien que moi. Il ne viendra pas ce soir.

– C'est possible, murmura Harley. Tu veux qu'on se tire ?

– Pas maintenant, je suis trop crevée. Je vais prendre un verre d'abord. Commande-moi une Margarita... et un beignet. »

Elle lui avait parlé sur un ton cassant qui ne laissait rien présager de bon, et Harley s'empressa de lever la main pour attirer l'attention d'une serveuse. Celle qui approcha était une de leurs vieilles connaissances, Wanda, avec qui Amaryllis avait travaillé au Lacey Spitoon dans un numéro de danse du ventre israélienne. Quand avait déferlé la mode des seins nus, Amaryllis, dont la belle poitrine était, hélas ! pratiquement dépourvue de tétons, avait dû se rabattre sur un boulot de masseuse alors que son amie, grâce à ses gros bouts de seins, avait pu sans difficulté se faire engager comme serveuse. Non sans surprise, ils constatèrent que Wanda avait aussi les fesses à l'air.

« Qu'est-ce qu'il se passe, Wanda ? demanda Amaryllis, tout excitée par la perspective d'une descente de police.

– C'est Fuzzy qui vient juste de nous faire mettre à poil, expliqua Wanda en tenant calé sur son ventre le carnet de commandes. En attendant d'avoir une autre idée, il pense que si les flics se radinent, ça va attirer du monde. C'était ça ou renvoyer une partie du personnel. »

C'est donc bien Lipschits que j'ai aperçu tout à l'heure, se dit Harley non sans un certain émoi. C'était un personnage passablement renommé dans les milieux d'avant-garde. Au moins, ils avaient vu quelqu'un.

« Mais pourquoi joues-tu les mères la pudeur ? s'enquit Amaryllis qui s'insurgeait contre toute forme de répression.

– A cause de cette putain de cicatrice d'appendicite, répondit Wanda. Fuzzy a bien failli m'empêcher d'y aller avec les autres, mais j'ai fini par le convaincre que ça ne poserait pas de problème pour les motards, et que pour les ploucs, je n'aurais qu'à la dissimuler.

– Les ploucs comme nous ? » ironisa Amaryllis, et ils éclatèrent de rire. Harley, voyant de nouveau sa femme heureuse, rougit de plaisir.

Wanda prit leur commande et se précipita au devant d'un afflux de nouveaux clients. Il était surprenant de constater avec quelle rapidité la nouvelle s'était propagée. L'idée qu'après tout Andy Warhol allait peut-être venir traversa furtivement l'esprit d'Harley, mais il se garda de l'exprimer pour ne pas réveiller inutilement les espoirs d'Amaryllis. Il y avait toujours un sacré paquet de touristes dans la salle et un nouveau groupe d'adolescents avait fait irruption en provenance du Sunset-Strip. L'homme au turban avait échangé son appareil photo contre une caméra et zoomait comme un dingue sur son verre de téquila intact. Le Noir défoncé était toujours dans le box voisin et il s'était mis à fredonner le solo de Cannonball Aderley dans *Milestones*, en l'entrecoupant de temps à autre par une chanson de June Christy. Mais tout espoir n'était pas perdu. Ils prirent consommation sur consommation jusqu'au moment où, l'excès de caféine lui portant sur les nerfs, Harley décida de passer à la téquila tandis qu'Amaryllis, qui se sentait un peu grise, préférait se mettre au café. (Si Warhol finissait par venir, elle ne voulait quand même pas être dans les vaps.)

Mais à mesure que la soirée s'avancait, l'animation diminuait et, avec elle, leurs chances de voir surgir l'objet de leur attente. Depuis plus d'une heure, Harley n'osait plus dire un mot de crainte qu'Amaryllis n'en profitât pour donner libre cours à sa déception, et lorsqu'il vit un flic entrer dans la salle, prendre un café et ressortir, il sut que tout était perdu.

« Harley, dit-elle. Il nous faut avoir une discussion à propos de nous deux.

– Certainement, baby. Tout ce que tu voudras.

– Harley, j'y ai beaucoup réfléchi et je crois savoir ce qui cloche. Peut-être qu'au début tu ne comprendras pas, mais je ne crois pourtant pas me tromper.

– De quoi s'agit-il, mon amour ?

– Harley, t'es un tocard. »

Il voyait bien qu'elle parlait sérieusement, et il ne savait que répondre.

« Harley, pour qui as-tu voté lors de l'élection du gouverneur de Californie ?

– Mais voyons, chérie, tu sais bien...

– Arrête tes conneries, Harley. As-tu oui ou non voté pour Reagan ?

– Amaryllis ! Comment peux-tu...

– Harley, tu as voté pour lui. Je l'ai toujours su.

Dès l'instant où tu es sorti de l'isoloir, j'ai eu le sentiment...

– Mais c'était un vote de protestation, prétendit Harley sans grande conviction.

– Contre qui, peux-tu me dire ?

– Contre Jane Wyman¹⁴. Tu ne l'as donc pas vue dans *Johnny Belinda* ? C'était vraiment...

– Très drôle, Harley, mais ça ne marche pas... Harley, il va falloir prendre une décision.

– Bon Dieu, baby, comment peut-on être moins tocard que moi ? Bon, d'accord, j'ai fait une boulette cette fois-là, mais qu'as-tu d'autre à me reprocher ? On a fait de l'échangisme avec plus de la moitié des couples libérés du comté de Los Angeles. Je me suis même abonné à ce Réseau Rose informatisé, allant jusqu'à poser à l'arrière de la bécane un autocollant portant ton numéro de code pour que les mecs à qui tu tapes dans l'œil puissent facilement te contacter. Et n'oublie pas, chérie, que plusieurs fois, quand tu en avais envie, je me suis arrangé pour te dégoter des petites minettes.

– Hugh Hefner¹⁵ prétend...

– Je sais très bien ce qu'il prétend. Comme plusieurs millions de lecteurs de *Playboy*, j'ai lu sa réponse à ta lettre. Et, bon Dieu de bon Dieu, tu n'as même pas pris la précaution élémentaire de la signer seulement avec tes initiales. J'ai failli en perdre mon boulot ! Vraiment, baby, qu'est-ce que je peux faire de plus ? »

La question d'Harley restait comme suspendue dans l'air ambiant, quand le Noir, qui portait réellement le nom de Lamont Cranston, parut émerger de sa défonce. Avec lenteur, il se tourna dans son box, se haussa, *pour* regarder par-dessus l'épaule d'Harley et dit : « Te casser. »

La mère de Lamont, fortement impressionnée par la puissance dont disposait l'animateur de radio qui était l'homonyme de son fils, n'avait jamais soupçonné les connotations péjoratives qui pouvaient être liées au pseudonyme de Cranston. Le jeune Lamont Cranston, assis derrière les Mode, ne se servait d'ailleurs que fort rarement de son autre nom,

bien qu'il fût, comme ils n'allaient pas tarder à l'apprendre, un personnage tissé d'ombre et de mystère.

« Qu'est-ce que vous venez de dire ? demanda Amaryllis, qui fut la première à se remettre de sa surprise.

– J'ai dit qu'il fallait se casser, répéta Cranston. Se tirer, foutre le camp.

– Nous n'avons pas été présentés, je crois, dit Harley tout en essayant de tourner la tête pour voir Cranston en face.

– Ta femme a raison. T'es un tocard. » Sur ces mots, Lamont se leva et contourna lentement la cloison séparant les deux boxes. « Mais ça me navre pour vous deux ; alors, je vais vous donner un indice qui vous mettra sur la piste : Frisco.

– Frisco ? répétèrent en chœur Harley et Amaryllis.

– Oui, San Francisco pour toi, mec, dit Lamont. C'est le seul endroit où tu vas pouvoir te débarrasser de tous ces blocages bourgeois qui, manifestement, contribuent à te faire flipper. Bon, maintenant, faut que je m'en aille.

– Attendez, dit Amaryllis, convaincue que Cranston avait des choses à leur apprendre. Comment est-ce que ça peut changer quoi que ce soit ?

– Vous allez vous tirer de ce coin minable et pourri pour commencer à vivre une existence super-cool où vous développerez les possibilités de votre être, et tout et tout..., répondit Cranston avec une nuance d'impatience dans la voix.

– Mais vous, comment se fait-il que vous soyez ici ? demanda Amaryllis qui flairait une contradiction.

– Chut... Top-secret. Tu peux considérer que je suis une sorte de commis-voyageur de la prise de conscience. Ou tu peux t'imaginer que je suis autre chose. Les voies du démon sont impénétrables, mec. Pigé ?

– Pourtant, je vous ai entendu fredonner l'air de *Love Story*. Enfin... je veux dire... c'est assez tocard, ça, dit-elle.

– Votre remarque, très chère, tend seulement à prouver que j'excelle à déguiser mon apparence. Elle montre aussi que tu n'es pas encore prête à percevoir la vraie musique que je vous dispense en fredonnant ou par une autre méthode telle que la transmutation acoustique de cette merde de Chim-Sac en valse de Strauss. Bon, je vous ai dit ce que vous devez faire et, maintenant, il faut que je me taille. » Et il s'éloigna en fredonnant une nouvelle rengaine bidon sans cesser de faire des grimaces au cameraman enturbanné.

« Et bien, qu'en penses-tu ? demanda Harley.

– On fait nos bagages en rentrant », répondit Amaryllis dont le visage extatique donnait à penser qu'elle aussi, maintenant, percevait une autre sorte de musique.

Harley savait que toute discussion était inutile. Il remit sa démission au Service d'Entretien des Terres-pleins Centraux du Département d'Équipement des Autoroutes et rendit ses clefs du garage aux tondeuses. Amaryllis dit à Igor, le patron du Rub-a-Rama, de se démerder pour trouver une autre masseuse. A neuf heures du matin, ils appelèrent un agent immobilier et, à dix heures, ils avaient revendu leur duplex avec piscine pour cinq fois plus cher qu'ils ne l'avaient acheté. Pour faire plaisir à Amaryllis, Harley proposa de garder la moto pour le voyage mais ils décidèrent d'un commun accord qu'une fois rendus à Frisco, ils achèteraient une voiture, véhicule correspondant mieux à leur nouveau genre de vie. Amaryllis téléphona ensuite au Réseau Rose pour résilier leur abonnement et, dès midi, ils étaient sur la route.

Pour Harley, ce long trajet s'avéra dépourvu de tout événement notable (si ce n'est qu'il se trompa de route un peu avant d'atteindre San José), mais, pour Amaryllis, ce fut littéralement l'extase. Harley se prit à espérer que la bonne dizaine d'orgasmes qu'elle venait d'éprouver allait quelque peu émousser son désir obsessionnel de vivre à San Francisco, mais en arrivant, il eut la déception de la trouver dans le même état d'esprit qu'au départ.

Dès qu'ils se furent installés au cœur d'Hashbury, les événements se précipitèrent. Ils louèrent – pour y habiter – l'ancienne salle d'apprêt de la défunte Entreprise de Pompes Funèbres Dimlawn, et Amaryllis ne fut pas peu fière de réussir à plier les estrades, les paillasses et les niches à un usage domestique. Dans le même immeuble, bon nombre de pièces étaient occupées par d'autres couples ou par des groupes plus larges et il régnait une grande camaraderie entre les membres de la Tribu Dimlawn, comme ils aimaient à se dénommer. Pour célébrer l'arrivée des Mode, ils se servirent d'un malaxeur de liquide à embaumer désaffecté pour préparer un immense punch au hachisch et, un peu plus tard, ils firent la joie d'un Congrès de Témoins de Jéhovah dont l'autocar passait dans la rue, en agitant des lambeaux de vieilles guirlandes aux fenêtres et en scandant : « Nous sommes prêts. Nous sommes prêts. »

L'inscription à un Réseau Rose se révéla parfaitement superflue, quoique, dans les premiers temps, les Mode aient éprouvé certaines difficultés à s'adapter aux coutumes étrangement différentes des Dimlawners en matière d'hygiène. En fait, Amaryllis s'en chopa une carabinée qu'elle s'empressa de refiler à Harley, lequel dut recourir à un traitement par la pénicilline, acte que certains membres de la tribu considérèrent comme une trahison.

Ils firent aussi l'emplette d'une nouvelle garde-robe plus appropriée et Harley découvrit enfin comment utiliser ce lot de fripes qu'il avait acquis jadis pendant des vacances avec sa famille près de Cherokee. Et ils achetèrent une voiture, une vraie merveille, une Traction Avant Citroën 15 CV 1948 qui avait appartenu au Gouvernement de Vichy et dont la carrosserie portait encore les traces des balles tirées par les Résistants français. C'était du moins ce qu'ils avaient retenu des explications de la vendeuse indienne aux seins nus qu'ils avaient trouvée en franchissant l'enseigne :

CHEZ L'HONNÊTE FUZZY LIPSCHITS
HALLE AUX VOITURES ET GALERIE D'ART
DU VIEIL OUEST.

Fuzzy, qui avait apparemment senti le vent tourner, s'était empressé d'abandonner les beignets pour acheter ce garage d'occasions. Puis il était passé à autre chose et avait revendu ce commerce portant son nom à un petit brasseur d'affaires nommé Albert Schweitzer (aucun lien de parenté) qui en était désormais l'authentique propriétaire. De toute manière, c'était une voiture splendide et, pour un temps, la vie au sein de la Tribu Dimlawn fut des plus douces.

Puis de nouveau, avec lenteur, les relations entre Harley et Amaryllis se dégradèrent. Ils s'aperçurent d'abord qu'en dépit de leurs efforts louables, ils ne parviendraient jamais à s'intégrer totalement dans le milieu des Dimlawners. Et ce, pour une raison bien simple : tout le monde savait que les Mode avaient de l'argent. Au profit réalisé sur la vente de l'appartement s'ajoutait une coquette prime de départ versée par le Département d'Équipement des Autoroutes, le tout constituant un joli magot. Et, comme il leur était impossible de trop dépenser sous peine de paraître affamés de consommation petite-bourgeoise, cet argent dormait dans un coffre de la Hashbury National Bank, rapportant cinq pour cent d'intérêt par an. Pour comble de catastrophe, ce fut en cette période difficile qu'Amaryllis découvrit, dissimulé au fond de la caisse à cercueil dont Harley se servait comme armoire, un exemplaire du livre de propagande de Max Rafferty.

Depuis longtemps, il aurait dû le jeter à la poubelle, il le savait, mais bizarrement, il n'avait jamais pu se résoudre à le faire. C'était une femme, rencontrée dans la rue, qui le lui avait donné et, en rentrant, il l'avait déposé sans y prendre garde dans ses affaires. Puis, un soir, tandis qu'Amaryllis consultait le *Kama Soutra* pour établir le programme de sa nuit, il l'avait ressorti et s'était mis à le lire avec ce même frisson de culpabilité que suscitait en lui la vue des nus indigènes du *National Géographie Magazine*. Mais, par la suite, il l'avait réenfoui au fond de la caisse et en avait totalement oublié l'existence jusqu'au moment de la terrible découverte.

Cette dernière inaugurait un état de crise, ils en furent tous deux instantanément conscients ; mais, voulant éviter de se donner en spectacle à la Tribu Dimlawn, ils se rendirent à l'endroit qui, ces tout derniers temps, faisait fureur :

FUZZY

CITÉ DES PUCES ET DU PETIT PLOMB
RESTAURANT SPÉCIALITÉS BLUES
RANCH DU CHINCHILLA SAIGNANT

Une serveuse, dont les peintures et les graffiti corporels n'atténuaient que fort peu la complète nudité, prit leur commande : andouillettes aux amandes et grains de maïs au beurre d'ail, le tout arrosé de gros rouge. Tant que dura le repas, Amaryllis évita délibérément toute discussion, mais à la fin, tout en remuant pensivement dans son assiette une graine de pastèque, elle dit :

« Qu'allons-nous faire, Harley ? Tout va de mal en pis.

– Je ne recommencerai plus, baby. Je te le promets.

– Mais si, Harley, tu recommenceras. Tu le sais tout autant que moi, mon amour. Et tu sais même pourquoi c'est inévitable : parce que tu es toujours aussi tocard. »

Harley resta fracassé par ce verdict brutal et définitif qui continuait de résonner dans ses oreilles.

« Toujours aussi tocard », fit en écho une voix qui n'était pas celle d'Amaryllis, et lentement, Lamont Cranston se matérialisa. Il hocha la tête avec une expression tout empreinte de patiente sollicitude maternelle. « Je puis constater, commença-t-il sur un ton peiné, qu'en m'efforçant de brancher des gens tels que vous, je me suis lancé dans une entreprise titanesque. Pourtant, comme je n'ai nullement l'intention de renoncer, je m'en vais vous dire une bonne chose : votre blocage essentiel provient de ce que vous êtes mariés, et si vous voulez vous en sortir, il vous faudra divorcer.

– Divorcer... s'écria Harley en repoussant sa chaise pour se lever. Attends un peu, espèce de salaud. Si tu...

– Harley, murmura Amaryllis dont le regard contemplant de nouveau d'insondables horizons mystiques. Il a raison.

– Oh ! Seigneur ! soupira-t-il en se rasseyant, puis il se versa un verre de rouge et le but d'un trait.

– Tu vois, chéri, poursuivit-elle. Depuis le début, c'est vraiment ça qui cloche. Te rappelles-tu la façon dont les autres ont masqué lorsque nous nous sommes présentés comme monsieur et madame ? Crois-tu donc que je me sois sentie à l'aise dans toutes ces soirées où les gens nous dévisageaient avec des yeux ronds comme si nous étions des sortes de monstres ?

– Mais je t'ai toujours laissée faire ce que tu...

– L'important n'est pas ce que tu fais, mais l'impression que tu en retires. Ne te rends-tu pas compte qu'à moins d'envoyer tout ça balader, nous ne serons jamais réellement libérés ? Ne vois-tu pas que ce Cranston est dans le vrai ? »

Et elle se tourna vers le Noir qui avait disparu, emportant les derniers espoirs d'Harley. Le lendemain matin, ils étaient sur la route de Las Vegas.

Amaryllis eut vite fait d'apprendre l'endroit où il fallait aller ; ça s'appelait :

LIPSCHITS

AMARRAGE ET LARGAGE
SALON DE MARIAGES ET DIVORCES DANS LE BAIN
FRONTON RENVOYANT LA BALLE

La rumeur affirmait que Warhol en personne s'était marié ou avait divorcé dans cet établissement pas plus tard que la semaine dernière, selon le rite spécial de Fuzzy : le Mariage dans le Bain. Il va sans dire que les Mode voulaient bénéficier de la même spécialité.

L'originalité du *Mud Wedding and Divorce Parlor* consistait en ce qu'avant la cérémonie, les couples, unis ou séparés selon le cas, étaient conviés à se rouler dans un immense bain de boue afin que la personnalité du partenaire fût voilée de mystère. Il était remarquablement fréquent de voir des couples divorcés se remarier immédiatement et vice versa, ce que Fuzzy Lipschits approuvait toujours avec chaleur. Harley, bien sûr, aurait payé sans l'ombre d'une hésitation pour deux cérémonies s'il avait pu ainsi récupérer son Amaryllis. Il l'aimait, boueuse ou non, et désirait par-dessus tout rester uni à elle par les liens du mariage, même si c'était un travers bourgeois. Mais elle se montra inflexible et lorsqu'un peu plus tard dans la journée, ils sortirent de chez Fuzzy avec quelques traces de boue rebelles, ils n'étaient plus qu'Harley et Amaryllis tout court.

Il dut pourtant s'avouer que leur relation s'en trouvait miraculeusement améliorée : jamais il n'avait connu son Amaryllis aussi passionnément amoureuse. Il la sentit bouillir d'impatience tandis qu'il parcourait les rues à la recherche d'un parking où le stationnement fût autorisé pour une demi-heure afin de pouvoir la rejoindre sur la banquette arrière de la traction, cette merveilleuse banquette arrière où l'on croyait encore entendre un écho de la *Marseillaise*. Après quoi, comme dans un brouillard, ils firent le tour des machines à sous de la ville et finirent par y laisser tout l'argent qu'ils avaient retiré de la Hashbury National Bank tandis qu'insidieusement, leur éternel sentiment d'insatisfaction revenait les hanter.

Ils se retrouvèrent errant sans but dans les faubourgs de Las Vegas jusqu'au moment où la traction déboucha sur un terrain couvert de motocyclettes. Même à trois heures du matin, les néons flamboyaient encore au-dessus du portail et identifiaient l'endroit :

L. ET C.

SCÈNE À MACHINES

AGENTS EXCLUSIFS DE LA LIBIDOMOBILE

Cette libidomobile se révéla être une bécane qui n'était pas tant conçue pour obtenir des performances de vitesse que

pour provoquer des extases sexuelles grâce au réglage spécial de ses vibrations. Harley et Amaryllis allèrent jusqu'à revendre la traction.

Dès le premier feu rouge, Harley sut qu'Amaryllis avait finalement trouvé le truc qui la faisait flasher. Ce fut donc avec des sentiments mêlés qu'il mit un pied à terre et se retourna vers elle. Certes, elle avait découvert son truc – et ça, c'était plutôt chouette -, mais lui, là-dedans, qu'était-il censé faire ?

« Chérie, dit-il d'une voix très douce. Où allons-nous, maintenant ?

– Je m'en fiche, Harley. Au Mexique, en Alaska, au Tibet, en Suède, qu'importe, mais surtout, surtout, *continue de faire rouler cette bête !* »

Et ils roulèrent, sans jamais vraiment savoir où les conduisait le ruban désert de la route. Par moments, Harley pouvait sentir les bras d'Amaryllis resserrer leur étreinte autour de sa poitrine avec une force surprenante, mais le reste du temps, il avait l'impression d'être parfaitement seul. Abandonné à lui-même, il sentit quelque chose se briser en lui. Les facultés imaginatives de son esprit qu'il avait toujours disciplinées, refoulées même, échappaient à présent à son contrôle. Il se voyait parlant à la Convention Républicaine et disant aux délégués : « Mes amis, je vous fais le don d'une existence, la mienne... » Il rêvait de lui à bord d'un yacht blanc aux formes élancées, buvant tous les Martinis qu'il avait toujours souhaité boire. Il jouait au golf avec Paul Harvey, entretenait une correspondance suivie avec William F. Buckley Jr. ¹⁶ et fignolait sa propre pelouse, juché sur le siège d'une tondeuse dernier modèle. Il parcourait avec délices les salons de son club imaginaire, lisait le *Wall Street Journal* et téléphonait à son agent de change. Et tandis que défilaient ces images de rêve, des larmes s'échappaient sur le côté de ses lunettes où elles étaient emportées par le vent.

Ni Harley ni Amaryllis ne virent la limousine noire qui les dépassait dans la nuit, pas plus (bien sûr !) qu'ils n'entendirent la conversation qui s'y déroulait entre M. Fenton (Fuzzy) Lipschits et son associé. « Raconte un peu, chéri... » et, sur ces mots, Fuzzy tendit à l'homme le drink qu'il venait de lui servir au bar, « ... qu'est-ce que l'Ombre a bien pu se débrouiller pour apprendre, ces derniers temps ? »

Traduit par GÉRARD LEBEC.
To Sport with Amaryllis.

LIEUVERT

Par Tom Purdom

Pour faire de Dieu un être infiniment vindicatif, vous transformez un ver de la terre en un être infiniment puissant.

DIDEROT,

Addition aux pensées philosophiques.

Comme chez Doris Pitkin Buck, Schrader, Kagan et Hill, les élections font partie du système dans cette nouvelle de 1964 ; on a même le droit de lancer un mouvement politique ou un homme politique, ce qui est hardi. Mais le totalitarisme est en marche et rien ne peut l'empêcher de prendre le contrôle d'un pays apparemment démocratique. Le psychologue de Purdoïn est incomparablement plus lucide que le sociologue de Kagan, il sait comment on fait pour influencer les gens et comment on peut prendre l'ennemi à son propre jeu. Après Avènement sur la chaîne 12, nous retrouvons l'idée que le manipulateur est le mieux placé pour empêcher la manipulation. Nous retrouvons aussi l'idée qu'il y a quelque chose à faire sur le terrain et qu'entre l'humour de Schrader ou de Dons Pitkin Buck et la passivité d'Ellison, de Kagan ou de Hill, il y a peut-être une voie médiane qui permettrait de concevoir un vrai combat. Alors ? Alors il y a une donnée nouvelle, qui rend le pouvoir invulnérable. Il suffisait d'y penser. La S-F. y a pensé.

AUX abords de Lieuvert, Nicholson s'assit dans le fauteuil roulant et tira l'injecteur de sa poche de chemise. Il releva sa manche et découvrit la moitié inférieure de son biceps. Un instant, l'aiguille tremblota au-dessus de la chair.

Il reposa la seringue. Il pivota sur le fauteuil et leva les yeux sur le « secrétaire » debout derrière lui.

« M'aidez-vous en cas de bagarre ?

– Je ne suis pas payé pour me battre, dit le sec.

– Je pensais que ç'aurait été un plaisir pour vous.

– Je travaille pour de l'argent. »

La peur éveillait une nausée qui lui chatouillait la poitrine et l'estomac. Une promesse d'appui venant d'un grand type solide comme le sec l'aurait singulièrement réconforté. A son apparence, il avait pensé que le sec prendrait plaisir à une bonne bagarre. Le visage du grand type paraissait figé en une grimace permanente de dégoût pour un monde qui faisait un usage si prosaïque de ses muscles. Depuis l'invention du transcritteur vocal qui avait aboli le vieux métier de sténodactylographe, les secs figuraient au bas de l'échelle des employés non spécialisés, ils n'étaient pour leurs patrons que des symboles de rang social, embauchés à titre temporaire pour transporter les papiers et le matériel de dictée. Nicholson se retourna dans son fauteuil. De l'autre côté de la rue, le soleil de fin d'après-midi frappait les pelouses et les maisons de Lieuvert. Des enfants hurlaient et il sentait l'odeur de l'herbe. Qu'est-ce que c'était que la douleur ? Impossible de s'en souvenir. Il n'avait eu à la subir qu'une seule fois dans sa vie, vingt-quatre ans avant, alors qu'il en avait douze et que les médecins avaient greffé un jeu tout neuf de muscles à son œil gauche. Était-il en mesure de la supporter ? Leur demanderait-il grâce ?

« Ne va pas t'imaginer qu'ils ignorent que tu as fait cette dernière inspection, lui avait dit Bob Dazella. Ne sous-estime jamais l'organisation de Boyd. Chaque fois qu'on tond une pelouse dans ce district, c'est porté sur leur ordinateur. Tu ferais bien de t'armer. Crois-moi, va à Lieuvert sans armes et tu en ressortiras infirme. »

Il portait collé au médius de la main gauche un brouilleur, un petit tube de la longueur du doigt, qui lançait un faisceau étroit de lumière et de son en un mélange dosé pour bouleverser le système nerveux humain. Dans la poche inférieure gauche de sa chemise, il y avait deux bombes chargées de gaz psycho-actif et, sous le siège du fauteuil, il avait installé un générateur d'odeur et un générateur de bruit. Il ne savait pas à quoi lui serviraient les deux générateurs s'il avait des difficultés, mais c'étaient les seules armes portatives auxquelles il avait songé. Il ne voyait rien d'autre qui pût lui être d'un grand secours. Le MST – mélasynchrotrine – avait un effet secondaire défavorable : il troublait la coordination. Dès que la drogue aurait atteint son système nerveux, il ne serait plus, quatre heures durant, qu'une masse de chair sans défense.

De nouveau la seringue tremblota au-dessus de son biceps. Écœuré, il secoua la tête. Il pressa le piston et deux centimètres cubes de liquide rouge s'infiltrèrent dans son bras. Derrière lui, le sec se raidit. Nicholson remit l'injecteur dans sa poche.

C'était un bel après-midi de samedi, à la fin de l'été. Il était assis dans l'ombre d'une haute tour d'appartements, la derrière sur plusieurs kilomètres. Devant ses yeux, Lieuvert s'étalait, confortable et agréable. Les tondeuses à gazon bourdonnaient sur les pelouses tandis que leurs propriétaires les suivaient d'un œil paresseux. Sur chacune des pelouses, il y avait au moins une personne mollement étendue au soleil. Lieuvert avait été construit peu avant 1980 et résumait bien l'époque. Chaque pâté de maisons comportait moins de quinze habitations qui avaient toutes leur pelouse et leur cour de derrière.

Assis dans son fauteuil, il se sentait contracté. Il percevait la chimie de sa peur en train de se confondre avec celle – plus perturbatrice – de la drogue. Il se faisait l'impression d'un pygmée armé d'un harpon de bois, attendant l'instant d'aller livrer combat à l'une des créatures gigantesques qui hantaient les océans de Jupiter. Le député Martin Boyd était probablement l'homme le plus puissant des États-Unis. Il était le patron incontesté du Huitième District Electoral depuis 1982. Maintenant que la science médicale avait vaincu la mort, ou du moins assuré à la plupart des gens une durée de vie indéfinie, son organisation était bel et bien en passe de dominer le district pour toujours. Outre ses quarante-huit ans d'ancienneté, Boyd avait accumulé une fortune, s'était nanti d'une équipe de psychologues de premier ordre et avait pris le contrôle de la Commission du Règlement de l'Assemblée ainsi que de la Sous-Commission à la Culture et aux Loisirs. Les techniques psychologiques modernes étaient si efficaces que les politiciens et les sociologues jugeaient Boyd imbattable.

Sa tête roula de côté. Il observa les nuages et le ciel bleu, estima la vitesse du vent, évalua le temps qu'il faisait au Nigeria où sa femme était allée faire des courses pour le week-end. Sa main lui apparut soudain entre ses yeux et le ciel. Il tenta de la rabaisser sur le bras du fauteuil, mais elle frappa la peau nue de sa jambe au-dessous du short d'un coup si vif qu'il en eut des picotements.

Il voulait baisser la tête pour contempler Lieuvre. Il s'aperçut qu'il regardait au contraire la tour d'appartements à sa droite. Il nota le nombre d'étages, le nombre de fenêtres par étage, et élaborait une théorie hautement originale quant aux effets de la vie dans un appartement à grande altitude, combinée avec les procédés de toilette en usage, sur le complexe d'Édipe selon la psychologie freudienne classique. Avant qu'il ait pu détacher les yeux de la tour, son cerveau suractivé par la drogue composa un paragraphe très spirituel sur cette théorie, à insérer dans sa célèbre chronique de *Psychologie Actuelle*.

« Par... ar... ar... ttt... ons. » Sa langue et ses lèvres avaient l'air de fonctionner normalement mais ses oreilles lui indiquaient que sa coordination se désagrégeait déjà.

Le sec le poussa en avant. La tête de Nicholson ballottait de droite et de gauche. Il s'efforçait sans succès de la maintenir droite. Le paysage se balançait à sa vue.

Le MST était le plus puissant excitant psychologique sur le marché. Il multipliait les facultés d'observation ainsi que la cadence et la qualité de la pensée par un facteur pouvant aller de trois à sept. L'utilisateur remarquait des faits qu'il n'aurait jamais relevés dans son état normal et son esprit créait et rejetait des hypothèses à un rythme étourdissant. Le produit n'avait encore que huit ans d'existence mais il avait déjà amené des découvertes scientifiques de première importance. Grâce aux visions brillantes de quatre expérimentateurs de la drogue, le propre domaine de Nicholson, la psychothérapie, avait fait un bond en avant de plusieurs dizaines d'années. L'art sinistré de la manipulation des sociétés avait également progressé.

Il entendit les roues du fauteuil ronronner sur la chaussée et calcula combien de chaleur elles dégageaient, puis il formula deux hypothèses contradictoires quant à l'influence qu'avait le mouvement de tous les véhicules à roues de la Terre sur la température et les précipitations annuelles dans le nord-est des États-Unis. En souplesse, sans rompre sa foulée, le sec le fit rouler de la chaussée sur le trottoir.

Sur la pelouse la plus proche, deux garçonnettes montés sur des rhinocéros électriques se livraient un duel avec des épées-assommoirs. Un homme corpulent vêtu d'un short sale et d'une chemise déboutonnée détourna les yeux du combat pour observer le fauteuil roulant et son occupant. Ses yeux se rétrécirent. Son visage se durcit et il se planta un mégot de cigare entre les lèvres. Puis la tête de Nicholson roula de nouveau et il vit les gens qui le guettaient de l'autre côté de la rue. Plusieurs personnes avaient en fait quitté leurs chaises longues pour se mettre debout. Tout au long du pâté d'habitations, tous les yeux des plus de douze ans étaient fixés sur lui.

Il s'était attiré le même genre de regards hostiles quand il avait inspecté une communauté du voisinage le matin d'un jour de semaine. La crainte des étrangers et des sondeurs de cerveaux semblait faire partie du conditionnement qu'imposait au District l'organisation de Boyd. Une grande organisation n'avait pas besoin de faire psychanalyser les électeurs par des enquêteurs manifestement drogués. Les psychologues de Boyd étaient en mesure d'appliquer des méthodes plus subtiles : des inspecteurs déguisés en représentants de commerce et en membres des services publics ; des fêtes foraines de quartier où les baraques et les attractions constituaient autant de tests psychologiques camouflés ; et même, si nécessaire, l'arrestation des individus et leur élargissement avec force excuses, sans qu'ils eussent le moindre souvenir qu'on les eût psychosondés durant leur détention.

L'organisation de Nicholson se composait de cinq hommes et, pour le moment, il était le seul psychologue exercé de tout le groupe. Une inspection au MST, c'était pour une petite organisation le seul moyen d'en apprendre assez sur l'état d'esprit des électeurs pour mener une campagne vigoureuse.

Un moteur à turbines gémit à son oreille. « Les flics », grommela le sec.

Une voiture de police découverte fila devant ses yeux incertains. Sur le siège avant, deux policiers et un chien haletant le regardaient fixement.

Les agents disparurent de son champ de vision. Durant un instant Nicholson et le gros homme au cigare se regardèrent. Les garçonnettes avaient mis un terme à leur joute et l'homme se tenait debout, les jambes écartées, les bras croisés sur la poitrine, juste devant le centre de sa maison. Il y avait entre cette silhouette humaine et la façade de la maison une ressemblance comique. L'un et l'autre étaient extrêmement larges pour leur hauteur.

« Un instant, monsieur. Arrêtez. »

La peur effaça de son système nerveux toute autre notion que celle des policiers. Leur apparence exacte passa en éclair dans sa conscience et il formula trois hypothèses types sur la structure de leur personnalité. Sa main droite s'éleva rapidement vers le ciel, puis retomba par-dessus le bras du fauteuil. Il la bougea de nouveau et, cette fois, elle se posa au bon endroit. Sous ses doigts, il sentait la présence reconfortante des boutons en plastique qui commandaient les générateurs.

« Sss... ttt... ooopp... » ;

Le sec stoppa. Les flics descendirent de voiture, l'un d'eux tenant le chien au moyen d'une laisse double, et ils s'avancèrent jusqu'à lui. Celui qui n'avait pas de chien tendit la main.

« Puis-je voir vos papiers ? »

– Procédez-vous à une arrestation ? demanda le sec.

– Simple vérification d'identité.

– Nous n'avons pas à nous y soumettre.

– Vous n'avez pas à quoi ? fit le flic au chien.

– Vous devez nous arrêter pour un motif quelconque. Pas d'arrestation, pas de papiers d'identité. »

Nicholson se demandait où le sec avait bien pu récolter ces notions de droit. Le grand gaillard n'était peut-être pas assez intelligent pour trouver un emploi dans l'économie moderne, mais il semblait avoir appris comment se comporter en présence des flics. Nicholson était sûr que l'organisation Boyd savait déjà qui il était et connaissait la majeure partie de l'histoire de sa vie, mais quand on devait lutter contre les techniques psychologiques modernes, on ne savait jamais quel

renseignement particulier pourrait avoir une importance capitale. La meilleure des règles consistait à leur en dire le moins possible.

« Que faites-vous ici ? Pour qui travaillez-vous ? »

Le sec ne répondit pas. Le chien grimaçant passa dans le champ de vision de Nicholson qui éprouva une nouvelle poussée de peur. Un muscle épais tressauta à sa mâchoire.

« Rééé... pooooon... deeez. »

Le flic fronça les sourcils en regardant le sec. « Je vous ai posé une question. »

Le sec garda le silence. Une main osseuse donna une secousse à la laisse. Le chien gronda.

« Vous tenez à vous faire enfermer pour trouble de l'ordre public ?

– Nous ne faisons aucun tapage.

– Vous êtes un vrai bavard, hein ? »

Nicholson avait toujours sous les doigts les boutons de commande des générateurs. Dans l'état où il était, il aurait du mal à composer un code particulier, mais il pouvait les surprendre par une émission quelconque, grondement d'une fusée au décollage ou odeur de fumier, puis leur coller un coup de brouilleur et filer. L'ennui, c'est que l'inspection finirait avant d'avoir commencé.

« Faites-les partir d'ici ! hurla un homme. Et ne vous laissez pas faire ! »

De tout le pâté de maisons, les gens se mirent à crier.

« Renvoyez-les d'où ils viennent !

– Lâchez-leur le chien dessus ! »

Le flic fit un geste qui englobait la foule. « Vous prétendez que vous ne troublez pas l'ordre public ? »

Une petite fille accourut vers eux, sur la pelouse voisine. « Va-t'en, vilain bonhomme ! Va-t'en ! Méchant ! Méchant ! » Sa mère la rappelait sur le mode aigu, mais elle continuait de courir vers eux. Au bord de la pelouse, elle buta contre un petit fossé et s'étala sur le trottoir.

« Mon bébé ! »

La fillette leva la tête vers Nicholson, du niveau du trottoir, et continua de lui lancer des imprécations. La mère accourut et se pencha sur l'enfant. « Mon pauvre bébé. Mon pauvre tout petit. » Elle lança un regard noir à Nicholson, chargea la fillette en sanglots sur son épaule et l'emporta vers chez elle. « Là, là ! On va te donner à manger. Cesse de pleurer, maintenant. Tais-toi. Tu veux un morceau de chocolat ? »

Le chien gronda de nouveau. « Pour qui travaillez-vous ? » répéta le flic.

Le sec resta encore silencieux. Les flics échangèrent un coup d'œil. Celui qui tenait le chien arbora un large sourire. « Qu'il fasse ce qu'il veut. » Ils retournèrent à leur voiture.

Nicholson attendit. La voiture ne démarrait pas. Devant lui, les gens debout sur la pelouse ressemblaient à une macabre bande d'individus patibulaires.

Il était censé virer à l'angle de la rue et passer les trois ou quatre heures suivantes à se promener dans le quartier : Partout où il irait, il y aurait des gens massés sur les pelouses pour hurler contre lui. Combien de temps leur faudrait-il pour passer à la violence ?

« Avvv... aan... ceeez... »

Le sec le propulsa en avant. Les gens pouvaient le maudire, mais quoi qu'ils fassent, même s'ils se cachaient dans leurs chambres, ils lui révéleraient quelque chose d'eux-mêmes. La forme même de leurs maisons et ce qu'ils laissaient traîner sur leur gazon étaient révélateurs.

« Espion !

– Retourne à ton tas d'ordures ! »

Les flics le suivirent au long de la rue.

Il avait trop peur pour raisonner normalement. Il observait tout mais son cerveau refusait de faire la synthèse. Il enregistrerait tout, les gens, les jouets perfectionnés, les maisons, les aliments, les desserts épars sur les couvertures et les tables de jardin, et pendant que tout cela défilait dans son système nerveux, son cerveau ne songeait qu'à prévoir des voies de retraite et des parades en cas d'attaque. Il ne pouvait penser à autre chose.

Il s'efforça de dominer sa lâcheté. Il voulait dire au sec de faire demi-tour, mais il avait trop de respect pour lui-même. Rien n'aurait pu justifier sa fuite. Trop de choses dépendaient de son travail. Dans le passé, les hommes qui s'étaient acquis assez de puissance et d'argent pour qu'on ne puisse pas les déboulonner par les moyens politiques normaux avaient été un jour ou l'autre éliminés par la mort ; des hommes aux idées un peu plus avancées avaient pris leur place et la société n'avait guère eu qu'une génération ou deux de retard sur la technologie. A présent la mort était abolie et la cadence des progrès techniques s'accélérait. Nicholson était là en raison de sa conviction qu'il n'y avait d'autre alternative à ce qu'il faisait que l'effondrement social.

Il tenta de remettre son esprit en œuvre en passant en revue tout ce qu'il savait de la carrière politique de Boyd. Mais il ne pouvait contrôler le flot de sa pensée. Chaque fois qu'une voix nouvelle s'élevait contre lui, il se remettait à songer à sa défense personnelle.

« Arrêtez-le ! Ne le laissez pas aller plus loin ! »

Une jeune fille bondit devant le fauteuil à roues. « Il appartient à cette sale société laitière ! J'ai vu ça à la télé. Ils voudraient nous faire acheter du mauvais lait. Il cherche à nous empoisonner ! »

Le sec tenta de contourner la jeune personne. Elle étendit les bras en reculant. Elle descendait la rue en dansant devant le fauteuil. « Ils empoisonnent le lait ! Ils empoisonnent le lait ! » Elle avait les cheveux bruns et beaucoup de vivacité. Sa robe noire tournoyait autour de son corps. Les pierres de son collier, fantaisie courante à l'époque, envoyaient des rayons lumineux qui jouaient sur son visage et baignaient ses traits d'une alternance de lumière et d'ombre.

Elle s'appelait Betty Delange. La couleur de ses cheveux était changée, et son corps paraissait plus voluptueux, mais il avait suffisamment étudié de photos de la bande de Boyd pour être sûr que c'était elle. Ils mettaient en batterie leurs grosses pièces dès le début de la guerre.

« Il va nous conditionner pour que nous en achetions ! Il va nous forcer à boire son poison ! Arrêtez-le ! » Sa voix monta

en un cri de panique : « Pourquoi ne l'arrêtez-vous pas ? »

Des gens s'approchèrent d'eux, sur les pelouses. Quelques-uns en courant, mais la plupart simplement en marchant. Même avec de pareils glapissements, il était devenu difficile d'énerver les gens. La vie était bonne et confortable.

Des visages passaient rapidement devant ses yeux. Vingt ou trente personnes entouraient le fauteuil. Le sec voulut passer, puis il s'immobilisa.

« Est-ce la vérité ? demanda un homme. Pour qui travaillez-vous, monsieur ? »

La plupart des visages étaient jeunes. Il y avait beaucoup de moins de vingt ans dans ces quartiers anciens. Les yeux des hommes indiquaient à Boyd qu'ils avaient été attirés par le désir tout autant que par la violence. Quelques-uns d'entre eux regardaient la fille plus que lui.

Sa langue frémit. « Nnnnn... » Ses mains apparurent devant ses yeux et il les abaissa. Il se trouvait opposé à un spécialiste de premier ordre et il était impuissant comme un infirme.

Quelque part dans la foule il entendait une musique au rythme appuyé, avec un battement vibrant de basses. Un jeune homme tenait un appareil qui ressemblait à une radio, mais qui devait être un instrument psychique. Le rythme était exactement le même que celui des lumières qui couraient sur le visage de la fille.

« Comment pouvez-vous savoir qu'il appartient à cette société laitière ? s'enquit un homme plus âgé.

– *Je le sais.* Je l'ai vu à la télévision. C'était dans le bulletin d'informations de ce matin. » Boum ! Boum ! Boum ! « Ils nous feront boire leur poison, » Boum. « *Ils nous feront boire leur lait pollué !* » Boum, boum, boum !

La musique prenait de la force. La mélodie se perdait, noyée sous le rythme. Les rythmes appuyés étaient une des techniques les plus efficaces qu'on eût jamais conçues pour briser la résistance humaine et rendre les esprits plus accessibles à la suggestion. Ils avaient antérieurement été utilisés par le vaudou, ainsi que pour le classique lavage de cerveau. L'actuelle clique de fumistes et de sorciers leur trouvait encore un usage. Les gens qui se pressaient autour de lui ne se rendaient probablement même pas compte du battement qui faisait monter leurs émotions au niveau de la violence.

Les visages le regardaient, la violence ne leur était pas naturelle. Ils le détestaient parce qu'il était un étranger, un espion, mais si la fille n'était pas apparue sur la scène, ils seraient sans doute restés sur leurs pelouses et leur colère ne se serait manifestée que par des imprécations.

Sa tête ballottait toujours d'avant en arrière. Ses pensées restaient mobilisées en totalité sur les moyens de sauver sa peau. Il était pris dans un beau pétrin. S'il se servait du brouilleur ou des gaz psychotoxiques avant que la foule charge, les flics l'arrêteraient pour attaque à main armée. S'il attendait l'assaut des autres, il ne pourrait guère en éliminer qu'un ou deux avant d'être mis en pièces.

Sa main droite s'approcha en tâtonnant du bras du fauteuil et des boutons de commande des générateurs. En se forçant à des mouvements très réduits, il parvenait presque à contrôler ses muscles. Le son et l'odeur réussiraient peut-être à disperser la foule croissante durant un temps assez long pour qu'il se sauve en compagnie du sec, mais il n'avait pas suffisamment psychosondé le quartier pour savoir ce qui agirait sur ces gens. Bouleverser une partie importante de la foule pour modifier la situation était une autre paire de manches que de prendre deux policiers par surprise. Il fallait employer le son et l'odeur avec précision. Il risquait de déclencher un stimulant qui apporterait encore de la force aux incitations de la fille. Et même s'il les dispersait provisoirement, qu'est-ce qui les empêcherait de le poursuivre ?

La fille se redressa, pointant l'index vers lui. Le dominant de toute sa taille, elle se cambra en faisant ressortir ses seins.

« C'est un espion, hurla-t-elle. Qu'importe pour qui il travaille ? Voulez-vous voir des mouchards dans notre voisinage ? »

Ils s'entre-regardèrent. Ils restaient hésitants. Aucun d'entre eux n'avait sans doute frappé de sa vie un être humain.

Nicholson se sentait pris de malaise. Il était venu avec la peur de la violence, mais à présent qu'il se trouvait face à la réalité, l'implacabilité des gens de Boyd l'écœurait. Son cerveau fila sur une tangente et s'efforça d'imaginer la personnalité particulière de cette fille. Il ne parvenait à comprendre ni Boyd ni personne de sa bande. Ces gens gardaient pour lui tout leur mystère. Ne comprenaient-ils pas ? L'humanité vivait une ère nouvelle. Si la vie humaine était susceptible de se prolonger à jamais, alors elle devenait encore plus sacrée qu'elle ne l'avait jamais été dans le passé.

Un garçon se faufila entre deux paires de jambes nues. Debout devant le fauteuil roulant, il regardait Nicholson avec l'expression de cruauté d'un enfant qui se moque de l'idiot du village. Il portait un énorme cornet de crème glacée, plusieurs épaisseurs de vanille entrecoupée de stries rouges, empilées en un monticule dégoulinant.

« Comment que vous mangez, monsieur ? Faites donc voir comment que vous mangez ?

– Otez-le de là ! » dit une jeune fille.

Le garçon jeta de la crème glacée sur les genoux de Nicholson. Surpris, ce dernier bougea la main gauche. Le cornet échappa des doigts du garçon pour s'écraser sur le trottoir. Le gamin recula et porta les mains à son visage comme pour parer un coup.

« Donnez-lui donc une bonne leçon ! s'écria la fille. Qu'est-ce que vous attendez ? Il espionne nos cerveaux. Il empoisonne notre lait. Chopez-le ! Chopez-le ! Chopez-le ! »

Boum. Boum, boum, boum. Boum. Boum, boum, boum.

Une main saisit le col de sa chemise. Des figures s'approchèrent de la sienne. Des yeux le fixèrent par-dessus des cigarettes ou des mâchoires qui mastiquaient lentement.

Plus de la moitié des gens présents fumaient.

Une main dure, masculine, lui gifla le visage avec une telle force que les larmes lui montèrent aux yeux. Il gémit et eut instantanément honte. La main se retira et se ferma en poing. La main droite de Nicholson resserra sa prise sur le bras du fauteuil. Moins de quinze pour cent des individus présents auraient dû être fumeurs. Son cerveau les sondait de nouveau. La plupart des gens de ce quartier étaient assez jeunes pour n'avoir atteint leur douzième année qu'après les grandes campagnes anti-tabac des années 70. Comment pouvait-il y avoir plus de fumeurs à Lieuvvert que dans la communauté voisine, presque identique, qu'il avait inspectée le mois d'avant ?

Le poing s'abattit et le coup lui rejeta la tête en arrière. Elle retomba en avant devant le ciel bleu, les mâchoires en mouvement, les lèvres suçant des cigarettes, la fille à la volupté artificielle, les gens qui approchaient lentement du fauteuil, les corps envahis de graisse – le garçon avait volontairement placé sa main de façon à ce que Nicholson en fasse tomber le

cornet de glace ! – les pelouses, les maisons qui ressemblaient à de grosses choses molles, comestibles...

Des oraux !

C'étaient tous des oraux ! Chaque habitant de Lieuvert était un oral !

« Tapez-lui dessus ! Ça lui apprendra ! Ça lui apprendra ! »

Comment se faisait-il que, dans une communauté aussi importante, tous les individus appartenaient à un seul type psychologique ? L'organisation de Boyd pouvait-elle avoir une telle puissance ? Pas étonnant qu'on lui eût sauté dessus dès la première rue !

On l'arrachait de son fauteuil. Il sentait couler le sang sur une de ses joues. Les battements hystériques de la musique lui parvenaient par son oreille encore sonnante du choc. Il n'avait plus de temps à perdre en théories. Ils allaient lui faire mal. En comparaison de ce qui allait venir, la douleur actuelle était insignifiante.

Il administra à l'homme qui le tirait du fauteuil un rayon du brouilleur. La confusion et l'étourdissement convulsèrent le visage de l'homme. En criant et en battant des bras, il tituba à reculons, bousculant ceux qui se pressaient derrière lui.

Derrière le dos de Nicholson, le sec émit un son étrange. Le cerveau de Nicholson allait de l'avant à une vitesse folle. Il n'y avait que quelques secondes que le second coup l'avait atteint à la figure.

Ses doigts volaient sur les boutons de commande. Formule quatre-vingt-deux. Seulement deux chiffres. Chaque bouton avait une texture particulière, selon un système qu'il avait mis au point et qui lui permettait de manipuler les générateurs même quand il était sous l'effet de la drogue. Deux minuscules pointes piquèrent son médius. Huit. Il poussa.

Il manipulait le brouilleur en un balayage de larges arcs. Ça ne les contiendrait pas longtemps, mais il ne lui fallait plus que quelques secondes.

Un coup de poing sur la nuque fit naître une vive souffrance dans son bras gauche. Des mains le saisirent aux épaules, le poussèrent en avant, le soulevèrent. Au moment où il décollait de son siège, son index effleura la surface hémisphérique et lisse du bouton numéro deux.

Il se heurta aux gens massés devant le fauteuil, la foule poussa un cri triomphant. Leur comportement était strictement conforme aux descriptions des manuels.

Un poing lui défonça l'estomac. Il se débattit farouchement. Une main lui prit le bras et le fit pivoter. La douleur lui fit fermer les yeux. Quelqu'un lui décocha un coup de pied à la cheville. Il rouvrit les yeux et, à travers les corps qui tressautaient, il vit que le sec se battait, un sourire étrange sur le visage.

Une odeur de vomissement humain emplissait l'air estival.

Tout autour de lui, les gens avaient des nausées. Les mains le relâchèrent d'un coup. Il retomba sur le sol, battant des bras comme un bébé. Il avait l'estomac soulevé, lui aussi. L'odeur était déjà suffisante pour déclencher des haut-le-cœur chez n'importe quel humain normal. Sur une foule d'individus au stade oral, l'effet était la preuve terrifiante de la fragilité de la personnalité humaine. Les gens se pressaient les mains sur la figure et s'écartaient du fauteuil, l'échiné courbée. Une fille s'écroula, évanouie. Un homme assez âgé pour être le père de Nicholson s'éloigna en titubant, buta et resta allongé sur le gazon, suffoquant et appelant à l'aide. La puanteur pénétrait l'atmosphère, s'accrochait à l'intérieur des narines et de la bouche. Elle atteignait au centre de la personnalité orale et évoquait des terreurs dissimulées dans l'esprit depuis la prime enfance. C'était l'antithèse pleine de relents, étouffante, de tout ce dont avait besoin, de tout ce que désirait la personnalité orale. Avec des remugles, des crises d'hystérie, poursuivie par une odeur que jamais personne n'oublierait, la foule s'enfuyait.

Le sec réagit promptement. Des bras vigoureux recueillirent Nicholson et le déposèrent dans le fauteuil. Les roues vibrèrent sur le trottoir. La fille sauta devant eux, puis s'écarta quand le sec manqua la renverser. Elle paraissait elle-même assez mal en point.

Nicholson perçut les dos tournés qui s'éloignaient. Pour un thérapeute expérimenté, la souffrance qui torturait tous ces psychismes était aussi vive que tout ce qu'il avait lui-même souffert en toute conscience. Aucun psychologue moderne ne se fût risqué à expliquer les types de personnalité en fonction des théories freudiennes du développement infantile, mais il n'en restait pas moins qu'il existait des modes de comportement s'adaptant très bien à la terminologie de Freud. Les gens qui trouvaient dans la nourriture la majeure partie de leur plaisir et de leur équilibre psychologique se libéraient généralement de leur agressivité oralement et faisaient l'amour davantage avec la bouche qu'avec les mains ; ils avaient tendance à lire un certain type de littérature et à suivre certains programmes télévisés. On pouvait les manipuler à l'aide de symboles et d'excitations mettant en jeu la bouche ainsi que les émotions associées à un ventre bien plein, à la peau bien tendue. La théorie psychologique moderne distinguait au moins dix types de personnalités de cet ordre !... Freud n'en avait décrit que quatre, mais le monde s'était transformé et Freud avait ignoré quatre autres types qui ne s'étaient jamais soumis à la psychanalyse... aussi les théoriciens croyaient-ils, ou du moins espéraient-ils, que toutes les personnalités de la Terre pouvaient être assimilées à l'un de ces types.

Nicholson aurait dû comprendre dès le début, mais c'était trop fantastique pour que l'idée en vînt à qui que ce fût, jusqu'au moment où les preuves devenaient trop évidentes. Imaginons la puissance d'une organisation capable d'amener tous les individus d'une communauté à appartenir à un seul et même type ! Il fallait détruire l'organisation Boyd. Ce délai seul suffisait à le définir comme un fanatique forcené.

Le véhicule de la police s'efforçait de les suivre, mais le sec coupa à travers les pelouses et réussit à leur échapper. En cours de route, Nicholson se livra à des sondages psychiques suffisants pour confirmer sa théorie. Le soir même, il téléphona à Bob Dazella, à Washington, et ils hochèrent tous les deux la tête devant ce qu'ils avaient découvert.

« Cela doit être formidable pour eux en période de campagne électorale, dit Dazella. Des centaines d'électeurs, des hectares de territoire, dix pour cent du district de Boyd, et la possibilité d'agir sur tous les psychismes en appliquant une tactique unique. Je me demande comment ils ont mis tout cela sur pied.

– La publicité, c'est l'hypothèse la plus valable que j'aie trouvée. Ils étaient en mesure de centrer toutes leurs publicités sur les oraux. Ce n'était pas toujours facile. Mais pourquoi ne cherchiez-vous pas à savoir si Boyd a jamais eu des intérêts financiers quelconques à Lieuvert ? Peut-être était-il dans une position qui lui a permis de contrôler la publicité durant quelques années ?

– Heureusement que vous avez compris. Ils auraient pu vous supprimer. »

Dazella en était à son second mandat de député, un phénomène archaïque à l'époque. Après avoir coupé la communication, Nicholson entreprit de réfléchir à la campagne qui, trois ans auparavant, avait amené Dazella au Congrès pour la première fois. C'avait été son premier contact avec la politique contemporaine. Ce n'avait pas été drôle. Cette fois-là, Dazella avait failli de peu se faire tuer.

Cette campagne-ci serait encore pire. Il imaginait les efforts que tenterait l'organisation Boyd pour contrôler son propre cerveau et celui de ses amis. Ils attaqueraient son psychisme avec toutes les armes de l'arsenal moderne. Aussi clairement qu'un film sur un écran, il voyait les techniciens de la psychologie manœuvrer dans le Huitième District Electoral, tandis que les deux partis lutteraient pour s'acquérir la pensée des électeurs et neutraliser l'action de leurs adversaires. Il prévoyait des violences et des agissements néfastes pour l'esprit humain – tout ce qu'il réprouvait et désirait éliminer à jamais de la société.

Il avait gagné la première bataille, mais cela signifiait seulement qu'il lui faudrait continuer la guerre et livrer encore une bonne centaine de batailles. Pour un peu, il aurait aimé avoir perdu.

Traduit par BRUNO MARTIN.
Greenplace.

LE BOOMERANG

Par Gene Wolfe

La souveraineté est révolte, ce n'est pas exercice du pouvoir. L'authentique souveraineté refuse...

GEORGES BATAILLE,
Méthode de méditation.

Lieuvert *décrivait un noyautage au cours de sa mise en place. En voici une autre version, située chez les grands de ce monde, un peu comme chez Albee, plus haut même. Les rebelles sont sur la défensive, et leur position n'est pas facile : eux-mêmes n'y croient qu'à moitié, ils sentent la récupération qui s'annonce – une récupération réelle, très éloignée des images mythiques au travail chez Ellison, Kagan et Hill. On songe plutôt à Leiber et surtout à Aldiss : celui qui perd les batailles, c'est celui qui négocie ; le traître de vocation, c'est l'homme de bonne volonté. Bigre !*

L'APPARTEMENT de la jolie Miss Bushnan était tout de cuir teint en rouge acrylique et en vert. Le cuir véritable, rouge acrylique et vert, était le dernier cri cette année-là. Mais le secrétaire Louis XIV, Sal, faisait terriblement déplacé dans ce décor.

L'appartement avait inspiré à Miss Bushnan, dès le jour de son installation, une antipathie immédiate – mais elle ne pouvait guère s'en plaindre car elle eût risqué d'offenser toute la ville de Genève et la Suisse elle-même, nation souveraine. Ce soir-là elle faisait de son mieux pour aimer le rouge et le vert, tout en soulageant ses yeux par la contemplation rafraîchissante de la fontaine. C'était une copie d'une salière de Cellini, d'un effet ravissant, si incongrue que pût être une fontaine dans un appartement du cent vingt-cinquième étage. Puis son esprit dévia comme d'habitude et elle se demanda vaguement où elle aurait pu échouer si elle avait dû trouver quelque chose par ses propres moyens, et sans avoir rien réservé, en pleine saison touristique : sans doute au troisième étage d'une crasseuse pension banlieusarde.

Elle bénissait donc la générosité de la république souveraine de Suisse, elle bénissait cette ville de Genève qui donnait à pleines mains. Et elle bénissait la Conférence des Nations Unies sur les Valeurs Humaines, qui, pour la plus grande gloire de la République helvétique, et coëtera, invitait ses libres montagnards à loger gratuitement les participants, y compris les observateurs sans droit de vote comme elle-même, dans de luxueux appartements de leurs hôtels alors que la saison d'été battait son plein. Sal venait de lui apporter un cocktail bicolore, et, prenant son verre sur le bord de la fontaine pour en boire une gorgée, elle fut quelque peu surprise de le voir aux trois quarts vide – *rouge et vert*.

Un triton nu musculeux à demi-couché sur la fontaine, les cheveux, la barbe, la bouche, les oreilles inondés, semblait pleurer pour elle de ses yeux inexpressifs lisses comme des œufs. Reposant soigneusement son verre vide sur le bord de la vasque, elle caressa la chair de pierre humide et lisse ; un triton. Avec un sourire elle lui fit, mentalement, compliment de sa beauté, et il en rougit, prenant la teinte rose de certaines limonades. En imagination, elle se déshabilla pour aller rejoindre son triton, et l'eau fraîche fut comme un baume à son visage brûlant, empourpré. Non qu'elle pût éprouver, se dit-elle soudain, le moindre désir réel pour le triton dans l'hypothèse improbable où il serait métamorphosé en être vivant. Si un soir elle voulait des hommes dans son lit, elle pouvait en trouver une dizaine sans problème, et la mémoire de Sal pourrait ensuite retracer l'aventure par le menu en vue d'une éventuelle publication. Elle désirait un homme, oui, mais un seul et c'était Brad. *Brad ?* La femme redoutable et cruelle qui vivait au fond de son crâne, cette femme que la boisson rouge et verte n'avait pas encore noyée, lui rappela que son nom véritable, comme son procès l'avait révélé, était Aaron. Le triton disparut, aussitôt remplacé par Brad, rieur, s'ébrouant sur le sable après un bain dans l'Océan et levant les bras pour attraper la serviette qu'elle lui lançait. Brad courant dans le ressac...

Sal interrompit sa rêverie ; il arrivait sur ses roulettes silencieuses.

« Un monsieur désire vous voir, Miss Bushnan. »

Ses tiroirs postiches avaient de vraies poignées métalliques qui firent un léger cliquetis, comme une joaillerie de carnaval, lorsqu'il s'arrêta pour délivrer son message.

« Qui donc ? »

Miss Bushnan s'était redressée en écartant de son visage une mèche folle de ses cheveux bruns.

Sal répondit sur un ton neutre :

« Je ne sais pas. »

En dépit du plaisant début d'ivresse qu'elle éprouvait, Miss Bushnan trouva que ce ton neutre avait quelque chose de louche.

« Il ne t'a pas donné son nom ou sa carte ? »

– Si, Miss Bushnan, mais je ne peux le lire. Pourtant je suis sûr que vous n'ignorez pas, Miss Bushnan, qu'il existe pour moi sur le marché un ensemble intellectronique de langue italienne pour deux cents dollars seulement, permettant d'apprendre à lire, écrire et parler cet idiome, et dispensant une connaissance élémentaire des grandes œuvres de l'art italien.

– Publicité gratuite et dont notre contrat me fait une obligation, dit Miss Bushnan avec une ironie sarcastique qui fut sans effet sur Sal.

– Oui, dit celui-ci, c'est merveilleux, n'est-ce-pas ? »

Miss Bushnan pivota dans son fauteuil vert.

« Il t'a effectivement remis une carte. Je la vois dans une de tes cases. Sors-la et regarde-la. »

On eût pu croire que le secrétaire Louis XIV cachait un serpent d'argent lorsqu'un des bras de Sal en sortit. Avec des doigts d'acier semblables à des ongles, il prit la carte et la présenta devant un motif décoratif en spirale destiné à dissimuler

un œil électronique.

« Et maintenant, dit Miss Bushnan patiemment, fais comme si ce n'était pas de l'italien, mais plutôt un anglais qui aurait été mutilé par une erreur de retraduction automatique. Vois-tu quel peut être le sens originel le plus probable ?

– Sa Sainteté le pape Honorius V.

– Ah ! bien, dit Miss Bushnan, se redressant dans son fauteuil. Fais entrer ce monsieur. »

Sal s'éloigna dans le discret murmure de ses servomoteurs. Miss Bushnan eut tout juste le temps d'entrevoir une dernière image de rêve. Brad, le regard serein, seul avec elle sur la plage de Cap Cod. Brad parlant du passé, parlant du divorce, Brad exprimant un regret sincère...

Le pape portait un simple complet sombre avec une cravate de satin blanc sur laquelle était brodé en or la tiare pontificale. C'était un homme d'un certain âge qui, n'ayant jamais été grand, était maintenant voûté. Miss Bushnan se leva. Elle avait sa place à ses côtés aux sessions du Conseil, et elle avait eu l'occasion d'échanger quelques mots avec lui lorsqu'ils se restauraient pendant les suspensions de séance ; il prenait généralement un verre de vin rouge, et elle soit un bon thé anglais, soit un horrible café suisse à l'eau-de-vie ; mais jamais l'idée ne l'avait effleurée qu'il pourrait un jour avoir à s'entretenir avec elle en privé.

« Votre Sainteté, dit-elle avec toute la suavité que son état de légère ivresse lui permettait de prononcer ces mots peu familiers, quelle heureuse surprise ! »

Sal compléta ainsi ces paroles :

« Voulez-vous prendre quelque chose ? »

Lui jetant un regard en coulisse, Miss Bushnan vit qu'il avait mis sur la tablette rabattable une bouteille de scotch, une bouteille d'eau gazeuse et deux verres avec des glaçons.

Le pape fit un geste de refus et, une fois installé dans son fauteuil, prononça ces mots sans équivoque :

« J'apprécie hautement votre hospitalité, mais je serais heureux d'avoir avec vous une conversation privée.

– Bien sûr, dit Miss Bushnan ; Mon secrétaire vous gêne, Votre Sainteté ? » ajouta-t-elle lorsque Sal eut disparu en direction de la cuisine.

Le pape sortit un cigare du fond d'une poche et fit un signe d'acquiescement.

« Oui, je le crains. Je n'ai jamais eu beaucoup de sympathie pour les meubles qui parlent. Vous permettez que je fume ? »

Il n'avait qu'une très légère pointe d'accent italien.

« Oui, je vous en prie, si cela peut vous être agréable. »

Le pape accueillit d'un sourire ces paroles gracieuses, et frotta une allumette de cuisine archaïque sur le plastique imitation marbre de la fontaine. Il n'en resta aucune trace, et lorsque ensuite Sa Sainteté jeta son allumette à l'eau, elle n'y dansa qu'un bref instant avant de disparaître.

« Je suis peut-être vieux jeu, poursuivit le pape, mais dans ma jeunesse, quand on spéculait sur la possibilité de ces engins, on les voyait construits plus ou moins à notre image. Un peu comme une armure.

– En voilà, une idée ! Autant donner aux radios la forme de la bouche humaine, et aux écrans de télévision celle d'un trou de serrure. »

Le pape eut un rire étouffé.

« Cette idée, je n'ai pas dit que je me proposais de la défendre. Je rappelais seulement qu'elle était répandue parmi nous autrefois.

– Je suis sûre qu'on a dû y penser...

– Mais le travail nécessaire pour donner figure humaine à la chose eût été trop considérable, dit le pape. Un meuble à tiroirs revient bien meilleur marché qu'un agencement de métal articulé, et cela donne un robot qui n'a pas l'air d'être mort lorsqu'il a cessé de fonctionner. »

Voyant son interlocutrice en proie à une certaine agitation nerveuse, le pape enchaîna avec une onction souriante :

« Vous autres Américains, voyez-vous, vous n'êtes pas les seuls à fabriquer des objets. Il se trouve que je compte parmi mes amis le président d'Olivetti. Un sceptique comme tous ses semblables, c'est le signe des temps, mais... »

Le pape n'acheva pas sa phrase ; haussant les épaules, il tira une bouffée de son cigare noir. Miss Bushnan se rappela le jour où elle avait demandé au délégué de la France qui était cet homme. Elle préférait ce Français, typiquement svelte et très soigné outre son physique séduisant, aux hommes d'affaires ventripotents qui représentaient son propre pays.

« Vous ne savez pas qui est l'homme assis à vos côtés, mademoiselle ? avait-il dit d'un ton badin. Voilà qui est fort intéressant. Voyez-vous, je sais qui est cet homme, mais j'ignore qui vous êtes, vous. Tout ce que je sais, c'est que je vous vois tous les jours et que vous êtes beaucoup plus jolie que la dame de Russie ou la dame du Nigeria, et peut-être aussi chic, à votre manière, que cette chipie qui écrit sur nous dans *Le Figaro*. Dites-m'en davantage, et je vous renseignerai. »

Elle dut s'exécuter. Elle s'embrouilla dans la cohue tourbillonnante des secrétaires de délégués, des secrétaires de secrétaires et des représentants non identifiables des ambassades de toutes les nations participantes, et se sentit sombrer dans le ridicule.

« Ah ! dit le Français lorsqu'elle en eut terminé, c'est très aimable à vous de faire ce travail bénévolement, mais est-ce nécessaire ? Nous ne sommes plus au XX^e siècle, et les gouvernements savent fort bien traiter la plupart d'entre nous.

– C'est une opinion répandue ; c'est pourquoi, je pense, rares sont devenus ceux qui savent donner. Nous nous efforçons, quant à nous, de procurer un peu de chaleur humaine à ceux que nous aidons, et je m'aperçois qu'il m'est aisé de rencontrer les gens qui peuvent m'apporter quelque chose à cet égard. Mes collaborateurs, en somme. Nous formons un cercle très fermé.

– Quelle magnanimité ! »

Ces mots étaient dits avec un petit pli au coin de la bouche, et elle se sentait comme une enfant face à une grande personne.

« Mais vous m'avez questionné sur l'identité du noble vieillard. C'est le pape.

– Le quoi ? »

Aussitôt, d'ailleurs, le sens du mot « pape » lui était revenu, et elle se corrigea :

« Je croyais qu'il n'y en avait plus.

– Oh ! non, dit le délégué français avec un clin d'œil, ça existe toujours. En tout petit, mais c'est toujours là... Voyons, vous semblez fatiguée de rester debout dans cette foule. Permettez-moi de vous offrir une liqueur, et je finirai de vous renseigner. »

Il l'avait conduite à un restaurant panoramique dominant le lac, et elle avait pris grand plaisir à voir les serveurs le désigner aux touristes en chuchotant, même si les touristes étaient pour la plupart des Allemands, des gens inconnus. Bien entendu, on leur donna une table près de la fenêtre et, tandis qu'ils sirotaient leurs boissons et fumaient en regardant le lac, le délégué français lui parla, non sans digressions – c'est le mot qu'il employa – multiples, d'une grand-tante à lui qui avait été « croyante » et de deux ex-femmes qui ne l'étaient pas. (L'histoire qu'on lui avait enseignée à Radcliffe avait laissé à Miss Bushnan l'impression que tout avait pris fin avec Jean XXIII, exactement comme si le Saint Empire Romain avait eu le tact et le bon goût de disparaître une fois devenu indésirable. Les machines à enseigner vous permettaient de dresser la liste des empereurs romains, des papes, des sultans, etc., en pressant différents boutons. Une fois le travail terminé, l'écran s'éclairait en rose pendant une minute – on appelait ça renforcement – et vous indiquait votre niveau. Après quoi, à moins d'avoir de la chance, il fallait dresser une autre liste, mais les papes avaient disparu et il convenait de les remplacer dans la même colonne, par les rois de suède)

Miss Bushnan avait demandé au délégué Français :

« Il n'en reste que cent mille ? Dans le monde entier ?

– A peu près. Je parle des vrais croyants. Bien sûr, beaucoup plus nombreux sont ceux qui continuent à se parer de ce nom, voire à faire asperger leurs enfants s'ils y pensent. Combien ? Disons deux cent cinquante mille. Mais leur nombre est en constante diminution. Il n'est pas impossible – qui sait ? – que la tendance se renverse et que leur nombre augmente. De telles fluctuations se sont déjà produites. »

Et elle avait répondu :

« Il me semble qu'on aurait dû juguler tout ça depuis belle lurette. »

Le pape se redressa légèrement et fit tomber des cendres dans la fontaine.

« En tout cas, dit-il, ces engins me mettent mal à l'aise. J'ai toujours l'impression que je leur suis antipathique. J'espère que vous ne m'en voulez pas.

Elle sourit et fit allusion au facteur commodité, précisant qu'elle avait fait venir Sal de New York par mer, enfermé dans une caisse à claire-voie.

« Je suis heureux, en un sens, que mon prédécesseur se soit déchargé sur le gouvernement de la responsabilité du Vatican. Faute d'un personnel suffisant, nous utiliserions ces objets. Des vitraux, sans nul doute, entreraient dans la fabrication des nôtres. »

Miss Bushnan rit par politesse. En fait, elle avait envie de tousser. Le cigare du pape avait l'odeur âcre des produits bon marché qu'on fume dans les cafés italiens de bas étage. L'idée la traversa que peut-être il était de la plus basse extraction. Ses mains étaient noueuses et tordues comme celle d'un vieux jardinier qui aurait passé toute son existence à arracher les mauvaises herbes.

Il allait reprendre la parole lorsque Sal, rentrant sur ses roues silencieuses, l'interrompit.

« On vous demande au vidéophone », dit-il à Miss Bushnan.

Celle-ci pivota dans son fauteuil, pressa les touches « Écoute » et « Enregistrement » sur son panneau de communication, tout en faisant signe au pape de rester assis. L'écran s'alluma et elle dit « Bonsoir » au robot de service qui avait effectué l'appel.

Le robot répondit en annonçant : « Son Excellence le Délégué plénipotentiaire de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, la camarade Natacha Nikolayeva. » L'image scintilla et une blonde capiteuse d'une quarantaine d'années, un peu défraîchie dans sa toilette criarde, mais servie par de très grands yeux et un teint comme on en voit peu, remplaça le robot. La déléguée soviétique avait été actrice autrefois, au temps où elle était la femme d'un général ; à en croire certains ragots, elle devait son rôle actuel aux faveurs que lui accordait le Secrétaire du Parti.

« Bonsoir », dit Miss Bushnan, et elle ajouta : « camarade Nikolayeva »

La déléguée soviétique lui adressa un sourire radieux.

« Je vous appelle, chérie, pour savoir si vous avez aimé mon petit discours d'aujourd'hui. Je n'ai pas été trop longue ? Vous n'avez pas eu trop de mal à me suivre en traduction avec le casque ?

– J'ai trouvé ça très émouvant », dit Miss Bushnan prudemment. En fait elle avait été consternée par les allusions de la Soviétique aux chambres à gaz d'Hitler et par ses clichés sur la nécessité de restituer à la vie humaine une valeur économique. Sinon, autant transformer les êtres vivants en savonnets – c'est à cela que revenait son raisonnement. Bien sûr, elle se garderait bien de le dire à la déléguée soviétique.

« Je vous ai convaincue ? »

Brad transformé en savon. Comique, non ? Et pourtant ce ne l'était pas. Elle se frotterait avec une savonnette, et elle en verrait émerger lentement un des doigts de Brad. La Soviétique ne la quittait pas des yeux, attendant une réponse.

« Pourquoi vouloir me convaincre ? dit-elle en souriant, cherchant à éluder la question. Après tout, je ne suis qu'une observatrice.

– C'est pour moi une nécessité, je la ressens en mon âme, dit la Soviétique en pressant une main éblouissante de diamants sur un de ses seins opulents. Et je la ressens si profondément.

– Je n'en doute pas. C'était un discours remarquable. Très dramatique.

– Alors vous me comprenez ? C'est merveilleux, chérie. Écoutez, vous savez que j'habite à notre ambassade. Voulez-vous dîner avec nous ? Ce sera mardi, et le Tout-Genève sera là. »

Miss Bushnan hésita un moment, et elle consulta le pape d'un bref coup d'œil. Ce dernier, assis hors du champ de vision de la Russe, lui présentait un visage impassible.

« Chérie, je vais vous dire un secret que j'avais juré de ne pas vous révéler – mais je violerais tous les serments pour vous. Le délégué français m'a prié de vous inviter. Je l'aurais fait de toute façon, bien entendu, mais il me l'a demandé. Il est tellement timide ; si vous venez, je lui ai promis de vous placer à côté de lui. Ne lui dites pas que je vous ai prévenue.

– J’accepte avec grand plaisir votre invitation.

– Cela aussi, c’est merveilleux. »

Le sourire de la déléguée soviétique disait : *Nous sommes entre femmes et je vous aime, ma petite.*

« Mardi ? Le lendemain du vote final ?

– Oui, mardi. J’attendrai cette soirée avec une impatience ! »

Lorsque l’écran se fut assombri, Miss Bushnan dit au pape :

« Il y a quelque chose là-dessous. »

Le pape se contenta de la regarder comme s’il essayait d’évaluer ce qu’il pouvait y avoir derrière ce visage et ces yeux bruns, séduisants certes, mais sans rien de frappant.

Au bout d’un moment Miss Bushnan poursuivit :

« Que le délégué français m’invite à dîner, je veux bien, mais il n’irait pas m’inviter à un dîner officiel pour m’avoir comme voisine de table. Et d’autre part cette Russe nous a ignorés, vous et moi, depuis le début de la conférence. Que se passe-t-il ?

– Oui, dit le pape lentement, il y a effectivement du nouveau. Je vois que vous n’êtes pas au courant ?

– En effet.

– Par un heureux hasard, je suis moi-même au courant. Il arrive que le délégué portugais se confie à moi.

– Voulez-vous me raconter ?

– C’est là le but de ma visite. Les délégués se sont réunis cet après-midi après la séance publique. Ils ont décidé de solliciter nos suffrages pour la séance de clôture.

– Nos suffrages ? s’écria Miss Bushnan éberluée. Les suffrages des observateurs ?

– Oui. Notre vote, naturellement, n’aura aucune validité. Il ne peut être comptabilisé. Mais ces gens-là veulent l’unanimité sans restriction – ils veulent inscrire nos noms sur le procès-verbal de séance.

– Je comprends.

– Je suis l’Église, et vous la Charité. Les gens avaient cessé de mettre leur foi en nous et ne croyaient qu’aux gouvernements. Mais ceux-ci voient maintenant la foi leur échapper. Il n’est pas certain qu’elle nous revienne, mais ce n’est pas impossible.

– Et voilà pourquoi je vais être régaler.

– Et même courtisée, j’imagine. Les Français s’enthousiasment pour cette idée ; leur système pénal se désagrège depuis qu’ils ont perdu leurs colonies africaines voilà plus de cinquante ans. »

Miss Bushnan avait les yeux fixés sur ses genoux, lissant sa jupe d’un geste machinal. Elle leva les yeux brusquement et son regard rencontra celui du pape.

« Et vous ? Que vont-ils vous offrir ?

– Certainement pas les évêchés de l’Europe de l’Est. Je les soupçonne de vouloir me payer surtout ; en monnaie de singe.

– Et si nous leur faisons opposition ?

– Dans ce cas, c’est à notre étendard que se rallieront les millions d’hommes qui détestent leur idée et les millions d’autres hommes qui viendront à la détester lorsqu’ils l’auront vue à l’œuvre.

– Mon mari – mon ancien mari, techniquement – est en prison, Votre Sainteté. Vous le saviez ?

– Non, bien sûr. Si je l’avais su...

– Nous avons formé le projet de nous remarier lorsqu’il sera libéré. Et pour lui avoir rendu visite en prison, je sais à quoi nous nous exposons si leur motion n’est pas votée. Je sais quelle est notre situation actuelle. Ce n’est pas le paradis. »

Miss Bushnan vit surgir Sal à ses côtés.

« Vidéophone, Miss Bushnan. »

La face bouffie du délégué américain remplit l’écran,

« Miss... euh... Bushnan ? »

Elle acquiesça.

« Je n’ai que trop longtemps différé., euh... le plaisir de faire votre connaissance. »

Elle répondit pour lui faire gagner du temps :

« J’ai entendu dire que vous avez décidé de faire voter les observateurs.

– Bien, bien. »

Le délégué américain tambourinait des doigts sur son bureau et semblait vouloir éviter son regard.

« Miss Bushnan, êtes-vous consciente de l’ampleur... euh... de la crise financière dont notre nation est menacée ?

– Je ne suis pas économiste.

– Mais, sans être une spécialiste, vous êtes bien informée. Vous connaissez la situation. Miss Bushnan, il y a aujourd’hui près de 250 000 hommes et femmes dans les prisons des États-Unis. Et chacun d’eux coûte, nous coûte à nous contribuables, Miss Bushnan, cinq mille dollars par an – je dis bien chacun d’eux. Cela fait un total d’un milliard de dollars par an.

– Je crois me rappeler vous avoir entendu donner ces chiffres au cours de la troisième séance.

– C’est bien possible. Mais nous avons tous intérêt à restaurer la prééminence internationale dont jouissaient jadis les États-Unis. N’est-ce pas, Miss Bushnan ? Et pour ce faire nous avons dû emprunter assez largement au modèle soviétique. Cela nous a été bénéfique. Nous avons pris une leçon d’humilité, en quelque sorte. »

Elle acquiesça.

« Sécurité de l’emploi pour tous, rémunérations hiérarchisées et fondées sur l’ancienneté, tel était autrefois notre credo. C’est ce qu’on appelait la libre entreprise, et nous en étions fiers. En bien, les communistes ont modifié nos conceptions. Stimuler le rendement et sévir s’il est insuffisant. Ils nous ont mis au pied du mur et forcés à apprendre cette leçon, et maintenant... eh bien, quoi que vous puissiez dire, la situation, grâce à Dieu, s’est améliorée.

– C’est ce qu’on m’a donné à entendre. »

Le délégué américain allait enfin accoucher :

« Ils ont trouvé un nouveau truc. Vous savez qu'ils avaient autrefois des équipes de... euh... de travailleurs en Sibérie. Et un beau jour, un commissaire astucieux a pensé : bon Dieu, si les paysans peuvent faire pousser plus de légumes sur des lopins de terre qui leur appartiennent, ne pourrait-on utiliser aussi les prisonniers plus efficacement de cette façon ?

– Si mes souvenirs sont exacts, vous avez fait valoir dans votre discours que si la moitié des prisonniers américains pouvaient être loués à des propriétaires pour cinq mille dollars par an, ce revenu couvrirait l'entretien de l'autre moitié.

– J'ai parlé de fermiers, et non de propriétaires. Avec une clause de tacite reconduction. La nation cesserait ainsi de traîner aux pieds un boulet d'un milliard de dollars.

– Je ne vois pas ce qui nous empêche de faire cela sans adhérer à la convention internationale ; actuellement en discussion. »

Le délégué américain fit un large geste de protestation.

« Non, non ! Il faut que nous réalisons ce projet dans un cadre mondial. Après tout, Miss Bushnan, le commerce international est l'une des rares et des plus puissantes forces de cohésion. Il faut mettre tous les moyens en œuvre pour réaliser les structures d'un marché supranational. »

Assis hors du champ de vision de l'Américain, le pape dit à voix basse :

« Demandez-lui s'ils persistent à leur donner le nom d'esclaves. »

Docile, Miss Bushnan demanda : « Persistez-vous à les appeler esclaves ? Je veux dire dans la rédaction définitive de la convention.

– Oh ! oui, fit le délégué des États-Unis en se penchant en avant et en baissant la voix. Nous prenons le mot dans le sens qu'il a en anglais. Mais je ne vous cacherai pas que nous – nous, c'est-à-dire les Britanniques et les Canadiens tout autant que les Américains –, nous avons eu bien du mal à faire avaler ça aux Soviets. Le mot *esclave* ne leur plaît pas parce qu'il vient de *slavus*, slave. Mais c'est un mot qui fera vendre. Les gens adorent l'idée d'avoir des esclaves, les robots nous y ont habitués et la chose est rendue pratique par l'usage des tranquillisants et des pilules contre l'agressivité. Enfin cela nous permettrait de renouer avec le passé en un temps où de tels liens n'ont que trop tendance à s'affaiblir. Les gens se sentent aujourd'hui manipulés, Miss Bushnan, ils veulent exercer eux-mêmes leur autorité sur d'autres personnes.

– Je vois. Et cela va les faire sortir de prison. Les placer dans un cadre décent.

– Mais oui, certainement, et... euh... vous paraissiez douter à l'instant de la nécessité d'un accord international et d'un marché international. Ne perdez pas de vue que notre nation a diablement besoin aujourd'hui de numéraire ; et c'est notre malédiction – ou... euh... notre bénédiction si l'on voit le côté positif des choses – que d'avoir le taux de criminalité le plus élevé parmi les grandes nations. Ce sera donc là un marché où les États-Unis seront exportateurs, Miss Bushnan.

– Je vois, répéta Miss Bushnan.

– Peut-être avez-vous eu vent des bruits selon lesquels les Soviets jetteraient sur le marché un certain nombre de... euh... campagnards pour répondre à la demande. Bien entendu, ce sont des calomnies, et de toute manière ce genre de chose serait impensable aux États-Unis. J'ai cru comprendre que vous êtes riche, Miss Bushnan, votre père fait partie du gouvernement, je suppose.

– Il en faisait partie. Il est mort. Il était au ministère de l'Agriculture.

– Donc vous êtes d'une famille de fonctionnaires dévoués au bien public, et vous devez comprendre qu'il faut dans une démocratie écouter la voix du peuple ; or notre projet répond au vœu du peuple. D'après... euh... les derniers sondages, il rencontre 79 p. 100 d'adhésions. Je ne vous cacherai pas que vous mettriez notre pays dans l'embarras si vous votiez contre le projet ; et loin d'en tirer un quelconque bénéfice, l'organisation que vous représentez en souffrirait gravement.

– Est-ce une menace ?

– Non, bien sûr. Mais je vous demande de réfléchir à ce qu'il adviendrait de votre organisation si elle cessait de bénéficier d'une exemption d'impôts. Je pense qu'en votant contre la motion vous risqueriez... euh... de donner à Washington l'impression que vous participez à une activité politique. Ce qui entraînerait, bien entendu, la suppression de l'exemption.

– Mais un vote en faveur de la motion ne constituerait pas une activité politique ?

– Aux yeux de Washington, il serait tout naturel que votre organisation soutienne cette cause humanitaire. La question, à mon avis, ne se poserait même pas. Vous devez comprendre, Miss Bushnan, que lorsqu'une mesure... euh... aussi révolutionnaire est en délibération, l'humanité doit être quasi unanime. Même une opposition symbolique pourrait être désastreuse. »

Paraphrasant le pape, Miss Bushnan récita :

« A notre étendard pourraient se rallier les millions d'hommes qui détestent cette idée.

– Des millions, c'est certainement une exagération ; des milliers, peut-être. Mais votre analyse est correcte, et il faut empêcher cela. Miss Bushnan, Washington m'a adressé un dossier sur vous. Le saviez-vous ?

– Comment aurais-je pu ?

– Votre ancien époux est incarcéré dans le pénitencier fédéral d'Ossining, à New York. Dans les lettres que vous avez échangées, vous avez exprimé tous deux l'intention de vous remarier après sa libération. Ces lettres étaient-elles sincères, Miss Bushnan ?

– Je ne vois pas ce que ma vie privée a à voir avec cette affaire.

– Mon seul désir est d'utiliser votre cas à titre d'exemple – d'exemple qui vous touche, si je puis dire. Dans le régime actuel, votre ancien époux ne serait pas libéré avant cinq ans ; mais si la motion est votée, vous pourriez louer les services de... euh... »

Le délégué des États-Unis s'interrompit pour consulter un papier sur son bureau.

« Brad, dit Miss Bushnan.

– Oui, Brad. Vous pourriez donc louer ses services au gouvernement pour ces cinq années. Vous seriez heureux, l'un et l'autre, d'être réunis, et votre bonheur aurait comme conséquence directe une économie de vingt-cinq mille dollars pour votre gouvernement. Que pourriez-vous y trouver à redire ? En fait, je peux vous promettre que votre mari serait l'un des premiers prisonniers libérés dans le cadre de ce projet et qu'il vous serait, si je puis dire, réservé. Vous n'auriez pas à craindre qu'il soit attribué à quelqu'un d'autre, soyez sans inquiétude à cet égard. Naturellement, vous seriez censée le

surveiller. »

Miss Bushnan acquiesça en un lent signe de tête.

« Je comprends, dit-elle.

– Puis-je vous demander si vous avez l'intention de soutenir notre projet ?

– J'hésite à vous répondre. Je sais que vous ne me comprendrez pas.

– Oh ? dit l'Américain en se penchant en avant jusqu'à ce que son visage remplisse le petit écran. Expliquez-vous.

– Vous vous imaginez que je verrai seulement l'intérêt de Brad et le mien et que je vais accepter que vous vendiez les Américains dont vous ne voulez pas, que vous les vendiez pour qu'ils crèvent dans des mines. Vous vous trompez. Cela détruirait, pour Brad comme pour moi-même, ce qui peut subsister de notre amour. Je le sais. Je sais ce que Brad éprouvera lorsque sa femme sera aussi sa geôlière. Cela le dépouillera de la virilité qui peut lui rester, et les cinq ans ne se seront pas écoulés qu'il me haïra – comme il me haïra si je ne l'achète pas, sachant que j'en ai eu la possibilité. Mais vous allez réaliser votre projet, qu'il soit approuvé ou non par l'organisation que je représente, et pour sauver cette organisation – en considération du bien qu'elle fait maintenant et du bien qu'elle fera parmi les esclaves de demain – je voterai la motion.

– Vous soutiendrez la motion ? »

Le délégué américain semblait la transpercer du regard.

« Je soutiens la motion. Oui.

– Parfait. »

La main du délégué américain se dirigeait vers la touche « Stop » de son panneau de communication, mais Miss Bushnan intervint.

« Attendez ! Et l'autre observateur, le pape, qu'en, faites-vous ?

– Il sera facile à neutraliser, car son Église est subordonnée aujourd'hui, presque entièrement, au bon vouloir du gouvernement italien.

– Il n'a pas encore donné son accord ?

– Soyez sans crainte, dit le délégué des États-Unis, les Italiens vont le contacter. »

Son doigt pressa la touche « Stop » et son image disparut.

« Ainsi vous avez cédé, dit le pape.

– Et vous, vous n'en feriez pas autant ? surtout en sachant que tout crédit pour le fonctionnement de votre Église serait aussitôt supprimé en cas de vote négatif ?

– Je pourrais m'abstenir, avoua lentement le pape, mais jamais je ne pourrais me résigner à voter en faveur du projet.

– Que diriez-vous de leur mentir si c'était le seul moyen d'obtenir le droit de vote ? »

Le pape regarda Miss Bushnan d'un air étonné, puis ses yeux lui sourient.

« Pourriez-vous leur promettre un vote favorable, Votre Sainteté, tout en étant décidé à voter contre eux ?

– Je n'en vois pas la possibilité. Comprenez-moi : je dois considérer ma position aussi bien que ma conscience.

– Heureusement, ce n'est pas mon sentiment. L'idée ne vous est pas venue que si l'on nous demande nos suffrages, c'est en postulant qu'ils seront favorables ? Mais la chose n'a pas été annoncée, que je sache ? »

Le pape acquiesça.

« Je vois ce que vous voulez dire. Si la décision a été rendue publique, ils ne peuvent revenir dessus ; mais les choses étant ce qu'elles sont, s'ils n'approuvent pas ce que nous leur disons...

– Vous oubliez qu'ils auront convoqué pour le vote final toutes les agences de presse du monde.

– Vous êtes une fille intelligente, dit le pape en hochant la tête. C'est une leçon pour moi de penser combien je vous ai sous-estimée, non seulement pendant toutes ces journées où j'étais à côté de vous dans la tribune, mais ce soir en vous rendant visite. Au demeurant c'est une bonne chose ; Dieu veut m'enseigner l'humilité, et Il a choisi pour ce faire un enfant comme Il le fait si souvent. Vous pensez bien qu'après la conférence je vous donnerai tout le soutien que je pourrai. Je publierai une encyclique... »

Miss Bushnan l'interrompt par cette considération pratique :

« Si vous sentez que vous ne pouvez pas leur mentir, il nous faudra trouver une excuse pour expliquer votre absence lors du vote.

– J'en ai une. Vous n'avez... sans doute pas entendu parler de Mary Catherine Bryan ?

– Je ne crois pas. Qui est-ce ?

– C'est – ou plutôt c'était – une nonne. En fait la dernière des nonnes depuis trois ans. Depuis la mort de Carmela Rose. J'ai appris ce matin, par un appel vidéophonique, que Mary Catherine a rendu le dernier soupir la nuit dernière et que ses obsèques doivent avoir lieu mardi prochain. Le gouvernement nous permet encore d'utiliser la basilique Saint-Pierre en de telles circonstances.

– Ainsi vous ne serez pas ici, dit Miss Bushnan en souriant. Mais parlez-moi de la défunte ; c'est passionnant, une nonne.

– Je n'ai pas grand-chose à dire. Elle appartenait à la génération de ma mère et vivait depuis quatre ans dans un appartement de la Via del Fori. Seule depuis la mort de sœur Carmela Rose. En fait elles n'avaient jamais fait bon ménage parce qu'elles appartenaient à des ordres différents, mais Mary Catherine pleura pendant des semaines, je m'en souviens, après la mort de sœur Carmela Rose.

– Portait-elle de ces merveilleuses robes flottantes qu'on voit sur les images ?

– Oh ! non, les nonnes n'ont plus à... »

Le pape s'interrompt et son visage perdit son expression animée pour devenir celui d'un très vieil homme.

« Excusez-moi, poursuivit-il, j'avais oublié de vous dire que les nonnes n'en portent plus depuis soixante-dix ans. Elles ont renoncé à cette tenue, en fait, quelques années avant que nous n'abandonnions, nous autres prêtres, nos cols sacerdotaux. Je dois vous dire que de temps à autre j'ai tenté de convaincre une femme de...

– De quoi ?

– Eh bien, on disait autrefois « prendre le voile ». Cela aurait maintenu la tradition vivante pour le plus grand plaisir de

Mary Catherine et de sœur Carmela Rose. Je parlais aux filles de toutes les choses auxquelles elles n'auraient pas à renoncer ; elles me répondaient qu'elles allaient y réfléchir, mais je ne les revoyais jamais.

– Je suis désolée que votre amie soit morte. »

Miss Bushnan fut surprise de constater qu'elle exprimait par cette simple formule un sentiment sincère.

« C'est la fin d'une chose qui a vécu presque aussi longtemps que l'Église elle-même – oh ! je suppose qu'on la verra renaître dans cinquante ou cent ans, lorsque l'esprit humain s'engagera sur une voie nouvelle ; mais une renaissance ne nous restitue jamais le passé. C'est un peu comme si on voulait réintroduire aujourd'hui le Kyrie Eleison dans la liturgie. »

C'était là de l'hébreu pour Miss Bushnan.

« Sans doute, dit-elle, mais...

– Mais quel est le rapport avec la question qui nous occupe ? Ce rapport est mince, je l'avoue. Mais je serai là-bas pendant le vote. Et peut-être ensuite pourrions-nous agir. »

Il se leva et s'ajusta, sur quoi Sal surgit aussitôt, le chapeau du visiteur en bonne place sur sa tablette de secrétaire. Miss Bushnan remarqua que si le couvre-chef était rouge, la plume logée dans son ruban était noire et non verte. Il observa en se couvrant :

« Vous savez que nous nous sommes d'abord recrutés en grande partie parmi les esclaves. En gros, tous les premiers chrétiens qui n'étaient pas juifs étaient soit des esclaves, soit des affranchis. Je vais maintenant célébrer les obsèques de la dernière religieuse ; peut-être me sera-t-il donné aussi d'admettre dans les ordres la première nonne des temps nouveaux. »

Sal récita :

« Sainte Macrine, sœur de saint Basile, fonda le premier ordre officiel de religieuses en 358. » Le pape sourit et dit : « Tout à fait exact, cher ami. » Et Miss Bushnan ajouta sans conviction : « Je lui ai acheté le programme des Grandes Religions du Monde il y a environ un an. Je suppose que c'est grâce à cela qu'il a su qui vous étiez. » Elle pensait de nouveau à Brad, et si le pape lui répondit, elle ne l'entendit pas, Brad esclave... La porte se referma et Sal marmonna : « Je n'ai tout simplement pas confiance en ce vieil homme ; il me donne la chair de poule. » Miss Bushnan sut alors qu'il était parti. « Il est inoffensif, dit-elle à Sal, et d'ailleurs il s'apprête à partir pour Rome. »

Soulagée de sa tension nerveuse, c'est alors seulement qu'elle put se dire à quel point ç'avait été formidable.

« Inoffensif, répéta-t-elle. Sal, s'il te plaît, remplis-moi mon verre. »

Mardi serait le grand jour. Le monde entier assisterait à la conférence, dont tous les participants seraient en rouge et vert. Mais elle, et elle seule, serait en bleu. Elle porterait une toilette bleue et ses perles. En imagination, elle voyait Brad derrière elle, nu jusqu'à la taille, des menottes de bronze autour des poignets.

« Je les commanderai chez Tiffany, dit-elle assez bas pour que Sal, occupé à la cuisine, ne l'entendît pas. Oui, chez Tiffany, mais pas de turquoise ou autres pierres fines, éviter tout clinquant. »

Rien que du bronze massif, avec peut-être ici et là une touche d'argent. Sal veillerait à ce qu'il polisse ça régulièrement.

Elle s'entendait dire à ses amies : « Sal l'oblige à les polir. Je lui dis que s'il ne le fait pas je le renverrai – bien entendu, je plaisante. »

Traduit par JEAN BAILHACHE.
How the Whip Came Back.

LE PUGILISTE

Par Poul Anderson

La terreur, pour être un bon instrument de règne, doit d'abord entrer dans toutes les âmes.
Edgar QUINET, *La Révolution*.

Cette fois, le totalitarisme est au pouvoir depuis peu et nous savons en gros comment ça s'est passé. A lire Purdom et Wolfe, on s'en doutait déjà : ce n'était pas très difficile. Mais ici l'infiltration cède le premier rôle à des remous à l'échelle planétaire, et surtout le régime est présenté comme communiste. Bonnet blanc et blanc bonnet ? Jusqu'à un certain point : ce n'est pas la même qualité de haine qui traverse le texte. Anderson est un homme de la vieille garde, il a mal vécu le mouvement contestataire et, en 1973, il juge le moment venu de s'adresser aux jeunes amateurs et de leur dire ce qui à ses yeux les attend et comment seront traitées leurs révoltes à venir. Il décrit la nouvelle Constitution ; il cite même la déclaration d'indépendance des États-Unis, sans doute pour être sûr que ses lecteurs l'aurent un peu lue. Il y a beaucoup de pathétique dans ce récit très réaliste. Anderson va jusqu'à imaginer comment un héros andersonien pourrait perdre l'honneur dans le monde qu'il décrit. Un sort pire que la mort.

ILS n'avaient pas voulu prendre le risque de me confier à l'hôpital civil ou à quelque autre appareil médical régulier. Au reste, l'opération était très simple. Elle exigeait, dans sa première phase : un bistouri, un anesthésique et une certaine dose de coagulant et d'enzymes amenant la cicatrisation en huit jours ; dans sa deuxième phase : des tranquillisants et d'adroites mises en garde jusqu'au moment où je ne serais plus dangereux, ni pour moi-même ni pour l'entourage. Il y avait des barreaux aux fenêtres de la chambre, on me fournissait des couverts de plastique aux repas, je n'avais pour tout vêtement qu'un pyjama et des savates légères, et deux gaillards musclés stationnaient dans le corridor près de ma porte laissée ouverte. De plus j'étais probablement surveillé par un circuit de télévision.

J'avais de quoi lire, en particulier des revues parlant du Centre de Régénération qui fonctionnait à Moscou. Les articles soulignaient le caractère largement expérimental du travail effectué. Une structure aussi complexe que la main, la jambe ou l'œil ne se reproduisait pas encore à la perfection, bien que la chirurgie y aidât. Néanmoins, les résultats étaient excellents pour les tissus et les organes de base. Je vis des photos d'une femme dont le foie avait été empoisonné par le mercure et d'un homme dont presque tout l'épiderme s'était trouvé brûlé lors d'un accident. Deux personnes remises pratiquement à neuf (c'était du moins ce qu'affirmait le texte).

Mannix devait avoir eu du mal à dénicher ces revues. La plus récente datait de quelques mois. A présent, on ne trouvait plus grand-chose qui ne parlât pas des hostilités.

Vers la fin de cette semaine-là, mon infirmier m'apporta une lettre de Bonnie. Elle m'était directement adressée (Base Aérienne John Reed, Willits, Californie 95491), calligraphiée en cette ronde penchée si caractéristique de l'écriture de ma femme, et d'après le cachet (que je songeai à vérifier quelques heures plus tard), on l'avait indubitablement expédiée de notre résidence même, située à moins de trente kilomètres. L'enveloppe portait le tampon CENSURE, mais je ne crois pas que le texte eût été dicté. Il ressemblait trop à Bonnie. Elle me disait comment allaient les gosses et les roses, que la coopérative où elle travaillait espérait que le Service des Loisirs organiserait pour le personnel des vacances à Pillsbury Lake, comment elle s'était procuré de la viande hachée l'avant-veille (oui, mon chéri !) et qu'elle avait passé trois heures sur les recettes de grand-mère pour trouver la bonne façon de la préparer. « Si seulement tu avais été en face de nous à table, toi et ton drôle de petit sourire. Oh ! Jim-Jim, que tout finisse bientôt, et que tu rentres à la maison ! »

J'ai mis du temps à lire, les premières fois, tellement mes doigts tremblaient. Plus tard, je me suis traîné jusque dans mon lit et j'ai rabattu le drap sur moi, pour chasser les spectres.

Mannix arriva le lendemain matin. Petit, vif, remuant, tiré à quatre épingles dans son costume civil, il avait un visage poupin et toujours amène - ou presque toujours - sous une couronne de cheveux blancs. « Alors, comment allez-vous, colonel : Dowling ? » s'exclama-t-il en rentrant d'un pas alerte. La porte ne se referma pas immédiatement derrière lui. Mes gardiens préféraient me tenir à l'œil un instant. Je mesure un mètre quatre-vingt-dix, et je suis ceinture noire !

Mais je ne bougeai point de mon fauteuil. Je n'étais pas sûr de pouvoir. C'était véritablement comme si le bistouri m'avait mis les os à nu. Les fenêtres ouvertes accueillait une brise légère et un ciel très bleu. Au-delà des bâtiments immaculés et des clôtures électrifiées, je voyais des collines boisées dont la perspective ondulait et s'élevait progressivement en direction des montagnes californiennes. Ce paysage ressemblait à un décor. Bonnie tient des rôles au théâtre civique.

Mannix se percha sur le bord du lit. « Le docteur Arneson m'apprend que vous pouvez sortir quand vous voudrez, et que vous êtes capable d'effectuer n'importe quelle tâche. Félicitations.

– Ouais, on va me laisser rejoindre mon service. » Je trouvais le moyen de dire cela, tout en percevant la faiblesse de mon sarcasme.

« Ou votre famille, colonel. Vous avez une épouse charmante. » J'ai fait du bruit en bougeant. Le sbire posté dans l'entrée a paru inquiet, et il a glissé la main vers sa matraque. Mannix souriait. « S'il vous plaît... Nous ne voulons pas vous leurrer. Votre cas présente certaines difficultés. Vous le savez très bien. »

J'avais cru être, non pas calmé, mais engourdi. Je me trompais. Un flot noir me souleva, telle une vague mugissante. Je sentis les mots déchirer ma gorge : « Alors, pourquoi, hein ? Pourquoi ? Pourquoi ne pas me fusiller, qu'on en finisse ? »

Mannix attendait patiemment que je m'effondre dans le fauteuil. La bourrasque sifflait en moi, autour de moi. La sueur collait le pyjama à ma peau. Je pouais.

Il m'offrit une cigarette. Je commençai par l'ignorer, puis je l'acceptai quand même, ainsi que la flamme du briquet.

J'emplis mes poumons d'une fumée âcre.

« L'intervention chirurgicale était obligatoire, colonel, reprenait Mannix. On vous l'a dit : le diagnostic avait décelé un cancer.

– Au diable vos foutus diagnostics, grommelai-je.

– Je sais que la partie enlevée se trouve toujours au laboratoire, dans l'alcool. Voulez-vous qu'on vous la montre ? »

J'ai approché de ma main l'extrémité rouge de la cigarette. Et j'ai répondu : « Non.

– La régénération est possible, insista Mannix.

– A Moscou.

– C'est exact. Seul, actuellement, l'Institut Lomonossov a les moyens appropriés. Je suppose que vous avez lu des articles à ce sujet. » Il désignait du menton les revues aux couleurs gaies rangées sur la table. « Notre but est de vous faire garder espoir. Toutefois... vous êtes un garçon intelligent, instruit. Vous admettez donc qu'il n'est pas simple d'amener l'ADN adulte à reproduire le travail accompli par lui dans le fœtus – et qui plus est, de ne pas le reproduire exactement. Il ne suffit pas d'ingrédients chimiques, de catalyseurs et de synthévirus : toute l'opération doit être surveillée, contrôlée par ordinateur. Il ne faut donc pas s'étonner qu'ils se limitent aux recherches et réservent le traitement clinique aux cas les plus urgents... » Il fit une pause. « Ou les plus dignes d'intérêt. »

J'ai ricané. « Je vous voyais venir. »

Mannix haussa les épaules. « Quand on est accusé de complot contre la République Populaire des États-Unis... » C'était une phrase qu'il lui fallait débiter tout d'une traite, à chaque fois.

« Vous n'avez rien pu prouver. » Je répondais moi-même mécaniquement.

« Votre immunité contre les procédés habituels d'interrogatoires est, disons, significative. » Il reprit son air bonhomme. « Voyez votre propre intérêt. Que la guerre en Union Soviétique prenne une violence échappant à tout contrôle... et où ira Moscou ? Où ira l'Institut ? La chose est primordiale, colonel.

– Qu'y puis-je ? » J'étais à court de formules toutes prêtes.

Mannix eut un petit rire. « Tout dépend de ce que vous savez, de ce que vous êtes. Confiez-vous, et nous tirerons des plans. Hein ? » Il penchait la tête de côté. Bonnie, qui voyait seulement en lui l'officier politique qu'il faut inviter à dîner de temps en temps, Bonnie l'appréciait. Elle affirmait qu'il aurait fort bien pu tenir le rôle du vieux Scrooge repentant mais qu'il ne serait pas aussi doué pour personnifier l'autre, le Scrooge capitaliste, avant la visite faite par les Trois Esprits de Noël.

« J'ai tenu à étudier moi-même votre dossier, souligna-t-il. Et le diable m'emporte si je comprends pourquoi vous vous êtes trouvé mêlé à cette vilaine affaire. Un garçon jeune, brillant, qui grimpe à toute allure les échelons de la hiérarchie militaire... Ce n'est pas comme si vos origines offraient quoi que ce fût d'anti-américain. Voyons, comment avez-vous bien pu vous laisser baiser de la sorte ? »

Il insistait un tantinet sur le verbe « baiser ». Et c'est cela qui a eu raison de moi.

Je n'avais imaginé quelle sensation délicieuse on éprouve à tout lâcher – à admettre sans restrictions que l'on est vaincu. C'était... oui, c'était comme la nuit où j'ai mis bas les armes devant Bonnie. Je voulais rire, pleurer, prendre la main du vieux Mannix. Et au lieu de ça, bêtement, je n'ai trouvé qu'à balbutier : « Je ne sais pas. »

La réponse doit être enterrée quelque part dans mon passé.

J'étais un gosse de la campagne, poussé dru dans la Géorgie montagnaise – terre rouge, pins gris, cardinal au plumage vif, oiseau moqueur, et le coin secret où l'on va pêcher. Le gouvernement s'était efforcé de moderniser nos régions avant ma naissance, mais les gens n'y montraient guère d'enthousiasme pour le collectivisme. Nous avions le droit de garder en gérance nos fermes, nos magasins, nos scieries et nos ateliers. Les écoles recevaient des cours enregistrés sur bandes – histoire, idéologie et le reste. Mais ce n'est pas la même chose que d'avoir à subir des éducateurs politiques chevronnés. Et notre chef scout manquait de zèle pour tout, excepté le travail du bois rond. Si mon grand-père grommelait un peu contre les maudits nègres qui pullulaient comme jamais on n'avait vu depuis la Reconstruction, il n'en jouait pas moins volontiers au poker avec le shérif Jackson, un homme de couleur. Parfois, il allait trop loin, tonnait contre la manière dont le pauvre vieux Joe Jackson était traité. Mes parents veillaient à ce que ces étrangers ne puissent l'entendre.

Au total, nous menions une vie passablement archaïque. Je crois savoir que, depuis lors, la Géorgie a été modernisée.

Le patriotisme est une nourriture sudiste au même titre que la bouillie de maïs. Dans le nord, on a du mal à le comprendre. On met l'accent sur la Rébellion de 1861, alors qu'en fait (comme nous l'expliquaient nos professeurs), les gens de cette époque résistaient au capitalisme yankee, les esclavagistes n'étant qu'une minorité qui utilisait à son profit l'amour des Confédérés pour la terre natale. Bien sûr, quand on a proclamé la République Populaire, quelques têtes se sont échauffées, et il y a même eu des coups de feu. Mais on n'avait nullement besoin d'expédier dans nos États une telle concentration de shérifs et de shérifs-adjoints. Nous restions solidement loyalistes, bon Dieu !

Nous avons été les tout premiers à nous réjouir quand arriva la grande nouvelle : le Traité de Berlin remanié, les États-Unis recevant le droit d'entretenir des forces armées d'un niveau bien supérieur à une simple police, et accueillis avec joie dans la solide coalition des pays partisans de la paix contre les révisionnistes sino-japonais.

Grand-père devint comme fou. Il s'était battu jadis pour le régime impérialiste (quand celui-ci avait voulu réprimer la Révolte du Mékong), même s'il n'en parlait jamais beaucoup. Qui eût osé le faire ? (Je suppose que mon père a été plus heureux, car il avait juste dix ans au moment de la Guerre Sacrée, ce qui fut pour lui comme une tornade ou quelque autre convulsion naturelle. Même si, bien sûr, les années de famine qui suivirent générèrent sa croissance.)

« C'est un premier pas ! exultait le vieux. Le premier pas qui nous ramènera au passé. Vous m'entendez ? » Il était dehors, sa canne brandie, le sumac d'automne répandant une clameur rouge derrière lui, et le vent exultant lui aussi, au point que j'imaginai des clairons morts retrouvant leur voix à Valley Forge, à Shiloh et à Omaha Beach. Ce fut peut-être la première fois où l'idée me vint que je pourrais choisir un jour le métier des armes.

Un an plus tard, des unités de notre nouvelle armée faisaient leurs grandes manœuvres au pied de Stone Mountain. Grand-père n'avait pas cessé de lire ou d'écouter les informations, d'écrire des lettres, de multiplier les appels téléphoniques, de se tenir au courant. Il connaissait donc l'événement à l'avance. Il savait qu'à certains endroits le public pourrait tout voir. Il rognait sur son argent et ses allocations de transports jusqu'à ce qu'il fût en mesure, non seulement d'y

aller, et de m'emmener avec lui.

Et ce fut merveilleux, oh ! oui, splendide, quand les troupes d'infanterie défilèrent dans leurs véhicules semblables à des navires féeriques, quand les chars d'assaut dinosauriens grondèrent, quand les superjets passèrent en sifflant à basse altitude tandis que la Bannière Étoilée flottait devant les indomptables cavaliers sculptés dans la paroi de la montagne.

Merveilleux, excepté l'artillerie qui ouvrit le feu. Grand-père et moi, nous nous trouvions assez loin. Pour nous, les canons étaient réduits à la taille de jouets. Nous voyions un éclair gros comme une épingle, un minuscule flocon blanc là où l'obus explosait. Et longtemps, longtemps après, nous parvenait un bruit de tonnerre assourdi par la distance. Le Monument était long à s'éroder. Cette nuit-là, dans le dortoir aménagé pour les touristes, j'entendis un discours expliquant que la destruction de ce symbole de tyrannie marquait l'aube d'une ère nouvelle et glorieuse. Je n'écoutais pas, ou peu. Je regardais mon grand-père prostré sous le ciel de Géorgie. Mon grand-père qui n'était plus maintenant qu'un vieil homme aux traits ravagés.

Personne n'a proposé que je rejoigne Bonnie. Et moi encore moins qu'un autre. Eussé-je imaginé un prétexte pour... pour ne pas lui révéler ce qui m'était arrivé, je n'aurais pu y tenir. J'ai dit, j'ai juré qu'elle ignorait tout de mon appartenance à la Société Stephen Decatur¹⁷. Et c'était vrai. Non qu'elle m'eût dénoncé si elle l'avait su, ma douce Bonnie dont le cœur est comme ses cheveux d'or. Quand nous avons fait connaissance, j'étais déjà trop engagé pour reculer, et trop faible ou trop égoïste pour la fuir. Mais je ne peux pas être accusé de lui avoir donné un sentiment de culpabilité.

« Elle et vos enfants ont dû se douter de quelque chose, insinuait Mannix d'une voix douce. Même inconsciemment. Ils pourraient relever des Services de Redressement. »

J'ai pleurniché devant lui. Il y a camps et camps, certes, mais La Pasionaria est celui où l'on envoie d'habitude les dévoyés politiques de la Côte Ouest. J'ai connu quelques-uns de ceux – très rares – qui en sont sortis. Ils se montrent affreusement obéissants, travailleurs et taciturnes. La plupart ont perdu des dents. La rumeur dit que les conditions là-bas peuvent faire passer brusquement les jeunes filles de la puberté à la ménopause. Et moi, j'ai une fille.

Mannix souriait. « Rassurez-vous, Jim. La disparition de votre famille mettrait la puce à l'oreille de la Société. »

J'ai bredouillé des remerciements.

« Et il va de soi que nous pourrions vous promettre l'amnistie, à condition de trouver le bon moyen. » Il m'amadouait. « En voyez-vous un ?

– Je... je... je peux vous révéler... tout ce que je sais...

– C'est un minimum, et bien banal. Si nous commençons plutôt par vous sonder ? Peut-être trouverions-nous le service exceptionnel que vous êtes susceptible de nous rendre. » Il pianotait sur sa table.

Nous avons gagné son bureau, une pièce assez luxueuse pour rendre austères les portraits de Lénine et du Président. Je pris mes aises dans un confortable fauteuil hydraulique, cigarettes, café et rhum à portée de main, aucun sbire devant ou derrière moi, seulement cet aimable personnage à cheveux blancs muni de son magnétophone. Mais je restais la gorge serrée, grimaçant et frissonnant, encore trop hébété pour penser. Un picotement m'agaçait les lèvres, mon corps était mou et lourd.

Je regardai Mannix, bouche bée. Je lui avais dit que j'ignorais le pourquoi. Mais peut-être le savais-je. Lentement, j'ai tâtonné dans mes souvenirs. Les origines de toutes choses remontent plus ou moins loin avant votre naissance.

Les premiers temps où j'en faisais partie, j'ai cherché à connaître les origines de la Société Stephen Decatur. Personne ne savait grand-chose, sauf qu'elle était peu importante avant que Sotomayor en eût pris la tête. Jusqu'à son arrivée, il s'agissait d'un mouvement inorganisé.

Il n'avait sans doute pas pris naissance immédiatement après la Guerre Sacrée. Les Américains faisaient peu de chose durant cette période, sinon recoller les morceaux. Ils furent bien trop ahuris quand les missiles soviétiques eurent anéanti leurs forces de deuxième ligne et que, d'un seul coup, leurs villes furent autant d'otages répondant du bon vouloir des politiciens et des submersibles. Ils furent bien trop soulagés quand nulle occupation ennemie ne s'ensuivit, hormis les inspecteurs et conseillers venus de Washington qui veillaient à ce que les clauses sur la limitation des armements fussent respectées. (Plusieurs généraux et autres furent pendus comme criminels de guerre.) Il est vrai que les Soviétiques avaient pris la raclée sous les rares engins nucléaires US ayant réussi à passer, et suffisamment pour les dissuader de contrôler la Chine ou, plus tard, une République Socialiste Soviétique Japonaise d'obédience chinoise. La modération dont ils faisaient preuve à l'égard des Américains n'en fut pas moins accueillie comme la conséquence de lourdes pertes dans les rangs ennemis.

Certains frères jurés m'expliquaient qu'ils avaient été attirés par des propos tenus de bouche à oreille, et qu'on les reçut membres de la Société lorsque Moscou eut informé Washington que John Halpern serait un candidat inacceptable pour les prochaines élections présidentielles. D'autres les imitèrent, réagissant tous contre un esprit collectiviste dont la croissance était accélérée comme en serre chaude par le gouvernement, les écoles et l'université.

Je me souviens des propos furibonds de mon grand-père, un jour que nous étions seuls dans les bois et que, je lui posais des questions sur cette période :

« On a blâmé l'ancien système pour la guerre et ses suites, Jimmy. Militaristes, capitalistes, impérialistes, racistes, bourgeois, on n'entendait plus que ces mots ! Ceux qui auraient voulu discuter ne pouvaient pas se faire imprimer, ils n'étaient pas dans le vent. » Il tirait sur sa pipe. Ses muscles saillaient à l'angle de ses mâchoires. « Ouais, tout le monde était critiqué – sauf les libéraux qui avaient si bien travaillé à nous endormir pour que leurs rêves dorés ne soient pas interrompus, sauf les conservateurs qui les y aidaient pour économiser quelques malheureux dollars d'impôts, sauf les radicaux qui rompaient l'unité, sauf les apolitiques qui n'auraient pas levé le petit doigt pour... » Le tuyau de la pipe se brisa avec un bruit sec entre ses dents. Il récupéra le fourneau qu'il lorgna tristement, tandis que son talon écrasait les cendres éparpillées. Puis il soupira. « N'oublie jamais ce que je viens de te raconter, Jimmy. Mais enterre-le bien profond, comme une graine qui doit germer. »

Je ne saurais dire s'il voyait juste. Nous n'étions pas du même âge. Je n'étais pas encore né quand la Convention Constitutionnelle avait proclamé la République Populaire. Et je ne m'intéressais pas outre mesure à la politique.

En fait, mon adhésion fut l'aboutissement d'une lente progression. A West Point, je découvrais que mes meilleurs amis

étaient ceux qui voulaient nous voir redevenir une puissance de premier plan. Non pas asservir d'autres pays, mais simplement secouer la tutelle russe. Des colloques revendicatifs clandestins, sur lesquels nos instructeurs fermaient les yeux, se transformèrent peu à peu en meetings préconisant l'action directe. Puis un libelle non autorisé... Après les examens de sortie, et quand j'eus mon affectation, je rendis de petits services, servant de couverture pour tel ou tel camarade, qui, sans moi, se serait attiré des ennuis, transmettant des bribes de renseignements confidentiels à des garçons qui affirmaient être privés de ce dont ils avaient besoin par une bureaucratie bornée, m'instruisant jusqu'au moment où je crus pour de bon que cette Société Stephen Decatur, dont on disait pis que pendre, n'était ni contre-révolutionnaire, ni fasciste, mais simplement patriotique et méconnue.

L'engagement définitif dans un groupe de ce genre intervient quand vous trouvez un prétexte pour disparaître pendant un mois (un petit voyage sac au dos avec deux gars, bien que mon colonel m'eût mis en garde contre ces permissions asociales qui peuvent nuire à votre carrière), et quand vous vous trouvez emmené dans un lieu secret où l'on vous initie. Là, un psychotechnicien expliquait que le traitement – drogue, privation de sommeil, chocs physiques – ne visait pas seulement à créer une série de réflexes permanents. Ceux-ci garantissent que l'on ne peut plus vous faire bavarder malgré vous sous l'effet du sérum de vérité. Mais la souffrance a aussi un résultat positif : c'est un rite de passage. Après ces épreuves, il est probable que vous ne vous laisserez pas corrompre.

Probable. Les probabilités peuvent changer suivant la valeur morale de l'individu, mais il ne la perd jamais complètement.

J'ignore encore comment je fus dépisté. Un courrier décatouriste avait mis ma cellule en garde contre certains micro-mouchards que l'on faisait ingérer à l'homme dans sa nourriture. Cet appareil réagit en fonction de la chaleur du corps et il faut des jours pour l'éliminer. Vu la somme harassante de travail que je fournissais – officiellement, en raison de la crise internationale, et clandestinement pour préparer notre coup – j'ai dû sans doute me montrer moins prudent.

Toutefois, on peut supposer que j'ai été coïncé par simple hasard et non sur des soupçons précis, au cours d'un contrôle surprise. Si la police politique avait identifié des conspirateurs de premier plan, Mannix n'aurait pas cherché avec tant d'insistance à se servir de moi.

J'étais ébranlé, et je m'aperçus que je n'avais pas répondu à sa dernière question. Je l'ai fait d'une voix suppliante : « Mais, monsieur, sur l'honneur, je ne suis pas un traître. Je désire que notre pays puisse s'occuper davantage des affaires qui le concernent. Rien d'autre.

– Titisme. » Et comme il notait mon regard vaguement étonné devant ce terme nouveau, il le balaya du geste. « Je n'ai rien dit. J'oubliais qu'on a expurgé les livres d'histoire depuis mon jeune temps. Restons donc sur le plan pratique.

– Je... je peux... vous donner les noms des membres de ma cellule, monsieur. » Jack, dont la femme était enceinte ; Bill, qui n'épargnait jamais sa peine ; Tim... « M-mais il doit y en avoir d'autres dans la région, et... vous comprenez... certains savent probablement que je suis affilié. »

Mannix hocha la tête. « Très juste. Nous ne ferons rien contre ceux que vous approchiez. Il ne faut pas alerter l'organisation. Elle semble vraiment efficace. Ce Sotomayor... un vrai démon. Bon. Poursuivons. »

Il était patient. Des heures se sont écoulées avant que je puisse tenir des propos cohérents.

Cette fois, il eut l'occasion d'élever le ton. Se penchant par-dessus son bureau, il m'interrompit brusquement : « Vous vous considérez comme un patriote. Il n'en reste pas moins que vous prépariez une mutinerie. »

J'ai voûté le dos. « Non, monsieur. Vous pouvez me croire. Je veux dire, notre idée était... était...

– Était quoi ? » Dans son visage poupin réapparaissaient les yeux de Scrooge – Scrooge l'Avare.

« Écoutez, monsieur, à l'heure où la guerre civile a éclaté dans la Mère Patrie... entre Vassiliev et Kounine...

– Parti contre Armée.

– Vous dites ? » Je ne sais pas pourquoi j'ai essayé de discuter. « Mais, monsieur, d'après ce que j'ai entendu dernièrement, Vassiliev a conquis toutes les régions à l'ouest de... de l'Iénisséi... des millions d'hommes sous les armes... Il contrôle effectivement toute l'Europe occidentale.

– Vous ne savez pas interpréter les événements. La lutte primordiale se déroule entre ceux qui restent fidèles aux vues du Parti et ceux qui voudraient lui substituer une dictature militaire. » Il pointait l'index vers moi. « Des garçons comme vous, Dowling. »

Nous, membres du Decatur, nous nous l'étions juré dans nos réunions secrètes : plutôt être gouverné par les colonels que par les commissaires.

« Non, monsieur, non..., ai-je protesté. Vous le voyez bien, je ne suis qu'un soldat. Mais je sais... je sens les factions, ici comme ailleurs... L'air est empesté de complots, d'intrigues. Et que dire de Washington ? Savons-nous quels ordres nous recevrons – aujourd'hui ou demain ? Et la situation en Sibérie ?

– On vous en a informé à plusieurs reprises : le front est stabilisé et relativement calme. »

Mes facultés n'étaient pas amoindries au point de me laisser soupçonner que les officiels pouvaient estomper la vérité. J'ai répondu : « Je m'occupe de missiles. Dans l'opinion de tous les collègues avec lesquels j'ai discuté (et des garçons presque tous loyalistes, j'en suis certain), la stabilité du front est due au fait que l'un et l'autre camp sont amplement pourvus de fusées, de lasers et d'installations. Si tous deux y allaient à fond, ce serait le grand carnage. Sauf si nous, les Américains... nous maintenons l'équilibre. » Quelque chose a frémé en moi. « Qui va décider de l'objectif de nos oiseaux ? »

Mannix laissa passer un moment au cours duquel le silence devint pesant. Je restais assis, écoutant mon cœur cogner sur un rythme saccadé. La lassitude m'imprégnait comme l'eau une éponge. J'aurais voulu me dérober, me traîner à quatre pattes, me pelotonner dans le noir, tout seul. Désir plus violent que celui que j'avais de Bonnie ou des enfants, ou de voir le prochain lever de soleil, ou de tout ce dont j'étais privé. Mais il fallait continuer à répondre.

Enfin, doucement, gentiment presque, il m'a demandé : « Est-ce là votre opinion sincère ? Est-ce pour cette raison que vous conspiriez en vue de saisir le contrôle des armes lourdes ?

– Oui, monsieur. » Un vide s'ouvrait en moi, et je me suis libéré immédiatement de cette sensation. « Oui. Je crois... et la plupart des affiliés croient... que si un... un groupe responsable, ayant à sa tête des experts, commandait les bases de missiles, ces temps-ci... nos oiseaux ne seraient pas utilisés à tort. Par exemple, sur ordre des mauvais éléments de

Washington risquant de pousser à... » J'ai relevé la tête.

« Somme toute, vos supérieurs faisaient valoir que leur but est d'obliger nos oiseaux à rester dans leurs nids, de maintenir l'Amérique hors du conflit. » Mannix souriait. « Comment savez-vous s'ils vous ont dit la vérité ? »

Je croyais en être sûr. Mais était-ce bien certain ? De grosses vagues arrivaient, lentement, sans fracas.

« Écoutez-moi, Jim, reprenait Mannix d'un ton pénétré. Tout au long de votre vie adulte, ils se sont joués de vous. Néanmoins, le peu que nous savons me prouve que vous leur êtes nécessaire. Vous êtes inscrit dans leurs listes pour exercer le commandement ici même, à Reed, dès que la mutinerie aura éclaté. Je ne serais pas autrement surpris qu'ils vous, aient préparé la voie de longue date – d'où vos promotions accélérées dans le service. Les preuves ne... Mais pour l'instant, vous devez pouvoir entrer directement en contact avec les échelons supérieurs de la Société.

– Hoon... » Et je répétais : « Hoon... hoon... »

Mannix débordait de cordialité. « Eh bien, si nous en parlions plus longuement ? »

Je ne me souviens pas qu'on m'ait ramené dans mon lit. Ce qui s'impose à moi est la façon dont je me suis réveillé, haletant comme si l'air me manquait, ne voyant rien que ténèbres, ne trouvant rien entre mes doigts crispés sur mon aine.

Je me suis retourné sur le ventre, j'ai cramponné l'oreiller, j'ai enfoncé la toile dans ma bouche. Je pensais, je disais Bonnie... Bonnie... ils ne m'ont laissé que ce moyen de te rejoindre. Je suis à toi, Bonnie, comme je suis au Chuck et à la petite Joan que tu m'as donnés, et au diable le reste !

(« Même pour un homme dans la trentaine, me chuchotaient des professeurs, des intellectuels, des fonctionnaires, des artistes fréquentés au cours des années, ou même pour un adolescent, l'atavisme romantique n'est pas digne d'un bon patriote. L'essentiel dans la vie d'un homme est son devoir à l'égard du peuple et la préparation de l'avenir. » L'écho revenait, se répercutait.)

J'ai agi en renégat, disais-je à ces trois que je chérissais. J'ai risqué – et perdu – les rares choses qui seules comptaient, qui seules nous appartenaient. Il n'y a aucune raison valable pour que je reste avec les Decaturistes, Bonnie... pour que tu blémises devant telle restriction ou tel ordre, ou en apprenant la disparition soudaine d'un voisin. Aucune raison, rien qu'une règle générale. Je vous ai fait tomber dans le piège où je suis moi-même. Il m'incombe à présent de vous en faire sortir, par n'importe quel moyen.

(« Il devrait n'y avoir que peu de sang versé, nous disait l'homme de liaison, dont le visage ne nous était pas révélé. On prévoit que les hostilités resteront au point mort pendant les deux ou trois semaines qui nous sont nécessaires. Le moment venu, nos partisans se soulèveront, désarmeront et chasseront tous ceux qui s'opposent à nous. Nous pouvons espérer saisir la plupart des bases. Etant donné qu'on peut rapidement changer l'objectif des missiles modernes, nous serons à même de frapper n'importe quel point du globe, et pratiquement tout engin mis en orbite. Mais nous ne le ferons pas. Cette simple menace devrait nous tenir à l'abri d'une contre-offensive. Nous ne céderons pas, nous réaliserons notre dessein : garder nos mains pures du sang de millions d'Américains, tout en leur restituant le droit à l'autodétermination dont ils pouvaient user jadis. »)

Livre donc les Decaturistes aux Communistes. Que tous ces istes s'entretuent, qu'ils laissent les hommes en paix !

(« Mon ami, mon pauvre ami ! soupirait Mannix. Vous ne seriez pas naïf au point d'imaginer que les Asiatiques ne jouent pas un rôle là-dedans. Vous-même, à ce que je vois, vous avez pris part à notre largage de munitions sur toutes les zones rebelles, en Inde. Pourquoi n'essaieraient-ils pas de semer la zizanie dans notre bloc ? Pourquoi n'auraient-ils pas conseillé, équipé, aidé de leurs subsides la haute direction de votre (ô combien patriote !) Société Stephen Decatur ? Que l'Union Soviétique provoque sa propre ruine (épilogue le plus vraisemblable si l'Amérique n'intervient pas), que nous laissions faire, et notre pays, oui, pourrait dominer le Bloc Occidental. Mais nous ne sommes pas en mesure de conquérir l'autre. Vous le savez bien. L'héritage irait aux Jaunes. Il se peut que les Russes nous tiennent, que vous considériez nos dirigeants comme leurs marionnettes. Mais du moins sont-ils des Blancs. Ils partagent avec nous toute une tradition. Enfin, Jim, ne nous ont-ils pas aidés à nous relever après la guerre ? Ils nous ont laissé nous réarmer, justement pour que nous protégions mutuellement nos arrières – eux sur l'Ancien Continent, nous sur le Nouveau... Sauriez-vous prouver que votre Société n'est pas un outil forgé par les Japs ? »)

Non. Mais je peux dire que nous avons des fusées, ce qui nous vaudrait une partie des tirs japonais en cas de conflit général. Nos politiciens nous font courir au suicide, Bonnie, quoi que je fasse. L'Amérique se serait déjà déclarée pour un côté ou l'autre si elle n'était pas divisée. Tu te rappelles ton Shakespeare ? César a conquis tout le monde connu, puis il est mort, et Antoine et Octave se disputent ses dépouilles. Ce qui paralyse l'Amérique est et ne peut être qu'une lutte silencieuse à Washington. Pas tellement silencieuse, d'ailleurs : il nous vient les échos de certains mouvements de troupes, de « manœuvres » sous commandements séparés dans les États de la Côte atlantique. Où nous réfugier, Bonnie ?

(« Nous avons des raisons de croire, nous disait l'envoyé politique lors d'une réunion, que le conflit fut suscité, au moins jusqu'à un certain point, par des *agents provocateurs* agissant pour les déviationnistes asiatiques. Des agents qui ont passé ces vingt dernières années sous le masque de citoyens soviétiques et creusé leurs galeries comme des larves pour atteindre le sommet. Nous souhaitons sincèrement que le différend soit réglé par des moyens pacifiques. Sans quoi, messieurs, votre devoir sera de frapper en exécutant les ordres donnés, pour mettre un terme à cette guerre avant que la Mère Patrie du Communisme ait subi un dommage irréparable. »)

Il n'y a nul refuge possible, Bonnie aux Yeux Clairs. Nul moyen pour nous de rejoindre le parti des anges. Et puis, les anges n'existent pas.

(« Oui, bien sûr, j'ai entendu le même baratin, disait Jack, mon camarade de cellule. Si nous maîtrisons ces bases et refusons d'intervenir dans la bagarre, des vies et des trésors culturels seront sauvés, l'équilibre des forces sera maintenu. Mais oui ! Réfléchis, mon vieux. Sotomayor et les autres, que penses-tu qu'ils veulent, en réalité ? Ne serait-ce pas de voir la guerre faire rage ? Peu importe qui frappera le premier. Les Kouninistes peut-être, en s'imaginant qu'ils feraient mieux de soutenir une junte américaine avant que le gouvernement réagisse. Ou les Vassiliévistes, qui sont dans une situation où on ne peut pas s'offrir un compromis. Mais en tout cas, quel que soit le plus fort, les Soviétiques se retrouveront du jour au lendemain les petits frères de la famille. Et c'est nous qui, pour changer, leur dirons quoi faire. »)

Ne crois pas que je sois entièrement cynique, Bonnie. Je préfère ne pas admettre que nous avons introduit Chuck et

Joan dans un monde de loups et de chacals – surtout quand tu souhaites me donner d'autres enfants. Non, j'ai simplement changé d'opinion : je me suis prouvé que notre meilleure chance – la meilleure chance de la race humaine – réside dans le gouvernement légitime des États-Unis, tel qu'il est défini par la Convention Constitutionnelle populaire.

Le lendemain, Mannix me confia à ses spécialistes en interrogatoires, et ceux-ci me posèrent plus de questions que je ne croyais avoir de réponses pour les satisfaire. Un cachet de trankstim me maintenait lucide mais indifférent. J'avais l'impression de me commander à distance.

Entre autres choses, je leur ai montré qu'un Decaturiste disposant de l'équipement adéquat établissait le contact avec des camarades situés n'importe où, et qu'il n'avait sans doute jamais vus, ou avec des dirigeants dont il avait toujours ignoré l'existence. Le système suscitait l'intérêt de la police politique, mais les techniciens manquaient de moyens pour le percer à jour.

Problème : Comment établir un réseau de communication clandestin ?

Dans la pratique, on utilise surtout la bonne vieille boîte aux lettres. Il est impossible d'éplucher la totalité d'un courrier. Les autorités doivent se borner à épier la correspondance des individus suspects – ceux qui ont peut-être le moyen d'expédier ou de recevoir les lettres sans être remarqués.

Il arrive pourtant qu'on ait besoin de transmettre un message au plus vite. Le téléphone ne vaut rien, naturellement, puisque les ordinateurs peuvent surprendre les conversations en permanence. Il n'en est pas moins vrai que ces mêmes machines, ou leurs sœurs, sont souvent nos agents de liaison.

Dites-vous bien que nous avons à présent des millions d'ordinateurs, tous reliés entre eux. Ils effectuent un travail inimaginable, tel que la tenue des archives et des factures, le fonctionnement d'appareils automatisés, les calculs pour les planificateurs officiels. Ils déterminent les organisations, suivent pour ainsi dire chaque citoyen pas à pas, etc., etc. Bien plus encore que celui du courrier quotidien, le volume des informations transmises par eux déborderait les censeurs humains.

Moyennant les codes nécessaires, programmeurs et autres techniciens peuvent pratiquement expédier n'importe quoi n'importe où. Les réponses imprimées ne sont qu'une suite de chiffres pour les profanes qui ne savent les interpréter. Une fois la chose faite, la carte est recyclée, les traces électroniques effacées comme par simple routine. Le message quitte le bureau sans laisser de double.

Evidemment, on réserve le procédé pour les cas de première urgence. Je l'avais utilisé deux ou trois fois, à l'insu de tous, puisque mon travail exigeait que je prépare ou reçoive des calculs ultrasecrets.

Je n'ai pu fournir aux hommes de Mannix nos différents codes, excepté le tout dernier qu'on m'avait fait tenir. Chaque message était chiffré une nouvelle fois en cours de route, suivant des programmes insérés au plus profond des banques de données des ordinateurs concernés. Mais j'avais la possibilité de mettre Mannix en relation avec un des proches de Sotomayor. Ou, pour être exact, je pouvais m'y mettre moi-même.

Ce qui arriverait ensuite restait incertain. Nous ne pouvions dresser des plans précis. Mes ordres étaient d'agir au mieux, et si ce mieux s'avérait satisfaisant, je serais amnistié et récompensé.

On m'a fait répéter mon rôle jusqu'à le savoir par cœur, et il me fallut apprendre quelques détails, entre autres des numéros de téléphone. Simulateurs et procédés de renforcement accélérèrent l'opération.

Mes frères allaient peut-être m'égorger immédiatement par une regrettable mesure de précaution. Mais cela ne me semblait pas émouvant. La drogue ne me laissait d'autre sentiment que le désir d'en finir vite.

Dans le meilleur des cas, j'étais sûr d'être interrogé, sondé, encéphalogrammé, passé aux rayons X, afin de prouver que je ne recélais rien de métallique ni de radioactif. On me prendrait probablement un peu de sang, de salive, d'urine et de moelle épinière. Les espions ont depuis trop longtemps utilisé des produits chimiques et des implants.

En tout cas, les hommes de Mannix avaient une arme toute prête pour moi. Pas une arme qui fût déjà connue dans les corps de troupe. Et je me demandais à quoi d'autre travaillait le laboratoire de la police politique. Je me demandais même si certaines personnalités qu'il eût été maladroit de désavouer publiquement avaient bien succombé à des crises cardiaques.

« Je n'entrerai pas dans le détail, m'a expliqué un technicien. Étant donné votre instruction, vous pouvez imaginer par vous-même le principe général. C'est la micro-version d'un fusil atomique, enrobée de plomb pour échapper aux détecteurs. Vous pressez (on vous montrera comment) et le dispositif s'ouvre : un élément radioactif bombarde un autre corps qui libère des neutrons lesquels font exploser les particules fissibles contenues dans l'une des dix chambres du magasin. »

Malgré le flegme dû aux tranquillisants, la peur m'a arraché un petit sifflement. Si l'on réunit les isotopes, les configurations et la protection voulus, la masse critique se réduit à quelques grammes et l'on peut expédier l'énergie au moyen d'un minilaser. Je le savais déjà. Dans le système en question, le minimum devait se chiffrer en milligrammes, et l'efficacité approchait 100 p. 100 si vous pouviez libérer les neutrons en visant à partir de votre propre corps.

Pourtant... « Il y a fatalement un composant qui se laissera détecter si je suis soumis à un examen sérieux », ai-je fait remarquer.

Le technicien souriait. « Je doute qu'on le fasse, là où nous pensons. Nous vous équiperons demain matin. »

Comme il fallait m'entraîner à manier l'arme, je ne fus pas dopé. Je prévoyais une certaine gêne. Mais quand je pénétrai dans une pièce encombrée d'instruments, sans avoir pu absorber une seule miette de mon petit déjeuner, je me mis brusquement à trembler.

Deux hommes de la P. P. (des inconnus) m'attendaient. L'un portait une longue blouse de labo, l'autre une tunique de docteur. Mon gardien annonça : « Dowling », referma la porte sur lui et me laissa seul en présence des deux personnages.

Blouse de labo était maigre, chauve et d'aspect renfrogné. « Okay, m'a-t-il lancé. Déshabillez-vous et commençons. »

Le Doc, un blond quelque peu bedonnant, a éclaté de rire. Il se fout de moi, décidai-je en ressentant une envie soudaine de le tuer. « Revue d'arme individuelle, mon cher ! »

Je me suis souvenu de Bonnie et j'ai rangé mes vêtements sur une chaise. Les yeux des deux hommes se sont portés vers

mon pubis. Moi, je n'aurais pas pu. J'avais serré les mâchoires et les poings d'un même effort, et je regardais fixement le mur derrière les deux hommes.

Le Doc s'était assis. « Plus près », m'a-t-il ordonné. J'ai obéi et je l'ai senti palper ce qui me restait. « Ah ! Les balles, mais pas le mousquet, hein ? » Il gloussait comme une poule.

« Ferme ça, le comique ! » est intervenu Blouse de labo en lui tendant un compas. Et j'ai su qu'ils mesuraient le moignon.

« Ils auraient dû en laisser un peu plus, a grommelé Blouse de labo. Au moins deux centimètres. »

Le Doc a haussé les épaules. « Bah ! Cette glu collerait aussi bien le tout sur son nombril. »

« Oui, mais les gadgets ne peuvent pas être rechargés. Il faudra lui en mettre quatre ou cinq aujourd'hui avant le définitif, et juste des colliers élastiques pour les maintenir en place. Je vais m'amuser. » Blouse de labo traîna les pieds jusqu'à un établi où il s'affaira.

« Jetez donc un coup d'œil à votre nouvel instrument, m'a suggéré le Doc. Superbe, hein ? De quoi faire loucher tous les voisins. Et quelle révélation pour votre femme ! »

La vague était rouge, pas noire, et elle avait un goût de sang. J'ai foncé, j'ai refermé les doigts autour de la gorge de l'homme. Je hurlais... je ne sais plus quoi... peut-être : « Tais-toi, sale pédale, tais-toi avant que je te tue ! »

Il geignait, mais ensuite son gosier n'a plus laissé sortir qu'un gargouillis. Blouse de labo est intervenu. « Arrêtez tout de suite ! Arrêtez ou j'appelle un gardien ! »

J'ai lâché prise, je me suis effondré par terre (le froid du ciment pénétrait mes fesses, gagnait le long de mon échine, de ma cage thoracique) et j'ai lutté pour ne pas pleurer.

« Salaud ! grinçait le Doc. Je vais porter plainte, n'aie pas peur. »

– Tu ne feras rien du tout. Encore un mot et je te signale. » Blouse de labo s'accroupit, mit un bras sur mon épaule. « Je comprends, Dowling. C'est beau de votre part d'être volontaire. On vous rendra ça pour de bon quand vous aurez terminé. Ne l'oubliez pas. »

Volontaire ?

Mon rire explosa. Je me convulsais, rugissais, roulais sur le sol, frappais et frappais encore le ciment à coups de poing, et mes muscles souffraient toujours de ce rire impitoyable quand j'ai fini par revenir au silence.

Après cela et un court répit, je me suis senti très calme – froid, composé, capable d'agir comme il fallait. La précision de mon tir s'est vite améliorée, jusqu'au moment où j'ai troué le cercle du milieu à chaque coup.

« Vous avez dix charges, m'a rappelé Blouse de labo. Dix, pas davantage. Vu l'étroitesse du rayon, la tête *constitue* la meilleure cible. Au cas où l'arme serait malgré tout détectée, ou si vous êtes coincé pour une autre raison, pressez vers l'intérieur en appuyant sur le bout – comme cela – et elle se détruira elle-même. Vous serez mis en miettes, et vous vous éviterez de passer un sale moment. Vu ? Répétez. »

Il n'a pas cru devoir me souhaiter bonne chance à la fin de cet entraînement. (Le Doc, lui, boudait trop pour ouvrir la bouche.) Sans doute avait-il dosé sa sympathie au préalable. Stricte efficacité, tel est le seul idéal de la P. P. Mannix avait certainement donné l'ordre de préparer l'arme dès l'instant où je m'étais trouvé pris, ou même avant, ce qui est plus vraisemblable.

Mon gardien avait passé toutes ces heures à m'attendre. Il ne bronchait pas. J'eus beau me dire que c'était une simple mesure de sécurité, j'aurais baisé les mains de Mannix, car il me plaisait que ce type – cet unique témoin – sache l'homme que j'étais vraiment.

Le lendemain, j'ai expédié mon premier appel aux Decaturistes. Un texte bref. J'avais des nouvelles importantes (ma disparition pendant près d'un mois rendait l'histoire plausible) et j'étais prêt à rejoindre différents lieux de rencontre aux dates et heures que j'indiquais.

Avant de partir la première fois, j'absorbai un stim avec un rien de trunk dans une de ces capsules qui collent au tissu stomacal et mettent trois cents heures à se dissoudre. Nul ne prévoyait que j'aurais besoin de plus de temps avant que la rançon métabolique dût être payée. Un test sanguin révélerait sa présence, mais puisque je transportais un message d'intérêt vital, pourquoi ne me serais-je pas octroyé une superdose ?

Je n'ai vu venir personne. J'ai regagné ma chambre et attendu. La hantise de Bonnie... effet secondaire quand chaque cellule travaillait dans ma tête. Rien de sentimental : je la désirais, il me fallait écarter, chasser les souvenirs – des yeux, des lèvres, des seins que je sentais sous mes doigts, jusqu'au moment où ma main descendait plus bas... Des heures durant, j'ai appris comment on devient machine.

Ils m'ont contacté au deuxième endroit mentionné sur ma liste, peu après minuit. Un bar situé dans un village de boutiques et de lieux de plaisir, non loin de la Base. Pas le resplendissant New West géré par l'État et où j'aurais été le point de mire des officiers, ingénieurs et fonctionnaires pouvant se payer le luxe d'y porter leur clientèle. C'était un boui-boui miteux situé dans le mauvais quartier, et que dirigeait un couple d'ouvriers prenant sur son temps libre. De la musique (chansons obscènes principalement) jaillissait d'un magnétophone à vous écorcher les oreilles et l'alcool était un tord-boyaux servi dans des gobelets qu'on rinçait rarement. J'étais quand même obligé de jouer des coudes à travers la presse et la fumée (marijuana et tabac mêlés). L'atmosphère puait la sueur.

Chaque année, on voit de plus en plus de ces bouges. Je suppose que le gouvernement se borne à des déclarations officielles pour déplorer leur existence. Il faut au peuple quelques joies non réglementées. Ou, si vous préférez reprendre une blague éculée : « Quelle est la période de transition du socialisme au communisme ? L'alcoolisme. »

Une fille en robe collante me fit des offres intéressées. Elle n'était pas laide, dans le genre mince. Un mois plus tôt, je lui aurais simplement répondu non, merci. Mais la drogue même ne put m'empêcher de crier : « Fous le camp, putain ! » Elle recula, effrayée, et je m'attirai les regards de ceux qui nous entouraient. Vêtu d'un costume civil bon marché, j'étais censé passer inaperçu. Jim Dowling, officier, spécialiste en fusées, agent triple, superman... de quoi rire ! Je réussis à gagner le bar. Deux gobelets lampés cul-sec me calmèrent les nerfs, et la bande qui se soulait autour de moi oublia mon existence.

J'avais presque décidé de partir, quand un doigt a tapoté mon bras. Un petit homme absolument insignifiant était là. « Excusez-moi, dit-il. Ne seriez-vous pas Sam Chalmers ? »

- Non, je suis son frère Roy.
- Très bien, très bien ! Votre père m'a beaucoup parlé de vous deux. Je m'appelle Ralph Wagner.
- Oui, il m'a dit votre nom une fois. Ravi de faire votre connaissance, camarade Wagner. »

Nous avons échangé une poignée de main et bavardé un moment de choses et d'autres. Les signes discrets que nous avions utilisés étaient sans doute périmés, mais il tenait évidemment compte de ce que j'avais été hors contact. Bientôt, nous sommes sortis.

Une voiture portant les initiales du Service de Sécurité se trouvait perchée sur le trottoir. Deux hommes à l'allure imposante et vêtus d'uniformes patientaient à l'intérieur. Nous les rejoignîmes, les turbines ronronnèrent et l'auto démarra. Un des deux hommes actionna un bouton. Une plaque d'acier descendit, nous isolant tous trois à l'arrière. Les portières que je voyais sont devenues opaques. Je n'avais pas à savoir où nous allions. J'ai évalué l'accélération et, par là, notre vitesse. Environ 300 kilomètres à l'heure. Pas mal, même pour un véhicule de la police !

D'après ce que Grand-père me racontait, ç'aurait été une pure folie avant la guerre. Les automobiles étaient si nombreuses que la plupart du temps elles pouvaient tout juste se traîner sur les routes. Dans mes plus anciens souvenirs de gosse, je retrouvai la satisfaction du gouvernement de voir le problème désormais résolu.

Le vent sifflait le long de la carrosserie. Une légère vibration parcourait mes membres. La lumière du plafonnier était singulièrement faible. Le colosse assis à ma gauche et le petit homme à ma droite me coinçaient.

« Okay, grommela enfin le premier. Qu'est-il arrivé ? »

Le prétendu Wagner s'est immédiatement interposé : « Je vais poser les questions. » L'autre ferma le bec et se renfonça en arrière. C'était probablement lui qui me tuerait si la chose devenait nécessaire, mais il n'avait pas d'ordres à donner.

« Nous étions inquiets à votre sujet. » Wagner s'exprimait aussi doucement que Mannix. Avec un âpre plaisir, j'ai enregistré le fait qu'il ne souriait pas.

Dans mon isolement, j'ai essayé une pointe d'humour : « Et moi, je m'inquiéteraient que vous ne l'ayez pas été.

- Alors ?

- J'ai été appelé pour des conférences ultrasecrètes. On m'a promené à droite et à gauche - jusqu'en Europe - au milieu d'un luxe de précautions. »

Le costaud proféra un juron. Wagner attendait la suite.

J'ai continué : « Ils ont eu vent de nos projets.

- Je ne connais pas d'autre disparition que la vôtre », observa Wagner d'une voix sans timbre.

J'ai riposté : « Vous le regrettez ? »

Il a haussé les épaules. « Non, peut-être pas.

- En fait, on ne m'a rien dit concernant des arrestations, et il n'y en a peut-être eu aucune. Ce dont ils ont parlé... c'est la Société, les Asiatiques. Ils nourrissent cette idée fixe, que l'Axe Pékin-Tokyo a mis la main sur nous. On a parlé de certains « indices douteux ». Outre cela, les propos autorisés ou semi-autorisés sur la « légalité socialiste », le « socialisme américain », et le reste. Roger Mannix (entre parenthèses, il semble occuper un poste élevé dans la P. P. et il est très fort ; je vous conseillerais de le mettre hors de combat), Mannix prend ces signes plus au sérieux que je ne l'aurais cru de la part d'un membre de l'appareil. » Je me suis éclairci la gorge. « Je vous fournirai tous les détails que vous voudrez. L'essentiel est ceci : les autorités ont admis qu'elles risquent de se trouver en face d'un complot visant à s'emparer des bases lance-missiles. Peu importe qu'elles disposent ou non des données nécessaires pour en tirer la conclusion logique. Ce qui prime, c'est que telle est leur conclusion.

- Et ces salauds ne se trompent pas, bon Dieu ! » gronda le gorille. Il assena un coup de poing sur son genou.

« Que proposent-ils de faire ? demanda Wagner, comme si j'avais révélé que le gouvernement voulait réduire la ration d'œufs.

- C'était une question... épineuse. » Je regardais droit devant moi, les yeux fixés sur la cloison d'acier. « Ils n'osent pas boucler les installations et les confier à la P. P., qui ignore la différence entre un rapport de masses et un trou dans le sol. Ni procéder à des purges dans le personnel en vue de conserver des équipes squelettiques mais fidèles, car ils ne sont pas encore sûrs de savoir envers qui ces équipes jugeraient préférable d'être loyales. Oh ! croyez-moi : j'ai vu là-bas des généraux et des commissaires grouiller comme des crapauds dans un vase de nuit. » J'ai tourné la tête, affronté les yeux de Wagner. « Et n'en doutez pas, nous avons de la chance qu'ils aient mis un Decaturiste dans ces réunions. »

Une fois de plus, malgré les tranquilisants et les stimulants (avec quelle netteté je voyais les rides formées autour de sa bouche, j'entendais le sifflement de l'air que fendait le véhicule, je ressentais le frisson de la vitesse, le hérissément des cheveux, la sécrétion des glandes, les tripes qui se nouent tout à coup !), une fois de plus, la peur était en moi, et sous cette peur, il y avait un grand vide. Mon voisin de gauche tenait peut-être un pistolet braqué à quelques centimètres de ma nuque.

Wagner a hoché la tête. « Ou-i... »

Bien que ce fut trop tôt pour éprouver un soulagement, j'ai compris que j'avais déjoué le premier chien de garde. La Société aurait pu exercer une surveillance rigoureuse, et Wagner aurait détenu la preuve qu'il n'y avait jamais eu un seul déplacement groupé de spécialistes des missiles.

In vraisemblable, affirmait Mannix. La Société n'était quand même pas omnipotente. Espionner les mouvements de chaque individu qui n'en faisait point partie était une idée absurde.

« Ont-ils pris une décision ?

- Oui. »

J'avais beau faire, essayer de lui conserver un volume moindre, ma voix semblait faire vibrer chaque os de mon crâne. « Le personnel américain sera remplacé par des étrangers jusqu'à ce que la crise ait pris fin. Vous n'êtes pas sans savoir, je suppose, que l'Europe de l'Ouest a des spécialistes en fusées, nombreux et compétents. Pour des travaux civils, naturellement, mais ils peuvent néanmoins faire face à des tâches militaires. Et ils obéiraient sans se soucier d'où leur viendraient les ordres. Surtout les Espagnols et les Français, si l'on songe à quel point les purges ont maté leurs pays. Bref, ils ne prendraient aucune part au jeu : ils ne seraient que les pièces de la machine. »

Mon ouïe aiguë l'a entendu exhaler un léger soupir. « Quand ?

– Je ne sais rien de certain. Une action de ce genre exige d'être d'abord étudiée et mise au point. Deux... trois semaines ?

– Bien sûr. Bien sûr. » Wagner me cloua du regard. « Si votre rapport est exact. »

J'ai précisé à sa place : « En d'autres termes, si je dis bien la vérité.

– Soyez juste, colonel Dowling : nous sommes tenus de vous tester, de vous examiner. Et nous affronterons un obstacle infranchissable : le conditionnement qui doit vous éviter de trahir les secrets involontairement.

– Au total, vous feriez mieux de foncer en vous fiant à moi... Surtout après tant d'années.

– Je pense que ça se décidera en haut lieu. »

Ils m'emmenèrent dans une salle garnie d'appareils, située je ne sais où, et me soumirent aux épreuves. Ils ne montraient pas plus de rudesse qu'il ne fallait, mais une attention extrême. Peu importe le détail de ces dix ou douze heures. La minutie dont ils ont fait preuve ne suffisait pas. Mon immunité et mon histoire préparée y résistaient. Les tests physiques n'ont révélé aucun point suspect. Mannix avait dit : « Je prévois qu'une inhibition trop profonde pour qu'ils en aient conscience empêchera l'idée de leur venir à l'esprit. » J'étais d'accord. C'était la réalité qui m'avait surmené.

Ensuite, on m'a fait manger et (comme j'avais reconnu être bourré de stim) dormir sous l'effet d'un soporifique. Cela n'a pas supprimé certains cauchemars dont le souvenir m'épouvante encore. Mais quand j'ai pu me réveiller, je me sentais reposé et prêt à l'action.

La question était de savoir si on me ferait agir. Mannix espérait que je fusse amené en contact direct avec des personnages haut placés dans l'organisation, dont je pourrais tirer certains renseignements sur leurs plans et l'identité de leurs chefs. Mais peut-être serais-je renvoyé purement et simplement à mon poste. Mon histoire précisait que j'avais sollicité une courte permission en laissant entendre à mes supérieurs que je fréquentais une fille hors de la ville.

Mes gardiens, deux jeunes gens devenus à présent très affables, ne voyaient pas du tout quelle serait l'issue de l'aventure. Nous avons commencé un poker, pour nous retrouver finalement à bavarder. Ceux-là étaient des clandestins en permanence. J'ai voulu savoir ce qui leur avait fait abandonner leur véritable identité. Le premier m'a répondu : « Oh ! j'ai été pris à rédiger des pamphlets, et j'ai été obligé de fuir. Ce qui m'a conduit à la Société, c'est... ma foi, des tuiles qui se sont accumulées : par exemple, quand je travaillais comme mineur et qu'ils ont porté le rendement exigible à un chiffre trop élevé pour que les dispositifs de sécurité restent efficaces. Un effondrement a tué un de mes meilleurs camarades. »

L'autre garçon, plus livresque, m'a répondu gravement : « Je crois en Dieu. »

J'ai levé les sourcils. « Vraiment ? Nulle loi pourtant ne vous interdit de fréquenter l'église. Vous ne pourriez sans doute pas obtenir un emploi, et sûrement pas un acquittement, mais...

– Là n'est pas la question. J'ai entendu des tas de prêcheurs, dans tous les coins. Des phonographes au service de l'État. L'Évangile Social, vous voyez ça ? Non, j'ai idée que vous ne voyez pas. »

Wagner est arrivé peu après. Son calme de surface était comme un tissu en dacron claquant dans le vent. « Nous avons reçu un message, Dowling. Ils veulent vous poser des questions, savoir votre opinion, vos impressions, vous qui étiez le seul d'entre nous à être présent.

– Ils ?

– L'équipe de tête. Sotomayor et ses principaux administrateurs. Tenez. » Mannix me présentait un portefeuille. « Nouvelle carte d'identité, permis de circuler, carte d'alimentation et divers accessoires, dont deux photos de famille. Voyez bien tout cela. Nous partons dans une heure. »

C'est à peine si j'ai entendu la fin. Alfredo Sotomayor ! Personnage presque légendaire, qui coiffait l'ensemble de la Société !

J'avais échafaudé mille suppositions à son sujet. On savait peu de chose. Son visage ornait en permanence les murs des bureaux de poste, visage d'un homme recherché pour une foule de crimes majeurs, d'un personnage fort et dangereux. Le texte faisait à peine allusion à son importance politique, car le gouvernement ne voulait pas éveiller une trop grande curiosité. L'histoire reconstituée par moi au cours de ma longue période d'approche voulait qu'il eût été un boutefeu dans sa jeunesse, puis un brillant organisateur, et que l'âge mûr faisait de lui un penseur doublé d'un philosophe travaillant à établir un projet de « pays libre » – quel que fût le sens exact du terme. J'avais demandé un exemplaire de ses écrits. On me les refusa. Leur possession était jugée néfaste. Pourquoi risquer sans nécessité de perdre un homme utile ?

J'allais donc connaître Lucifer le Rebelle, l'ange déchu que je serais encore en train de servir si la police politique n'avait pas mis la main sur moi et les miens.

Non que les doigts de Mannix se fussent refermés sur Bonnie et les petits. Ils le feraient seulement au cas où je ne viendrais pas à bout de ma propre rébellion. Camp La Pasionaria... Et ce Sotomayor, qu'était-il pour moi ?

Comment admettre qu'un terroriste, métis d'Italien ou d'Espagnol, ressentît un intérêt sincère pour l'Amérique blanche, sinon dans le but inavoué de la mettre au pillage ? Après tout, on n'avait pas voulu me montrer ces fameux écrits.

« Ça va bien, Jim ? m'a demandé le garçon qui croyait en Dieu. Tu m'as l'air un peu pâle. »

J'ai marmonné : « Oui, je suis en forme. Mais je ferais mieux de m'asseoir, le temps d'apprendre mon nouveau nom. »

Une fausse voiture de la Sécurité, vitres aveuglées, avait pu me conduire jusqu'à un repaire sacrificable comme celui-ci, isolé dans un coin perdu des collines. Mais le procédé était trop voyant pour une réunion qui rassemblait le cerveau, le cœur, et peut-être la moelle épinière du Decatur. Wagner et moi emprunterions donc les transports publics.

Nous avons gagné à pied la gare la plus proche – un trajet de deux ou trois kilomètres. J'aurais apprécié ce soleil, ces bois, cette paix illuminée de criants d'oiseaux, si Bonnie s'était trouvée à mes côtés (et moi complet physiquement... complet !) Mais là, avec Wagner... nous ne parlions ni l'un ni l'autre. Au kiosque de la gare j'ai acheté une revue. J'ai lu des textes concernant les prévisions officielles pour notre avenir, le temps que le train arrive avec une heure de retard. Pour quelque raison inexplicée, il a perdu une heure encore avant de se remettre en route, et presque autant sur notre parcours. Plusieurs fois, le wagon trembla sous les bangs des jets militaires. Il n'y avait là rien d'exceptionnel, surtout en période de crise internationale. La République Populaire possède une force aérienne puissante et nombreuse.

Notre destination était Oakland. Nous y sommes arrivés à 20 h, au moment où les usines fermaient, et nous avons rejoint la foule des piétons. Je n'aime pas les citadins. Ils sentent mauvais et ont l'air crasseux. Bien sûr, ce n'est pas leur

faute ; quand le savon et l'eau chaude sont rationnés, des gens entassés dans une grande ville ne peuvent se nettoyer. Mais cette malpropreté va plus loin que la surface de leur peau, sauf dans les districts ethniques, naturellement, où l'on trouve davantage de vie, mais qu'il est préférable de parcourir en groupes armés.

Wagner et moi avons trouvé un restaurant et tenu une conversation de petits directeurs de production en voyage d'affaires. Je me rends cette justice : j'ai bien tenu mon rôle. Et puis, cela écartait mes pensées de toute considération sur la nourriture et le service.

Nous sommes ensuite allés voir un film, une ânerie au sujet d'un jeune oisif volontaire qui rencontre une fille travaillant en collectivité. Quand ce navet et les informations politiques furent absorbés, nous étions arrivés à l'heure prévue pour la réunion. Personne ne nous avait arrêtés pour nous demander nos papiers, et les éventuels policiers en civil chargés de surveiller les rues s'étaient certainement désintéressés de nous jusqu'à présent. Un tramway grinçant nous conduisit dans un quartier extraordinairement prétentieux. La maison vers laquelle nous marchions maintenant était un grand édifice d'aspect vétusté implanté au milieu d'un vaste parc plein de l'odeur nocturne des roses.

Je m'étonnai. « N'est-ce pas un peu trop voyant ? »

– Essayez donc de passer inaperçu dans un immeuble collectif ! a riposté Wagner. Les pauvres ont beau détester la police, la perspective d'une récompense leur donne des yeux et des oreilles pour renseigner la P. P. »

Il eut une brève hésitation, puis : « Comme vous finiriez de toute façon par le savoir, je peux aussi bien vous apprendre que nous sommes chez Lorenzo Berg, Directeur de l'Énergie Electrique pour la Californie du Nord. Il est des nôtres depuis qu'il a accompli son service militaire. »

Il me fut difficile de conserver un maintien normal. Ce fait à lui seul pouvait me permettre de racheter ma vie.

Une personne en vue est une personne surveillée. La tâche de Berg, au sein de la Société Stephen Decatur, consistait à créer l'image d'un fonctionnaire capable, qui n'avait pas d'ambitions pour l'avenir (et ne représentait donc pas une menace en puissance), mais qui se plaisait à organiser de petites réunions au cours desquelles des intellectuels plus ou moins farfelus échangeaient leurs idées sur les échecs ou les origines de *l'Australopithecus*. La plupart de ces occupations correspondaient à la réalité. Pour les autres, Berg connaissait l'art de neutraliser les enregistreurs installés dans sa maison et d'impressionner, ensuite, des bandes qu'on lui fournissait exprès pour eux. Naturellement, un capteur mobile aurait pu enregistrer ce que disaient vraiment les affiliés (car on n'allait pas jusqu'à brouiller les émissions), mais la P. P. avait bien trop de travail pour effectuer autre chose que de simples contrôles de routine chez ce doux excentrique.

Ainsi Berg était-il en mesure de fournir un décor innocent pour une réunion de la Société. Il pouvait également offrir un abri provisoire aux fugitifs. Et mettre à la disposition de toute la zone cet instrument beaucoup trop méprisé : une bibliothèque. Qui aurait cherché au-delà des reliures des livres ou des couvercles des micro-bobines ? Incontestablement, les services qu'il rendait allaient très loin, mais ne dégénéraient jamais en imprudences tapageuses.

Je ne garde de lui qu'un souvenir estompé. A ce point de vue, il tenait bien son rôle, même cette nuit-là, parmi tous ses invités. Mais n'incarnait-il pas plutôt son propre personnage ? On n'a pas besoin d'être un prophète aux yeux ardents pour servir une grande cause.

Un couple de ces fanatiques se trouvait sur la sellette. Chacun devait faire autorité dans sa partie. Mais l'un vantait sa spécialité, le sabotage massif, avec trop de complaisance pour mon goût. Nos missiles étaient des armes dissuasives, au rebours des germes du botulisme répandus parmi les femmes et les enfants. L'autre, un Noir, discourait sur le racisme russe. Je ne doute pas que ses références étaient exactes quand il montrait comment la composition du Politburo n'a jamais reflété vraiment l'ensemble des nationalités de l'Union Soviétique. Mais en quoi cela nous concernait-il, et pourquoi les yeux de l'orateur dardaient-ils des regards si peu aimables sur les Blancs présents dans la pièce ?

Les cinq ou six autres personnes réunies montraient toutes des allures sérieuses et réservées, sauf Sotomayor qui me fit un accueil souriant, puis s'assit discrètement pour prêter l'oreille. C'étaient des Américains moyens, autrement dit un groupe assez mélangé : un deuxième Noir, un Israélite si l'on jugeait d'après le nez (j'ai songé un bref instant à nos écoles, et comment elles enseignent que la République Populaire a supprimé les moindres inégalités sociales de l'ère impérialiste, injustices dont on nous donne la liste détaillée), une femme d'ascendance japonaise, et le reste qui me ressemblait... sauf encore Sotomayor, lequel, je pense, était un Indien de race presque pure. Son visage paraissait un peu trop long et trop fin, mais il avait bien les pommettes saillantes, cette peau brune qui garde une santé solide, des yeux sombres et pleins de vie sous ses cheveux blancs, les narines épatées, les lèvres sensibles. Vêtu avec élégance, il se tenait droit comme une lame, assis ou debout.

J'ai répété mon histoire. On m'a posé des questions fort pertinentes et j'ai fait front à toutes. Peut-être étais-je aidé par l'influence de Bonnie qui naguère m'avait beaucoup parlé de théâtre et persuadé de tenir à l'occasion quelques bouts de rôles. Le temps passait. Finalement, vers une heure du matin, Sotomayor s'est levé. De sa voix assourdie, mais restée très jeune, il a pris la parole : « Messieurs, je pense que nous en avons assez fait pour cette fois, et que nous risquerions d'éveiller les soupçons si les lumières du living-room continuaient à brûler plus longtemps par une nuit de semaine. Je vous prie d'envisager cette menace dont on vient de vous entretenir avec toute l'attention qu'elle mérite. Vous serez avisés de l'heure et du lieu de notre prochaine rencontre. »

Tous, sauf ceux qui résidaient hors de la ville, allaient dormir chez Berg. Celui-ci les conduisit à leurs lits. Sotomayor déclara qu'il se chargeait de me guider. Alors que nous gravissions un escalier monumental (comme le Fonctionnalisme Socialiste ne permettrait plus d'en construire aujourd'hui), il m'a pris par le bras et m'a proposé un dernier verre.

Il n'occupait pas un simple lit improvisé. Une chambre avait été débarrassée pour son seul usage.

Bien que veuf, Berg entretenait une importante maisonnée. Ses quatre fils adultes profitaient de la rareté des appartements pour y rester avec leurs familles, évitant ainsi la transformation de cette demeure en immeuble collectif. Eux, et les épouses que leur avait choisies la Société Stephen Decatur, étaient depuis longtemps prévenus de rester passifs (sauf pour empêcher les gosses d'entendre certains propos) et de ne rien chercher à savoir des affaires de l'organisation.

Étant donné le nombre de personnes réunies sous son toit, l'habitude qu'il avait d'inviter des collègues en visite à passer la nuit, et le fait qu'il offrait toujours une ou plusieurs chambres quand ses petites réunions avaient vu couler trop d'alcool, Berg trouvait que ses hôtes ne lui attiraient pas outre mesure la curiosité de la police.

Tout bien considéré, je venais de pénétrer dans un véritable guêpier. Et c'était la reine des guêpes qui s'inclinait pour m'inviter à franchir sa porte.

Je voyais une chambre éclairée par une lumière douce, garnie de beaux meubles, et où l'on remarquait surtout des livres et une fenêtre panoramique. Cette dernière dominait toute une partie de la ville – vallées de lampadaires creusées à travers les ombres tassées des bâtisses – la Baie et une masse noire constellée de petites lumières qui était San Francisco. Une lune presque pleine faisait jouer sur la mer son éclat fragile. Un instant, je me suis demandé si les hommes retourneraient jamais là-haut. Les impératifs de la lutte contre les déviationnistes...

Bon sang ! Pourquoi penser à ça ?

Sotomayor ferma la porte et s'approcha d'une table sur laquelle étaient posés une bouteille, une carafe et un seau à glace qui devait être un héritage de famille. « Installez-vous donc, colonel Dowling, m'a-t-il dit. Je n'ai rien d'autre à vous offrir, mais le whisky vient tout droit de Glasgow. Énérvé comme vous l'êtes, je suis sûr que vous avez besoin d'un remontant.

– Est-ce que... que ça se voit tellement ? » Comprenant la stupidité de cette question, je me secouais pour rentrer en possession de mes moyens. Le lendemain, quand le groupe aurait été dispersé, Wagner me ramènerait à la Base et je ferais mon rapport à Mannix. Ma tâche était de rester en vie jusque-là.

« N'en soyez pas surpris. » Sotomayor préparait les verres. « En fait, votre action a été d'un bout à l'autre remarquable. Et je vous sais gré de bien davantage que vos services, si exceptionnels qu'ils puissent finalement s'avérer. Car je suis heureux de savoir que nous possédons un homme comme vous. L'espèce est rare et précieuse. »

Je m'étais assis. Je ne cessais de me répéter que j'avais devant moi un ennemi. « Vous... vous me surestimez, monsieur.

– Non. Je suis depuis trop longtemps dans cette affaire pour me laisser prendre à des illusions. Au mieux, les hommes sont des créatures limitées – ce qui rend peut-être leurs efforts proportionnellement plus nobles, mais les limites demeurent. Quand un outil robuste et sûr se présente, nous l'apprécions. »

Il me tendit un verre, prit place devant moi et but une gorgée de son whisky. J'avais peine à affronter ses yeux, aussi douce que parût leur expression. Les miens me cuisaient. J'articulai tant bien que mal les premiers mots qui me semblaient propres à briser le silence. « Ma foi, puisque le fait d'appartenir à notre Société représente un tel risque, monsieur, pourquoi ses membres, quels qu'ils soient, ne seraient-ils pas... ne sortiraient-ils pas plus ou moins de l'ordinaire ?

– Oui, dans certains cas, par la force des choses. Nous avons accueilli des criminels – voleurs, assassins – quand ils semblaient pouvoir nous être utiles. »

Après un moment de réflexion, il ajouta lentement : « En vérité, les révolutionnaires – qu'ils soient décaturistes, membres d'autres groupes ou isolés dans leurs griefs personnels –, les révolutionnaires ont toujours obéi à des mobiles aussi variés que les types humains ordinaires. Certains sont idéalistes. Reconnaissons cependant qu'un idéal peut être néfaste, comme c'est le cas pour le racisme. D'autres veulent tirer vengeance d'un tort causé à eux ou à leurs proches par des fonctionnaires qui se sont parfois montrés sadiques ou corrompus, mais le plus souvent simplement incapables ou trop zélés dans un système qui ne permet pas au citoyen de faire appel. Certains encore espèrent acquérir la richesse, la puissance ou le renom sous un régime nouveau. Et certains sont des patriotes à l'ancienne manière qui veulent que nous nous détachions de l'empire. Ai-je raison de supposer que vous entrez dans cette dernière catégorie, colonel Dowling ? »

J'acquiesçai. « Oui. »

Le regard de Sotomayor plongea en moi, toujours plus profondément. « L'une des raisons pour lesquelles je désire vous mieux connaître est que je vous crois capable d'être amené à un idéal plus élevé. »

Je découvris avec une sorte de joie que j'étais suffisamment intéressé pour oublier le fait que je buvais l'alcool d'un homme qui voyait en moi un ami et un individu d'élite. « Pour vos fins personnelles, monsieur ? lui ai-je demandé. Vous comprenez, on ne m'a jamais dit à quoi, personnellement, vous aspiriez.

– Quand un rassemblement est aussi hétérogène que le nôtre, toute doctrine officielle aurait sur lui un effet de rupture. D'ailleurs, ce n'est pas nécessaire. L'histoire des mouvements communistes au siècle dernier en est une preuve suffisante. J'ai pioché la question, vous vous en doutez. On a du mal à exhumer les documents les plus authentiques, après tant de purges effectuées dans nos bibliothèques. Mais il est difficile de supprimer complètement un livre. L'imprimerie est une arme plus puissante qu'un canon, entre nos mains comme entre celles de nos maîtres. » Sotomayor sourit. « Voilà que je me laisse entraîner. Je vieillis. Bref, j'ai passé ces dernières années à essayer de mieux comprendre notre action, dans l'espoir de réaliser un jour ce qui est souhaitable.

– Et quelles sont vos conclusions, monsieur ?

– Imaginons que notre plan a réussi. Nous tenons les bases de fusées. Ceci posé, je vous garantis une chose : il y a suffisamment d'affiliés et de sympathisants dans le reste des services de l'armée et le secteur civil pour que, même si des coups de feu sont tirés, le gouvernement tombe et que nous nous trouvions maîtres de la nation. »

Le whisky sauta hors de mon verre. La sueur perlait le long de mon épiderme, inondait mon torse.

Sotomayor hochait la tête pour appuyer ses paroles. « Oui, nous en sommes là. Après tant d'années et tant des nôtres sacrifiés, nous sommes enfin prêts. La guerre nous fournit l'occasion d'utiliser ce que nous avons édifié. »

Une idée folle m'a traversé : la P. P., les services spéciaux de l'armée, les hauts fonctionnaires devaient sûrement flairer quelque chose de la sorte, une menace dans l'air. On ne peut pas dissimuler complètement un courant d'une telle ampleur.

Mais on ne soupçonnait pas jusqu'où cela pouvait aller.

Ou alors... voyons... on n'avait pas besoin d'un si grand nombre de rebelles en puissance parmi les officiers. Il suffisait d'avoir accès aux dossiers et aux psychographies de chaque individu ; après quoi, des études serrées vous donnaient un bon aperçu sur la manière dont réagiraient les différents pivots.

« Supposons maintenant une junte, continuait Sotomayor. Elle ne peut pas, ne doit pas s'imposer au-delà du temps que durera l'état d'urgence. Un gouvernement civil doit être restauré et affermi. Mais quel genre de gouvernement ? C'est à ce problème que j'ai travaillé.

– Et ?

– Avez-vous jamais lu la Constitution des États-Unis ? Le texte original rédigé à Philadelphie en 1786 ?

– Eh bien... ma foi, non. Pourquoi ?

– Il est encore possible de la trouver dans certains ouvrages érudits. Un document si largement répandu n'a pu être totalement supprimé en trente ou quarante ans. Mais si le régime actuel se maintient, je ne donne pas cinquante ans de plus à la Constitution. » Sotomayor s'est penché vers moi.

Sous sa douceur, une âpreté nouvelle croissait. « Que vous enseignait-on, au collègue ?

– Oh... eh bien... laissez-moi me souvenir... Codification des lois favorisant la bourgeoisie urbaine et les esclavagistes du Sud... modifiée à mesure que le capitalisme se transformait en impérialisme...

– Voyez donc ce texte à l'occasion. » Son doigt mince me désignait un rayonnage de la bibliothèque murale. « Prenez-le pour le lire au lit. Il est très court. »

Puis, après une pause : « Et cependant, son histoire est longue, colonel Dowling, longue, compliquée, et pas toujours riante, surtout vers la fin, quand on eut perdu de vue le concept original. Mais ce texte fut le plus profondément révolutionnaire qu'on ait jamais rédigé depuis les Quatre Évangiles.

– Euh ? »

Il souriait à nouveau. « Lisez-le. Comparez-le avec la version d'aujourd'hui, et reportez-vous à certains philosophes dont il est fait mention en bas de page – Hobbes, Locke, Hamilton, Burke et d'autres. Ensuite, réfléchissez par vous-même. Ce ne sera pas facile. Quelques-uns des plus brillants esprits de tous les temps ont mis des siècles à tâtonner pour atteindre cette idée que la loi doit être un contrat passé entre les gens, et que chaque homme a des droits absolus qui le protègent sur le plan de sa destinée individuelle et ne peuvent jamais lui être retirés. »

Son sourire s'était effacé. J'ai rarement perçu un ton plus triste que le sien : « Voyez combien c'est radical. Trop radical, peut-être. Le monde a jugé plus simple de restaurer les suzerains, la croyance obligatoire, les dieux-rois néolithiques.

– Re... reconstituerez-vous l'ancien gouvernement ?

– Pas précisément. Le pays et ses habitants ont trop changé par rapport à ce qu'ils étaient jadis. Je pense toutefois que nous pourrions reprendre l'idée première de Jefferson. Nous pourrions rédiger une loi fondamentale qui ne transige pas avec l'État, et espérer que tôt ou tard le peuple comprendra à nouveau. »

Il avait parlé comme s'il se fût agi d'un sacrement. Puis, sans transition, il s'est détendu et a levé son verre en riant. « Allons ! Vous n'êtes pas venu ici pour écouter un sermon. *A vuestra salud.* »

Ma main tremblait toujours quand je bus en même temps que lui.

« Nous ferions mieux d'envisager vos projets personnels, suggéra-t-il. Je n'ignore pas que vous avez eu une somme de travail pénible ces dernières semaines, mais nous n'osons pas rester ici plus d'une nuit, et il faut donc faire vite. Voyons, où souhaiteriez-vous aller ?

– Oui, monsieur ? » Je n'avais pas immédiatement saisi sa pensée. Drogue ou non, mon cerveau fonctionnait au ralenti sous le fardeau qui lui pesait. « Eh bien, mais... à mon poste. Je retourne à la Base. Où pourrais-je aller ?

– Oh ! non. Impossible. Je vous l'ai dit : vous vous êtes révélé le genre d'homme dont nous ne voulons pas risquer la vie.

– M-mais... Ne pas retourner là-bas, c'est tout révéler !

– N'ayez crainte. Nous avons des experts pour ce genre de chose. On vous fournira des motifs inattaquables pour que votre permission soit prolongée. Une dépression nerveuse, peut-être, fort compréhensible en raison de votre récent surmenage, et si bien imitée que n'importe quel médecin militaire se laissera duper et vous prescrira une cure de repos. Et puis, votre famille pourra probablement vous rejoindre dans quelque endroit agréable, non ? » Il a eu un petit rire amusé. « Oh ! vous travaillerez dur, n'ayez crainte. Nous désirons vous consulter et, entre-temps, je voudrais vous éclairer davantage. Nous essaierons de vous trouver un remplaçant qualifié à Reed. Mais une base de missiles est moins importante que les tâches auxquelles nous songeons pour vous. »

Je laissai tomber mon verre. La chambre s'était mise à tourner. Dans une sorte de brume, je vis Sotomayor bondir, se pencher sur moi. J'ai perçu ses paroles : « Qu'y a-t-il ? Vous êtes souffrant ? »

Oui. Je souffrais. Un coup au... au ventre.

Je refis surface. Je me rendis compte que j'aurais beau discuter pour être ramené à la Base, mes objections seraient inutiles. Écartant ses mains inquiètes, je me levai. Je biaisai : « Trop de fatigue... L'affaire d'une minute. Où est... où sont les toilettes ?

– Par ici. » Il m'a pris encore une fois le bras.

Quand la porte s'est refermée sur lui, je suis resté debout dans un décor de mosaïque froide, stérilisée, affrontant mon propre visage. Mais l'adrénaline se déversait en moi, et les ingrédients de Mannix agissaient toujours. Tout ce que Mannix avait accompli était encore là.

Si j'hésitais, si je remettais à plus tard, à trop tard... l'Institut Lomonossov survivrait ou ne survivrait pas. S'il subsistait, j'y serais ou n'y serais pas admis. Dans l'autre cas, un institut du même genre pourrait être créé quelque part ailleurs, à plus ou moins long terme. Je pourrais ou ne pourrais pas en profiter, avant d'être devenu trop vieux.

Dans l'intervalle, Bonnie... Et mon devoir n'était pas, non, n'était pas de m'attacher aux songes creux de n'importe qui... Et je n'avais qu'une minute pour me décider... et il me faudrait bien plus longtemps pour changer ma récente programmation...

Agis ! hurlaient les ingrédients.

J'ai ôté d'un seul geste mon pantalon, saisi l'arme dans ma main droite, ouvert la porte.

Sotomayor m'avait attendu. Derrière lui, je voyais la grande chambre, la Baie, la lune, les étoiles. La stupeur a eu raison de son sang froid. « Dowling, *esta usted loco ?* Par le diable, où donc... ? »

Chaque mot que j'ai prononcé m'a rendu plus sûr de moi, plus efficace : « Je tiens une arme. Reculez. »

Au lieu d'obéir, il s'est rapproché. Je me suis souvenu qu'il avait livré des combats à main nue, qu'il était demeuré souple et vigoureux. J'ai visé juste à côté de lui et j'ai pressé l'arme comme on me l'avait montré. Le rayon fulgurant fit un trou qui traversa le tapis et le parquet à ses pieds. Une fumée jaillit du point carbonisé, répandant une odeur âcre.

Sotomayor s'était immobilisé, les genoux pliés, les mains à demi levées. Jadis, étant gosse, alors que nous chassions dans les pins, nous avions acculé un chat sauvage. Il faisait face comme cet homme, les crocs découverts mais le corps ramassé, guettant le moment où il pourrait fuir.

J'ai fait signe du menton. « Oui. Un pistolet laser. Un vrai. Désolé, mais j'ai changé de bord. »

Il ne bougea pas, ne dit pas un mot, jusqu'à ce qu'il m'eût obligé à préciser : « Reculez. Vers le téléphone que je vois là-bas. Je dois lancer un appel. » Mes lèvres grimacèrent une sourire. « Je ne puis guère faire autrement, n'est-ce pas ? »

Il a murmuré : « Est-ce que... est-ce que cette chose a été substituée à... à l'autre ? »

– Oui. Oubliez votre *machismo*. Il me reste toujours l'essentiel.

– Pugiliste. » Il y avait presque de l'admiration dans ce mot qu'il avait chuchoté.

A travers la crispation de tout mon être, j'éprouvai une vague surprise. « Quoi ? »

– Les anciens Romains faisaient souvent la même chose à leurs pugilistes... Aux esclaves qui boxaient dans l'arène, les poings revêtus de fer. L'homme gardait toute sa force physique, comprenez-vous, mais sa rancœur le poussait à lutter sans peur ni pitié... Oui, Pavlov et ceux qui ont exploité ses découvertes obtenaient fréquemment de bons résultats avec la castration. Un traumatisme aussi déterminant... est plus efficace. Oui. »

La fureur m'emporta. « Fermez ça ! Ils feront repousser ce que j'ai perdu. J'aime ma femme ! »

Sotomayor secoua la tête. « L'amour est un levier commode pour l'État tout-puissant, non ? »

Il n'avait pas le droit de prendre cette attitude dédaigneuse, ces airs d'aristocrate. L'histoire les a envoyés au diable, tous ces oppresseurs et leur système féodal. Quand les occupants de la maison seraient arrêtés, les documents saisis, la tour d'ivoire de Sotomayor s'écroulerait.

Il bougea. Je braquai mon arme. Sa main droite faisait un simple geste, touchant son front, ses lèvres, sa poitrine, puis son épaule gauche et son épaule droite. Je lui ordonnai de marcher.

Il marcha – droit sur moi, en poussant un cri assez fort pour ébranler les tombes de Philadelphie.

J'ai tiré en plein dans sa bouche. La tête se désintégra. Un œil noirci roula hors de son orbite. Mais Sotomayor avait pris un tel élan que son cadavre m'a fait perdre l'équilibre.

Je me dégageai de l'étreinte de ses bras, je recrachai son sang et courai jusqu'à la porte pour la verrouiller. Des coups à la porte retentirent quelques instants plus tard, accompagnés d'appels : « Que se passe-t-il ? Laissez-moi entrer ! »

– Tout va bien ! répondis-je à la personne qui frappait. Le camarade Sotomayor a trébuché et a failli tomber. Je l'ai retenu.

– Pourquoi ne parle-t-il pas ? Laissez-nous entrer ! »

Je m'attendais à cette réponse, et déjà je traînais des meubles contre la porte. Coups de poing, coups de pied, cris, jurons faisaient rage derrière l'obstacle. Je bondis vers le téléphone (ils avaient bien équipé ce quartier général, naturellement) et je composai le numéro donné par Mannix. Une impulsion irait directement à une ordinatrice qui situerait l'endroit et expédierait un groupe de renfort. Cinq minutes ?

Ils se ruaient contre la porte, cognaient, cognaient, cognaient de plus belle pour l'enfoncer. Ce n'est pas aussi facile que le laissent croire les films. Je pris le lit, les chaises et les tables pour barricader l'entrée des toilettes. Je complétais mon retranchement avec les livres, et je me plaçai derrière en laissant seulement un créneau.

Quand ils ont fait irruption, j'ai tiré, tiré, encore tiré. Ma voix s'enrouait à force de crier. L'air était rendu piquant par l'ozone, irrespirable par l'odeur de chair rôtie.

Deux morts, plusieurs blessés, les assaillants battirent en retraite. Ils finissaient par comprendre que j'avais dû appeler à l'aide et qu'ils feraient mieux de filer.

Les hélicoptères descendirent comme ils atteignaient la rue.

Mes sauveteurs de la police civile n'étaient au courant de rien. Ils avaient simplement reçu l'ordre de perquisitionner dans une certaine maison. J'allais donc être retenu avec les survivants pour attendre la décision des autorités supérieures. Comme l'affaire était manifestement importante, cette résidence constituait une prison qui assurait le maximum de discrétion.

Mais ils n'avaient pas de motifs pour mettre en doute mes paroles lorsque j'affirmais être un agent politique. Mieux valait donc me réserver quelques égards. Le capitaine m'offrit la plus belle chambre et fut surpris quand je demandai celle de Sotomayor, si le désordre y avait été réparé.

Entre autres avantages, elle était la plus isolée de la résidence, la plus élevée au-dessus de la rue.

Et elle contenait cette bouteille. Je pourrais boire, si je ne pouvais trouver le sommeil. Quand je vis que l'alcool ne noyait pas la tristesse qui m'envahissait après coup, je me mis à feuilleter les livres. Il n'y avait rien d'autre à faire dans le silence nocturne.

Et j'ai lu ceci : « Nous regardons comme incontestables et évidentes les Vérités suivantes : que tous les Hommes ont été créés égaux, qu'ils ont été doués par le Créateur de certains Droits inaliénables ; que, parmi ces Droits, on doit placer au premier rang la Vie, la Liberté et la Recherche du Bonheur ; que, pour s'assurer la jouissance de ces Droits, les Hommes ont établi parmi eux des Gouvernements, dont la juste Autorité émane du Consentement des Gouvernés ; que toutes les fois qu'une Forme de Gouvernement quelconque devient destructive de ces Fins pour lesquelles elle a été établie, le Peuple a le droit de la changer ou de l'abolir et d'instituer un nouveau Gouvernement, en établissant ses Fondements sur les Principes et en organisant ses Pouvoirs dans les Formes qui lui paraîtront les plus propres à lui procurer la Sûreté et le Bonheur. »

Et ceci : « Nous, le Peuple des États-Unis, afin de former une Union plus parfaite, d'établir la Justice, d'assurer la Tranquillité intérieure, de pourvoir à la Défense commune, d'accroître le Bien-être général, et d'assurer pour nous, comme pour notre Postérité, les Bienfaits de la Liberté, nous faisons, nous ordonnons et établissons cette Constitution pour les États-Unis d'Amérique. »

Et ceci : « Le Congrès ne pourra faire aucune loi relative à l'établissement d'une religion ou pour en prohiber une ; il ne pourra point non plus restreindre la liberté de la parole ou de la presse, ni attaquer le droit qu'a le peuple de s'assembler pacifiquement et d'adresser des pétitions au gouvernement pour obtenir la satisfaction de ses revendications. »

Et encore ceci : « Les pouvoirs non délégués aux États-Unis par la Constitution, ou ceux qu'elle ne défend pas aux États d'exercer, sont réservés aux États respectifs et au peuple. »

Et encore : « J'ai juré sur l'autel de Dieu une hostilité éternelle à l'égard de toute forme de tyrannie exercée sur l'esprit de l'homme.

« En donnant à l'esclave la liberté, nous garantissons la liberté aux hommes libres – étant ainsi honorables dans ce que nous donnons comme dans ce que nous sauvegardons.

« Mais ils installeront chaque homme sous sa vigne ou sous son figuier ; et nul ne devra les effrayer... »

Quand Mannix en personne est arrivé, il a mis mes sanglots sur le compte de l'épuisement. Peut-être avait-il raison.

Oui, il a tenu ses promesses. Mon rôle dans cette affaire ne pouvait être tenu complètement à l'abri des soupçons nés parmi les rebelles rescapés. Homme à abattre, la meilleure chose à faire pour moi était d'entrer dans le corps des techniciens de la police politique. On sait récompenser les bons et loyaux services.

Ainsi, quand notre crise intérieure a pris fin et que la menace de nos fusées a obligé le parti kouniniste à mettre bas les armes (avec heureusement peu de dommages pour la Mère Patrie), j'ai gagné Moscou, d'où je suis revenu un homme complet.

Seulement, avec Bonnie ça ne va pas. Je ne vau plus rien du tout.

Traduit par RENÉ LATHIÈRE.
The Pugilist.

LA RÉVOLTE MASCULISTE

Par William Tenn

Chacun des adversaires fait la loi de l'autre.
CLAUSEWITZ, *De la guerre*.

Il est temps de conclure, et de s'acheminer vers des histoires qui fonctionnent dans plus d'un sens. Nous quittons le modèle soviétique pour revenir au modèle américain et voir jusqu'où il peut être utilisé par ses adversaires. La conclusion est connue d'avance : quand le régime politique permet la révolte, ce sont les normes sociales qui la rendent impossible. Le mouvement écologiste ayant été représenté dans ce recueil par une farce, il était normal de traiter pareillement le mouvement féministe. Mais cette fois la critique part d'un homme de la génération antérieure, un auteur Galaxy, un peu cousin de Kornbluth, et son idée est que le patriarcat est aussi inébranlable que la Constitution des États-Unis. Ce regard désabusé sur l'Amérique profonde ne suggère aucune révolte, il lui dénie d'avance toute chance de succès. Le festival s'achève sur un duel digne du Kubrick de Barry Lyndon.

1. – L'AVÈNEMENT DU SUSPENSOIR

LES historiens de l'époque 1990-2015 sont en violent désaccord sur les causes de la Révolte des Mâles. Certains la considèrent comme un bouleversement sexuel à l'échelon national, qui couvait depuis longtemps. D'autres soutiennent qu'un vieux célibataire fonda le Mouvement à seule fin de s'éviter une banqueroute et le vit se transformer en un terrible monstre qui le dévora tout vif.

Ce P. Edward Pollyglow – affectueusement surnommé « Vieux Pep » par ses partisans – était le dernier descendant d'une famille qui, depuis des générations, s'était distinguée dans la confection de vêtements pour hommes. L'usine de Pollyglow ne fabriquait qu'un seul article : la blouse tous usages pour homme, et elle avait toujours fonctionné à plein rendement jusqu'à l'apparition du Style Interchangeable. Puis, brutalement (du jour au lendemain, sembla-t-il), il n'y eut plus de débouché pour des vêtements purement masculins.

Pollyglow refusa d'admettre que lui et son outillage étaient devenus vieux jeu par un simple caprice de la mode. Qu'arriverait-il si le Style Interchangeable supprimait toute différenciation entre les sexes ? « Essayez de nous faire avaler ça ! gloussa-t-il au début. Essayez seulement ! »

Mais les chiffres rouges sur son grand livre ne tardèrent pas à lui prouver que ses compatriotes, malheureusement, avalaient *bien* la pilule.

Pollyglow se mit à passer de longues heures à broyer du noir chez lui, au lieu de se morfondre dans son bureau en se tournant les pouces. Il médita principalement sur l'arrivisme des femmes, qui leur avait permis de supplanter les hommes tout au long du XX^e siècle. Les hommes avaient été jadis de fières créatures ; ils s'étaient imposés ; ils avaient bénéficié d'un rang élevé dans la société humaine. Or, qu'était-il arrivé ?

Il conclut qu'on pouvait faire remonter la plupart de leurs ennuis à un événement survenu peu avant la première guerre mondiale. Le « tailleur pour hommes » fut le premier coupable qu'il démasqua.

Le « tailleur pour hommes », quand il était utilisé pour l'habillement féminin, impliquait que des jupes en tweed et des manteaux de drap étaient produits par une main-d'œuvre inhabituelle et méticuleuse. Sa vogue fut suivie par des modèles d'imitation : des culottes à la place des pantalons, des chemisiers au lieu des chemises (articles essentiellement masculins), enjolivés çà et là de fanfreluches ou de falbalas et pourvus de nouvelles appellations féminines. Les modes « pour lui et pour elle » suivirent. Elles devinrent universelles vers 1991.

Dans l'entre-temps, le prestige et le pouvoir politique des femmes ne cessa de croître. Le ministère du Travail commença à sanctionner les offres d'emplois basées sur une discrimination des sexes. Une décision de la Cour Suprême (dans l'affaire « Agence de Placement pour Femmes Athlètes de Mrs. Staub contre Commission de Boxe de l'État de New York ») fit force de loi avec les paroles historiques de Madame le Juge Emmeline Craggly : « Le sexe est une question personnelle, intime, et se limite à la peau de l'individu. À l'extérieur de la peau, qu'il s'agisse des corvées familiales, des chances de travail, voire de l'habillement, les sexes doivent être considérés comme légalement interchangeables, sous tous les rapports, à l'exception d'un seul. Il s'agit du devoir traditionnel du mâle de subvenir aux besoins de sa famille dans la limite des possibilités physiques ; c'est là la pierre angulaire immuable de toute existence civilisée. »

Deux mois plus tard, le Style Interchangeable était apparu dans les nouvelles collections de haute couture à Paris.

Le modèle pour hommes et le modèle pour femmes avaient maintenant fusionné en un unique vêtement interchangeable.

Cette fusion ruinait l'affaire de Pollyglow. Faute d'un certain caractère de virilité dans ce vêtement, l'entreprise qu'une longue lignée d'ancêtres tailleurs lui avait léguée finirait, sans aucun doute, par être vendue à l'encan.

Il fut de plus en plus en proie au désespoir et à l'amertume.

Un soir, il s'attarda à étudier les costumes des époques anciennes, lesquels étaient si spécifiquement et flatteusement virils que nulle femme n'eût osé les adopter.

Pollyglow remonta dans le passé, siècle par siècle, hochant la tête et se fatiguant les yeux à fixer de vieilles gravures sur

bois toutes floues. Il examinait d'un air morose des images de chevaliers en armure et tentait d'imaginer une chemise-cotte de mailles avec une fermeture-éclair dans le dos, quand, pris de lassitude, il se pencha en arrière, il remarqua alors un portrait du XV^e siècle, gisant à ses pieds au milieu d'une pile d'images qu'il avait écartées.

Ce fut à cet instant que le Masculisme prit naissance.

Quelques autres dessins avaient recouvert la silhouette, dont ils dissimulaient la majeure partie. Le haut-de-chausses très ajusté qui avait provoqué une moue de dédain sur les vieilles lèvres sèches de Pollyglow se laissait seul entrevoir. Mais, dans l'entrecuisse, un renflement typique et distinctif – *dans l'entrecuisse...*

Le suspensoir !

Ce petit sac qu'on portait jadis devant les chausses ou la culotte, comme il serait facile de l'adapter à une blouse d'homme ! C'était d'une virilité incontestable et décisive ; bien sûr, n'importe quelle femme pourrait l'arborer, mais, sur sa toilette, ce ne serait qu'un appendice inutile, un simulacre vide de sens.

Pollyglow travailla toute la nuit, esquissant des dessins pour ses modélistes. Quand il se coucha enfin, épuisé, il était encore si débordant d'enthousiasme qu'il en oublia le sommeil et appuya son échine courbaturée contre le dossier de son lit. Des visions de suspensoirs sur des millions de Blouses pour Hommes Pollyglow dansaient dans son crâne.

Mais les grossistes refusèrent le nouveau vêtement. La vieille Blouse Pollyglow, d'accord : il restait quelques conservateurs, un peu rococo sur les bords, qui préféraient l'ancien modèle confortable auquel ils étaient accoutumés. Du reste, personne au monde n'accepterait d'adopter une ligne aussi inesthétique. Il faut avouer qu'elle défiait ouvertement la doctrine moderne des sexes interchangeables !

Les vendeurs de Pollyglow apprirent à ne pas utiliser cet argument pour excuser leur échec. « Séparation ! Dissemblance ! leur recommandait-il, tandis qu'ils entraient, effondrés, dans son bureau. Vous devez les vendre en mettant l'accent sur la séparation et la dissemblance des sexes ! C'est là notre unique espoir – l'unique espoir du monde ! »

Pollyglow oublia presque le marasme de son affaire, qui se mourait faute de commandes. Il était stimulé par la force de sa révélation : il était venu apporter le suspensoir et personne n'en voulait. Les gens devraient l'utiliser – pour leur propre bien.

Il emprunta beaucoup d'argent et se lança dans une modeste campagne publicitaire.

Sa propagande revêtait presque toujours la même forme, qu'il s'agît d'une page en couleurs ou d'une annonce publicitaire de soixante secondes à la radio. On voyait un homme costaud, dont le visage arborait une expression de j'em-fichisme. Il fumait un grand cigare et il était coiffé d'un melon brun, négligemment posé sur le côté. Il portait une Blouse pour Hommes Pollyglow, au plastron de laquelle était suspendue un énorme suspensoir vert jaune ou d'un rouge très vif.

A l'origine, le texte comprenait cinq lignes énergiques :

LES HOMMES DIFFÈRENT DES FEMMES !

Habillez-vous différemment !

Habillez-vous masculin !

Portez des Blouses pour Hommes Pollyglow

– avec le suspensoir Spécial Pollyglow !

Toutefois, au début de la campagne, un spécialiste en études de marché, employé par l'agence de publicité qui travaillait pour Pollyglow, fit remarquer que le vocable « masculin » avait pris depuis quelques décades une signification fâcheuse.

De nos jours, déclara-t-il, si l'on dit à quelqu'un qu'il est « mâle » ou « masculin », on lui fait croire qu'on l'a traité d'inverti. Pourquoi ne pas dire : « Habillez-vous masculiste » ? Cela atténuerait le choc, en quelque sorte.

Sans trop y croire, Pollyglow fit un essai dans une annonce avec le nouveau terme. Il le trouva déplaisant et plat. Aussi ajouta-t-il une ligne pour essayer de donner au mot « masculiste » un peu plus de nerf. L'annonce définitive fut libellée ainsi :

LES HOMMES DIFFÈRENT DES FEMMES !

Habillez-vous différemment !

Habillez-vous masculiste !

Portez des Blouses pour Hommes Pollyglow

– avec le Suspensoir Spécial Pollyglow

(Et inscrivez-vous au club masculiste !)

Cette annonce produisit de l'effet. Un effet qui dépassa les plus folles espérances de Pollyglow.

Des milliers et des milliers de demandes affluèrent de tous les coins du pays et de l'étranger pour l'inscription au club masculiste.

Les grossistes, assaillis par des clients qui brûlaient d'envie d'avoir une blouse avec un suspensoir de teinte contrastée, passèrent à grands cris aux vendeurs stupéfaits d'énormes commandes. Par dix, cinquante ou cent grosses. Livraison immédiate, si possible !

P. Edward Pollyglow se remit au travail. Il ne cessait de produire et de produire et vendait à tour de bras. Il ne donna aucune suite aux demandes concernant le club masculiste, qui n'était pour lui qu'un à-côté amusant de la campagne publicitaire. Il n'y avait fait allusion qu'en manière d'encouragement – pour faire croire à l'existence d'une sorte d'association à laquelle on adhérait en arborant un suspensoir.

Deux facteurs l'obligèrent à approfondir la question : la concurrence et Shepherd L. Mibs.

Effrayés à première vue par l'essor nouveau que prenait Pollyglow dans le domaine de l'habillement, d'autres fabricants se mirent à confectionner des blouses pourvues de suspensoirs. Pourquoi ne devrait-il y avoir que le suspensoir Pollyglow ? se dirent-ils. Pourquoi pas le suspensoir Ramsbottom ou Bangaclang ?

Or, comme la plupart d'entre eux disposaient de plus gros moyens de production et de budgets de publicité plus importants, la réponse qu'ils donnèrent à cette question fit méditer Pollyglow tristement sur les décevantes récompenses promises aux Christophe Colomb. La seule chance qui lui restait était de mettre en relief le caractère unique du suspensoir Pollyglow.

Ce fut à cette heure décisive qu'il rencontra Shepherd Leonidas Mibs.

Mibs – « Vieux Shep » comme l'appelèrent les adeptes du mouvement philosophique dont il prit la direction – fut le second des Grands Triumvirs du Masculisme. C'était un homme étrange et turbulent, qui avait roulé sa bosse à travers tout le pays et s'était essayé à tous les métiers avant de poser pour un photographe. Ce qui arriva quand l'agence de publicité de Pollyglow s'intéressa à son visage farouche, déformé à jamais par la matraque d'un agent, une nuit à Pittsburgh.

Sa photo fut utilisée dans l'une des annonces. Elle ne fut pas particulièrement plus réussie que les autres et l'agence le laissa tomber à la demande du photographe, importuné par Mibs qui exigeait à toute force qu'on ajoutât une épée à l'ensemble chapeau melon-suspensoir-cigare.

Mibs savait qu'il avait raison. Il devint casse-pieds, revenant à l'agence jour après jour et s'efforçant de persuader tout un chacun qu'il fallait une épée dans les annonces Pollyglow, une longue, très longue épée, la plus lourde possible. « L'escrimeur est là », annonçait brièvement le réceptionniste. « Mon Dieu, dites-lui que je ne suis pas encore revenu de déjeuner », murmurait le Directeur Artistique dans l'intercom.

N'ayant rien d'autre à faire, Mibs passa de longues heures sur le divan capitonné de la salle d'attente. Il étudia attentivement les annonces Pollyglow. Il noircit des pages entières de notes dans un petit carnet noir. On en vint à le tolérer et à le confondre avec le mobilier de la salle d'attente.

Mais Pollyglow lui prêta une grande attention. Venu un jour pour discuter d'une nouvelle campagne avec son agent de publicité, il engagea la conversation avec l'étrange jeune homme, laid mais plein d'ardeur. « Vous pouvez dire à votre patron d'aller au diable, dit Pollyglow au réceptionniste au moment d'emmener Mibs au restaurant. J'ai trouvé ce que je cherchais. »

L'épée était une bonne trouvaille, sentait-il, bigrement bonne. A placer dans une annonce. Mais il était beaucoup plus intéressé par certaines idées développées avec un grand luxe de détails dans le petit carnet noir de Mibs.

Puisqu'une simple phrase concernant un club masculiste avait rendu la publicité aussi efficace, demandait Mibs, pourquoi ne pas exploiter cette veine ?

Pollyglow acquiesça. « Vous pensez qu'un club masculiste comblerait une lacune dans leurs existences ? Disons un milieu exclusif, comme un club privé britannique pour gentlemen ?

– Non, parbleu ! Certes, ils veulent quelque chose d'exclusif – c'est-à-dire excluant les femmes – mais surtout pas un club privé. Ils veulent quelque chose qui ait la même portée que le suspensoir, c'est-à-dire qui signifie qu'ils ne sont pas seulement des gens, mais des *hommes* ! A droite à l'alignement, serrez vos poings, debout et comptez-vous par quatre, les *hommes* ! Ils veulent un endroit où ne les atteignent plus les bobards qu'on leur flanque tout le temps à la figure : le bobard des femmes-appartenant-peut-être-au-sexe-supérieur ; le bobard des femmes-qui-leur-survivent-et-les-dépossèdent ; le bobard de l'homme-accomplis-qui-n'a-pas-besoin-d'agir-en-mâle – tout ce bourrage de crâne ! »

Son éloquence était si percutante et irrésistible que Pollyglow avait laissé refroidir son verre de lait chaud. Il le fit remplir à nouveau et commanda une autre tasse de café pour Mibs. « Un club, fit-il rêveusement, où la seule condition d'admission serait la virilité.

– Vous n'y êtes toujours pas. » Mibs leva sa tasse de café bouillant et l'engloutit d'une seule énorme gorgée. Il se pencha en avant, les yeux brillants. « Il ne suffit pas d'un club – il faut un *mouvement*. Un mouvement qui combatte pour les droits des hommes, fasse de la propagande contre la forme actuelle de nos lois sur le divorce, publie des ouvrages qui exaltent tous les avantages de la condition masculine. Un mouvement avec une presse, des chansons et des slogans. Des slogans tels que : *Le seul pays natal pour un homme c'est la masculinité* ou bien *Mâles de tous les pays, unissez-vous*. Vous voyez ? Un mouvement.

– Oui, un mouvement ! murmura Pollyglow, qui voyait très bien. Un mouvement avec un uniforme officiel : le suspensoir Pollyglow ! Et peut-être différents modèles pour différentes... différentes, eh bien...

– Pour différentes classes, acheva Mibs. Voilà une idée formidable ! Disons le vert pour les Initiés. Le rouge pour le Mâle Pur-Sang. Le bleu pour l'Homme de Première Classe. Et le blanc, nous réserverons le blanc à la classe la plus élevée de toutes – *le Surhomme*. Et j'ai une autre idée. »

Mais Pollyglow ne l'écoutait plus. Il s'était renversé dans son fauteuil, une clarté pure et pieuse baignant son maigre visage gris. « Rien d'authentique à moins d'être officiel », murmura-t-il. Rien d'officiel sans l'estampille Suspensoir Authentique Pollyglow, tous droits et brevets réservés. »

Les annales masculistes devaient désigner plus tard ce déjeuner sous le nom d'Entente de Longchamp. A la suite de cette journée historique, l'avoué de Pollyglow établit un contrat nommant Shepherd L. Mibs Directeur des Relations Publiques des Entreprises Pollyglow.

Un papillon détachable figura dans toutes les nouvelles annonces :

VOULEZ-VOUS EN APPRENDRE D'AVANTAGE SUR LE MASCULISME ?

VOULEZ-VOUS VOUS INSCRIRE AU CLUB MASCULISTE ?

Remplissez cette carte et postez-la à l'adresse ci-dessous. Nous vous enverrons sans aucuns frais ni engagement de votre part une abondante documentation et des renseignements gratuits sur ce nouveau mouvement sensationnel !

POUR LES HOMMES SEULEMENT !

Les cartes affluèrent en masse et l'on fit des affaires d'or. Mibs se trouva à la tête d'un nombreux personnel. Le petit bulletin de deux pages que reçurent les premiers inscrits devint rapidement un hebdomadaire de vingt pages, les *Nouvelles masculistes*. A son tour, il donna naissance à un magazine mensuel entièrement en couleurs, *Le Torse velu*.

Dans chaque édition des *Nouvelles masculistes*, le slogan de Pollyglow « *Les hommes sont différents des femmes* »

partageait le chapeau de la une avec celui de Mibs : *Les hommes valent les femmes*. Dans le coin supérieur gauche, il y avait un entrefilet de Pollyglow, *Notre Père Fondateur – Vieux Pep*, et en dessous était composé l'éditorial de la première page : *Le franc-parler de Vieux Shep*.

Le franc-parler de Vieux Shep exhortait les hommes et les appelait à l'action dans un style qui évoquait les conversations de vestiaire des joueurs de football. « Le sexe masculin est perdant en Amérique, clamait-il, parce que dans ce pays les hommes sont perdants et mal dirigés sur toute la ligne. On fait tout de nos jours pour saper leur moral et diminuer leur forme. Tenez bon, hommes d'Amérique, ayez la grande classe ! »

Il y avait un public tout prêt pour ce genre d'articles, comme le prouvait le tirage en constante augmentation des *Nouvelles masculistes*.

Dans chaque État s'ouvrirent des Loges de la Société Masculiste ; les très grandes villes ne tardèrent pas à s'enorgueillir d'une quinzaine de salles de chapitre ou davantage.

Dès le début, des hommes appartenant à toutes les classes de la société vinrent grossir avec enthousiasme les rangs de l'organisation.

La Déclaration des Principes de la Loge du Montana devint le préambule de la charte nationale masculiste : « ... *Tous les hommes en naissant sont les égaux des femmes... parmi ces droits figurent la vie, la liberté et la recherche du sexe opposé...* » Le premier sous-groupe, dénommé « Ligue Shepherd L. Mibs », fit son apparition à Albany. Ceux qui furent liés par le Serment d'Albany juraient de n'épouser que des femmes qui annonceraient durant la cérémonie : « Je promets d'aimer, d'honorer et d'obéir », en mettant l'accent sur ce dernier verbe. Il y eut de nombreux sous-groupes masculistes de ce genre : « Le Cigare et le Crachoir », « L'Association Aime-Les et Laisse-Les Choir Comme Jadis », le « Je-ne-dois-rien-de-ça-à-la-Société-de-la-Petite-Femme. »

Les deux dirigeants partageaient par moitié les revenus du mouvement et tous deux s'enrichissaient. Mibs à lui tout seul se fit une petite fortune avec son livre *L'Homme, le premier sexe*, considéré comme la bible du Masculisme. Quant à Pollyglow, dans les rêves les plus fous de sa cupidité – des rêves qui n'étaient pas ceux d'un petit dormeur de troisième ordre -, il n'avait jamais imaginé pouvoir acquérir une telle opulence.

Il n'était plus dans la confection pour hommes ; il dirigeait maintenant une manufacture d'étiquettes qu'on cousait aux cols des blouses pour hommes, aux coiffes de chapeaux melon, aux bagues de cigares et aux petites plaques d'identité métalliques pour les épées. Il n'y avait qu'un seul article qu'il continuait à fabriquer lui-même et pour lequel il éprouvait une tendresse fidèle : le petit étui en tissu qui portait la marque *Suspensoir Authentique Pollyglow*. Cela lui donnait l'impression d'être impliqué dans toutes les activités de ses concitoyens, de participer à leurs succès et à leurs échecs.

Le marché des hommes venait d'atteindre sa majorité. Quant à P. Edward Pollyglow, il était devenu le percepteur attiré des contributions masculistes à l'échelle mondiale.

Il menait ses affaires en ramassant une énorme fortune. Mibs dirigeait l'organisation et augmentait son pouvoir. Il fallut trois ans pour qu'un conflit éclatât entre eux.

Mibs avait passé sa prime jeunesse au banquet de la faillite ; il avait appris à remâcher des colères, à s'abreuver de fureurs contrariées. Les épées dont il ceignait à présent les corps masculins appelaient autre chose qu'une simple fonction ornementale.

Les épées, écrivait-il dans *Le Torse velu*, étaient aussi étrangères aux femmes que la barbe et la moustache. Arborer une grande barbe et une moustache en guidon de vélo, telle était la tenue du Masculisme. Or, si un homme avait la toison d'un lion et était armé d'une épée comme un spadassin, pouvait-il continuer à parler avec la voix soumise d'un eunuque ? Pouvait-il encore avoir la démarche hésitante d'un vulgaire soutien de famille ? Jamais de la vie ! Un mâle porteur d'une arme noble devait agir en conséquence, il devait avoir une allure arrogante, il devait vociférer, il devait chercher querelle, il devait fanfaronner.

Il devait également être prêt à répondre aux fanfarons.

Pour commencer, des matches de boxe réglèrent les disputes. Puis, dans chaque loge masculiste, on donna des leçons d'escrime et il y eut un stand de tir. Enfin, inévitablement, presque imperceptiblement, tout le Code du Duel fut remis en vigueur.

Les premiers assauts eurent lieu dans le style des confréries des Universités allemandes. Dans les sous-sols de leurs loges, des énergumènes lourdement masqués et rembourrés échangeaient des coups de sabre. Quelques égratignures sur le front fièrement exhibées le lendemain au travail, un système de marquage des points qui pénalisait l'escrime purement défensive – tout cela était commenté avec désinvolture au cours des banquets ou discuté dans les supermarchés.

On se mit à croiser le fer avec un peu trop de réalisme. Quand il y avait vraiment une question d'honneur, les masques et les plastrons étaient abandonnés et la clairière d'une forêt à l'aube remplaçait le sous-sol d'une loge aux murs blanchis à la chaux. On tranchait une oreille, on balafrait un visage, on pourfendait une poitrine, le gagnant allait chanter victoire dans les rues ; le perdant, grièvement blessé ou mourant, affirmait avec une insistance morose qu'il s'était embroché sur l'antenne-radio de sa voiture.

Le Code du Duel exigeait une discrétion absolue chez tous ceux qui étaient concernés dans une affaire d'honneur. Aussi, malgré un tollé contre le duel dans l'opinion publique et de nouvelles lois votées à la hâte, on ne poursuivit que fort peu de duellistes. Des hommes de toutes conditions sociales se mirent à accepter une réparation par les armes comme le seul moyen intelligent de mettre fin à une controverse importante.

Il est assez intéressant de constater que l'usage des épées sur le terrain se pratiquait surtout dans l'Est. A l'ouest du Mississippi, les deux duellistes apparaissaient aux extrémités opposées de la rue principale, avec des étuis à revolver sur la cuisse. Un avertissement préliminaire aurait vidé la rue et semé la panique dans la police. Sur un premier signal, les deux hommes avançaient l'un vers l'autre d'un pas raide ; sur un autre signal, ils dégainaient leurs pistolets et tiraient sans relâche. Morts ou vifs, on les enfournait ensuite dans un break stationnant à proximité, avec le moteur en train de tourner. A la Loge Masculiste locale, on discutait des péripéties les plus remarquables du combat, des soins médicaux à donner et des préparatifs de funérailles.

On inventa de nombreuses variétés de duels. Le Duel de Chicago eut une vogue sanglante et passagère dans les plus grandes villes. Deux voitures, conduites chacune par un ami intime du duelliste assis sur la banquette arrière, traversaient

en sens opposé une grande route ou une artère animée de la ville. Quand elles se croisaient, chaque duelliste pouvait s'en donner à cœur joie en pilonnant l'adversaire à coups de mitraillette : mais il fallait arrêter le tir dès que les véhicules s'éloignaient l'un de l'autre. Malheureusement, dans le feu de l'action, rares étaient les antagonistes qui appliquaient ce règlement ; aussi le taux de mortalité atteignait-il un chiffre inquiétant parmi les autres automobilistes et les badauds, sans parler des témoins et assistants du duel.

Pollyglow commença à s'alarmer et exigea que ce désordre prit fin. « Vous n'avez plus nos partisans en main, dit-il à Mibs. Revenons aux principes théoriques du Masculisme. Restons fidèles à des symboles comme le suspensoir ou la barbe et le cigare. Nous ne tenons pas à dresser le pays contre nous. »

Aucun risque, affirma Mibs. Quelques gars avaient chahuté un peu et la propagande féminine avait grossi l'incident pour en faire toute une histoire. En revanche, que de lettres reçues d'autres femmes, enchantées de voir réapparaître le mâle chevaleresque et fier, prenant plaisir à rencontrer des hommes qui leur cédaient leurs places dans les transports en commun et avaient à cœur de les protéger.

Quand Pollyglow s'obstina, invoquant le nom sacré du bon sens commercial, Mibs lui dit ses quatre vérités. Lui, Shepherd L. Mibs, était le chef spirituel du Masculisme, infaillible et absolu. C'était lui qui ordonnait. Et on lui obéissait *en tout*. Il pourrait choisir une autre étiquette pour l'équipement officiel quand cela lui plairait.

Le vieil homme déglutit péniblement plusieurs fois, des petites bosses montant et descendant sur la courbe concave de sa gorge décharnée. Il donna des tapes sur les puissantes épaules de Mibs, prononça d'une voix lugubre quelques mots d'apaisement et regagna son bureau en chancelant. A dater de ce jour, il devint un personnage représentatif mais muet. Il fit des apparitions en public en tant que Père Fondateur ; le reste du temps, il coula des jours tranquilles dans son luxueux gratte-ciel, la Tour du Suspensoir.

Par une ironie du destin, un nouveau personnage entra dans le mouvement ce même jour, un humble et insignifiant individu que Mibs, à l'heure de son triomphe, aurait écarté avec mépris.

2. – DORSELBLAD

Les Masculistes avaient fait une émeute dans une ville de Californie et enfoncé les portes de la prison municipale. Divers pickpockets, cambrioleurs et ivrognes furent libérés, de même qu'un homme qui avait passé dix-huit ans dans la section des « pensions alimentaires » de la prison, Henry Dorselblad.

Plus que tout autre, Dorselblad devait donner au Masculisme sa saveur politique et son langage particulier. Quiconque l'a entendu n'oubliera jamais le chœur puissant de dix mille voix mâles chantant :

*« O toi, Hank Dorselblad, qui depuis l'Ouest trottas,
Ton suspensoir est le meilleur en nos Etats... »*

Courtaud de taille, prématurément chauve, avec un menton fuyant et un ventre replet, Dorselblad, même dans sa jeunesse, avait été une proie sans intérêt pour la plupart des femmes. Néanmoins il n'avait que vingt-deux ans quand sa logeuse, qui était d'âge mûr, l'embringua dans le mariage et s'acheta aussitôt pour douze mille dollars d'appareils électroménagers à crédit. Elle espérait évidemment se la couler douce en se faisant entretenir par un mari travailleur.

Dorselblad combla ses vœux pendant quelques années éreintantes, au cours desquelles il cumula deux emplois à plein temps et un travail à mi-temps en fin de semaine. C'était un habile opérateur de machines à calculer les feuilles de paie ; de son temps, de tels hommes remplaçaient chacun deux équipes complètes de comptables ; ils méritaient largement leurs hauts salaires et une confortable stabilité de l'emploi. L'invention des machines compto-métriques automatiques mit fin à cette euphorie.

A l'âge de vingt-cinq ans, Henry Dorselblad se trouva réduit au chômage technologique. Il devint l'un de ces opérateurs minables et affamés errant dans les rues du quartier des affaires, avec leurs perforieuses à la main, à la recherche d'un travail à a journée dans quelque firme vieux jeu qui ne se serait pas encore mise à la page.

Il essaya désespérément de débiter dans les nouveaux ordinateurs automatiques. Mais vingt-cinq ans, c'est tard : les bureaux de placement eurent tendance à le classer « citoyen d'âge mûr – degré inférieur. » Pendant un temps, il gagna chichement sa vie comme balayeur d'ordinateur, débarrassant les bureaux des minuscules résidus circulaires ou rectangulaires éjectés par les machines à perforer et jonchant les planchers. Mais même dans ce domaine la science et l'industrie progressaient. On inventa l'aspirateur automatique et il fut de nouveau flanqué à la rue.

Le compte en banque de Mrs. Dorselblad diminuait à une vitesse vertigineuse, elle poursuivit son mari en justice pour défaut d'entretien. Il alla en prison. Elle obtint le divorce avec paiement d'une pension alimentaire fixée à un taux raisonnable : les trois quarts du plus fort revenu mensuel qu'avait gagné son mari. Incapable du moindre versement symbolique qui eût prouvé sa bonne foi, il fut gardé en prison.

Une fois l'an, un groupe de femmes-juges itinérantes lui demandait quels efforts il avait fait durant les douze mois écoulés pour se réhabiliter. Quand Dorselblad éludait astucieusement la question en discourant sur les difficultés de chercher un emploi quand on est en prison, il recevait une cinglante réprimande et se faisait renvoyer au directeur pour recevoir une punition spéciale. Il devint amer et sombre, un beau type de criminel endurci de la pension alimentaire.

Dix-huit ans passèrent. Son ex-femme se remaria trois fois, enterrant deux époux et faisant emprisonner le troisième pour défaut d'entretien. Sa responsabilité n'étant nullement atténuée par la négligence dépravée de ses successeurs, Henry Dorselblad resta derrière les barreaux. Il apprit à faire macérer des raisins secs dans une boîte en fer-blanc sous sa couchette et, ce qui est plus important, à se délecter d'en boire le jus. Il apprit à rouler des cigarettes avec du papier hygiénique et du tabac provenant des mégots crachés par les gardiens. Et il apprit à réfléchir.

Il passa ces dix-huit ans à ruminer sur ses torts, réels ou imaginaires, à étudier les problèmes sociaux qui en étaient la

cause, à lire les classiques des relations entre les sexes – Nietzsche, Hitler, le marquis de Sade, Mahomet. C'est cette période de raisonnement serré, d'intense brassage théorique qu'il faut considérer si l'on veut comprendre par quelle métamorphose un minus timide et silencieux devint l'agitateur le plus éloquent et le chef politique le plus astucieux de son temps. -

Un Henry Dorselblad nouveau fut relâché dans le monde par la cohue des Masculistes. Il les conduisit, sauveurs ivres et prisonniers, hors des ruines fumantes de la prison, battant la mesure avec le chapeau du directeur tandis qu'il leur enseignait les couplets vengeurs d'un chant qu'il venait d'improviser : « *Le double standing pour toujours – hurra les gars, hurra !* »

Un par un, les excités et les timorés apprirent à compter avec lui. Arrêté dans un autre État et dans l'attente d'une extradition, Dorselblad refusa d'accorder une entrevue au gouverneur parce que c'était une femme. Un citoyen mâle né libre, affirma-t-il avec insistance, ne pouvait reconnaître une autorité légale ou politique à une simple femme.

Le gouverneur femme sourit en voyant ce petit homme qui sautillait en psalmodiant : « Les cuisines et les jupes ! Les vapeurs et les voiles ! Les harems et les bordels ! » Mais elle ne souriait plus, une semaine plus tard, quand les partisans d'Henry dévastèrent également cette prison et emmenèrent leur héros sur les épaules. Elle ne souriait pas non plus l'année suivante, quand elle fut blackboulée aux élections – ces deux désastres ayant été scandés par les mêmes litanies.

Shepherd L. Mibs, lui non plus, n'eut pas très envie de sourire après qu'Henry Dorselblad eut été invité à la télévision. Dès qu'il devint évident que c'était un baril de dynamite politique et que nul gouverneur, nul État n'oserait se dresser contre lui, il fallut le brancher sur la propagande masculiste. Aussitôt, presque tous les téléspectateurs des États-Unis et du Canada virent Shepherd Mibs, directeur de la propagande et Président National du Masculisme, relégué sur une voie de garage et complètement éclipsé par Henry l'Infernal.

Le lendemain, d'un bout à l'autre du pays, le réquisitoire d'Henry Dorselblad contre la société moderne fut dans toutes les bouches : « Les femmes ont eu besoin d'une protection spéciale quand elles étaient légalement inférieures aux hommes. Maintenant elles ont la protection spéciale *et* l'égalité. Elles ne peuvent pas cumuler ! »

Tout le monde discuta les lois psychobiologiques qu'il avait exposées.

En réalité, Dorselblad n'avait fait que refondre des passages d'éditoriaux de Mibs qu'il avait lus et relus en prison. Mais il les avait refondus avec la foi d'un Savonarole, la flamme et le fanatisme d'un véritable prophète. Dès le début, on constata que les femmes étaient aussi frappées par son éloquence que les hommes.

Elles accoururent en foule pour l'écouter jeter l'anathème à leur sexe. Elles tombèrent en pâmoison en l'entendant railler leurs fautes, pleurèrent à chaudes larmes tandis qu'il maudissait leur impudence et glapirent « *Oh voui !* » lorsqu'il exigea qu'elles renoncent à leurs droits et reprennent leur situation normale en tant que « Dames – et non Seigneurs – de la Création. »

Il ajouta un article à la tenue du Masculiste, une longue plume d'aigle recourbée qui orna le côté du chapeau melon. Dans le monde entier on fit la chasse aux aigles, que l'on dépluma pour le nouveau marché américain. Il ajouta une troisième clause belliqueuse aux principes énoncés par Mibs et Pollyglow : « Pas d'incapacités légales sans avantages légaux correspondants. » Les hommes refusèrent d'être soutiens de famille ou soldats s'ils n'étaient pas reconnus monarques absolus dans leur foyer. Les cas de femmes battues et les procès de recherche en paternité embouteillèrent les tribunaux quand la Société Masculiste engagea ses ressources pour défendre tout homme qui menait le grand combat de ce qu'il fut convenu d'appeler le Privilège du Phallus.

Dorselblad fut partout vainqueur. Quand il avait à prendre une décision particulière en tant que Chef du Masculisme – à cent coudées au-dessus de tous les Fondateurs et Présidents -, Mibs discutait et le combattait, mais cédait finalement. Quand il créa un modèle spécial de suspensoir pour lui seul – le Suspensoir à Pois du Grand Chef -, Mibs se renfrogna un moment, puis se rallia sans enthousiasme. Quand il mit le doigt sur le plus important objectif du Masculisme – l'abrogation du Dix-Neuvième Amendement -, Mibs écrivit immédiatement des éditoriaux condamnant cet article de loi dénué de bon sens et exigeant le retour aux élections dans les bars et aux décisions prises dans des arrière-salles enfumées.

A la première Convention Nationale du Masculisme de Madison, dans le Wisconsin, le Vieux Shep partagea un anonymat résigné avec le Vieux Pep, dans un coin de l'estrade. Il brailla et tapa des pieds avec tous les autres quand Hank le Tank tonitrua : « Ceci est une civilisation *mâle*. Des *hommes* l'ont bâtie et – s'ils ne peuvent reconquérir leurs droits -, des *hommes* peuvent l'abattre ! » Il s'esclaffa en même temps que les autres lorsque Dorselblad lança des trait émoussés : « Je n'ai pas élevé mon fils pour qu'il devienne une ménagère ! » ou bien : « Citez-moi le nom d'une femme, d'une seule femme qui ait jamais pu ! » Il était au premier rang de la foule qui fit trois fois le tour de la salle immense, derrière Henry l'Infernal, entonnant à tue-tête le Chant de l'Abrogation :

« *Crac ! Crac ! Craque les urnes !
Coin ! Coin ! Coince les isoiloirs...* »

C'était un spectacle saisissant : deux mille délégués de tous les États de l'Union, balançant en cadence les chapeaux melon sur leurs têtes, les plumes d'aigle ondulant majestueusement à l'unisson, les épées cliquetantes, les suspensoirs ballants, pendant que la fumée des cigares dégageait d'épais nuages annonçant l'avènement du millénaire viril. Des hommes barbus et moustachus se congratulaient d'un voix rauque et se tapaient sur l'épaule ; ils trépignaient avec tant d'enthousiasme qu'au moment de voter on s'aperçut tout à coup que le plancher avait cédé sous le poids de la délégation de l'Iowa, qui venait de s'effondrer tout entière dans le sous-sol !

Mais rien ne put altérer la bonne humeur de ce rassemblement. On expédia dans les hôpitaux ceux qui furent le plus sérieusement blessés. Quant à ceux qui s'en tirèrent avec des jambes fracturées ou des clavicules démisées, ils furent bruyamment mis en boîte et hissés vers l'étage de la Convention pour procéder au vote. Une série de résolutions furent lues à haute voix, les délégués vociférant à l'unanimité leur accord.

Il a été décidé que : tout le dix-neuvième amendement de la Constitution des États-Unis, garantissant le suffrage universel des femmes, est une loi contre nature, tant au point de vue biologique que politique et moral, et qu'elle est la

cause principale de nos difficultés nationales...

Il a été décidé que : toute pression appropriée devra être exercée pour peser sur les législateurs de la nation dans ce sens, qu'ils soient en fonction ou cherchent à l'être...

Il a été décidé que : cette convention devra être votée comme exigeant...

Il a été décidé que : nous, par le présent acte...

Il y eut cette année-là des élections à mi-session au Congrès.

Un plan de bataille masculiniste fut dressé pour chaque État. Des comités de coordination furent constitués pour travailler au corps la jeunesse, les minorités et les groupes religieux. Chaque membre fut chargé d'une mission précise. Henry Dorselblad les fit tous marcher sans relâche, exigeant de chacun un effort maximum, concluant des pactes à la fois avec Républicains et Démocrates, partisans de réformes sociales et gros brasseurs d'affaires, organisations d'anciens combattants et groupements pacifistes. « Gagnons au premier tour – avant que l'opposition ne se réveille ! » clamait-il à ses partisans.

Alors la voix de Hank se fit entendre dans le pays, demandant aux femmes – pour assurer leur propre bonheur – de veiller à ce que le long, trop long cauchemar du féminisme prenne fin. Une section féminine auxiliaire du Mouvement Masculiniste fut organisée – les Compagnes du Suspensoir. Elle se développa rapidement. Les candidates au masculinisme furent si férocelement harcelées de questions par les autres femmes qu'elles durent demander une protection spéciale de la police avant de prendre la parole à la réunion de coin de rue. « Vous feriez mieux d'aller repasser les pantalons de vos maris ! criaient les dames masculinistes. Rentrez à la maison ! Votre dîner brûle ! »

Une semaine avant les élections, Dorselblad lâcha les équipes d'Action Directe. Dans tout le pays, des groupes d'hommes, portant suspensoir et chapeau melon, envahirent les abords des bâtiments officiels pour s'enchaîner aux réverbères sur la voie publique. Tandis que les représentants de la loi tranchaient les liens qu'ils s'étaient imposés avec des scies à métaux ou des chalumeaux oxyhydriques, les Masculinistes entonnèrent à tue-tête une nouvelle oraison : « Femmes ! Votez pour nous – et nous vous rendrons vos hommes ! »

Où était la fierté, l'arrogance tant vantée du Masculinisme dans une telle supplique ? s'enquirent férocelement leurs adversaires. Les Seigneurs de la Création étaient-ils en train de mendier une faveur auprès du sexe faible ? Quelle honte !

Mais les partisans de Dorselblad ignorèrent ces sarcasmes.

Un bon quart du nouveau Congrès fut élu sur un programme masculiniste. Un autre groupe, plus vaste, de sympathisants ou d'hésitants, se demandait encore de quel côté soufflait vraiment le vent.

Mais les Masculinistes avaient également gagné les trois quarts du Corps Législatif des différents États de l'Union. Ils avaient ainsi le pouvoir de ratifier un amendement constitutionnel qui abolirait le suffrage des femmes en Amérique, dès que le projet d'abrogation serait passé au Congrès et serait soumis aux États.

Les yeux de la nation se fixèrent sur le Capitole.

Chaque dirigeant de quelque importance dans le mouvement s'y précipita pour augmenter le prestige du Masculinisme. Les adversaires vinrent également en grand nombre, armés de machines à écrire et de duplicateurs pour combattre l'ogre gynocratique.

Ils formaient une drôle de salade, ces groupes anti-masculinistes. Des associations d'anciennes élèves de collèges féminins se disputaient la préséance pour des fonctions de pure forme avec des Filles de 1776¹⁸ ; des éditeurs d'hebdomadaires libéraux, à tendances conservatrices, rabrouaient des chefs syndicalistes, lesquels bouscullaient à leur tour d'ascétiques jeunes gens aux faux cols cléricaux.

Des femmes de lettres, massives, aux regards irrités, narguaient de minces millionnaires distinguées que la crise avait fait revenir d'Europe en hâte. De respectables mères de famille de Richmond (Virginie) se rebiffaient en entendant les boutades scientifiques des contrôleurs de naissances de San Francisco. Ils discutaient âprement entre eux, suivaient des plans d'action tout à fait divergents et, d'une façon générale, faisaient la joie de leurs adversaires à suspensoir, chapeau melon et cigares allumés. Mais leur variété même et leurs dissemblances faisaient hésiter de nombreux élus : ils avaient trop l'air d'un échantillonnage de la population.

Le projet de Foi devant soumettre aux États l'abrogation du Dix-Neuvième Amendement, erra dans l'interminable labyrinthe du Congrès au milieu des manœuvres, des remaniements et de l'action des comités. Des manifestations et des contre-manifestations se déroulèrent partout. Les journaux s'engagèrent nettement d'un côté ou de l'autre, suivant leur appartenance et parfois selon leur clientèle. Seul dans le pays, le *New York Times* garda son sang-froid, en faisant remarquer que le problème était très ardu et en demandant que la décision – quelle qu'elle fût – soit juste, en tout état de cause.

Voté au sénat avec une très faible marge, le projet fut envoyé devant la Chambre des Représentants. Ce jour-là, Masculinistes et Anti-Masculinistes se disputèrent les laissez-passer pour les tribunes. Henry l'Infernal et ses partisans ne furent admis qu'après avoir laissé leurs épées au vestiaire. Quant à leurs antagonistes, on leur enleva de force un énorme écriteau dont les quatre parties avaient été frauduleusement passées dans la tribune et où se lisait cette proclamation : « Membre du Congrès ! Ta grand-mère était suffragette ! »

Passant outre aux protestations de nombreux élus cherchant l'anonymat dans cette affaire, un vote par appel nominatif fut décidé. On fit des pointages. Les deux parties étaient à égalité, les Masculinistes ayant toujours une faible avance, jamais suffisante pour l'emporter. Finalement les supporters fiévreux de la tribune constatèrent qu'une impasse était inévitable. Il manquait une voix pour la majorité des deux tiers requise pour le vote du projet.

C'est alors qu'Elvis P. Borax, un jeune Représentant de Floride qui avait laissé passer son tour, se leva et déclara qu'il s'était décidé.

Il y eut une tension fantastique, chacun attendant le vote décisif de ce jeune membre du Congrès. Les femmes s'enfonçaient leur mouchoir dans la bouche ; des hommes forts geignaient. Même les gardes s'écartaient de leurs portes et regardaient fixement l'homme dont allait dépendre le sort du pays.

Trois hommes se levèrent au balcon : Henry l'Infernal, le Vieux Shep et le Vieux Pep à la tête chenue. Se tenant côte à côte, ils tendirent, dans un geste de mauvais augure, leurs mains crispées sur les poignées d'invisibles épées. Le visage pâle, le jeune membre du Congrès scruta du regard leurs silhouettes immobiles.

« Je vote non, haleta-t-il enfin. Je vote contre le projet. »

Alors ce fut l'enfer. Partout, une foule houleuse et hurlante. Les gardes de l'assemblée, même avec ceux du Sénat venus en renfort, passèrent un rude quart d'heure à faire évacuer la tribune.

Le membre du Congrès Borax, dans une interview télévisée, décrivit ainsi ses réactions. « J'avais l'impression de regarder dans ma tombe ouverte. Pourtant je devais voter ainsi. Maman me l'avait demandé.

– Aviez-vous peur ? demanda le reporter.

– J'avais très peur, admit-il. Mais j'ai aussi été très brave. »

Un risque calculé venait d'être payant en politique. A dater de ce jour, Borax leva l'étendard de la contre-révolution.

3. – LA CONTRE-RÉVOLUTION

Les Anti-Masculistes avaient gagné à la fois un cri de ralliement et un commandant en chef.

Tandis que montait la marée du Masculisme, trente-sept États libéralisant leurs lois sur le divorce au profit de l'époux, des douzaines de groupes disparates de l'opposition se rallièrent à l'étendard brandi par le jeune membre du Congrès venu de Floride. Sous son égide, ils pourraient dédaigner l'accusation de « féminisme rampant ». Ils ne risquaient plus de s'entendre traiter de « perceurs de suspensoirs », ou bien, suprême injure, de « chouchous à leur maman » !

Deux ans plus tard, ils furent suffisamment forts pour décrocher la nomination à la Présidence d'un de leurs partis majeurs. Pour la première fois depuis des décennies, un homme – Elvis P. Borax – fut candidat au poste de chef de l'exécutif.

Après avoir procédé à des sondages d'opinion et consulté les principaux stratèges de son pays, sans parler de ses propres intuitions et de ses penchants, il décida d'établir son programme électoral sur l'idée de la Mère pure et immaculée.

Il ne s'était jamais marié, expliqua-t-il, parce que sa mère avait besoin de lui. Elle avait quatre-vingt-trois ans et elle était veuve ; qu'est-ce qui pouvait être plus important que son bonheur ? Que le pays dans son ensemble vive selon la maxime qui, comme la Bible, était toujours infaillible : c'est la Mère qui est le meilleur juge.

Des photos cloutées d'étoiles de la frêle vieille dame furent répandues dans tout le pays. Quand Dorselblad fit une sarcastique allusion à elle, Borax répondit par un chant de sa propre composition qui prit rapidement son essor et fut le plus grand succès du hit-parade. Ce disque est un merveilleux document politique et vivra à jamais dans nos plus glorieuses traditions. De sa voix ardente de ténor, délicatement pleurnicharde, Borax chantait :

*« Gouverne mon cœur, ô maternelle femme,
Ma mère n'a jamais, jamais été infâme ! »*

Et il y avait l'éloquence de la fameuse « Croix d'Épées », morceau de bravoure que Borax débitait inlassablement dans ses tournées électorales, dans les pique-niques des patronages, les foires de campagne et les réunions de masse des États.

« Vous n'enfoncerez pas dans les reins des hommes l'élastique de ce suspensoir ! tonnait-il. Vous ne crucifierez pas les femmes sur une croix d'épées !

« Et savez-vous pourquoi vous ne le ferez pas ? » demandait-il, frappant de la main droite sa tête comme un tambourin. L'auditoire, bouche bée, les yeux luisants, s'immobilisait alors dans une attente fébrile. « *Le savez-vous ?*

« Parce que », venait enfin un doux et lent murmure, dominant la foule dans les haut-parleurs, « parce que cela contrarierait *maman*. »

Le parti adverse, à majorité masculiste, avait choisi une parfaite candidate. C'était une ex-sous-secrétaire à l'Armée, Déléguée Permanente de l'Amérique à la Conférence de la Paix et du Désarmement qui se tenait depuis treize ans à Paris : l'inoubliable Mrs. Strunt.

Les trois robustes fils de Clarissima Strunt l'accompagnaient à chaque réunion électorale, portant sur l'épaule, comme une arme, leur batte de baseball. Elle avait également un mystérieux mari, fort absorbé par un « travail d'homme ». Sur les photos, que reproduisait parfois la presse, on le représentait, immobile et droit, un fusil de chasse reposant dans la saignée du bras, tandis qu'un bon chien courant débusquait le gibier dans des fourrés lointains. Son visage n'était jamais facile à reconnaître, mais il y avait quelque chose dans le port de sa tête qui indiquait à coup sûr une attitude intransigeante à l'égard de tout le monde – et surtout des femmes.

Henry l'Infernal et Clarissima le Cordon-Bleu Passionné collaborèrent admirablement. Après que Dorselblad eut arpenté l'estrade, en agitant belliqueusement un suspensoir, après qu'il eut exhorté, exigé, lancé l'anathème, Clarissima Strunt faisait son entrée. Il la saluait galamment, elle lui répondait par une profonde révérence, puis elle défroissait le tablier à carreaux rouges et blancs qu'elle portait toujours et parlait gentiment du plaisir d'être femme dans un monde authentiquement mâle.

On dénombrait chaque jour de plus en plus de suspensoirs masculistes dans les couloirs du métro et sur les trottoirs, ainsi qu'un remue-ménage de dames auxiliaires ayant des tabliers pour uniformes.

En dépit de nombreuses appréhensions, les leaders intellectuels du pays s'étaient ralliés à la bannière étoilée de p'tite mère brandie par Borax, car c'était la seule manière d'endiguer ce qu'ils considéraient comme un fascisme sexuel. Le peuple les avait surnommés les « Gambergeurs des Suffragettes ». Vers la même époque, ils commencèrent à remarquer tristement que cette élection allait faire un sort à un vieux mythe américain – et qu'il semblait bien que c'était le mythe en chair et en os qui allait prévaloir.

Car Borax faisait campagne en tant que Fils dévoué, en agitant la photo de sa mère aux quatre coins des États-Unis. Mais Clarissima Strunt était la Maternité Incarnée. Or elle demandait aux électeurs de voter pour le Masculisme, au nom duquel elle se présentait.

Quel genre de Présidente cette Strunt aurait-elle fait ? Comment cette femme à la voix douce et à la forte volonté aurait-

elle agi avec Dorselblad s'ils avaient pris tous les deux le pouvoir ? Les uns suggéraient qu'elle était simplement une astucieuse politicienne qui misait sur le bon cheval ; d'autres imaginaient une idylle entre le tablier à carreaux et le suspensoir à pois en se fondant sur l'indéniable ressemblance physique entre Mrs. Strunt et Nettie-Ann Dorselblad, notoirement connue. Aujourd'hui ce ne sont là que d'oiseuses conjectures.

Ce que nous tenons pour certain, c'est que les Masculistes partaient favoris à trois contre deux dans chaque officine de bookmaker et dans chaque bureau d'agent de change. Un important magazine d'information sortait avec une couverture illustrée d'un énorme suspensoir et titrant : *L'homme de l'année*. Henry Dorselblad commençait à recevoir des visites officielles de délégués des Nations Unies et de membres du corps diplomatique. Les ventes des cigares, des chapeaux melon et des épées faisaient un boom du tonnerre et P. Edward Pollyglow acheta un petit pays d'Europe, qu'il transforma, après en avoir expulsé les habitants, en terrain de golf à dix-huit trous.

Le membre du Congrès Borax, face à une défaite certaine, commença à devenir survolté. Il perdit son sourire de commande, l'éclat de son doux visage bien rasé. Il se mit à lancer des attaques inconsidérées. Il dénonça la corruption. Il flétrit la malfaisance, la trahison, le meurtre, le chantage, la piraterie, la simonie, la falsification, le kidnapping, la barraterie, les tentatives de viol, la cruauté mentale, l'outrage aux mœurs et la subornation de témoins.

Et puis, un soir, au cours d'un débat télévisé, il alla trop loin.

Shepherd Leonidas Mibs endurait sa disgrâce de Chef du Mouvement depuis beaucoup trop longtemps pour un homme de son tempérament. Sa position était à l'arrière de l'estrade, tout au bas de la une des journaux, ce n'était qu'un orateur de remplacement pour Henry l'Infernal. La révolte grondait en lui.

Il tenta de former un nouveau groupe scissionniste, les Masculistes Anonymes. Ses membres devaient se vouer au plus strict célibat et n'avoir aucune relation avec les femmes, en dehors des besoins indirects de l'insémination artificielle. Sous l'autorité absolue de Mibs, sacré Grand Maître, ils se consacraient secrètement au sabotage, à l'échelle nationale, de la fête des Mères, dissimuleraient des bombes à retardement dans les bureaux des licences de mariage et feraient des razzias nocturnes dans les organisations mixtes n'appliquant par la ségrégation des sexes.

La réalisation de ce rêve aurait pu changer radicalement l'histoire future du Masculisme. Malheureusement, un des hommes de confiance de Mibs vendit la mèche à Dorselblad contre la concession des stands de cigares dans toutes les réunions nationales. Le Vieux Shep sortit pâle comme un linge d'une entrevue avec Hank le Tank. Il donna le mot et les Masculistes Anonymes furent dissous.

Mais il continua de marmonner et d'attendre. Ce fut pendant l'avant-dernier débat contradictoire à la télévision – alors que le membre du Congrès Borax s'élevait désespérément contre une attaque de Clarissima Strunt – que Shepherd Mibs entendit enfin sonner son heure.

La bande enregistrée de ce débat historique fut détruite deux semaines plus tard lors des folles émeutes du Jour de l'Élection. Il est donc impossible de reconstituer, avec un tel recul dans le temps, la réponse exacte de Borax à l'accusation de Mrs. Strunt le qualifiant « d'instrument des femmes d'affaires de Wall Street et des féministes mondaines de Park Avenue ».

Tous les comptes rendus sont d'accord pour dire qu'il commença par s'écrier : « Et vos amis, Clarissima Strunt, vos amis sont dirigés par... »

Mais que dit-il ensuite ?

Dit-il, comme le prétendit Mibs : « ... un ex-failli, un repris de justice et un ex-homosexuel » ?

Dit-il comme le rapportèrent plusieurs journaux : « ... un ex-failli, un repris de justice et un ex-hétérosexuel » ?

Ou bien dit-il seulement, comme Borax lui-même persista à l'affirmer jusqu'à son dernier jour : « un ex-failli, un repris de justice et un ex-homo-bestial » ?

Quels qu'aient été les termes exacts employés, la première partie de l'accusation se référait indubitablement à P. Edward Pollyglow et la deuxième à Henry Dorselblad. Restait la troisième épithète – et restait Shepherd L. Mibs.

Tous les journaux américains de la côte Ouest à la côte Est, parurent avec cette manchette :

MIBS S'ESTIME MORTELLEMENT OFFENSÉ ET PROVOQUE BORAX EN DUEL

Pendant un moment, c'est-à-dire le temps de trois ou quatre éditions, il y eut une sorte de silence pétrifié. L'Amérique retenait son souffle. Puis :

DORSELBLAD MÉCONTENT PRESSE MIBS D'ANNULER LE DUEL

Et :

LE VIEUX PEP SUPPLIE LE VIEUX SHEP : « NE VOUS SALISSEZ PAS LES MAINS AVEC LUI »

Mais :

MIBS, INÉBRANLABLE, VEUT UN DUEL À MORT

De même :

CLARISSIMA STRUNT DÉCLARE : « C'EST UNE AFFAIRE D'HOMMES »

Dans l'entre-temps, de l'autre côté de la barrière, il y eut une timide et hésitante tentative d'éluder la difficulté :

BORAX REFUSE LE DUEL, COMME PROMIS À SA MÈRE

Cela ne cadrait pas très bien avec le goût nouveau du public pour les réparations par les armes. Il y eut une autre

tentative :

« LE CANDIDAT À LA PRESIDENCE NE PEUT TRANSGRESSER LA LOI », CLAMENT LES PASTEURS

Mais cela eut peu d'effet sur la situation ; alors :

LE MEMBRE DU CONGRÈS PROPOSE DE FAIRE DES EXCUSES : « JE NE L'AI PAS DIT, MAIS JE ME RÉTRACTERAI »

Malheureusement :

SHEP S'ÉCRIE : « C'EST HONTEUX ! BORAX DOIT SE BATTRE AVEC MOI OU PORTER LA MARQUE INFAMANTE DU LÂCHE ! »

Le candidat et ses conseillers, se rendant compte qu'il n'y avait pas moyen d'en sortir :

UN DUEL MIBS-BORAX AURA LIEU LUNDI. UN CHAMPION POIDS LOURD DIRIGERA LE COMBAT

*Prie pour moi, demande Borax à sa mère : Ton fils chéri, mort ou vif.
Un lauréat du prix Nobel admis comme carabin assistant au duel.*

Borax et dix ou douze conseillers mâchouillant des cigares s'enfermèrent dans une chambre d'hôtel et étudièrent la question sous toutes ses faces. A cette époque, bien entendu, ni lui ni son état-major ne se seraient risqués à fumer des cigares autrement qu'en privé. En public, ils croquaient des pastilles de menthe.

On leur avait laissé le choix des armes et c'était là un choix difficile. Le Duel de Chicago fut banni comme manquant totalement de dignité et susceptible de salir l'image d'un Président. Restait l'épée et le pistolet. Ils devaient affronter le fait que Borax n'était un expert dans aucune des armes, alors que son adversaire avait gagné des tournois dans les deux. Finalement on choisit le pistolet, la distance plus grande et des conditions atmosphériques incertaines pouvant jouer en sa faveur.

Donc, le pistolet. Avec un seul coup à tirer par personne, pour avoir le maximum de chances de survie.

Toute la nuit ils discutèrent de ruses variées, depuis la corruption et l'intimidation des officiels dirigeant la rencontre, jusqu'à l'idée de faire tirer Borax un instant avant le signal. L'immoralité de cet acte, fit-on remarquer, se perdrait complètement dans la confusion des polémiques contradictoires de la presse. Ils levèrent la séance sans avoir pris d'autre décision ni trouvé de solution meilleure que d'inciter Borax à suivre un entraînement intensif avec le champion du tir au pistolet des États-Unis durant les deux jours qui restaient, et de faire le maximum d'efforts pour atteindre un degré de compétence minimal.

Le matin du duel, le jeune candidat était tout à fait cafardeux. Pendant presque quarante-huit heures, il avait été au stand de tir sans arrêt. Il se plaignait d'avoir très mal aux oreilles et annonçait amèrement que ses progrès au pistolet n'étaient que fort médiocres. Pendant tout le trajet jusqu'au terrain, il resta assis dans son coin en silence, penchant la tête sur sa poitrine avec un air malheureux.

Il devait être en proie à une panique totale. C'est le seul motif qu'on puisse donner à sa décision d'user d'un stratagème qui ne fut pas de prime abord approuvé par tout son entourage – une irrégularité sans précédent et politiquement très compromettante.

Borax n'était pas un érudit, mais il avait lu pas mal de livres sur l'histoire de l'Amérique et finit par trouver la réponse à son problème dans la biographie d'Andrew Jackson.

Bien des années avant son élévation au plus haut poste national, le septième Président des États-Unis avait connu une situation, similaire à celle où Elvis P. Borax se trouvait à présent. Provoqué en duel dans les mêmes conditions et conscient de son extrême nervosité, Jackson décida de laisser son adversaire tirer le premier. Quand, à la surprise générale, l'homme le manqua et que ce fut le tour de Jackson de faire feu, il prit largement son temps. Il ajusta son pistolet sur son pâle antagoniste en sueur, visa soigneusement et de façon précise dans un délai de quelques secondes. Puis il fit feu et tua l'homme.

Voilà qui ferait l'affaire, décida Borax. Comme Jackson, il laisserait Mibs tirer le premier.

Malheureusement, à la fois pour l'histoire et pour Borax, le premier coup fut le seul tiré. Mibs ne le manqua pas. Bien qu'il se soit plaint plus tard – soucieux de la perfection comme il l'était – que les mires défectueuses de l'antique pistolet de duel l'eussent fait tirer à douze bons centimètres au-dessous de sa cible.

La balle traversa la joue droite du visage rigide et détourné de Borax et sortit par la joue gauche. Elle s'encastra ensuite dans un érable à moins de cinq mètres de là, d'où elle fut extraite plus tard et présentée au Smithsonian Institute. L'arbre, désormais connu sous le nom d'Érable du Duel, fut pendant des années une grande attraction et devint le centre de vastes terrains de pique-nique et de motels.

Borax fut emmené en hâte à l'hôpital de campagne voisin, qui avait été ouvert spécialement dans cette éventualité.

Les bulletins de santé publiés les jours suivants étaient rassurants sur l'état de Borax, mais ne donnaient aucun détail. Aussi les gens ne savaient-ils que penser. Une seule chose paraissait certaine : il vivrait.

De nombreuses rumeurs circulèrent. Mibs avait-il réellement utilisé une balle dum-dum ? L'avait-il enduite d'un poison sud-américain rare ? La mère du candidat avait-elle vraiment fait tout le voyage depuis sa riante demeure du Marais d'Okeehobee en Floride jusqu'à New York, où elle se serait précipitée sur le Vieux Shep dans la salle de rédaction du *Torse velu*, le griffant et le lacérant à coups d'ongles, le mordant avec son râtelier ? Y avait-il eu une cérémonie secrète à minuit, au cours de laquelle les dirigeants locaux du Masculisme avaient formé le carré autour de Shepherd Mibs et regardé Henry Dorselblad briser l'épée et le cigare de Mibs sur son genou, piétiner le chapeau melon de Mibs et arracher d'un geste solennel le suspensoir noué autour de ses reins ?

Chacun savait que le corps du jeune membre du Congrès avait été si consciencieusement mesuré et photographié avant le duel que la prothèse de trois ou quatre molaires détruites par la balle était une question relativement simple. Mais une prothèse était-elle possible pour la langue ? Et la chirurgie esthétique pourrait-elle jamais réparer ces rondes joues ensoleillées et ce chaleureux sourire d'adolescent ?

Selon une tradition maintenant fermement établie, le dernier débat télévisé de la campagne devait avoir lieu la veille au soir de l'Élection. Chevaleresque, Mrs. Strunt proposa de l'annuler. Mais le quartier général de Borax rejeta son offre : on devait suivre la tradition ; le spectacle devait continuer.

Ce soir-là, tous les téléviseurs existant aux États-Unis fonctionnèrent, même les vieux postes en noir et blanc. Les enfants furent tirés de leur lit, les infirmières arrêtaient leur service dans les hôpitaux, les sentinelles furent relevées dans les postes lointains.

Clarissima Strunt parla la première. Elle résuma les résultats de la campagne sur un ton amical et patelin, défendant la cause du Masculisme devant le corps électoral dans son meilleur style de femme d'intérieur.

Puis les caméras se braquèrent sur le membre du Congrès Borax. Il ne prononça pas un mot, fixant tristement sur l'auditoire des yeux humides, mais expressifs. Il montra du doigt le petit trou circulaire dans sa joue droite. Lentement il tourna la tête pour montrer l'autre joue. Elle était percée du même trou. Il hocha la tête et leva une grande photographie de sa mère dans un luxueux cadre d'argent. Une grosse larme roula et s'écrasa sur la photo.

Ce fut tout.

On n'avait pas besoin d'être un enquêteur public professionnel ou un politicien pour prédire le résultat. Mrs. Strunt reconnut sa défaite au milieu de la journée de l'Élection. Dans chaque État, le Masculisme et ses protagonistes furent balayés dans une écrasante défaite. Les rues étaient jonchées de chapeaux melon et de tabliers abandonnés. C'était un suicide que d'être vu en train de fumer un cigare.

Shepherd L. Mibs s'enfuit en Angleterre.

Pollyglow se tint prudemment dans l'ombre jusqu'à sa mort. Selon ses dernières volontés, on l'inhuma dans un suspensoir géant. Ses funérailles inspirèrent de longs articles illustrés dans les journaux, retraçant l'ascension et la chute du mouvement qu'il avait fondé.

Quant à Henry Dorselblad, il disparut, submergé par une véritable marée de femmes furieuses qui envahirent en hurlant le quartier général du Masculisme. On ne retrouva pas son corps dans les décombres, ce qui donna naissance à bien des légendes. Certains prétendent qu'il avait été empalé sur les pointes d'innombrables parapluies brandis par les mères de famille américaines outragées. D'autres racontèrent qu'il s'était échappé sous le déguisement d'une femme de charge et qu'il reviendrait un jour pour reconstituer des hordes à chapeaux melon et cigares dont il prendrait le commandement. Toutefois, à cette date, il ne l'a pas encore fait.

Elvis P. Borax, comme chacun sait, fut, pendant deux mandats le Président le plus silencieux depuis Calvin Coolidge et se retira à Miami, où il s'occupa du commerce de fleurs en gros.

Tout se passa presque comme si le Masculisme n'avait jamais existé. Si nous ne comptons pas les groupes d'hommes éméchés, qui, à la fin d'un raout, chante nostalgiquement de vieilles chansons et se lancent de vieux cris héroïques de ralliement, nous n'avons plus de nos jours que très peu de souvenirs de la grande convulsion.

L'un d'eux est le suspensoir.

Le suspensoir a survécu en tant que partie du costume masculin moderne. Dans la marche, il a une ondulation rythmique qui, pour de nombreuses femmes, évoque un index menaçant. Pour les hommes, le suspensoir est toujours un drapeau, peut-être à présent le drapeau d'une trêve, mais qui s'agite dans une guerre sans cesse renaissante.

Traduit par PAUL ALPÉRINE.
The Masculinist Revolt.

PAUL ET SON ARBRE

Par Gene Wolfe

Morte est l'autorité, chacun vit à sa guise.

RONCARD,

Discours des misères de ce temps.

Cette fois tout de même, la Constitution américaine se dégingue, la violence est maîtresse de la rue. Des révoltés ? Sans doute, mais de l'espèce fasciste. A côté, des gens qui ne veulent pas voir. Mais il y a diverses façons de ne pas voir, et les enfants n'imiteront pas forcément leurs parents. Peut-être sont-ils en train de chercher ailleurs une autre voie. A moins que ce comportement énigmatique soit leur manière à eux de vivre la même lâcheté que leurs parents. Allez savoir ! Gene Wolfe est un auteur très ambitieux, et il a réussi à écrire une histoire où le héros est absent. Avec lui, nous finissons dans l'ambiguïté et le mystère. La révolte ne secoue plus. Elle plane.

C'ÉTAIT le lendemain du jour où le gouverneur de l'État avait fait appel à la Garde nationale, mais dans l'esprit de Morris, c'était plutôt le matin qui suivit la deuxième nuit passée par Paul dans l'arbre. Morris se lavait les dents au scotch ; il venait de jeter un coup d'œil dans la chambre de Paul ; son lit n'était pas défait. Et il faisait chaud, mais pas dans la maison car elle était climatisée.

Sheila dormait encore, allongée de tout son long comme un homme, sur l'un des lits jumeaux. Respectant son sommeil, il remplit son verre de scotch et, ainsi pourvu, se rendit au patio qui flanquait la maison. Le soleil était à peine levé et pourtant les meubles métalliques du patio en recevaient déjà une certaine chaleur. La journée promettait d'être torride. Il entendit le bruit sec des cisailles de Russell de l'autre côté de la haie et il s'arma de courage en prévision de l'inévitable commentaire.

« Ça va chauffer, hein ? »

La tête de Russell avait surgi au-dessus de la haie. Morris répondit d'un signe d'assentiment, espérant, par son silence, maintenir Russell à distance. Vain espoir. Il entendit son voisin lever le loquet de la barrière, et pourtant il évitait de regarder de son côté.

« Plus chaud que les charnières des portes de l'enfer, dit Russell en s'asseyant. J'avais décidé de faire mon jardinage de bon matin, à la fraîche, et voyez dans quel état je suis. Déjà tout en sueur. Vous avez su ce qu'ils ont fait la nuit dernière ? Ils ont frappé un flic à mort avec des clubs de golf et des maillets de polo qu'ils avaient piqués à une devanture. »

Morris ne dit mot ; il regardait la cabane de Paul dans l'arbre. C'était de l'autre côté de la cour, mais à une hauteur telle qu'on pouvait la voir par-dessus le toit de la maison.

« Ils l'ont frappé à mort en pleine rue.

– Je dirais que certains flics le méritent, dit Morris d'un air sombre,

– Oui, d'accord, mais ce que je n'encaisse pas, c'est de les voir zigouillés par ces gars-là... Dites-donc, il est un peu tôt pour picoler, non ? »

Russell était un grand type dégingandé, avec un long cou d'où saillait une grosse pomme d'Adam ;

Morris, petit et ventru, lui enviait son aspect longiligne.

« C'est bien possible, répondit-il. Je vous offre un verre ?

– Eh bien, comme c'est samedi... »

La maison était fraîche, bien plus que le patio, mais manquait d'air. Il emplit un verre du whisky bon marché réservé aux invités et y fit gicler un jet d'eau gazeuse. Lorsqu'il ressortit, Russell fixait à son tour la cabane perchée dans l'arbre.

« Votre fils Paul ? »

Morris fit un signe de tête affirmatif.

« Il a construit ça tout seul, pas vrai ? Je me rappelle l'avoir vu grimper là-haut avec des planches ou je ne sais quoi, et son petit transistor qui marchait pour lui tenir compagnie. »

Il prit le verre que Morris lui tendait.

« Ça ne vous ennuerait pas que j'aie vu ça de plus près ? »

Morris le suivit de mauvais gré, enjambant ces roses inodores aux tons de feu que Sheila aimait tant.

L'arbre qui se dressait de l'autre côté de la maison donnait trop d'ombre pour des roses. Il n'y avait rien sous ses branches hormis un maigre gazon et quelques pierres que Paul avait laissées tomber.

Russell siffla d'admiration.

« C'est tout en haut, dit-il. A quinze mètres au bas mot. Pourquoi lui avez-vous permis de bâtir ça si haut ?

– Sheila a pour principe de ne pas contrecarrer ses inclinations naturelles. »

Ces paroles, à peine prononcées, lui parurent insipides, et il les noya sous une nouvelle gorgée de whisky. Russell hocha la tête.

« Si jamais il tombe de là-haut, il se tue.

– Paul sait grimper aux arbres.

– Bien sûr, sinon il n'aurait jamais pu bâtir cette cabane. »

Russell continuait à la fixer, le corps fléchi en arrière. Morris était impatient de le voir retourner au patio.

« Le travail lui a pris près de deux semaines, dit-il.

– Il a chipé du bois dans le chantier à côté, n'est-ce pas ?

– Je lui en ai acheté une partie. »

Morris avait entrevu la petite tête brune de Paul à une fenêtre de sa cabane. Il se demanda si Russell l'avait vu.

« Mais il a piqué presque tout. Des barres de cinquante millimètres sur cent et de cent sur cent, ça a l'air d'être du solide.

– Certainement. »

Et Morris laissa échapper :

« Il a des seaux remplis de pierres là-haut.

– Pour quoi faire ?

– Je n'en sais rien.

– Eh bien, demandez-le-lui. C'est votre fils, non ? »

Frustré dans sa curiosité, Russell paraissait furieux. Silencieux, Morris liquida son second whisky.

« Comment fait-il pour grimper là-haut ? demanda Russell, les yeux fixés de nouveau sur la cabane. Vous-même, je doute que vous en soyez capable.

– Il a coupé certaines des branches une fois son travail terminé. Il a une corde à nœuds qu'il déroule de là-haut.

– Une corde ? Où ça ? » Russell écarquillait les yeux en quête d'une corde entortillée quelque part dans les branchages.

Trop tard, c'était lâché, et Russell allait tout savoir.

« Il tire la corde à lui lorsqu'il est installé là-haut », dit Morris. Son whisky était comme un bain de mercure sur son estomac à jeun.

« Quoi, il est donc là-haut maintenant ?

– Il y est depuis jeudi », dit Sheila, apparemment libre de toute inquiétude.

Les deux hommes ne l'avaient pas entendue venir. Morris se tourna vers elle et vit qu'elle portait une robe d'intérieur rose matelassée. Elle avait encore ses bigoudis.

« Tu n'avais pas besoin de te lever si tôt, dit-il.

– C'est exprès, répondit-elle en bâillant. J'ai mis le radio-réveil à six heures, il va faire chaud en ville et je veux y être dès l'ouverture des magasins.

– A votre place, je n'irais pas aujourd'hui, dit Russell.

– Je n'irai pas là où vous pensez... Je sais choisir les bons magasins. »

Sheila bâilla de nouveau. Lorsqu'elle était démaquillée, pensa Morris, elle faisait trop âgée pour avoir un fils aussi jeune que Paul. Lui aussi, d'ailleurs, mais en général Sheila lui paraissait plus jeune ; surtout quand il avait bu.

« Vous avez vu qu'on a fait appel à la Garde nationale ? » ajouta-t-elle lorsqu'elle eut fini de bâiller.

Russell hocha la tête.

« Vous savez qu'on leur a reproché de tirer à tort et à travers et de faire plus de dégâts que les émeutiers. Eh bien, ils veulent manifester contre ces insinuations. Je l'ai entendu à la radio. Ils vont organiser une marche de protestation aujourd'hui. »

Russell n'écoutait plus. Il se pencha en arrière pour regarder une fois de plus la cabane de Paul.

« Il n'a pas bougé de là depuis jeudi, dit Sheila. C'est comique, non ? »

Morris fut le premier surpris de s'entendre dire :

« Moi, je ne trouve pas ça drôle, et je vais le faire redescendre aujourd'hui. » Sheila le regarda froidement. « Comment peut-il vivre là-haut ? demanda Russell.

– Oh ! il a des couvertures et tout ce qu'il faut.

– Pendant que j'étais au bureau jeudi, dit Morris posément, il s'est muni de couvertures, de conserves et de jus de fruit, et il a tout monté là-haut.

– C'est excellent pour lui, dit Sheila. Il a sa radio, son couteau de scout et tout le nécessaire. Il veut être seul et indépendant. Pourquoi pas ? Il descendra quand il aura faim, voilà ce que je dis à Morris, et en attendant nous savons où il est.

– Je vais le faire descendre aujourd'hui », répéta Morris, mais ni sa femme, ni Russell ne l'écoutaient.

Lorsqu'ils furent partis – elle pour mettre en train le petit déjeuner, lui sans doute pour finir de tailler son côté de la haie -, Morris resta sur place, les yeux fixés sur la cabane. Au bout de quelques minutes, il se dirigea vers le tronc et posa sa main sur son écorce rugueuse. Depuis trois jours, il étudiait cet arbre, et il savait qu'il n'était pas facile d'y grimper, même avant que Paul n'en élague quelques branches. D'un pas à peine chancelant, il alla au garage et en sortit l'échelle double.

Du haut de l'échelle, il arrivait à atteindre la branche la plus basse au prix d'une pénible gymnastique d'étirement, le corps appuyé contre le tronc, en équilibre instable sur ses orteils. Il avait bien changé depuis quinze ans et il en prit soudain conscience : ses paumes étaient devenues toutes molles, et son corps était lourd, lourd ! Pourtant, étreignant la branche, il tenta un rétablissement, mais en voulant serrer l'arbre entre ses jambes, il donna un coup de pied à l'échelle, qui fut renversée. Alors il entendit monter la voix de Russell – « Attention, Morris, vous allez vous casser la figure ! » – et un faible bruit de musique. Se tordant le cou, il vit Russell qui, un transistor attaché à la ceinture, était en train de redresser l'échelle.

Morris lui lança un remerciement reconnaissant et, tout haletant, fit une halte sur son perchoir avant d'en redescendre.

« A votre place, j'y renoncerais, dit Russell.

– Écoutez, dit Morris, encore suffoquant, voudriez-vous monter là-haut pour aller le chercher ? Vous êtes sûrement meilleur grimpeur que moi. »

Il était bien humiliant pour lui de s'avouer ainsi vaincu, mais il fallait s'y résigner.

« Désolé, dit Russell en portant la main à sa poitrine. Interdit par la faculté.

– Oh ! je ne savais pas.

– Rien de grave, mais je dois éviter les endroits d'où je pourrais faire une chute dangereuse. Je suis sujet au vertige.

– Je vois.

– O. K. Vous avez entendu les dernières nouvelles à propos des faux policiers ? »

Morris fit non de la tête, toujours pantelant, s'appuyant sur l'échelle pour retrouver son assiette.

« Ils dépouillent les flics crevés de leurs uniformes pour les endosser. Pour foutre la pagaille, c'est radical.

– Je veux bien le croire. »

Russell frappa l'arbre du pied.

« C'est votre même, non ? Pourquoi ne lui dites-vous pas tout simplement de descendre ?

– C'est ce que j'ai fait hier. Sans résultat.

– Eh bien, essayez encore aujourd'hui. Un peu de fermeté !

– Paul ! cria Morris d'une voix aussi autoritaire que possible. Paul, regarde-moi ! »

Rien ne bougea dans la cabane en haut de l'arbre.

« Soyez ferme. Dites-lui qu'il faut descendre.

– Paul, sors de là immédiatement. »

Les deux hommes attendirent. Rien ne troubla le silence hormis la musique discordante de la radio et le murmure de la brise parmi les feuilles en dents de scie.

« Je parie qu'il ne viendra pas, dit Morris.

– Vous êtes sûr qu'il est là-haut ? »

Il en était sûr puisqu'il avait entrevu la tête de Paul un moment auparavant.

« Il est là-haut. C'est tout simple, il ne veut pas répondre. »

Morris se rappela le temps où il sortait de leur tiroir les photos de sa propre enfance, don de sa mère, et les étudiait pour essayer de découvrir quelque similarité entre lui et Paul.

« Il ne veut pas discuter, conclut-il faiblement.

– Dites-donc, pourquoi ne pas abattre l'arbre ? »

Russell avait dit ces mots en un murmure. Morris fut horrifié.

« Il serait tué ! »

La radio cessa d'égrener ses tintements métalliques. « *Nous interrompons ce programme pour vous donner lecture d'une dépêche qui vient de tomber sur nos téléscripteurs.* » Les deux hommes se figèrent. « *La manifestation organisée par les Citoyens pour la Paix a été dispersée par quelque cinq cents membres des sections d'assaut du Parti Nazi Américain. Il paraîtrait que les membres d'un club motocycliste sont entrés dans la mêlée, mais on ignore dans quel camp.* »

Russell arrêta la radio. Morris soupira.

« Chaque fois qu'ils nous transmettent un communiqué, je m'attends à ce que ce soit la grande nouvelle. »

Son voisin acquiesça d'un signe de connivence.

« Bon. Écoutez. Il n'est pas question d'abattre l'arbre entièrement. De toute façon il fait bien quatre-vingts centimètres de diamètre, et ça prendrait sans doute deux ou trois jours. Alors il nous suffirait de lui donner quelques coups de hache. Votre fils aurait peur d'être abattu avec l'arbre, et il descendrait. Vous avez une hache ? »

Morris fit non de la tête.

« J'en ai une, dit Russell, je vais la chercher. »

Morris attendit qu'il eût disparu, puis appela Paul plusieurs fois d'une voix douce. Pas de réponse. Morris éleva la voix.

« Nous ne voulons pas te faire du mal, Paul. »

Que faire ? Lui offrir quelque chose pour l'amadou, mais quoi ? Il avait déjà une bicyclette.

« Je ferai aménager pour toi une piscine, Paul. Dans l'arrière-cour, là où ta mère a ses fleurs. Je vais faire venir des hommes avec un bulldozer pour creuser la terre et faire une piscine. »

Pas de réponse. Il aurait aimé dire à Paul qu'ils n'avaient pas vraiment l'intention d'abattre l'arbre, mais quelque chose l'en empêchait. Il entendit Russell ouvrir la barrière de l'autre côté de la maison.

Sa hache était un vieil outil émoussé et rouillé ; la tête en était mal assujettie sur le manche, si bien qu'au bout de quelques coups il fallait la cogner sur le tronc pour la remettre en place ; la main de Morris, déjà écorchée, souffrait à chaque coup de hache. Lorsqu'il eut enfin réussi à faire sur l'arbre une petite entaille – la plupart du temps notre bûcheron manquait piteusement son but, frappant trop haut ou trop bas – il avait les bras et les poignets tout endoloris. Paul n'avait pas bougé, ne daignant même pas regarder par une de ses fenêtres.

« Je vais encore essayer de grimper, dit Morris. Avez-vous une échelle plus longue que celle-ci ? »

Russell acquiesça.

« Oui, si vous m'aidez à la transporter. »

La femme de Russell les intercepta tandis qu'ils traversaient son patio ; elle les fit entrer chez elle pour leur offrir une limonade.

« Bonté divine, Morris, on dirait que vous allez attraper un coup de sang ! Fait-il donc si chaud dehors ? »

La maison de Russell était climatisée, elle aussi.

Ils étaient assis dans la salle de séjour, sirotant leur limonade. On voyait scintiller des images animées sur le petit écran, mais la femme de Russell avait baissé le son au point de le réduire à un faible murmure. On voyait un vaste édifice hétéroclite d'où sortaient des vagues de fumée. Des pompiers et des soldats s'affairaient tout autour. Puis la caméra, en un travelling vertigineux, prit en enfilade des rues de banlieue, et Morris vit deux maisons très semblables à la sienne et à celle de Russell ; il eut presque l'impression de percer leur mur du regard et de se voir lui-même, avec son voisin, en train d'observer leurs propres maisons sur l'écran, du fond de leurs fauteuils... Une autre image : la police tirant sur les fenêtres d'un grand immeuble de rapport. Russell, par des clins d'œil et des gestes, lui faisait signe de se taire : il profitait de ce que sa femme était à la cuisine pour lui verser du gin dans sa chope de limonade.

Morris fut pris de nausée lorsqu'il se leva. Il se demandait vaguement si Sheila le cherchait, irritée de voir son déjeuner refroidir. Il reprit son aplomb sur le pas de la porte et sortit, précédé par Russell. Il était conscient d'avoir le visage en feu. La chaleur était devenue accablante.

Il leur fallut écarter des pots de peinture et des fenêtres brisées pour dégager l'échelle extensible de Russell. Elle était aussi vieille que la hache, barbouillée de taches blanches et jaunes, et elle leur parut lourde comme du métal lorsqu'ils l'eurent calée sur leurs épaules pour l'amener à l'arbre.

« Avec ça vous grimpez les six premiers mètres, dit Russell. Vous pensez pouvoir aller ensuite jusqu'en haut ? »

Morris fit oui de la tête, sachant bien qu'il en serait incapable.

Ils assemblèrent les deux sections de l'échelle et la posèrent contre l'arbre, Russell discourant savamment sur la distance qui devait séparer sa base de celle de l'objet à escalader. Il avait été ingénieur autrefois ; pourquoi ne l'était-il plus ? Morris ne l'avait jamais su exactement.

L'échelle tremblait. Il lui paraissait étrange d'être entouré de feuilles au lieu de les voir d'en bas, et d'avoir à regarder en dessous de lui pour voir Russell collé au sol. Au sommet de l'échelle, une grosse branche était tombée quelques années auparavant, et elle avait laissé un espace vide qui lui permettait d'embrasser du regard toutes les maisons du voisinage au-dessus au toit de sa propre demeure.

« Je vois de la fumée, cria-t-il. Là-bas. Un grand incendie.

– Pouvez-vous grimper jusqu'à votre fils ? »

Morris essaya d'abandonner l'échelle en enjambant délicatement le tronçon de la branche cassée. Il fut pris de vertige et redescendit.

« Qu'avez-vous ?

– Si j'avais une corde, dit Morris, accompagnant ces mots d'une mimique appropriée, je la mettrais autour de ma taille et autour du tronc. Vous savez, comme les hommes qui grimpent aux poteaux télégraphiques. »

– Des sirènes mugissaient au loin.

« J'en ai une, dit Russell en claquant des doigts. Attendez une minute. »

Morris attendit. Le bruit des sirènes s'éteignit. Il n'entendait plus que le murmure des feuilles. Mais Russell ne revint pas. Morris allait rentrer chez lui lorsque le camion s'arrêta le long du trottoir. C'était un camion découvert et il disparaissait sous les hommes qu'il transportait, des blancs, des bruns, des noirs ; la plupart d'entre eux portaient des chemises et des pantalons kaki avec de larges ceintures de cuir noir, mais pas d'insignes, et ils avaient pour armes des gourdins, des bouteilles et des barres de fer. Il en vit quelques-uns traverser sa pelouse alors que le camion était à peine arrêté, et un grand type armé d'une batte de base-ball se mit à frapper sur la grande baie de sa salle de séjour.

« Que voulez-vous ? dit Morris. Qu'est-ce que c'est ? »

Le chef de la bande l'attrapa par le plastron de sa chemise et le secoua comme un prunier tandis que les autres faisaient cercle autour de lui. Une pierre frappa le sol, suivie d'une seconde pierre, et Morris comprit que Paul les lançait de là-haut pour le défendre, mais la distance était trop grande. Il reçut un grand coup de chaîne sur le dos.

Traduit par JEAN BAILHACHE.

Paul's Treehouse.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

ALBEE (GEORGE SUMNER) – C'est là un de ces auteurs-météores qui ne font qu'une seule apparition dans le monde de la science-fiction, et dont le souvenir serait perdu s'ils n'avaient retenu l'attention d'un anthologiste ; dans ce cas particulier, ce fut Groff Conklin qui reprit cette nouvelle dans son recueil *12 Great Classics of Science Fiction*.

ALDISS (BRIAN WILSON) – L'« homme de lettres » de la science-fiction britannique. Né en 1925, Brian W. Aldiss participa à la seconde guerre mondiale en Birmanie. Revenu à la vie civile, il travailla pendant une dizaine d'années comme libraire, avant de se consacrer à une carrière littéraire. Il fut un des auteurs révélés par la revue londonienne *New Worlds*. Observant que « la science-fiction n'est pas plus écrite pour les savants que les histoires de fantômes ne le sont pour les fantômes », il s'efforce de concilier les exigences du style avec celles du contenu. Sa réputation est aussi étendue aux États-Unis que dans son propre pays, grâce à des ouvrages tels que *Non-stop* (1956, *Croisière sans escale*), *Space, Time and Nathaniel* (1957, *L'Espace, le temps et Nathanaël*), *The Canopy of Time* (1959, *Equateur*), *Hothouse* (1961, *Le Monde vert*) et *Greybeard* (1964, *Barbe-Grise*). Il a ultérieurement signé quelques récits où l'expérimentation verbale tient la première place, ce qui l'a fait classer parmi les adeptes occasionnels de la « nouvelle vague » de la science-fiction. En 1964-1965, il collabora avec Harry Harrison pour un éphémère – mais remarquable – périodique consacré à la critique littéraire du domaine, *S. F. Horizons*. Il a fait paraître, en 1973, une histoire de la science-fiction, *Billion Year Spree*, et a de nouveau œuvré avec Harry Harrison, notamment pour la publication de neuf anthologies annuelles, *Best S. F. : 1967-1975*. Il a réuni, seul, d'autres recueils notables, dont *Space Opéra* (1974), *Space Odysseys* (1974) et *Galactic empires* (1976). Comme auteur, Aldiss a expérimenté les techniques habituellement associées à l'anti-roman et au flux de conscience à la manière de James Joyce dans *Report on Probability A* (1968), une « histoire surréaliste de voyeurisme énigmatique ». Il a aussi écrit *The Shape of Further Things* (1970), une intéressante combinaison d'autobiographie et d'autocritique. Avec Harry Harrison, encore, il a réalisé *Hell's Cartographers* (1975), un recueil de textes autobiographiques par six auteurs de science-fiction, dont Harrison et lui-même. Enfin, il est toujours présent sur la scène science-fictionnelle du début des années 80 avec la trilogie saisonnière d'Helliconia (1^{er} tome : *Le Printemps d'Helliconia*).

ANDERSON (POUL) – L'orthographe de son prénom s'explique par ses ascendances Scandinaves ; il est cependant né aux États-Unis, en 1926. Après des études de physique – financées par la vente de ses récits, et achevées par un diplôme obtenu en 1948 –, il s'est consacré à la carrière d'écrivain. Entre son premier texte, publié en 1947, et le numéro spécial que *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra en avril 1971, il a fait paraître trente-quatre romans, quinze recueils, trois livres ne relevant pas de la science-fiction et deux anthologies, en plus de ce qu'il a signé dans les différents magazines spécialisés. Un sens de l'épopée, sans égal dans le domaine, anime beaucoup de ses écrits ; ceux-ci possèdent une vitalité dans l'action qui marque en particulier les scènes de bataille, pleines de mouvement. Cette qualité est mise au service de combinaisons thématiques variées. *Guardians of Time* (1955-1960, *La Patrouille du temps*) met en scène des hommes voyageant dans le passé afin d'éliminer les occasions de « déraillement historique ». *The High Crusade* (1960, *Les Croisés du cosmos*) exploite adroitement le motif du handicap d'une technologie trop avancée face à des primitifs résolus, les habitants d'un village médiéval anglais. Algis Budrys a salué en lui « l'homme qui serait le mieux qualifié pour parler des classiques (de la science-fiction) », ajoutant qu'il n'entreprenait cette étude que pour mieux créer ses propres univers. Titulaire de nombreux prix Hugo et Nebula, il a bâti une « histoire future » dans laquelle les récits construits autour de Nicholas van Rijn et, surtout, Dominic Flandry constituent des éléments unificateurs.

BRADBURY (RAY) – AUX YEUX du non-spécialiste, Ray Bradbury est l'écrivain qui, plus que tout autre, a longtemps personifié la science-fiction contemporaine. C'est par un chemin curieux qu'il est arrivé à cette situation. Son enfance paraît avoir été marquée par une peur de l'obscurité beaucoup plus prononcée que chez la plupart des écoliers, ainsi que par un intérêt précoce pour les contes de fées et les récits d'aventures. Ceux qui l'ont connu à cette époque le décrivent comme le boute-en-train du *fandom* de Los Angeles. Né en 1920, il décida, vers l'âge de dix-huit ans, qu'il deviendrait écrivain, mais les récits qu'il soumit à divers magazines spécialisés furent d'abord refusés ; de tous les grands auteurs « classiques », il est pour ainsi dire le seul qui n'ait pas été révélé par John W. Campbell Jr., le rédacteur en chef d'*Astounding*. Il vit en revanche ses nouvelles publiées dans *Weird Tales* et *Planet Stories*, puis dans des périodiques tels que *The New Yorker*, *Collier's*, *Esquire* et *The Saturday Evening Post* ; après Robert Heinlein, il fut donc un des premiers auteurs de science-fiction dont les textes échappèrent aux supports spécialisés, et ce précédent devait prendre ultérieurement une importance considérable. Après 1946, ses écrits commencèrent à retenir vivement l'attention par leur originalité ; plusieurs se déroulaient dans un décor commun (la planète Mars, telle que Bradbury la rêvait, et non telle que l'astronomie la révélait), et ils furent réunis en 1950 en un volume qui consacra définitivement la réputation de leur auteur : *The Martian Chronicles* (*Chroniques martiennes*). *The Illustrated Man* (1951, *L'Homme illustré*), recueil composé de manière semblable, puis *Fahrenheit 451* (1953), son premier roman, connurent un succès presque aussi vif. Il se confina alors pratiquement dans un unique thème fondamental (la dénonciation insistante des méfaits possibles de la science) qu'il développait dans un style volontairement simple, mais sur un rythme narratif dont la lenteur et la densité, obtenues en partie par l'emploi de répétitions et de retours, étaient minutieusement élaborées. L'esprit critique, chez Bradbury, ne va jamais très loin, mais l'écriture et le sens poétique sont ses atouts majeurs d'écrivain. C'est sans doute la raison pour laquelle les critiques non spécialisés l'ont remarqué, lui plutôt qu'un autre, parmi les auteurs de science-fiction contemporains. En mai 1963, *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra un numéro spécial. Depuis cette date, il a notablement ralenti son activité dans le domaine, écrivant du fantastique, de la poésie et des scénarios – pour le théâtre et le cinéma aussi bien que pour la télévision.

BUCK (DORIS PITKIN) – Cette signature est apparue, depuis 1952, au sommaire de *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* principalement, avec des nouvelles ainsi que des poésies.

CHRISTOPHER (JOHN) – Christopher Samuel Youd, Anglais, né en 1922, utilise le pseudonyme John Christopher pour ses récits de science-fiction. Il s'est créé une large audience grâce à des romans aux thèmes post-catastrophiques : *The Death of Grass* (1956, *Terre brûlée*), sur une Terre brusquement privée de ses ressources agricoles ; *The World in Winter* (1962, *L'Hiver éternel*), sur les ravages provoqués par une nouvelle ère glaciaire ; *A Winkle in the Skin* (1965), sur les bouleversements dus à une série de séismes continentaux. Sans sacrifier au pessimisme noir ni à l'horreur, ces textes sont écrits avec un sobre réalisme et une vraisemblance incontestable sur le plan de la psychologie. Parmi les autres livres de cette période, *The Twenty-Second Century* (1954) groupe des nouvelles sur une Terre future où l'économie éclairée a supplanté les milieux politiques dans la conduite des affaires mondiales. Après 1966, il a surtout écrit pour de « jeunes adultes », rencontrant un succès considérable. Sa trilogie, *The White Mountains*, *The City of Gold and Lead*, *The Pool of Gold and Fire* (1967-1968), reprend le thème de la révolte contre des conquérants extra-terrestres avec l'adjonction d'une menace climatologique.

ELLISON (HARLAN) – Né en 1934, Harlan Ellison est un des écrivains de science-fiction – de *science-fiction*, et ce, malgré sa volonté particulièrement affirmée de se situer à l'extérieur du genre ! – qui éprouve le plus violemment le besoin de s'expliquer. Ses recueils comportent habituellement un substantiel appareil para-fictif, sous forme de préface, introductions séparées des nouvelles, réflexions de l'auteur, aperçus autobiographiques, etc. Une manière plus rapide d'évaluer le personnage consisterait à lire son portrait de jeunesse tracé par son ami Robert Silverberg dans le numéro spécial (juillet 1977) que *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra ; que l'on sache simplement qu'il n'est pas rare de le voir jouer de la machine à écrire dans des lieux assez insolites (la vitrine d'une librairie ; une tente de camping installée dans les salons d'une convention mondiale), et que seules quelques rares personnes peuvent arborer le badge suivant : Never insulted by Harlan Ellison. Dans ses écrits, il apparaît comme une sorte d'écorché agressif, dont le style oscille de l'opportunisme « nouvelle vague » à la simple faconde, et s'appuie sur un talent narratif nerveux. S'il ne s'est pas beaucoup intéressé au roman, Ellison a signé un nombre considérable de nouvelles, dans lesquelles on distingue certains thèmes principaux : son aversion pour la science – qu'il ne traite d'ailleurs pas de façon rigoureuse –, son intérêt pour les archétypes des mythes juifs et chrétiens, sa méfiance envers l'amour. Ces écrits lui ont rapporté un nombre appréciable de prix Hugo et Nebula. Il a publié trois anthologies notables : *Partners in Wonder* (1971, *La Chanson du zombie*), *Dangerous Visions* (1967, *Dangereuses visions*) et *Again, Dangerous Visions* (1972). La première rassemble des récits dont chacun résulte de la collaboration d'Ellison avec un auteur différent. Les deux dernières, qui ont fait l'effet d'une bombe par la qualité, l'originalité et l'« avant-gardisme » des textes retenus – quoique la série des *Orbit* de Damon Knight ne leur cède en rien –, ne sont que l'apéritif à *Last Dangerous Visions*, superstructure, pour l'instant limitée à trois épais volumes, en gestation depuis plus de dix ans, et dont on espère la publication prochaine...

HILL (RICHARD) – Né en 1943. Après avoir exercé divers métiers (vendeur de chaussures, chauffeur d'ambulance, maître nageur, etc.), il s'est tourné vers l'enseignement et la littérature. Il a écrit, en plus de quelques récits de science-fiction – romans et nouvelles –, des articles de journalisme et des poèmes.

KAGAN (NORMAN) – Après avoir achevé des études de mathématiques, Norman Kagan écrivit, entre 1964 et 1966, quelques nouvelles de qualité où il exploitait souvent avec humour et de façon originale ses connaissances scientifiques.

KORNBLUTH (CYRIL M.) – Après avoir travaillé pour une agence de presse, C. M. Kornbluth (1923-1958) publia son premier récit, en 1940, et se consacra, dès lors à la science-fiction. Doué, dès ses débuts, d'une grande facilité d'écriture, il put compenser les effets de la mobilisation de ses confrères plus âgés ; il lui arriva, en effet, de remplir pratiquement à lui seul, sous divers pseudonymes, des numéros entiers de certains périodiques dont les forces rédactionnelles avaient été « décimées » par l'appel sous les drapeaux. Il commença, en 1949, une deuxième carrière, écrivant cette fois sous son propre nom, et collabora notamment avec Frederik Pohl, en particulier pour *The Space Merchants* (1952, *Planète à gogos*), roman devenu rapidement classique par son évocation de l'hypertrophie future de la publicité et de ses pouvoirs. Kornbluth avait une réputation de solitaire, au caractère renfermé, et ses écrits reflètent souvent une vision pessimiste du monde – ce pessimisme allant de l'ironie désinvolte à l'amertume mordante et désespérée. Les romans qu'il rédigea avec ses collaborateurs – Frederik Pohl, principalement ; parfois, Judith Merrill – laissent souvent percer l'influence modératrice de leur coauteur. Un récit qu'il avait écrit avec Pohl, *The Meeting*, a reçu un Hugo en 1973, quinze ans après son décès.

LEIBER (FRITZ) – Fils d'un acteur de théâtre et de cinéma qui eut son heure de célébrité dans les années 20 – on peut le voir dans *Le Fantôme de l'Opéra* –, et qui portait le même prénom que lui, Fritz Leiber Jr., naquit en 1910, et découvrit très tôt Shakespeare dans les tournées de son père. Il obtint un diplôme de psychologie, et s'essaya à divers métiers (prédicateur religieux, acteur dans la troupe paternelle). Il débuta, en 1939, dans *Unknown*, l'excellente – mais éphémère – revue de fantastique que John W. Campbell Jr. menait parallèlement à *Astounding*, et où il publia les premières aventures héroïques du Souricier gris et de Fafhrd (*Le Cycle des épées*, *Le Livre de Lankhmar*). En même temps, paraissaient, dans *Weird Tales*, des nouvelles fantastiques comme *The Hound* (1942), sur les « êtres surnaturels d'une cité moderne ». Enfin, il passa au roman, avec *Conjure Wife* (1943, *Ballet de sorcières*), puis *Gather, Darkness !* (1943, *À l'aube des ténèbres*) et *Destiny Times Three* (1945) – dans ces deux derniers récits, il se convertit à la science-fiction, mais comme à regret, et en conservant de nombreuses références à la sorcellerie. En mai 1945, il devient co-rédacteur en chef de *Science Digest*, et s'arrête d'écrire. De 1949 à 1953, il signe une série de nouvelles sarcastiques pour *Galaxy*, dont *Corning Attraction* (1950, *Le Prochain Programme au spectacle*) et *The Moon is Green* (1952, *La Lune était verte*). Cette double activité

professionnelle finit par le mener à la dépression ; il se met à boire, et tout finit par une cure de désintoxication. Enfin, il quitte *Science Digest* en 1956, et recommence à publier en 1957. Cette troisième carrière est de beaucoup la plus brillante, avec notamment deux romans qui obtiennent le prix Hugo : *The Big Time* (1958, *Guerre dans le néant*) et *The Wanderer* (1964, *Le Vagabond*). Fritz Leiber est peut-être, avec Théodore Sturgeon, l'auteur le plus original de sa génération ; son ton inimitable, où l'horreur et l'humour font pour une fois bon ménage, lui a souvent valu d'être tout d'abord incompris, et ce n'est que depuis les années 60 qu'on lui rend pleinement justice. Le numéro de juillet 1969 de *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui a été consacré.

PURDOM (TOM) – Né en 1936, Tom Purdom est diplômé en sciences sociales. Il a principalement travaillé comme professeur, enseignant la langue anglaise et la science-fiction dans divers établissements universitaires de Philadelphie. Son ambition, a-t-il déclaré, est d'écrire le genre d'histoires qu'il aime lire. Le thème qui l'intéresse le plus est l'adaptation à la technologie. *The Tree Lord of Imeten* (1966), *Five Against Ariane* (1967) et *The Barons of Behavior* (1972) sont des romans où il campe un héros s'opposant à un dictateur, dans un cadre dont il soigne la cohérence technologique.

SCHRADER (STEVEN) – Le récit présenté dans ce volume paraît avoir été l'unique incursion de l'auteur – sous cette signature, tout au moins – dans le domaine de la science-fiction.

TENN (WILLIAM) – Pseudonyme de Philip Klass, né en 1920. Il n'a écrit qu'une cinquantaine de nouvelles, surtout dans les années 50, où il fut un des auteurs marquants de la revue *Galaxy*. Il est connu pour son sens de l'humour et sa désinvolture, mais le pathétique et l'amertume n'en sont pas moins significatifs de son œuvre. Depuis 1959, il ne fait plus que de rares apparitions, car son temps est pris par l'enseignement de la science-fiction qu'il donne à l'Université d'État de Pennsylvanie. Il n'a écrit qu'un roman, *Of Men and Monsters* (1963, *Des hommes et des monstres*), et publié une belle anthologie sur l'enfant dans la science-fiction, *Children of Wonder* (1953).

WOLFE (GENE) – Né en 1931. Ingénieur diplômé, rédacteur d'un magazine professionnel spécialisé. Ses récits unissent une minutieuse attention envers la science à une écriture précise, évitant les effets brutaux. Sa trilogie de nouvelles, *The Island of Doctor Death and Other Stories* (1970, *L'Île du docteur Mort et autres histoires*), *The Death of Doctor Island* (1973, *La Mort du docteur Ile*) et *The Doctor of Death Island* (1978, *Le Docteur de l'île de la Mort*), joue sur les relations entre le monde réel et l'imaginaire, à travers un emprisonnement suggéré par les permutations de mots dans les titres. *The Fifth Head of Cerberus* (1972, *La Cinquième Tête de Cerbère*) réunit trois textes en un récit de colonisation planétaire utilisant extra-terrestres, ethnologie et clones. Gene Wolfe est un auteur original, profond, qui mériterait d'être plus largement lu, comme en témoigne également le cycle de Severian le Bourreau (1980-1982, *L'Ombre du bourreau*, *La Griffes du demi-dieu*, *L'Épée du lecteur*, *La Citadelle de Vautarque*).

2) *Mémoires d'une jeune fille rangée*, IIIe partie. [↗](#)

3) *L'Homme révolté.* [↗](#)

9) *Silhouette du scandale.* [↗](#)

10) Nous dirions, nous : « A la Foire du Trône ». (N.d.T.) [↗](#)

11) Traduction française, Lausanne, L'Age d'homme. [↵](#)

12) Sorte de hot-dog d'origine mexicaine. [↗](#)

13) Cocktail à base de téquila. [↗](#)

14) Célèbre star des années 40, fut mariée à Ronald Reagan. [↗](#)

15) Directeur de *Playboy*. [↗](#)

16) Célébrités de la haute finance. [↗](#)

17) Stephen Decatur (1779-1820) est connu aux U.S.A. comme un héros de la marine de guerre. Il devient célèbre en 1804 en enlevant dans le port de Tripoli un navire américain capturé par les Barbaresques (« l'acte le plus audacieux de l'époque », selon l'amiral Nelson), et récidive en 1815 en prenant d'assaut le vaisseau amiral de la flotte algérienne en plein port d'Alger. Auteur d'un toast fameux (« A notre pays, qu'il ait tort ou raison »), il symbolise aux yeux des Américains l'audace, l'énergie et la valeur militaire plus que la liberté proprement dite. On peut le considérer comme le modèle historique d'Errol Flynn (*N.d.E.*). [↵](#)

18) Année où l'Amérique proclama son indépendance. (N.d.E.) [↗](#)